

Ilmoran, l'avènement du guerrier

Nicolas Feuz

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Nicolas FEUZ

ILMORAN

L'avènement du guerrier



thriller

**Tome I
de la
«trilogie massai»**

ilmoran

L'avènement du guerrier

Nicolas feuz

ilmoran

L'avènement du guerrier

roman

DU MÊME AUTEUR

Ilmoran, l'avènement du guerrier, 2010

Ilayok, le berceau de la folie, 2011

Ilpayiani, le crépuscule massai, 2012

La septième vigne, 2013

Emorata, pour quelques grammes de chair (à paraître)

© Nicolas Feuz, Cortaillod, Suisse, 2010
TheBookEdition.com, Lille, France, 2013

à Stéphanie

1.

En me réveillant ce matin-là, à l'aube de mes vingt-cinq ans, j'étais à mille lieues d'imaginer la noirceur de l'âme humaine et les desseins maléfiques que pouvaient provoquer les aléas de la vie.

La première tempête de neige de la saison s'abattait sur les hauts de la petite ville estudiantine de Neuchâtel, sise au pied du Jura suisse. Une bise glaciale balayait les flocons à l'horizontale, d'est en ouest, voilant sans relâche la forêt séparant le chef-lieu de la montagne de Chaumont. On ne verrait plus le bleu du ciel avant une bonne poignée de jours.

La température descendait à vue d'œil, même si les cristaux de glace se transformaient encore en gouttes de pluie peu avant de toucher la crête des vagues, se mêlant ainsi aux embruns et moutons, signes d'une force quatre bien frappée sur l'échelle de Beaufort. Le lac – le plus grand entièrement sur territoire helvétique – était beau, sombre, ténébreux. Un pur joyau.

J'enfilai mon second gant de goretex, puis descendis mon bonnet au plus bas sur les oreilles. Rien ne pouvait empêcher mon footing matinal et surtout pas un temps de chien, bien au contraire. J'aimais l'absence de vie dans les rues hautes et sur les chemins forestiers, signe d'une paix intérieure, d'une méditation qu'aucun autre humain ne pourrait troubler par sa présence.

Dans le lointain, au large du petit port du Nid-du-Crô, un couple de triangles colorés traçait dans le miroir des nuages de fins sillons blanchâtres, perpendiculaires au vent, bravant les forces combinées d'Éole et de Neptune dans un ballet improvisé. Comme je les comprenais. Et comme je pouvais les envier, ces deux véliplanchistes. Je les imaginais, tendus dans leurs combinaisons intégrales de néoprène, grisés par la vitesse, défiant la houle, en quête de la meilleure vague, du meilleur tremplin. Je percevais à distance la sensation des pieds calés dans les straps, la planche partant au planning, la tension du harnais et la brûlure de l'eau glacée fouettant inlassablement les joues exposées aux éléments.

Ils étaient seuls au monde, loin du train-train, des soucis et du stress

quotidiens de la vie professionnelle. Aux confins du firmament.

Le windsurf faisait partie de mon passé d'étudiant, du temps où j'avais le temps, du temps où je prenais le temps, du temps – pourtant pas si lointain – où je laissais du temps à ce genre de plaisirs chronophages. Un jour, j'y reviendrais peut-être et m'essaierais même au kitesurf ou à tout nouveau sport de glisse qui se développerait d'ici là. Mais d'ici combien de temps ? J'eus soudain la désagréable impression de vieillir. Constat implacable et indissociable de l'écoulement du temps : la mort se rapprochait.

Je crachai par terre et me mis à courir à un rythme soutenu en direction de la Roche de l'Ermitage, en passant par les Cadolles. La neige recouvrait déjà de son manteau immaculé les courts de tennis, sur lesquels il m'arrivait d'user quelques balles durant l'été.

Les flocons pénétraient dans mes narines, m'obligeant à inspirer par la bouche et refroidissant mes bronches. Les pulsations cardiaques montèrent rapidement, jusqu'à faire mal, très mal. Je me fis violence. La violence faisait partie de mon quotidien, de ma nouvelle vie de flic. Je devais l'évacuer. Chaque jour. Sans exception. En réalité, cette violence était gravée en moi depuis bien avant ma formation à l'ERAP – l'école romande d'aspirants de police de Colombier – remontant des tréfonds d'un passé oublié, d'une enfance meurtrie, effacée.

Certains avaient appris, comme moi, à diluer cette violence latente dans le sport, à l'évacuer par l'effort, à la canaliser, à l'apprivoiser, tandis que d'autres la laissaient s'exprimer librement, parfois au-delà de toute frontière morale.

Ce fut le cas la nuit qui venait de s'achever. Mais je ne le savais pas encore.

* * * * *

La veille au soir, 27 novembre.

Le geste de la main, décontractée, paume ouverte vers le ciel, se voulut à la fois paternel et magnanime, à la manière d'un empereur romain. Mégalo.

— Lève-toi !

La Bête émit un léger grognement et s'exécuta. Elle n'était docile qu'avec son maître, lequel se tenait dans un recoin sombre de la pièce. L'ombre était leur territoire. Le temps d'un bref instant, la main gouvernante parut flotter dans le néant, un peu comme le gant blanc d'un magicien sur un fond noir. La scène avait un parfum de mystère et d'éternité, entretenu par la faible lueur de quelques néons épars, éclairant ça et là un monde animal rampant à l'intérieur de petites

vitrines aménagées de végétation tropicale. La chambre était particulièrement sinistre, quoiqu'on pût y deviner en décoration quelques tentures, armes et objets tribaux désordonnés.

— Il est prêt.

Un nouveau son guttural en guise de réponse trahit un début de satisfaction chez la Bête. Le cristallin de ses yeux, presque jaune, brillait dans la nuit, comme deux lucioles immobiles. À l'évidence, elle savait très bien de qui et de quoi le maître parlait. Il ne lui parlait d'ailleurs que de ça, à chaque contact, tout le temps, comme une véritable obsession. L'obsession du maître. Et donc son obsession à elle, par procuration. Son but. Sa cible. Sa raison de vivre et d'obéir.

— Le temps est enfin venu de réveiller le guerrier.

La phrase était ponctuée d'un certain soulagement, sans pour autant que l'on pût y déceler la moindre trace d'impatience. L'impatience. Ce mot n'existait d'ailleurs pas dans le vocabulaire du maître, sauf pour décrire ce qu'il considérait comme une faiblesse impardonnable chez autrui. En général le talon d'Achille de ses ennemis. Tout le contraire de lui, insensible, froid, calculateur et prévisionniste à long terme.

— L'ilmoran débutera ce soir.

Nouveau grognement, signe d'acquiescement.

Le maître répéta :

— Ce soir !

C'était évidemment inutile – la Bête avait compris sa mission – mais révélateur d'une terrible autosatisfaction, comme pour se convaincre que le moment tant attendu était enfin arrivé, que l'on y était, que c'était là, à portée de la main, palpable, mortellement concret.

La chaleur et l'humidité qui régnaient dans la pièce firent perler des gouttes de sueur sur le front du maître, qui s'en essuya d'un lâche revers de la manche. Était-ce dû à l'émotion provoquée par l'avènement de cet instant tant attendu ou à la présence des quatorze vivariums qui partageaient les lieux ? Peu importait la réponse, en fait. Dans un sifflement à peine perceptible, accompagné d'un coup de langue furtif, le python royal occupant la plus grande des cages de verre sembla partager la liesse du moment. À l'inverse, scorpions, mygales et autres scolopendres demeurèrent parfaitement immobiles, tels des bobbies au garde-à-vous devant la conclusion de la donnée d'ordre impériale.

— Va et accomplis ton œuvre !

La bouche de la Bête s'entrouvrit, laissant apparaître en contraste de la pénombre ambiante deux rangées de dents blanches taillées en pointe et acérées comme des lames de rasoir.

En pleine semaine, à la saison froide et à ces heures tardives, le centre-ville de Neuchâtel était désert. La bise qui s'était levée sous le coup de cinq heures n'arrangeait pas les affaires des établissements publics. Elle inondait les rues et les ruelles d'un flux glacial, s'insinuant dans les moindres recoins, retenant chez eux les habitants devant quelque bon feu de cheminée. Et comme pour sceller définitivement la perspective d'une absence de bénéfice en cette morne soirée, la météo annonçait qu'une tempête de neige frapperait la Suisse romande durant la nuit.

Dans ces conditions, les gens ne sortaient pas. Ils regagnaient au plus vite leur chez-soi après leur travail, pour partager en famille un plat spécialement adapté à ce genre de conditions : la raclette ou la fondue. Les fromagers faisaient leur beurre en hiver.

Le Lacus Café ne faisait pas exception à la règle, en dépit de sa situation privilégiée. Le grand bâtiment en pierre jaune d'Hauterive dominait la Place Pury. Avant d'abriter en son rez-de-chaussée le nouveau bar branché fréquenté par la Jet Set locale, il avait été le siège d'une assurance, puis d'une prestigieuse fiduciaire américaine. Aujourd'hui, il attirait au moment de l'apéro tout ce que le chef-lieu du canton comptait en costumes-cravates, du bon marché au haut de gamme et du gris clair au noir en passant par des tons plus originaux. Certains m'as-tu-vu dépensaient sans compter une part importante de leur budget mensuel dans l'établissement, parfois au grand dam de leur épouse. D'autres, à l'approche des fêtes de fin d'année, y claquaient carrément l'intégralité de leur gratification.

Mais tout cet argent ne partait pas nécessairement dans les comptes du commerce, car aux millions de bulles de champagne consommées se mêlait aussi une quantité importante de drogues illégales, en particulier cocaïne et amphétamines.

Le commissariat rattaché à la répression du trafic de stupéfiants – auquel j'appartenais depuis moins d'une année, soit depuis ma sortie de l'ERAP – commençait à s'y intéresser très sérieusement au vu des nombreuses informations qui lui parvenaient depuis un certain temps. Le patron Ibrahim Kurtaj était dans le collimateur des inspecteurs, même si son rôle actif n'était pas encore démontré. Il bénéficiait pour l'heure de la présomption d'innocence, d'autant plus que des dealers africains avaient aussi pu être observés aux alentours du café. Plusieurs hypothèses prévalaient donc.

L'Albanais avait rapidement fait fortune, mais cela pouvait aussi s'expliquer par sa "prestigieuse" clientèle, composée essentiellement de banquiers, avocats-notaires et chefs d'entreprise. Les premiers cités étaient d'ailleurs les plus nombreux à fréquenter le Lacus au moment de l'apéritif, car la Place Pury comptait en son pourtour plusieurs sièges d'établissements bancaires.

Ce 27 novembre, vers dix-neuf heures trente, seul un tiers des canapés et fauteuils en cuir du bar étaient toutefois occupés. La plus grande tablée regroupait neuf trentenaires en costume sombre. Les vêtements clairs n'étaient pas tolérés à la BCCG. La Banque commerciale de crédit et de gestion versait à ses employés, en plus du salaire et des bonus usuels, de confortables indemnités vestimentaires et leur payait même des stages réguliers, en Suisse comme à l'étranger, pour garantir la meilleure cohésion de son personnel.

Ces avantages engendraient inmanquablement des jalousies aiguës, notamment parmi les concurrents, et des rumeurs insistantes commençaient à courir au sujet de l'infiltration de l'établissement de crédit le plus en vue du moment par une secte. Ridicule en apparence, mais certains médias avaient tenté d'en faire leurs choux gras. Sans succès.

Ces attaques n'avaient pas affecté le personnel de la banque, toujours serviable, jovial, compétent et soudé comme les cinq doigts de la main.

Mais ce soir, un mouton noir sortait du lot. Il n'avait que peu souri depuis le début de l'apéro, en dépit des sept bouteilles de Moët & Chandon déjà descendues par le groupe. Contrastant avec la bonne humeur de ses huit collègues de la Direction, Joël Perrier se leva soudain et se dirigea vers les lavabos.

Le numéro deux de la banque, une grande gueule avec un grand nom, César Prince, rien que cela, profita de le chambrer comme à son habitude :

— Eh Joël, oublie pas de te laver les mains et ramène nous quelques tapas quand tu reviens !

La phrase assassine avait été proférée à l'intention de l'ensemble des (rares) clients du bar, mais elle n'avait fait rire aux éclats que les sept autres moutons blancs de la tablée. Des pétéchiés rougissaient déjà le blanc de ses yeux mi-clos. Le gros lourd était bien lancé. Mais il faisait partie de ces gens à qui tout le monde semblait curieusement tout pardonner si facilement, peut-être pour de sombres motifs liés au charisme. César était l'un des meilleurs chasseurs de tête de la BCCG.

“Va te faire foutre !”, pensa Perrier en franchissant la porte des toilettes du café. Il avait bien d'autres soucis en tête que les vanne puériles de son collègue. La lumière s'alluma automatiquement et son reflet apparut dans le miroir en dessus des lavabos. Il ne savait quoi faire. Le dilemme lui déchirait l'esprit depuis plusieurs jours. Il n'arrivait pas à penser, ni à peser le pour et le contre, ni à entrevoir toutes les conséquences de ses choix. C'était pourtant son métier, mais celui-ci ne l'aidait pas dans les circonstances actuelles.

Le jeune directeur commercial n'était pas venu aux toilettes pour un

besoin physique pressant, mais pour y trouver un bref instant de calme avant la tempête. Une forte odeur d'urine et de javel lui piquait les narines, mais il n'en avait cure. Son reflet transpirait entre deux espaces embués de la glace. Ses aisselles aussi, ravivant les auréoles d'une chemise souillée par une trop longue journée de travail.

Et ce foutu voyage qui approchait ! Il ne pouvait y échapper. Il le savait. Comme celui de l'année dernière, ce serait l'enfer et son cortège de nuits blanches.

“Quelle merde !”

Les poings appuyés sur la structure des lavabos, il s'approcha du miroir, comme s'il voulait se mettre en chasse de points noirs sur son visage. Son front dégarni commençait à perler.

Rien à faire, il ne parvenait pas à réfléchir de façon cartésienne. Il remettrait ça à demain. Comme il l'avait déjà fait la veille. Et l'avant-veille. Il fallait que la réponse s'impose d'elle-même. Elle allait venir. Il en était certain, comme à chaque fois qu'il avait rencontré un os dans son boulot. En attendant, un peu – “rien qu'un peu...” – de cocaïne l'aiderait à zapper la torture du choix cornélien qui s'offrait à lui. Sa main plongea naturellement dans la poche intérieure gauche de son veston Armani et en extirpa un sachet minigrip contenant quelques grammes de poudre blanche. Son index se servit avec parcimonie de la stupéfiante substance et en massa les gencives supérieure et inférieure, avant d'en ramener une seconde dosette vers le nez. Il renifla fortement.

Joël Perrier était un drogué, mais il ne se considérait nullement comme tel. Il “gérât”, comme il se plaisait à s'en convaincre. Et puis, il n'était guère une exception dans ce monde de stress dans lequel il évoluait depuis maintenant plus de cinq ans.

Il se mentait évidemment à lui-même.

— Ça va, Jo ?

Le jeune directeur commercial n'avait même pas entendu son collègue canadien Andrew Bell – Andy pour ses proches – entrer dans les toilettes du bar. Ce dernier ne venait apparemment pas non plus y uriner. Il se tenait dans l'encadrement de la porte.

— C'est César qui t'envoie ? Il s'impatiente pour ses tapas ?, grinça Perrier, un brin irrité par cette intrusion intempestive.

— Non, mais ça fait juste un quart d'heure que t'es parti. Alors, on s'inquiète un peu...

— Ça va ! Pas de souci ! Je vous rejoins.

En disant ces mots, Joël fit face à Andy, comme pour le convaincre du regard que tout allait bien. Le Canadien crut alors comprendre la situation. D'un geste amusé du doigt sous son nez, il tenta de faire comprendre à son collègue des crédits qu'il avait encore un peu de

poudre blanche sous les narines et qu'il pourrait être préférable de l'essuyer avant de regagner la salle de débit.

“Fait chier...”

La porte se referma sur le sourire complice d'Andy et, tandis que Joël s'apprêtait à retourner à contrecœur vers le groupe de chasseurs commerciaux, un tableau lui apparut dans le miroir. Celui d'un enfant noir courant dans la savane, une lionne à ses trousses.

Il faillit tomber à la renverse, soudainement pris de panique.

— Putain de coke !

Sortant des toilettes et rejoignant son fauteuil à pas décidés, il enfila son long manteau de feutre noir, lança négligemment un billet de deux cents francs sur la table ronde et quitta le bar sans dire au revoir à ses huit collègues médusés.

* * * * *

L'air frais de la rue doubla le coup de fouet procuré par la récente prise de drogue. Dehors, les premiers flocons de neige atteignaient le centre de la cité, mais fondaient instantanément au contact du sol. L'asphalte des routes et des trottoirs était humide, et la bise s'engouffra immédiatement dans l'encolure et les manches du manteau.

Joël Perrier passa son écharpe en cachemire autour du cou, s'alluma une cigarette au moyen de son zippo argenté – non sans devoir s'y reprendre à trois reprises en raison du vent tourbillonnant – et enfila une paire de gants en cuir noir.

Il ne prêta pas tout de suite attention à l'ombre qui se faufila entre deux voitures garées dans la rue Pury, à hauteur de l'intersection de la rue du Musée, bien trop occupé à hésiter entre un passage éclair au bancomat de la BCCG, juste en face, ou regagner sans détour son véhicule au parking du port. Il opta pour la première solution, songeant soudain qu'il ne lui restait peut-être que trop peu de monnaie pour régler son ticket et que la caisse automatique refusait une fois sur deux les cartes de crédit.

Après avoir fait le plein de cash, le jeune cadre traversa une nouvelle fois la rue principale et, quittant la zone éclairée des lampadaires, prit la direction du lac, emmitouflé dans les couches successives de ses vêtements chauds, se protégeant la bouche et le nez avec son écharpe. Penchant la tête et regardant le sol pour éviter les bourrasques qui allaient le surprendre de face, il tourna à gauche dans la rue du Musée. Le bas de son long manteau de feutre noir se mit à battre l'air à la manière d'un drapeau.

Soudain, une ombre furtive, naissant sur le trottoir et se prolongeant contre les façades des maisons, glissa à quelques mètres de lui, grandissant, puis disparaissant comme elle était venue.

“Un chat”, pensa-t-il d’abord, rassuré.

Mais bien vite, l’image de la lionne bondissant sur l’enfant hanta son esprit. L’animal – si tant est qu’il en fût un – était plus gros qu’un chat. Ce constat suffit à le faire stopper et scruter les alentours. La rue était pourtant déserte. Hormis les voitures garées en épi et pour la plupart munies de macarons de parcage destinés aux riverains, rien n’attira à nouveau son attention. Tout comme les amphétamines, la cocaïne comptait, parmi ses très nombreux effets indésirables et dévastateurs, celui d’exacerber la paranoïa des consommateurs.

— Putain de coke !

Le banquier retira ses gants, s’alluma une seconde cigarette, puis reprit son chemin en direction du port. À hauteur du lycée Jean Piaget, il décida de prolonger de quelques bouffées son trajet, en contournant le jet d’eau inerte par le sud et en empruntant le Quai Osterwald. Les parterres de fleurs, d’ordinaire flamboyants au bord du lac, ne ressemblaient plus à rien. Les rives baignaient dans le noir.

Ainsi éloigné de l’éclairage public, Joël Perrier douta soudain de son choix. La paranoïa refit surface entre deux bourrasques de bise glaciale. Une menace planait. Il en était maintenant convaincu. Quelqu’un ou quelque chose le suivait, le traquait. Le chasseur commercial était devenu la proie.

L’ombre le dépassa en frôlant les murs maintenant éloignés du lycée et vint mourir dans l’obscurité du quai. D’instinct, le jeune directeur jeta sa cigarette à moitié entamée et accéléra le pas. Bientôt, il atteindrait le port et ses débarcadères illuminés, puis le parking souterrain et, potentiellement, du monde. Son salut.

Neuchâtel était une ville relativement sûre. Hormis quelques bagarres, parfois à l’arme blanche, aux sorties des discothèques, aucun incident majeur n’avait défrayé la chronique ces dernières années. Mais les médias ne connaissaient pas encore le Mal à l’état pur, comme Perrier avait hélas déjà pu le rencontrer.

Une peur panique le saisit soudain.

“Et si...” fut sa dernière hypothèse. La suite ne fut que réponses. Il se retourna brusquement, comme attiré par une présence bestiale dans son dos et se retrouva nez à nez avec son cauchemar. La dernière chose qu’il vit fut les deux yeux jetant des éclairs de feu dans la nuit et cette mâchoire, ces deux rangées de crocs s’approchant dangereusement de sa gorge.

Il ne put rien faire contre cette force de la nature. Il mourut dans d’atroces souffrances. Et son dilemme avec lui.

Ce que j'ignorais encore à l'aurore "polaire", au moment où mes jambes me portaient en direction de la Roche de l'Ermitage dans un rythme effréné, c'est que le Mal venait de sévir durant la nuit, dans un écheveau de circonstances manichéennes digne des meilleures tragédies grecques.

Pour l'heure, j'étais convaincu, résigné même à cette idée, que le programme de ma journée risquait d'être terriblement ordinaire. Mais il fallait bien que quelqu'un le fasse. Au moins, moi, j'avais un travail, ce qui n'était de loin pas le cas de tous mes vieux camarades d'étude. Il n'était en effet guère aisé de dégoter un job, lorsqu'un curriculum vitæ dévoilait un parcours scolaire dans une institution pour enfants et adolescents à problèmes. Un de mes anciens "amis" – je n'en avais en fait gardé aucun de cette époque révolue – avait même falsifié le sien pour cacher cette partie jugée honteuse de sa vie, mais il avait échoué dans sa tentative en raison de contrôles de routine opérés par son potentiel futur employeur. Le fait que je sois devenu flic ne m'avait évidemment pas non plus aidé à conserver des relations avec ce monde de laissés-pour-compte. Toutefois, cela ne me manquait pas du tout. J'en avais même coffré un ou deux pour trafic d'héroïne. De vraies épaves humaines.

Mon cv, lui, était toujours resté authentique et il n'avait à aucun moment fait barrage à mon engagement dans la police neuchâteloise. Au contraire, l'expérience d'un milieu difficile avait été reconnue comme un atout par la hiérarchie. Ce n'était d'ailleurs certainement pas un hasard si l'on m'avait affecté au commissariat chargé de la répression du trafic de stupéfiants à la fin de ma formation. Dans ce domaine, chaque inspecteur devait tisser sa propre toile dans le milieu, souvent par la mise en place d'un réseau d'informateurs. En cela, l'état-major ne s'était pas trompé : j'étais très rapidement devenu un as en la matière.

Je suspectais aussi que la couleur de ma peau – on m'avait surnommé le "Café au lait" à l'internat de Saint-Maurice – avait pu, pour une fois dans ma vie, jouer en ma faveur. Peut-être à une période électorale où il fut jugé de bon aloi de "colorer" un peu l'administration, comme on l'avait déjà vécu avec le combat pour l'égalité des sexes.

Par chance pour moi, ce qu'un cv n'indiquait pas en revanche, c'était la filiation et le contexte de la petite enfance, la période précédant l'école obligatoire. J'aurais été bien emprunté de remplir de telles rubriques, car je n'avais jamais connu mes parents. Ils étaient morts dans un accident lorsque j'avais cinq ans. Je n'en gardais quasi

aucun souvenir – quelque part, heureusement – pas plus que de mes premières années. Ma vie avait débuté à l'orphelinat Sainte-Anne de Genève, il y a un peu moins d'une vingtaine d'années. Mes cinq premières années n'étaient que néant dans ma mémoire.

Aujourd'hui, mon cœur battait si fort de cette envie de vivre, de croquer la vie à pleines dents et de me dépasser encore et encore. Je pouvais être fier de mon parcours. Avec mes antécédents, j'aurais aussi très bien pu mal tourner et finir dans la zone, comme l'avait très certainement envisagé le pédopsychiatre de l'institution qui m'avait suivi pour mes comportements d'adolescent violent. Mais au lieu de cela, j'étais devenu un sportif accompli et j'avais un boulot intéressant – je réservais le terme “passionnant” à une autre perspective à moyen terme – même s'il comptait parfois d'inévitables périodes de routine. Comme en cette période.

Un bip me rappela que je forçais un peu trop l'allure et que le mieux était parfois l'ennemi du bien. Je ralentis et consultai mon pulsomètre. Le rythme cardiaque était certes élevé, mais que pouvais-je risquer à mon âge ?

Je décidai néanmoins de temporiser en vue de conserver les réserves nécessaires pour le trajet du retour.

La forêt de Chaumont me protégeait de la bise, mais empêchait aussi la neige d'atteindre le sol. Du coup, les chemins étaient particulièrement boueux et le gris de mes baskets Kalenji n'apparaissait plus qu'en quelques taches éparses au niveau des lacets.

Parvenu à la Roche de l'Ermitage, je décidai de faire une brève halte. L'endroit était magique et méritait à lui seul cette pause, inhabituelle pour un sportif en mouvement. Neuchâtel se réveillait à mes pieds. Je la dominais. Je la maîtrisais. Elle ne verrait pas le soleil aujourd'hui. Les flocons tombant en rafales troublaient la vue du paysage, mais la neige ne survivrait guère plus de deux ou trois jours en cette saison. Déjà, j'imaginai les tristes congères brunies par le passage des voitures et des bus. La collégiale et le château surplombaient les toits du centre-ville et le port, l'église rouge les quartiers de l'Université et de la Maladière, et plus à l'est encore, l'hôtel Palafitte jetait ses chambres de luxe en éventail dans les eaux glacées du lac. Juste devant lui, mes deux véliplanchistes offraient à ses clients un ballet gratuit à l'heure des premiers petits-déjeuners.

Ma montre sonna une seconde fois, me rappelant à mes devoirs. Il me fallait rentrer.

2.

L'igbo était une langue parlée dans le monde par plus de seize mille habitants, essentiellement confinés dans le sud-est du Nigéria, la petite république du Biafra qui avait tenté une sécession réprimée dans le sang entre 1967 et 1970. Depuis, ce dialecte africain s'était répandu en divers endroits d'Europe et réapparaissait hélas de manière récurrente dans les écoutes téléphoniques liées au trafic de cocaïne.

La Hollande et l'Espagne constituaient les deux points d'entrée les plus importants de cette drogue en Europe. Rien d'étonnant à cela. Les ports d'Amsterdam et de Rotterdam, combinés à l'absence d'une lutte efficace contre le trafic de stupéfiants fixée dans les priorités de la politique criminelle au nord, ainsi que la proximité de la côte maghrébine – les quinze kilomètres de largeur du Détroit de Gibraltar – au sud, y étaient à l'évidence pour quelque chose.

La communauté nigériane était également très présente en Amérique latine, spécialement en Colombie. À l'autre extrémité, certains Nigériens établis en Europe s'assuraient une stabilité civique en y acquérant par mariage le permis de séjour, voire la nationalité du pays d'accueil. Se retrouvant ainsi en dessus de la mêlée, les trafiquants Igbo se chargeaient des importations en gros et utilisaient ensuite d'autres ressortissants de l'Afrique de l'ouest – Guinéens, Sierra-Léonais, Ghanéens et autres Béninois – pour prendre les risques et effectuer la sale besogne du contact direct avec les toxicomanes.

La filière nigériane était née. Et elle était aujourd'hui la cible numéro un de la police judiciaire fédérale. Dans le cadre d'une action à large échelle baptisée Cola, elle avait été décrite dans des rapports comme LA menace suprême contre la Suisse. Il faut dire que cette gangrène frappait l'Europe depuis plus de dix ans, sans qu'aucun État ne prenne des mesures drastiques pour la combattre efficacement.

Les flics en avaient marre. Les tribunaux aussi. Et moi également. Ces Africains – qui demeuraient une minorité en dépit de ce que pouvaient en dire certains partis politiques d'extrême droite – portaient le discrédit sur toute la communauté black du continent européen. À tel point – comble de l'ironie – que des gens, parfois très

ordinaires, s'approchaient spontanément de moi dans la rue pour me demander si je n'avais pas quelque chose pour eux. C'était un affront pour la moitié de mon sang. Et un agacement pour l'autre.

C'est pourquoi, en dépit du caractère répétitif des contrôles téléphoniques que je traitais depuis deux mois et demi avec l'aide d'un interprète Igbo, j'éprouvais une certaine satisfaction, presque sadique, à l'idée des cinq à dix ans de prison que les cibles allaient se prendre dans les gencives après leur interpellation.

Le téléphone sonna trois coups. L'homme répondit – sa voix m'était maintenant familière, presque intime. Il salua froidement son interlocuteur et prononça quelques mots incompréhensibles pour moi. Manuel Omoluwa traduisit.

— Il dit qu'il le rappellera dans cinq minutes depuis un raccordement sûr.

L'imbécile. Il croyait nous semer en changeant de carte SIM. Naïf.

— C'est pas grave, Manu. On l'aura sur l'autre ligne, l'espagnole.

Omoluwa acquiesça. Il traduisait depuis plus de septante jours les conversations de l'opération Lagos. Il comprit tout de suite que je parlais de Jhony Jalloh, le Nigérian de Barcelone que nous avions également sous contrôle téléphonique. Notre arme était imparable. La Kopfschaltung – l'écoute du téléphone portable étranger du trafiquant établi dans la péninsule ibérique – nous permettrait d'enregistrer sans problème tous les détails relatifs à l'imminent envoi de la mule et nous indiquerait immédiatement le nouveau numéro de notre cible en Suisse.

D'autres Kopfschaltung sur des numéros hollandais tournaient en parallèle dans la même affaire et nous avaient permis d'établir des liens probants entre une dizaine de dealers nigériens basés à Neuchâtel, Genève, Amsterdam, Barcelone et Madrid.

Le casque encore sur les oreilles, je saisis mon stylo et écrivis la dernière communication de notre cible. La secrétaire du commissariat insérerait ensuite mes fiches manuscrites dans le système informatique, de sorte que toutes les polices de Suisse puissent y avoir accès grâce à la banque de données Janus. J'avais hâte d'entendre la conversation suivante, celle où la cible allait se lâcher, se croyant faussement en sécurité grâce à une carte SIM vierge et tout récemment achetée.

Au moment où une nouvelle sonnerie retentit, une main souleva mon casque.

— Eh Mike, c'est toi qui es de perm ?

Je tournai la tête, un brin irrité. Même s'il était mon chef, le commissaire Daniel Garcia arrivait vraiment au mauvais moment.

— Ouais, c'est moi, Dan. Pourquoi, c'est urgent ? Le problème, c'est

que c'est chaud dans Lagos. Ça bouge.

— À toi de voir, man ! C'est juste un cadavre dans les toilettes du parking du port...

Garcia avait ponctué sa phrase d'un petit sourire, qui pouvait bien ressembler à un ordre déguisé. Je restai interloqué un instant et tentai :

— Et pourquoi c'est à nous d'y aller ?

— Parce que ça pourrait bien être lié aux stup.

“Merde”, pensai-je presque à haute voix. La tuile. Là, je n'avais pas vraiment le choix. Et en tout cas pas celui de temporiser. L'image du dernier camé clamsé d'une overdose dans les toilettes publiques me revint à l'esprit.

— Une OD ?, demandai-je à mon supérieur.

— Possible, mais pas comme tu crois. Du moins pas d'après la description qu'on m'a faite de la scène. Le mieux est que tu y ailles de suite. Le service forensique et le médecin légiste sont déjà sur place.

— Ok, mais il faudrait que quelqu'un me remplace et s'occupe des CT Lagos. C'est assez urgent.

Garcia regarda brièvement en direction d'Omoluwa, occupé à écouter la conversation fatidique et à prendre des notes en vue de sa traduction en français. Il comprit sans plus d'explications qu'il importait de suivre l'affaire en direct et ne pas reporter au lendemain la gestion des écoutes.

— Dédé te remplacera.

J'enfilai mon imper, terminai mon café froid d'un trait, prit les clés de la Subaru des stup et fonçai vers les ascenseurs du BAP.

* * * * *

En garant la voiture de service dans le parking du port, je me demandai à quoi pouvait ressembler une scène d'overdose inhabituelle. J'avais déjà eu l'occasion d'en voir cinq ou six depuis mon entrée en fonction et chacune présentait le même tableau que la précédente : un corps bleuté affalé au pied de la cuvette des WC, de l'écume suintant de lèvres violacées, un regard vide lorsque les yeux demeuraient ouverts, un pantalon souillé d'urine et de déjections fécales et, dans les cas d'OD à l'héroïne, une aiguille dans ou à portée de bras. Une mort de merde achevant une vie de merde.

À côté de l'Audi R8 blanche parquée à ma gauche, la Subaru des stup faisait pâle figure. Le bolide entraînait dans ma collection de fantasmes, que je pourrais peut-être assouvir à la mort de mon père adoptif. Mais pour le moment, je n'avais que les yeux pour la

contempler. J'ouvris précautionneusement la portière de ma voiture banalisée et pris soin de ranger le ticket du parking dans mon porte-monnaie, avant de chercher une trace de mes collègues. À une cinquantaine de mètres, deux véhicules de la gendarmerie, gyrophares éteints, étaient garés hors case, à proximité de la sortie du premier sous-sol. Ce devait être là.

Le sol du parking souterrain était glissant. Une nette majorité de points lumineux rouges au plafond indiquait que le bâtiment était proche du maximum de sa capacité. Une flèche verte indiquait qu'il restait encore trois places libres au second sous-sol sous le niveau du lac. Ce critère géologique avait d'ailleurs donné du fil à retordre aux architectes au moment de la construction.

Je m'avançai jusqu'au passage pour piétons menant à la sortie nord-ouest, près des caisses automatiques. Les odeurs de gaz d'échappement emplissaient mes narines. Le froid s'insérait partout. Des gens avec de la neige sur les vêtements payaient leur dû en grelottant, tandis que d'autres plus curieux tentaient de jeter d'indiscrets coups d'œil dans les toilettes publiques pour hommes – il y avait donc des chances pour que la victime soit de sexe masculin – au moment où la porte s'ouvrait au passage de l'un ou l'autre de mes collègues. Une rubalise orange vif avec le mot “traces” répété à l'infini définissait le périmètre au-delà duquel les badauds étaient interdits d'accès.

J'enfilai mon brassard jaune “police”, passai sous la rubalise, saluai les deux gendarmes qui assuraient la sécurité à l'entrée des WC publics et pénétraï dans les lieux, sans prêter attention à la poignée de journalistes qui s'étaient agglutinés dans le secteur et qui tentaient désespérément d'obtenir au compte-gouttes quelques informations.

— Vous êtes l'inspecteur Donner ?, me demanda poliment une petite voix dès mon entrée en scène. Mon interlocutrice mesurait un mètre soixante, guère plus, et ne devait pas dépasser les quarante kilos. Je n'aurais pas donné cher de sa peau dans les bourrasques de neige de ce matin. Anorexique ? L'hypothèse m'effleura l'esprit.

— Michaël Donner, lui répondis-je en lui tendant ma main droite, que j'avais pris la peine de déganter. Et vous, qui êtes-vous ?

— Laura Marty, médecin légiste. Le commissaire Daniel Gracia m'a prévenue de votre arrivée. Venez avec moi !

La poignée de main fut furtive et elle me tourna le dos sans attendre de ma part une quelconque autre réaction que de l'obéissance. “Autoritaire, la même”. Elle m'emmena vers le dernier compartiment, celui réservé aux handicapés. Une mallette grise familière, posée vers les lavabos, attira mon attention. Comme me l'avait dit Dan, le service forensique était déjà sur place. J'en profitai donc pour y prendre une paire de gants en latex et l'enfilai tant bien que mal.

Comme dans ce genre d'endroits fort peu avenants, mais parfois très utiles, il se dégagait une odeur dont seules les mouches –il n'y en avait toutefois qu'à la saison chaude – semblaient s'accommoder. L'absence de drosophiles n'était d'ailleurs sûrement pas pour plaire à l'inspecteur scientifique Lukas Meyer, dont la spécialité était l'entomologie. Ses souliers dépassaient de la porte du dernier compartiment. Je les aurais reconnus parmi un million de paires. Seul le chef du SF était capable d'arpenter les routes du canton en plein hiver sans chaussettes et en sabots de bois.

— Salut Lukas !

— Bonjour Mike !

Le troisième homme de la petite pièce exigüe ne participa pas au dialogue. Et pour cause. Je me trouvai en présence d'un jeune Africain, dont l'âge était d'autant plus indéfinissable qu'il était mort. Ce qui me frappa tout particulièrement fut sa position. Il était assis sur les toilettes, dévêtu comme pour faire ses besoins. Ses bras traînaient négligemment le long de son buste. Ses mains avaient déjà été emballées dans de petits sacs en papier par Meyer, en vue de procéder à des recherches de traces éventuelles sous les ongles. Sa tête était rejetée en arrière. Sa bouche grande ouverte et ses lèvres ternes, grisâtres. Ses yeux révulsés dévoilaient des pétéchies. Il portait des baskets, un jeans dont l'ampleur hip-hop se devinait et un large t-shirt.

Je me tournai vers la doctoresse Marty.

— Overdose ?

Elle me toisa du haut de son millième de mile.

— C'est trop tôt pour le dire, inspecteur. Mais c'est une hypothèse qui reste ouverte, quoique certains signes extérieurs m'en font douter. Nous procéderons évidemment à des analyses toxicologiques, mais...

Elle me dépassa, presque en me poussant sur le côté, se mit sur la pointe des pieds, se pencha sur le cadavre et me fit signe du doigt d'approcher.

— Venez voir !

Je m'exécutai.

— Ici...

L'index du médecin légiste était maintenant dirigé vers la cavité buccale du défunt. Je ne pus m'empêcher de croiser les yeux injectés de rouge, dont les pupilles dilatées à l'extrême disparaissaient presque intégralement sous les paupières. Si ceux-ci avaient pu enregistrer la scène comme des caméras, l'enquête serait résolue.

Je jetai un rapide coup d'œil au fond de la gorge béante. Les dents blanches étaient bien entretenues. La langue était sèche. La bouche ne présentait aucune trace d'écume. Plus au fond, au niveau de la luette, un rond blanchâtre apparaissait, comme le sommet d'un œuf.

— Une boulette de cocaïne ?, suggérai-je, tout en cherchant confirmation dans les yeux de Laura Marty. Je compris que je devrais patienter.

— Nous le saurons à l'autopsie. Car j'en préconise une, au vu de la particularité du cas.

D'ordinaire, les autorités de poursuite pénale du canton faisaient effectivement l'économie d'une autopsie complète dans les cas évidents d'overdose, se contentant généralement de l'enquête de la police judiciaire, des constats de la police scientifique, des conclusions du médecin légiste sur la base d'un examen externe du corps et des résultats des analyses du sang et de l'urine du défunt. Mais la suggestion de la doctoresse Marty semblait s'imposer comme une évidence.

— Quelqu'un a-t-il déjà prévenu le procureur de permanence ?, demandai-je sans pouvoir détourner mon regard de l'image de la mort.

— Je l'ai déjà préavisé, répondit Lukas Meyer. Mais il ne compte pas se déplacer pour le moment. Il demande simplement qu'on le tienne au courant pour la suite. En fait, nous t'attendions avant de lui suggérer d'ordonner l'autopsie. Qu'est-ce qu'on fait ?

Avions-nous le choix ?

— C'est qui ?, murmurai-je discrètement à l'intention de mon collègue du SF.

— Le proc ou le macchabé ?

— Le proc.

— Sylvain Kornisch.

“Aïe !” Incompétent et chieur au possible, le vieux magistrat avait la réputation d'être compliqué, de couper les cheveux en quatre et de retenir tout acte d'enquête jugé trop coûteux.

— Eh bien, lâchai-je par dépit, espérons qu'on se trouve en présence d'un accident, avec un classement à la clé, et non d'un homicide. Sinon... Bon, de toute façon, il nous la faut, cette autopsie, non ?

Marty et Meyer acquiescèrent d'un signe de tête coordonné. Sans que je n'eusse besoin de l'y inviter, le chef du service forensique saisit son natel et pressa la touche de rappel. Il s'éloigna de la scène, en direction des lavabos, me laissant seul dans l'espace exigu avec la doctoresse anorexique.

— Est-ce que c'est vous qui vous chargerez de l'autopsie ?, lui demandai-je.

Elle semblait s'être quelque peu adoucie, même si ses cheveux blonds coiffés en chignon et ses lunettes octogonales et rouges lui donnaient un air de vieille fille mal baisée. Je déduisis de l'absence d'alliance à son annulaire gauche et du peu de cas qu'elle paraissait faire de sa tenue vestimentaire qu'elle ne devait pas avoir connu

d'homme depuis un certain nombre d'années.

Elle me répondit avec un semblant de sourire au coin des lèvres :

— Certainement, mais comme deuxième expert. Le corps sera transporté aujourd'hui encore au CURML et l'autopsie sera vraisemblablement supervisée par un professeur de Lausanne. Je vous tiendrai au courant. Ne vous en faites pas !

Une brèche de sympathie : j'en profitai pour la relancer sur la piste de l'overdose.

— Si notre gaillard avait caché ses boulettes de coke dans sa gorge et qu'une d'elles avait fui, est-il concevable que ça donne ce résultat ?

— Euh, théoriquement, oui. Les spasmes auraient pu lui faire déglutir les autres, dont celle qu'on voit, mais... Elle jeta un nouveau coup d'œil au cadavre, en replaçant ses lunettes sur son nez.

— Mais ?, m'enquis-je.

— Ben, au vu des signes externes – il faudra encore attendre les confirmations de l'autopsie, évidemment – je dirais que cet homme est plutôt mort d'asphyxie que d'une OD. La couleur des lèvres, les pétéchies au niveau des yeux... Ce sont des signes, parmi d'autres, qui ne trompent que rarement, vous savez.

Je me voulus insistant. Peut-être mû par l'envie de retourner au BAP, pressé de savoir où en était la mule de l'opération Lagos. Je l'imaginai à Barcelone, en train d'ingurgiter son kilo de cocaïne dans ses entrailles, en vue de franchir les frontières et atterrir chez notre cible à la rue des Moulins.

— Ça confirmerait alors votre théorie, docteur. Une boulette mal fermée aura fui, provoquant la remontée des autres et l'étouffement. Enquête classée. Notre gus est mort de son vice. Paix à son âme !

— L'autopsie et la toxicologie, inspecteur Donner. L'autopsie et la toxicologie, répéta-t-elle comme dans un sermon pour adolescent attardé, tout en rabaisant ses lunettes sur le bout de son nez et en me scrutant le visage par-dessus les verres fumés, cerclés de leur affreuse monture rouge.

Elle soupira et poursuivit :

— Pour les premiers résultats de l'autopsie, vous les aurez probablement ce soir. Pour ce qui est des examens toxicologiques, en revanche, il vous faudra patienter quelques jours. Je demanderai au CURML de les inscrire en priorité absolue, mais je ne vous garantis rien.

C'était notoirement connu dans le monde judiciaire et policier francophone. Le centre universitaire romand de médecine légale, depuis la fusion de ses sites de Lausanne et Genève, avait de la peine à suivre.

— Je vous téléphonerai personnellement, conclut-elle au moment

où Lukas Meyer réapparut à la porte du compartiment, portable à la main. Il venait de terminer son second appel de la matinée au procureur Kornisch.

— C'est bon, dit-il. Le proc ordonne l'autopsie, mais il nous laisse nous occuper des formalités logistiques, comme d'hab. J'ai donc déjà demandé à la centrale de préaviser le CURML.

— Parfait, approuva Laura Marty. Et maintenant, pourrait-on bouger le corps ?

— Pour ma part, j'en ai terminé avec les prélèvements, répondit le chef du service forensique.

Ils me regardèrent un court instant, comme pour attendre que l'ordre vienne de moi. Mais je n'avais rien à leur dire. Ils le comprirent. C'était eux les spécialistes, les experts. Mon travail ne commencerait qu'en aval. Nous nous mîmes à trois pour descendre le cadavre déculotté du siège des WC et le coucher sur le dos au centre de la petite pièce. Heureusement, l'espace pour handicapés laissait suffisamment de place pour l'opération et nous n'eûmes pas à le transporter dans l'espace des lavabos. Il pesait tout de même son poids.

Un bref instant, mon regard se porta sur les parties génitales du défunt, comme pour vérifier honteusement les proportions phénoménales que la rumeur prêtait aux Africains. La légende fut tuée sur le coup.

Revenant à des considérations plus professionnelles, comme pour expier sur le champ mon blasphème, je sortis mon i-phone, demandai à Lukas de baisser les paupières du mort et pris le visage inerte en photo. J'envoyai celle-ci par MMS à la centrale, en demandant de procéder aux premières mesures d'identification au moyen des fichiers de la police, du bureau des permis de conduire et du Service des migrations. Avec un peu de chance, notre inconnu y figurait déjà.

Le médecin légiste opéra quelques palpations sur les parties dénudées de la face antérieure du corps, puis nous demanda de le retourner. Un détail pouvait faire sourire, mais il avait dans mon esprit son importance. Le sol des toilettes publiques pour handicapés était un peu plus propre que celui des cabines avoisinantes. Du coup, les vêtements du mort épongèrent moins d'urine qu'on aurait pu le craindre. Tant mieux pour nous, même si nous portions nos gants en latex. La doctoresse répéta ses investigations sommaires sur la partie postérieure du corps, puis en écarta les fesses molles et flasques en vue d'une prise de la température rectale.

Une nouvelle moue dont elle avait le secret rida de plus belle son visage déjà marqué par un vieillissement prématuré.

— Il présente des déchirures anormales au niveau de l'anus, votre

gars...

De mieux en mieux.

— Il a été violé ?, demandai-je.

Le regard en coin qu'elle me jeta me fit comprendre que je devais être à ses yeux le champion des questions prématurées. Elle ne me répondit pas. Elle n'en avait pas besoin. Lukas Meyer prit une photo des fesses écartées par les mains squelettiques et de l'orifice rectal suintant de liquide rosâtre.

Une lointaine sirène nous rappela soudain que nous nous trouvions à proximité du port de Neuchâtel. Un des bateaux de la LNM devait le quitter ou y arriver. Peu après, un vent de panique souffla dans les WC publics du parking du port. L'un des gendarmes de piquet à l'entrée pénétra dans les lieux, sa radio dans la main. Il était blême et tremblait de nervosité. Il parvint à peine à articuler, encore essoufflé :

— Vous devriez venir voir !

Loin derrière lui, par l'entrebâillement de la porte principale des toilettes, un brouhaha sourd et à peine perceptible parvint à nos oreilles. Il était entremêlé de cris de stupeur.

* * * * *

Marty, Meyer et moi quittâmes sans nous poser de question la scène du drame, la laissant à la surveillance de la gendarmerie, dans l'attente de l'arrivée imminente des pompes funèbres. L'invitation pressante de mon collègue uniformé et les quelques mots qu'ils avaient réussi à articuler avaient amplement suffi à nous convaincre de l'état de nécessité, de l'urgence de la situation requérant notre présence immédiate en d'autres lieux contigus. Coïncidence bienvenue.

Avant d'abandonner le corps de l'Africain à la lueur glauque des néons et aux odeurs nauséabondes des WC publics, le médecin légiste avait rapidement prélevé sa température rectale. Conclusion : sous réserve de vérifications auprès de MétéoSuisse au sujet des températures mesurées la nuit dernière au centre-ville de Neuchâtel, l'homme était mort aux environs de quatre heures du matin, avec une marge d'erreur de plus ou moins trente minutes.

Nous courûmes des senteurs d'urine à celles des gaz d'échappement, pour enfin apercevoir la sortie centrale sud du parking, celle qui donnait directement sur le port et les débarcadères principaux. L'issue était marquée d'une double voûte ouverte sur l'extérieur, au-delà de laquelle nous devinions quelques silhouettes courir de manière désordonnée dans une même direction, sous la neige qui continuait de tomber à l'horizontale. Même en l'absence de soleil, nous fûmes

éblouis par la luminosité matinale en raison du temps passé dans la pénombre des toilettes. Le froid nous saisit aussitôt à la gorge.

Lukas m'attrapa par l'épaule, me freina et me dit :

— C'est par là, Mike !

Il m'indiqua un attroupement d'une vingtaine ou d'une trentaine de personnes, accoudées aux rambardes et regardant vers le bas, en direction de l'eau. La scène arborait quelque chose de surréaliste. La majorité des gens qui regardaient dans la même direction, penchés par-dessus la barrière, étaient des hommes. Un peu plus loin, une adolescente cherchait à consoler son amie en pleurs, probablement choquée par ce qu'elle venait de voir. À leur gauche, une mère tentait d'empêcher son fils de retourner voir le spectacle qui semblait se tenir en contrebas de la poupe de l'un des bateaux de la LNM. Le Fribourg, le plus grand des neufs navires de la société de navigation sur les lacs de Neuchâtel et Morat, demeurait immobile et plusieurs membres de son personnel en uniforme étaient affairés à le ré-amarrer au ponton après un départ avorté.

Laura Marty nous dépassa et nous la rejoignîmes au début du premier débarcadère, juste après les caisses, où nous dûmes jouer des coudes, au grand dam de certains voyeurs, pour accéder à la balustrade. Les brassards de police n'empêchèrent nullement les injures proférées par quelques badauds mécontents de se voir ainsi repoussés au second rang.

— Nom de Dieu !, lâchai-je, sans retenue.

La scène qui s'ouvrit à mes yeux valait bien ce nouveau blasphème.

* * * * *

D'ordinaire, les corps baignés dans l'eau flottaient plutôt sur le ventre. Celui-ci faisait exception à la règle. Tel le héros de la pièce qui venait de se jouer, il faisait face à son public en quête de curiosité malsaine. Et si le dégoût se lisait sur la plupart des visages des spectateurs, c'était la frayeur qu'affichait celui de l'acteur. Il avait vu la mort et tentait d'en donner un reflet fidèle dans ses grands yeux terrifiés.

Des bordures relevées de chairs blanchies par les flots glacés révélaient d'horribles lacérations au niveau du front, des joues et du cou. Entre deux, le maxillaire inférieur n'existait plus, comme s'il avait été arraché, laissant une ignoble plaie béante en lieu et place de la bouche. Les oreilles étaient sous le niveau de la surface, mais l'on devinait que celle de droite ne tenait plus que par un lambeau de tissu humain. Les cheveux blonds mi-longs flottaient en pagaille autour de la tête meurtrie, comme les serpents autour de celle de Méduse.

Un signe m'indiqua qu'il s'agissait d'un homme : son buste disparaissait progressivement sous l'eau et la couleur du costume deux pièces se confondait avec la noirceur du lac, mais la chemise blanche et la cravate foncée – ou du moins ce qu'il semblait en rester – se devinaient sans peine. Son habillement dépareillait de celui du mort du parking. C'était un euphémisme.

Il n'en demeurerait pas moins qu'en une matinée, je récoltais deux cadavres avec un point commun : ni l'un, ni l'autre n'était pour l'heure identifié. Aucun papier n'avait été retrouvé sur le premier. Quant au second, il conviendrait d'attendre l'arrivée des plongeurs du SIS avant de connaître le contenu de ses poches.

Ma première réaction fut d'éloigner les curieux.

— Police !, criai-je en exhibant mon insigne. Veuillez reculer au-delà du débarcadère, s'il vous plaît.

Il fallut quelques secondes aux premiers badauds pour réaliser que je ne bluffais pas. Ma plaque, mon brassard, mes gants en latex – que je n'avais pas pris la peine d'enlever depuis les WC du parking – et, pour ceux qui l'avaient remarqué, mon flingue à la ceinture se chargèrent des plus réticents. Je les fis quitter le ponton et demandai à Lukas de déployer une rubalise “traces” entre les deux rambardes pour en interdire l'accès.

— Ces blessures sont l'œuvre de l'hélice du bateau ?, demandai-je à Laura Marty.

Elle leva vers moi des yeux mi-amusés, mi-agacés.

— Décidément, inspecteur Donner, vous êtes le roi des déductions hâtives !

Elle m'énervait sincèrement avec certaines de ses remarques à l'emporte-pièce. La petite prétentieuse. En d'autres temps, je l'aurais certainement étendue d'un coup de boule ou, à tout le moins, d'une sérieuse gifle. Heureusement pour elle, cette époque de ma vie était révolue.

— Ce n'est pas une déduction, me défendis-je. C'est une pure hypothèse. Je ne suis pas con, tout de même !

— Ce n'est pas du tout ce que je voulais insinuer. Mais attendez au moins que l'on sorte ce pauvre gars de l'eau.

Elle jeta un rapide coup d'œil à sa montre avant de poursuivre.

— Eh bien, si vous voulez des réponses expresses, il faudrait que je téléphone immédiatement au CURML, histoire de réserver deux salles d'autopsie et deux équipes distinctes pour cet après-midi...

Elle m'énervait, certes, mais elle avait d'indéniables compétences. Et je dus le reconnaître : elle m'amusa à essayer de composer assez maladroitement le numéro de l'institut lausannois au travers de la buée qui recouvrait ses petites lunettes rouges octogonales. De mon

côté, je me dis soudain que je pourrais en faire de même sans trop tarder. Demander du renfort ne serait pas un luxe, ni du côté de la PJ, ni de celui du service forensique, sans compter les cordons de gendarmerie qu'il conviendrait de déployer pour sécuriser la zone.

* * * * *

Une heure s'était écoulée et l'endroit fourmillait d'uniformes divers, de police, pompiers, ambulanciers et personnel de la LNM, qui allaient et venaient, croisant ça et là les flics en civil de la PJ et du SF, le médecin légiste, les employés des pompes funèbres, les journalistes et les badauds, bien plus nombreux qu'à mon arrivée sur les lieux.

La neige continuait de tomber sans discontinuer sur la ville, commençant à recouvrir d'une fine pellicule le sol devenu au fil des heures assez froid pour l'accueillir sans la faire fondre. Phénomène assez précoce pour un 28 novembre.

Proches de la coque du Fribourg, quatre plongeurs du SIS de Neuchâtel en combinaisons thermiques rouges tentaient tant bien que mal, depuis une bonne dizaine de minutes, de dégager le corps du malheureux. Celui-ci semblait pris, d'après ce que je crus d'abord entendre, dans les algues du port. Je compris mon erreur lorsque l'un des hommes-grenouilles remonta à la surface en tenant dans une main un couteau de plongée et dans l'autre, un bout de corde. Une grosse corde de chanvre tressée, qui paraissait assez neuve et dont la couleur vierge tendait à démontrer qu'elle ne se trouvait pas dans l'eau depuis très longtemps.

Le plongeur la fit émerger gentiment, en la tirant vers le haut centimètre par centimètre, jusqu'à ce qu'une clameur retentisse sur les quais. Une jambe, emmêlée dans un nœud, vint flotter librement à deux mètres de son défunt propriétaire. Elle était sectionnée au niveau de la cuisse, mais ne saignait plus. L'eau glacée avait déjà jauni les chairs autour de la plaie.

Une fois la surprise passée – et la nausée qui l'accompagna – j'imaginai immédiatement l'œuvre des hélices du bateau. Mais la pensée suivante s'envola vers les remarques sarcastiques de Laura Marty et je décidai pour cette fois de me taire. Pourtant, l'horreur de la scène aurait requis que je partage mes sentiments avec un tiers en guise de débriefing. Il n'en fut rien. J'attendis sagement, sans dire un mot, que les hommes du SIS terminent leur travail et ramènent le cadavre déchiqueté sur le ponton principal. Une petite tente de fortune y avait été dressée à l'effet de l'accueillir et de préserver ainsi les curieux de la suite de ce spectacle macabre.

À la vue du corps, la légiste anorexique avait vite compris qu'elle perdrait son temps à s'aventurer dans un examen externe de celui-ci sur les lieux. C'est pourquoi elle avait décidé de nous quitter pour rejoindre sans plus attendre le CURML à Lausanne, non sans m'avoir rappelé sa promesse de m'appeler sitôt les premiers résultats de l'autopsie du mort des toilettes connus.

— Tiens. Je l'avais presque oublié, celui-là..., avais-je tenté de plaisanter de façon un peu déplacée. Elle n'avait même pas souri, me plantant sous la tente de fortune sans un au revoir, avec pour seule compagnie Lukas Meyer, le chef des plongeurs et, parterre devant nous, ce qui restait d'un respectable homme en costard-cravate, qui s'était vu transformer par endroit en amas de bouillie humaine entremêlés de tissu lacéré.

L'homme-grenouille prit la parole, tout en montrant la corde :

— Nous avons eu toutes les peines du monde à le dégager. Il était pris dedans et elle était entourée autour de l'axe de l'hélice.

— Accident ?, demandai-je.

— Ça, c'est votre boulot, inspecteur, me répondit-il.

Deux "accidents" étranges le même jour au même endroit, ça contredisait sérieusement les statistiques. Et je dus reconnaître que, pour une fois, ne pas obtenir de réponse immédiate me contraria. L'opération Lagos était en train de se dérouler sans moi.

Le SIS avait terminé son travail. L'homme en rouge nous salua et nous quitta.

— Je m'occupe des recherches de traces et toi de la fouille corporelle ?, me taquina mon collègue du service forensique.

Une nouvelle nausée me noua l'estomac. Je devinai que mon teint devait être assez pâle, mais que le temps maussade n'y était pour rien.

— Je te laisse le tout, si ça ne te fait rien.

Je sortis de la tente de fortune sans attendre de réponse et regagnai l'air plus que frais du port. Une profonde inspiration m'empêcha de vomir. Quelques mètres plus loin, à l'entrée du débarcadère, les badauds privés de sensations fortes commençaient à se disperser. La bise et les bourrasques de neige cinglantes devaient y contribuer. Seule une poignée de journalistes en attente de réponses jouaient les pieds de grue vers la rubalise, défiant la neige et le froid. J'en reconnus certains que j'avais déjà vus dans le parking, mais leur accordai la même ignorance qu'en début de matinée.

Sur les berges alentours, des flics grouillaient ça et là comme des puces sur le dos d'un chien, cherchant d'hypothétiques indices

pouvant expliquer cette mort violente : accident, suicide ou meurtre.

Midi approchait. Toujours aucune trace d'un rayon de soleil. Un fin tapis blanc recouvrait déjà mes cheveux noirs et les épaulettes de mon imper gris anthracite. Mes gants de cuir avaient remplacé ceux en latex du SF. Je resserrai mon écharpe autour du cou. Un frisson me parcourut au moment où je sentis mon i-phone vibrer. Je regardai l'écran. C'était la centrale.

* * * * *

— Donner, m'annonçai-je.

— Ouais, salut Mike, c'est Vanessa. J'ai pu identifier ton black. Il s'appelle Benson Odinga. C'est un Kenyan de dix-neuf ans qui vient de déposer une demande d'asile en Suisse. Il a été attribué la semaine dernière au centre de requérants de Fontainemelon. Je t'envoie sa fiche du Service des migrations en pdf sur ton natel.

— OK, merci pour tout Vanessa. A plus.

Un ressortissant du Kenya. Voilà qui constituait une surprise pour moi. Ce pays d'Afrique orientale n'était guère connu pour se trouver sur la route de la cocaïne. Être confronté à un Kenyan dans ce trafic – si tant est que l'objet qui lui obstruait l'œsophage fût une boulette de cette substance, ce qui restait à démontrer – serait pour le moins inhabituel.

* * * * *

Au moment où je bouclai avec la CET – la centrale d'engagement et de transmission de la police – le chef du service forensique sortit de la tente, tenant un petit bac en plastic orange dans les mains.

— T'as trouvé quelque chose, Lukas ?, lui demandai-je, jonglant déjà d'une affaire à l'autre.

— Quelques effets personnels qui pourraient peut-être permettre de l'identifier. Je n'ai pas encore regardé en détail.

L'idée d'une seconde identification dans la foulée de la première n'était pas pour me déplaire, mais j'étais loin d'imaginer, à ce moment-là, que chaque réponse allait m'éloigner pernicieusement de l'hypothèse d'un double classement pour me rapprocher des tréfonds de la folie humaine.

— Fais voir !

Cinq ou six objets détrempés et souillés d'algues ou de déchets organiques – je préférerais ne pas savoir – gisaient au fond du bac. Un porte-monnaie attira tout particulièrement mon attention. Il

renfermait sûrement de précieux renseignements sur l'identité de la victime. Avant de le saisir pour l'examiner, j'eus le réflexe de changer une nouvelle fois de gants.

— Et le petit sachet ?, m'enquis-je auprès de Meyer en adaptant, toujours avec la même difficulté, le latex sur chacun de mes doigts.

— J'analyserai son contenu au labo, répondit le scientifique. Mais à priori, je dirais qu'il s'agit de cocaïne ou de speed. On verra.

J'avais devant moi la preuve vivante – ou plutôt morte – que cette saloperie de drogue atteignait toutes les couches de la société, sans distinction de classe.

— C'était dans la poche intérieure de son veston, ou du moins ce qu'il en reste. Ses vêtements sont en lambeaux. Il a dû passer un sale quart d'heure.

Je profitai de l'absence de la légiste.

— T'as déjà une hypothèse sur les causes de la mort ?

— Non. Comme ça, à première vue, je dirais qu'il est possible qu'une partie des blessures aient été causées par les hélices du bateau, mais...

Mes gants étaient en place. Je pris le porte-monnaie dans les mains et l'ouvris.

— Mais ?

— Il est trop tôt pour affirmer que c'est la cause de la mort. Les coupures pourraient aussi avoir été faites post-mortem. Seule l'autopsie permettra d'en avoir le cœur net.

Décidément, tout me ramenait à mon duo de choc favori : Laura Marty et Sylvain Kornisch. Le procureur de permanence avait été avisé de la nouvelle situation, mais n'y avait pas accordé beaucoup plus d'importance qu'à la première. Il comptait manifestement attendre les premiers résultats de l'enquête, avant de se décider à quitter son bureau. Comme à son habitude.

Le porte-monnaie brun en véritable cuir de croco contenait une multitude de cartes : d'identité, de crédit, permis de conduire, assurance maladie, fitness, cinéma, piscine municipale et j'en passe. Les différentes photos de leur titulaire rendaient toutefois difficiles à elles seules une identification certaine du défunt, puisque la moitié inférieure du visage de ce dernier était arrachée, le rendant méconnaissable.

— Qu'en penses-tu ?, demandai-je à Lukas, en lui tendant l'une d'elles.

Le chef du SF fit la moue en regardant l'image reflétant un jeune homme blond tiré à quatre épingles.

— Possible que ce soit lui. Les cheveux, notamment. En tout cas, ce sera facile à vérifier. Peut-être pas avec le dossier dentaire, vu l'état de

la mâchoire, mais avec l'ADN. Nous irons chez lui prendre sa brosse-à-dents ou tout autre objet pour une analyse comparative. Le nom te dit quelque chose ?

“Joël Perrier”. C'était un nom assez courant.

— Non, répondis-je. Mais en tout cas, il ne s'est pas suicidé.

Meyer me dévisagea, interloqué.

— Ah bon ? Et qu'est-ce qui te rend si sûr de toi ?

Je tendis à mon collègue le récépissé bancaire et les deux-cents francs que je venais de trouver dans la partie principale du porte-monnaie.

— On ne retire pas une telle somme d'argent dans un bancomat juste avant de se jeter au jus.

La quittance détrempée de la Banque commerciale de crédit et de gestion indiquait que le prélèvement avait été opéré au siège de l'établissement à la Place Pury, la veille au soir à 19h48.

— Ouais. C'est une conclusion qui se tient, admit prudemment mon collègue. Et nous pourrions vérifier les conditions de ce retrait grâce aux images vidéo de la banque.

J'acquiesçai et notai de suite dans mon calepin cet acte d'enquête, qu'il conviendrait de ne pas oublier. Les pages s'humidifièrent immédiatement au contact de la neige et j'eus toutes les peines du monde à y faire glisser efficacement la bille de mon stylo. Je dus m'y prendre à trois reprises, ce qui eut le don de m'agacer au plus haut point.

— Et si c'est un homicide volontaire, comme je le pense, le vol n'en est pas le mobile, renchérit l'inspecteur scientifique.

Ce fut mon tour d'être étonné.

— Et toi, qu'est-ce qui te fait pencher pour la thèse du meurtre plutôt que celle de l'accident ?

— Les blessures... Elles ne sont pas toutes pareilles. Comme je te l'ai dit, certaines ont été provoquées par l'hélice du bateau au moment où il a appareillé, j'en suis presque sûr. C'est le cas de la jambe coupée, notamment. Mais d'autres... la mâchoire arrachée, les lacérations au niveau de la tête et du cou, et son ventre – quelque chose lui a littéralement bouffé le ventre, crois-moi, et ce n'était pas les pâles d'une hélice ! J'en mettrais ma main à couper.

L'image était certes morbide, mais de circonstance. Et comme pour appuyer les derniers propos de Lukas Meyer, la radio d'un gendarme qui se tenait non loin de nous, vers la rubalise interdisant l'accès au ponton, se mit à crépiter. L'homme quitta son poste et s'approcha de nous à grands pas.

Il nous indiqua l'ouest du port, en direction de la rue du Musée. Sur la droite, l'hôtel Touring dominait la place. À sa gauche, un bâtiment

renfermait des services de l'État et en contrebas de celui-ci, au niveau des quais, des cabanons de pêcheurs longeaient la berge, sur laquelle était entreposée une série de pédalos. Entre deux engins, je devinai un gendarme accroupi et un autre debout, qui nous faisait des grands signes de ses mains. Une centaine de mètres nous séparaient de cet endroit.

— Des collègues ont trouvé quelque chose là-bas !, nous annonça-t-il.

* * * * *

À proximité immédiate des pédalos, des escaliers menaient au Quai Osterwald. C'est de là qu'avait dû arriver Joël Perrier, agonisant ou déjà mort, comme en attestaient d'abondantes traces, dont Meyer me confirma qu'il s'agissait de sang humain. On en retrouva sur les marches et sur les rampes. Elles naissaient au sud du Lycée Jean Piaget pour venir mourir entre deux rangées d'embarcations, à la lisière de l'eau. Le corps avait ensuite dû être plongé dans le port.

— Là, il n'y a plus de doute !, lâchai-je décontenancé. Je me tournai vers Lukas et poursuivis :

— Tu crois que la lutte s'est poursuivie dans l'eau ?

Le chef du service forensique en doutait. Il semblait plutôt penser que la victime était déjà morte en touchant les flots.

— Je crois surtout que l'auteur de cette atrocité est entré volontairement dans l'eau pour faire disparaître le corps. Il l'aura probablement attaché à l'axe de l'hélice du Fribourg, en espérant que la machinerie achève la boucherie et répande les morceaux dans le lac. Ni vu, ni connu. Hélas pour lui, le pilote du bateau a remarqué une anomalie dans les moteurs en démarrant.

J'imaginai toute l'horreur de la scène, mais aussi et surtout la détermination qu'il avait fallu pour pénétrer dans les eaux glacées sans combinaison thermique. Soit le meurtrier avait prémédité son coup et en portait une, soit il devait avoir une force mentale et physique hors du commun.

Dans les deux cas, l'auteur était bon pour l'asile ou, à tout le moins, pour une expertise psychiatrique dans les règles. Seule certitude dans mon esprit : un assassin se promenait dans les rues de Neuchâtel et je n'étais donc pas prêt de poursuivre le traitement de l'opération Lagos. Daniel Garcia me trouverait un remplaçant et je ne serais pas là pour accueillir la mule.

Tandis que je faisais le deuil de cette idée en scrutant les eaux sombres devant moi à la recherche de je ne sais quoi, Lukas Meyer était reparti à la pêche aux informations là où nous l'avions laissée :

dans le porte-monnaie du défunt. Il en extirpa une carte magnétique, ainsi qu'une carte de visite, et me dit :

— Notre homme n'était pas seulement client de la BCCG. Il y travaillait comme directeur commercial.

Cette information me fit l'effet d'un électrochoc et me donna, après l'origine kenyane de Benson Odinga, la seconde raison de débiter les deux enquêtes du matin par un entretien avec celui qui m'avait offert un passé et un présent, et qui me proposait, à la condition que je passe quelques années de "stage" dans la police neuchâteloise, un avenir prometteur : la perspective de traquer de vrais criminels d'envergure.

3.

La période qui avait précédé mon “adoption” ne m’intéressait pas. Elle n’existait pas. C’était peut-être un tort, mais c’était ainsi. Le pédopsychiatre appelé à m’examiner suite à un accès de violence à l’égard d’un camarade d’institution avait bien tenté, à l’époque, de me faire changer d’avis sur le sujet. Sans grand succès. Il avait assez rapidement abandonné devant mon attitude particulièrement oppositionnelle, mais aussi devant la réussite exceptionnelle de mes études, inhabituelle dans ce milieu.

Il était difficile de savoir exactement ce qui avait constitué le déclencheur de ma prise de conscience. La chenille s’était un jour transformée en papillon : je situais cette mutation vers l’âge de douze ans. Cela coïncidait avec l’aboutissement de la (bien trop) longue procédure judiciaire entamée par mon sauveur, celui que j’appelais “père”, toujours avec une teinte de reconnaissance et de respect dans la voix.

Alors que j’avais été abandonné, un 24 décembre au soir, aux portes d’un orphelinat de la cité de Calvin – je n’avais aucun souvenir de ce Noël si particulier en dépit de mes cinq ans – Louis De Bosset et son épouse avaient manifesté leur intérêt pour moi. Le couple de bourgeois neuchâtelois ne pouvait pas avoir d’enfant et, refusant la procréation médicalement assistée, cherchait à adopter. J’avais répondu à leurs critères.

Après deux ans faits d’attente et d’enquête sociale, la procédure devant l’ancienne Cour civile du tribunal cantonal touchait à son but au moment où un événement avait tout remis en question : le décès soudain de Marie-Ange De Bosset. D’elle non plus, je ne conservais aucune image en mémoire. J’étais trop jeune à l’époque.

La procédure d’adoption avait été réduite à néant en raison de ce changement de situation et l’ancien consul avait dû déposer une nouvelle demande devant la Cour suprême cantonale. Tout avait dû être repris à zéro, de l’enquête sociale de l’Office des mineurs à la longue attente précédant la décision judiciaire. Laquelle s’était finalement révélée négative. Un homme seul – veuf en l’occurrence –

ne pouvait pas adopter un enfant. C'était la loi et, en résumé, les considérants du jugement avaient constitué le second anéantissement de mon espoir, à un âge où j'aurais pourtant eu le droit de connaître les joies d'une vie de famille.

Les procédures de recours au niveau cantonal, puis devant le Tribunal fédéral à Lausanne m'avaient encore fait perdre plusieurs années, prolongeant mes séjours en institution, à Genève, puis à Saint-Maurice aux portes du canton du Valais. La rage et la violence étaient montées en moi comme la sève dans un arbre au retour des beaux jours, tandis qu'un homme se battait seul pour mon sort, à distance dans un troisième canton.

À l'âge de douze ans, j'étais finalement devenu la logique de mon parcours : une graine de voyou, sans foi ni loi, prêt à tout pour défendre le peu d'honneur qui me restait. J'avais appris l'école de la vie sans concession, l'école de la survie. Je me battais pour un oui, pour un non, révolté contre toutes les injustices, mais aussi contre la justice.

C'est cette ébauche d'épave humaine que Louis De Bosset avait finalement réussi à sauver du naufrage, je ne sus jamais vraiment comment. La version officieuse – la rumeur – fut qu'il avait graissé la patte à quelque haut fonctionnaire, revenant à ses réflexes d'antan de consul de Suisse dans deux pays d'Afrique : l'Ouganda et le Kenya. La version officielle – du moins la sienne, car je ne l'eus jamais vérifiée – n'était guère plus glorieuse : il m'avait toujours expliqué comment il avait pu berner les autorités par un mariage fictif avec une femme que je ne connus jamais, un fantôme. À l'époque, je n'avais cure de la vérité : j'avais enfin un toit à moi ; j'avais assez attendu et souffert pour cela. Aujourd'hui, je n'ai toujours pas changé de point de vue à ce sujet : Louis De Bosset fut mon sauveur et quoiqu'il eût pu faire pour cela, il y avait prescription, à tout le moins dans mon esprit. La seule chose qu'il ne m'avait pas transmise était son nom. J'ignorais pourquoi.

La somptueuse demeure dans laquelle il m'avait accueilli un jour ensoleillé de printemps il y a plus de douze ans, dans un riche quartier de Neuchâtel, resterait à jamais gravée dans ma mémoire. Cette journée-là avait été la plus belle de ma vie, mais elle avait aussi marqué le début de ma cure de "désintoxication". J'étais alors un adolescent rebelle, qui devait réapprendre toutes les règles de la bonne société.

Le sport avait été l'instrument de mon bienfaiteur. Il m'avait encouragé à en pratiquer le plus possible, à toucher à tout. À force de patience et de volonté, bravant quelques rechutes, la violence s'était extériorisée dans des sacs de sable et divers arts martiaux, ainsi que des cibles, épargnant probablement de mes sautes d'humeur toute une

série de camarades de ma nouvelle école, l'école "normale", l'école publique, loin des institutions que j'avais connues jusqu'alors. Enfin, les sports d'équipe avaient parachevé ma réadaptation à la vie en communauté.

En moins de deux ans, j'avais effacé sept années d'enfer, qui avaient rejoint les cinq premières aux oubliettes. Sans Louis De Bosset, Dieu seul sait si je ne me serais pas retrouvé à la place de Benson Odinga, crevé d'une OD dans les toilettes publiques d'un parking.

C'est à cet homme ambivalent, sauveur à la face sombre, ancien flic, ancien consul et actuel PDG de la Banque commerciale de crédit et de gestion, que je comptais demander une nouvelle fois aide et conseils pour mes deux enquêtes.

* * * * *

"Père" m'accueillit à bras ouverts dans son bureau du quatrième étage de la BCCG. L'immeuble majestueux surplombait la Place Pury. Son intérieur était flambant neuf, luxueux et reflétait la santé financière de la banque privée. Ce contexte positif se répercutait à l'évidence sur le personnel, qui paraissait jovial et serviable. Alexia, la secrétaire particulière du PDG, s'occupa de mon imper et m'apporta spontanément une tasse de café noir – sans sucre, ni lait : elle connaissait mes habitudes – ainsi qu'un mélange de truffes au chocolat de chez Wodey. Un délice. Mes préférées. Il était quatorze heures. Ce fut mon déjeuner.

— Michaël ! Mon petit Michaël ! Quelle surprise ! Je sais bien que ton travail t'accapare beaucoup, mais tu devrais venir me voir plus souvent. Assieds-toi, je t'en prie ! Comment vas-tu ?

La sincérité de son accueil m'émouvait à chaque fois avec la même intensité. Le vieil homme se tenait derrière son grand bureau d'ébène, qu'il avait ramené d'Afrique orientale. Il n'était en réalité pas si âgé, mais la maladie le vieillissait. Le crabe le rongerait semaine après semaine et il savait que ses jours étaient comptés.

D'une agilité inattendue, il contourna le mobilier avec facilité, évitant de justesse de le heurter avec les roues de son fauteuil de luxe. Il était cloué dans cette armature en bois depuis plusieurs mois.

— Bonjour, père. Je vais bien. Et toi ?

— Comme un mort en sursis, fils. La banque se porte mieux que moi, tu sais. Elle me survivra et passera dans tes mains avec l'héritage.

Je détestais qu'il aborde ce sujet.

— Arrête avec ça ! Tu es robuste, comme l'arbre dans lequel ton bureau a été taillé. Tu seras encore là à mes trente ans. Tu sais bien ce

qui m'intéresse avant tout et ce n'est pas ton argent !

Il éclata d'un rire sonore et s'alluma un cigare. Il lut immédiatement la réprobation qui emplit mes yeux et anticipa :

— Je sais ce que tu penses, fils. Ces saloperies m'ont déjà tué. Alors, laisse-moi le plaisir d'en griller encore quelques uns avant de m'en aller...

Il tira deux grosses bouffées et ajouta :

— Et pour le reste, on en a déjà longuement parlé. Tu passes d'abord cinq ans dans la police et quand tu seras formé...

Je l'interrompis.

— ...tu ne seras plus là pour m'enseigner !

— Eh là, tu te contredits, fils ! Tu viens de dire que le vieux Louis serait toujours d'attaque à tes trente ans. Et pour ce qui est du fric, tu ne peux rien faire sans lui. Ce n'est pas quand j'étais flic ou consul que j'ai pu traquer toute cette racaille. Sans la banque, jamais je n'aurais réussi à monter cette œuvre de bienfaisance.

L'œuvre en question avait déjà permis l'arrestation de nombreux criminels de guerre en divers lieux de la planète, mais spécialement en Afrique. En particulier, "Père" avait été le fossoyeur de nombreux miliciens Hutu responsables du génocide des Tutsi au pays des mille collines, les faisant traduire en justice devant le tribunal pénal international pour le Rwanda. Sa passion, qu'il m'avait transmise tout au long des huit ans passés chez lui à force de récits captivants, était née de ses expériences internationales en Ouganda, qu'il avait été contraint de quitter précipitamment pour le Kenya durant le règne du terrible Idi Amin Dada.

— Je sais, père, je sais. La patience n'a jamais été mon fort...

— L'impatience conduit à la violence, fils. Je te l'ai toujours répété. Sois patient !

Il dégusta une truffe à l'absinthe. Derrière lui, dans un cadre au mur, une photographie en noir et blanc des accusés assis dans leur box lors du procès de Nuremberg symbolisait toute la philosophie du vieil homme.

— Que se passe-t-il, Michaël ? Je te connais comme si je t'avais fait. Si tu es venu me voir aujourd'hui, ce n'est pas pour me dire bonjour. Ni pour parler des criminels de guerre.

Je décidai de ne pas passer par quatre chemins.

— Que peux-tu me dire au sujet de ton directeur commercial Joël Perrier ?

Louis De Bosset repassa derrière le bureau d'ébène, comme si la suite de la conversation devait reprendre un aspect purement professionnel. Il éteignit son cigare dans un cendrier du même bois, rempli de sable, et prit un ton grave :

— Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

— Encore ? Qu'entends-tu par "encore" ?

— Eh bien certaines rumeurs dans la banque disaient qu'il... comment dire ? ...qu'il abusait un peu trop des substances illégales. Et comme tu es de la brigade des stupés, j'en déduis que ces bruits étaient fondés.

— Tu l'as averti pour cela ?

— C'est au programme. Mais je n'ai pas de preuve tangible contre lui. Il est en prison ?

"Père" avait vu suffisamment d'horreurs dans sa vie pour ne pas être choqué par les photos du corps de son jeune cadre. Je les lui montrai sans prendre de gants. La scène figée était douce, comparée aux récits qu'il m'avait faits de ses séjours en Ouganda et au Rwanda.

— C'est lui ?, demanda-t-il sans laisser transparaître la moindre émotion.

— Je le crains.

Le PDG regarda une nouvelle fois les photographies pendant une bonne minute, sans dire un mot, puis me les rendit. Il ralluma son cigare.

— Le malheureux. Même s'il était peut-être drogué, il ne méritait pas de finir ainsi.

Il tira une grande bouffée et soupira :

— Ces clichés me font penser aux pauvres opposants qu'Amin Dada jetait aux crocodiles. Tu sais, fils ? Les hommes sont pires que les animaux. En fait, ce sont les bêtes qui gouvernent le monde. Elles décident de la vie et de la mort. Je ne sais pas si je te l'ai déjà raconté, mais un jour, un jeune Ougandais a pu ressortir vivant du bassin aux crocos...

Je ne connaissais pas cette histoire. "Père" continua :

— Le dictateur avait promis à quiconque ressortirait vivant de la fosse qu'on ne le repousserait pas dedans. Or, ce jeune était le premier à parvenir à échapper aux reptiles. Ceux-ci n'avaient pas voulu de lui.

— Et qu'a fait Amin Dada ?, demandai-je. Il l'a laissé libre ou il la repoussé dans les crocos ?

Le vieil homme sourit, l'air écoeuré, et conclut simplement :

— Oh, il a tenu sa promesse. Un de ses lieutenants lui a fendu le crâne d'un coup de machette. Et les bêtes se sont finalement ravisées, mais sur de la chair morte...

Je ne voyais pas le rapport avec Joël Perrier et "Père" le comprit. Il rigola, comme pour détendre l'atmosphère, et reprit dans un jeu de mots :

— Pour le pauvre Joël, ce n'est pas une histoire de crocos, mais de

“coco”, n’est-ce pas ? Et ce n’est pas la drogue qui l’a tué ? Donc, il te faut chercher l’homme qui est derrière la bête.

— Tu penses à un règlement de compte lié au trafic ?

Le PDG rit de plus belle.

— Décidément, tu ne changeras jamais. Tu comptes toujours sur les autres pour t’apporter des réponses, plutôt que de les trouver toi-même. Si tu es venu, c’est pour obtenir des suggestions de ma part, non ? Rien d’autre. Des suggestions. Pas des solutions. Mais qu’est-ce qu’on vous apprend dans cette école de police ?

Il écrasa son cigare dans le cendrier africain. J’en profitai pour le prendre au mot sur sa dernière question en forme de boutade.

— Par exemple que la BCCG aurait été noyauté par une secte.

Le rire du vieil homme retomba comme un soufflé.

— Balivernes ! Des racontars de concurrents jaloux, rien de plus ! Je connais tout mon personnel et lui fais entièrement confiance.

— Et ton bras droit, César Prince ? Il semblerait qu’on le voie souvent avec Ibrahim Kurtaj ces derniers temps. Tu sais, pas mal de bruits courent au sujet du patron du Lacus Café et de la “coco”, comme tu dis.

— Je n’ai rien à dire sur César. Il est parfois un peu bourru, surtout avec les femmes, mais c’est quelqu’un de diablement efficace.

— Tu ne verras donc aucune objection à ce que la police entende l’ensemble de tes cadres par rapport à ce décès ?

— Bien sûr que non ! Quelle question ! Ils sont une dizaine – neuf pour être précis, ou plutôt huit sans compter Joël – et par chance, je crois qu’ils travaillent tous cet après-midi. Ils sont à ta disposition.

Je décidai d’en informer mes collègues dès ma sortie de la banque, pour que des équipes de deux inspecteurs puissent être constituées en vue des huit auditions, afin de gagner du temps. Je sentis que je n’obtiendrais rien d’autre en l’état sur Joël Perrier et décidai de changer de sujet.

— Est-ce que Shimoni te dit quelque chose ?

Je sentis mon père adoptif tressaillir au prononcé de ce nom et fus soulagé qu’il ne pût choir, cloué qu’il était sur son fauteuil roulant.

— Pourquoi me poses-tu cette question ?

— Parce que je suis flic...

Ma réplique ne le satisfit nullement. Vanessa, de la CET, m’avait envoyé sur mon i-phone la fiche du Service des migrations concernant Benson Odinga. On pouvait y lire que le jeune Kenyan de dix-neuf ans était de père et de mère inconnus, et qu’il était originaire du petit village de Shimoni, au sud de Mombasa, proche de la frontière tanzanienne. Mais cette histoire ne regardait pas le PDG de la BCCG et

je ne comptai donc pas lui en parler d'avantage.

— C'est un nom qui semble sortir d'outre-tombe, fils. Quand j'étais en poste au consulat suisse à Mombasa, Marie-Ange et moi vivions sur la côte, à Diani. Il nous arrivait d'aller plonger le week-end du côté de Shimoni et de Wasini, l'île qui se trouve en face. C'est un petit coin de paradis. D'ailleurs, je crois que les habitants du lieu l'ont surnommé "Lost Paradise". C'est encore très sauvage. Ou du moins, ça l'était encore il y a vingt ans en arrière. Je n'y suis jamais retourné.

"Le Paradis perdu".

Benson Odinga l'avait donc quitté pour se retrouver dans un enfer dont il n'avait certainement pas mesuré toute la cruauté : celui de la cocaïne. J'avais beau retourné la situation dans tous les sens dans ma tête. Je ne comprenais pas ce qu'un jeune Kenyan originaire d'un petit coin de paradis pouvait bien alléguer aux autorités compétentes pour justifier une demande d'asile en Suisse. Le Kenya n'était à priori pas un pays connu pour maltraiter ses ressortissants. La criminalité était certes élevée dans les villes de Nairobi et de Mombasa, mais elle ne semblait que peu toucher la côte sud.

"Père" aurait certainement pu éclairer ma lanterne grâce aux connaissances qu'il avait acquises de ce pays, mais il était prématuré de lui parler du jeune Odinga. Je décidai donc de le quitter, non sans le remercier de sa coopération et de l'accueil, promettant de revenir le voir dès que possible.

* * * * *

Lorsque je quittai les locaux de la BCCG en ce 28 novembre sur le coup des quinze heures, Laura Marty m'appela d'un raccordement fixe à l'indicatif du canton de Vaud. Elle m'annonça qu'elle se trouvait dans l'une des salles d'autopsie du CURML, en présence du corps de Benson Odinga. Les investigations médico-légales n'en étaient qu'à leur début – elles dureraient jusqu'en fin d'après-midi – mais elles avaient déjà amené leur lot de réponses.

Dehors, la bise et la neige s'étaient calmées. Il ne tombait plus que ça et là quelques flocons épars, qui ne suffiraient pas à maintenir le fin tapis qui avait recouvert les toits et les trottoirs de la ville durant la matinée. La météo prévoyait toutefois un retour des précipitations hivernales dans le courant de la nuit. Le soleil n'était pas au programme des jours à venir.

Sur la Place Pury, certaines personnes affichaient une mine maussade à la sortie de leur travail. D'autres s'agitaient pour faire leurs commissions avant la tombée de la nuit et couraient pour prendre leur bus ou leur tram. Toutes partageaient le même dessein :

fuir le froid. Je décidai de profiter un moment du chaud dans le vaste et luxueux hall d'entrée de la banque.

— Docteur... sincèrement, je ne pensais pas vous entendre avant ce soir. Vous m'impressionnez, tentai-je en guise d'entrée en matière flatteuse. Cela ne produisit aucun effet.

— Ce que je dis, je le fais, inspecteur Donner. Vous devrez l'apprendre, répondit-elle sèchement. J'imaginai le regard tiède et professoral me disséquer à vif derrière les octogones rouges.

— Mais je n'en ai jamais douté une seule seconde, me défendis-je une fois de plus. Merci de m'appeler.

— Votre Kenyan des toilettes, on l'a ouvert de haut en bas et on a retrouvé dans son corps douze œufs de cocaïne.

— Des "fingers", vous voulez dire ?, demandai-je, en pensant aux emballages standards de dix grammes que les Africains avaient l'usage de transporter dans leurs entrailles.

— C'est cela ! Douze "fingers". Nous en avons ouvert un pour effectuer un screening et cela s'est révélé positif à la cocaïne.

Cent vingt grammes, cela représentait déjà une quantité intéressante pour un vendeur de rue.

— L'OD est confirmée, alors ?, m'impatientai-je.

— Pas du tout, inspecteur ! C'est mon hypothèse qui est confirmée, celle de l'étouffement. Un de ces "fingers" a obstrué sa trachée et au revoir, bonne nuit.

"Le con !", pensai-je.

— Mais ce n'est pas à cause d'un emballage fuyant qu'il s'est étranglé, poursuivit-elle. Aucun "fingers" n'a de fuite apparente. Ni ceux du haut, ni ceux du bas. Bien évidemment, on s'en assurera grâce aux examens toxicologiques que j'ai demandé de mettre en priorité.

"Ceux du haut, ceux du bas" ? Je comprenais de moins en moins.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

— Quoi, la toxicologie ?

— Non. Ceux du haut et ceux du bas...

— Un peu de patience, j'allais y venir. Votre gars, des "fingers", il en avait dans la gorge et dans le rectum, mais rien entre les deux. Autrement dit, il venait de les introduire dans son corps – trois par l'anus et neuf par la bouche – et il n'était pas en train de les extraire au moment où il s'est étouffé.

J'en restai estomaqué un court instant. Rien n'était logique dans cet étrange décès : ni l'origine du défunt, ni les circonstances, ni la cause de la mort. D'ordinaire, les mules chargeaient plutôt la drogue à l'étranger pour l'importer en Suisse et non l'inverse. Il arrivait certes parfois que des transports intranationaux s'effectuent selon le même

modus, mais les mules ne se rendaient alors pas dans des toilettes publiques pour ingurgiter la cocaïne ou se l'introduire dans le rectum. Benson Odinga devenait une énigme.

— Avez-vous retrouvé un produit lubrifiant sur les “fingers” ou dans les cavités du corps ?, demandai-je à la légiste. Vaseline, huile ou autre ?

— Rien, inspecteur. Nada. Votre gars s'est enfilé tout cela à sec. C'est à mon avis ce qui explique les déchirures au niveau de l'anus – il aura commencé par là, puis se sera ravisé devant la difficulté de la tâche – et son étouffement. La douzième boulette n'a pas passé. Bête comme chou.

— Et la drogue ?

— Déjà transmise à l'ESC pour des analyses complémentaires de pureté et de traçabilité, à la demande du procureur Sylvain Kornisch que je me suis autorisée à renseigner en premier. Vous ne m'en voudrez pas. C'est tout de même lui, le mandant.

Je ne trouvai rien à y redire. C'était logique. C'était la procédure. Elle me fit savoir que la suite de l'autopsie requérait sa présence et qu'elle me rappellerait dans la soirée. J'en profitai pour lui demander où en était celle du corps de Joël Perrier.

— Vous alors, vous n'en manquez pas une ! Hélas – ou heureusement, cela dépend de quel point de vue on se place – le CURML est débordé aujourd'hui. Il a reçu trois autres corps en provenance de Fribourg et du Valais. Du coup, votre banquier sera autopsié demain matin à la première heure et j'aurai le plaisir d'y participer. Je vous tiendrai également au courant.

Comme à son habitude, elle mit un terme à notre discussion sans un au revoir, me bouclant au nez. Je ne lui en tins pas rigueur. Elle était compétente et fidèle à sa réputation.

Je sortis de la banque et regagnai le BAP.

* * * * *

La fin de la journée ne fut qu'une succession interminable de coups de fil pour tenter de recueillir un maximum d'informations sur mes deux cadavres, tandis que des tandems d'inspecteurs ou de gendarmes se chargeaient des auditions des témoins : le concierge du parking du port qui avait trouvé au petit matin le corps du jeune Odinga, le pilote du Fribourg, la caissière de la LNM qui avait pris son poste à sept heures trente et les huit cadres de la BCCG qui devaient être les derniers à avoir vu Joël Perrier en vie.

L'audition formelle de Louis De Bosset ne me parut pas utile pour le

moment. Ce qu'il avait à dire, il me l'avait confié oralement lors de mon passage à la banque et mes collègues n'en tireraient rien de plus. Je le savais. Je le connaissais trop bien.

Je me réservai également, pour le moment que je jugerais opportun, une autre audition croustillante : celle d'Ibrahim Kurtaj, le patron du Lacus Café. Son ombre planait sur cette affaire depuis le début. D'abord par ses accointances avec les banquiers de la BCCG et la cocaïne retrouvée dans les poches du défunt directeur commercial. Ensuite par les rumeurs qui couraient au sujet de dealers africains rôdant aux alentours du bistrot sélect tenu par l'Albanais.

Je n'avais encore aucun indice concret permettant de tisser un lien entre mes deux affaires. Et pourtant, mon flair m'attirait dans cette direction. Lukas Meyer venait de me confirmer que la poudre retrouvée sur Joël Perrier était de la cocaïne. Cependant, il me faudrait attendre encore une bonne dizaine de jours pour savoir si la came présentait ou non des caractéristiques communes dans les deux cas.

Ma récolte de renseignements suivante passa par le bureau de mon supérieur direct :

— T'as deux minutes à me consacrer, Dan ?

Le commissaire Garcia leva les yeux du casse-tête que je lui avais offert bien malgré moi : le planning de la fin de semaine se trouvait complètement chamboulé en raison des événements du matin et le manque d'effectifs n'arrangeait rien à cela.

— C'est à toi que je dois tout ce merdier ? Merci mon gars !, plaisanta-t-il à moitié. Car dans la merde, il l'était jusqu'au cou.

— T'as pu me trouver un remplaçant pour l'opération Lagos ?

— Ouais, ça c'est fait. C'est Dédé qui reprend la gestion des CT. Heureusement pour nous, il semblerait que l'arrivée de la mule de Barcelone n'est pas pour aujourd'hui. Tu sais comment sont les Afros ? Quand ils parlent de demain dans les écoutes, ça peut très bien être dans deux ou trois semaines, voire plus. Ça nous laisse au moins la possibilité de respirer...

“Respirer”. Je n'en avais guère eu le temps depuis ce matin. Maintenant que j'y pensais, j'avais même manqué sans m'en rendre compte l'entraînement de midi avec les Couguars, le groupe d'intervention. La self-défense était pourtant l'un de mes cours préférés.

— À propos de mule, Dan, je voulais te parler de Benson Odinga.

— Le black du parking ?

J'acquiesçai avant de poursuivre :

— Plusieurs détails ne collent pas. On avait des infos stupides sur lui ? Daniel Garcia secoua négativement la tête.

— Aucune. Ni sur aucun Kenyan qui serait actif dans le trafic, d'ailleurs. Mais bon, je crois savoir qu'il n'est arrivé dans notre canton qu'il y a une semaine, non ?

— C'est juste. Mais avant de déposer formellement sa demande d'asile, il a très bien pu se promener à gauche à droite, en Suisse ou en Europe, clandestinement ou sous une autre identité.

— Possible. C'est monnaie courante avec les blacks. Tu le sais. Toujours est-il que les empreintes de notre macchabé ont déjà été introduites dans AFIS et que le résultat est négatif sur notre territoire.

— Est-ce que le service forensique a fait le nécessaire pour les envoyer dans l'Espace Schengen ?

— J'imagine que oui. En tout cas, l'ordonnance que j'ai signée le mentionnait. Je vérifierai avec Lukas.

Je remerciai mon chef et le laissai retourner à ses plannings. En le voyant soupirer, je remerciai le ciel de n'être qu'un homme de terrain. Le gratte-papier, très peu pour moi.

De retour dans mon étroit bureau du neuvième, que je partageais d'ordinaire avec ma collègue Laurence Flückiger, actuellement en stage pour deux mois auprès de la brigade d'observation, j'eus la surprise de trouver, déposé sur le clavier de mon ordinateur avec un petit mot de Meyer, le support numérique contenant la bande vidéo des caméras de surveillance de la BCCG. Comme un gosse en mal de patience, je téléchargeai les données sur mon PC et m'installai confortablement devant mon écran. La scène n'aurait certes pas valu un Oscar à son interprète, mais ce huis-clos apportait la preuve que la veille à 19h48, Joël Perrier était encore vivant. Le jeune banquier semblait nerveux en prélevant son argent au bancomat. Il avait regardé plusieurs fois derrière lui, par-dessus son épaule. Peut-être un effet de la cocaïne. Ou peut-être autre chose que les caméras de la banque ne me montraient pas. L'opération avait duré moins d'une minute et le film ne révélait à priori rien d'autre de très intéressant.

Saisissant le combiné de mon téléphone, je rappelai le chef du SF, qui décrocha aussitôt.

— Salut, c'est Mike. Merci pour le DVD.

— Je t'en prie. Ça ne nous apprend rien, en fait.

— Si ce n'est que cela semble confirmer les propos de César Prince, Andy Bell et toute cette équipe de cravatés. L'heure coïncide avec leurs déclarations quant au départ de notre gaillard du Lacus Café.

Le Canadien avait évidemment omis de parler à la police de l'épisode des toilettes et de la cocaïne que son défunt collègue arborait sous ses narines au moment où il était allé s'enquérir de sa santé, ce que je n'allais apprendre que plus tard.

Motif de mon appel à Meyer, j'ajoutai :

— La perquisition au domicile de Perrier, ça a donné quelque chose ?

— Non, rien. Pas plus que celle menée sur son lieu de travail, d'ailleurs. En revanche, en fouillant le secteur des pédalos, un gendarme a retrouvé une clé de voiture et un ticket de parking. Si ces objets appartiennent à notre homme, il devait les tenir dans la main au moment de son agression et il les aura lâchés à cet endroit. Ou alors, autre hypothèse, ils sont tombés là lors du transport du corps par l'assassin. On va faire des recherches au sujet de ces deux objets et je te renseignerai.

Je remerciai Lukas et, songeur, jetai un coup d'œil par la fenêtre. Je ne m'étais même pas rendu compte que la nuit était tombée depuis longtemps. Normal en cette saison. L'étage de la PJ était désert. La plupart de mes collègues étaient rentrés chez eux. Je décidai d'en faire de même, au moment où mon téléphone résonna dans l'étage du BAP vidé de ses occupants. Je décrochai et reconnus sans peine la voix de Laura Marty, fidèle à ses promesses.

— Bonsoir, Docteur. Enfin terminée, cette autopsie ?

— Vous pouvez le dire, inspecteur. Et ce n'est pas forcément pour de bonnes nouvelles que je vous appelle. On est vraisemblablement en présence d'un homicide intentionnel.

La nouvelle fit l'effet d'une bombe. Ce n'était pas une OD. Ce n'était plus un accident. En revanche, cela signifiait une potentielle nuit blanche en perspective, ce qui ne me réjouissait guère. La journée m'avait vidé. Je me sentais fatigué, tant mentalement que physiquement.

— Vous voulez rire ?, demandai-je incrédule.

— Est-ce mon style ?, me retourna-t-elle aussitôt dans la figure, comme un boomerang lancé à pleine vitesse.

Je dus reconnaître en moi que je ne l'avais encore jamais vu plaisanter. Elle poursuivit :

— Comme je vous l'ai déjà dit, on a retrouvé douze œufs de cocaïne dans son corps, dont un l'a étouffé. On en a maintenant la confirmation. C'est bien la cause de la mort. Mais ce que nous avons trouvé en fin d'après-midi dépasse l'entendement : votre victime présente aussi des traces de ligatures sur les poignets et les chevilles.

“Merde !”

— Pourquoi ne l'a-t-on pas remarqué tout de suite sur les lieux ?

— Probablement en raison de la mauvaise luminosité dans les toilettes publiques. Vous savez, travailler à la lumière des néons, ce n'est pas le top. Et puis, la couleur de la peau a également pu jouer un rôle. Surtout, n'y voyez aucune allusion à caractère raciste ! Mais les gens de couleur marquent moins facilement que les blancs. C'est la

diaphanoscopie qui nous a permis de faire ces constats. Et la lumière bleue a aussi révélé un drôle de petit cercle sur le front de la victime, entre les deux yeux. Nous l'avons mesuré – neuf millimètres de diamètre – et nous sommes rapidement tombés d'accord. C'est une marque caractéristique d'un canon de pistolet appuyé assez fortement contre le front. Ajoutez à cela tous les autres constats – l'absence de lubrifiant notamment – et la conclusion s'impose d'elle-même : votre gars, on l'a tout simplement forcé à avaler ces “fingers” de cocaïne, après avoir commencé sans beaucoup de succès par une autre voie naturelle, et il en est mort étouffé. Ensuite, on l'a détaché et on l'a abandonné dans la position dans laquelle on l'a retrouvé.

Je restai figé sur ma chaise, tentant d'imaginer la démente du ou des auteur(s).

— Vous êtes toujours là, inspecteur ?, entendis-je à l'autre bout du fil. Je balbutiai :

— Euh... oui, oui... je...

Je me rendis compte que je n'avais pas de questions à lui poser. Pas maintenant. Je devais d'abord digérer la nouvelle. À moitié perdu dans mes pensées, je remerciai Laura Marty et la saluai. Elle me répondit :

— Bonne nuit, inspecteur...

Je crus percevoir un brin de sarcasme dans sa voix. La garce ! Mais j'étais en réalité trop fatigué pour lui en vouloir. Et peut-être l'épuisement mental me faisait-il percevoir ses intentions de manière déformée.

Tout de suite, mes pensées se dirigèrent à nouveau vers Benson Odinga. Qui avait tué le jeune Kenyan ? Et pourquoi ? La cocaïne ainsi “sacrifiée” – cent vingt grammes, tout de même – devait représenter un chiffre d'affaires potentiel d'au moins sept à huit mille francs. Qui était prêt à abandonner ainsi une telle valeur entre les mains des autorités ? Cherchait-on à faire passer un message ? À nouveau, mes soupçons se portèrent sur Ibrahim Kurtaj, le patron du Lacus Café, soupçonné de trafic de stupéfiants. Depuis qu'un parasite naturel avait réduit à néant une partie de la production de pavot en Afghanistan, causant une diminution de la fabrication d'héroïne et une augmentation de son prix, la rumeur avait laissé entendre que l'Albanais s'était recyclé dans la cocaïne et qu'il n'apprécierait guère la concurrence des dealers africains aux portes de son établissement. Mais jamais la brigade d'observation, qui avait surveillé le bar de façon régulière depuis plusieurs semaines, n'avait aperçu Odinga aux abords de celui-ci.

Et le meurtre de Joël Perrier dans tout cela ? Une petite voix – toujours la même – me répétait que tout était lié. Mais quelque chose

me chiffonnait néanmoins encore dans cette théorie naissante : si j'imaginai sans peine Kurtaj user de méthodes radicales pour éliminer spectaculairement un concurrent et en avertir ainsi les autres, je ne lui trouvais en revanche aucun mobile pour réduire en véritable hachis humain un toxicomane, fût-il banquier.

C'est sur ces dernières questions ouvertes que je m'endormis sur ma chaise de bureau, la tête affalée sur mon clavier d'ordinateur. Lorsqu'une voix me réveilla, il était une heure du matin. Lukas Meyer m'annonça qu'on venait de trouver un troisième cadavre.

4.

La porte du Lacus Café s'ouvrit, laissant sortir l'un des derniers clients de la soirée. L'homme manqua de peu de chuter sur le trottoir, sans que la neige ou la glace n'y fût pour quelque chose : il était ivre. Avec ses sept collègues de l'état-major de la BCCG, ils avaient passé les quatre dernières heures à descendre une quinzaine de bouteilles de Moët & Chandon à la mémoire de leur ami violemment disparu.

Ce fut leur manière à eux de lui rendre hommage dans l'immédiat, en attendant que le corps non encore autopsié puisse être libéré par la justice pour permettre de plus décentes funérailles.

Olivier Mestre, trente ans, célibataire, était fondé de pouvoir, chargé du secteur des hypothèques commerciales au sein de la banque privée dirigée par Louis De Bosset. Parmi les neuf cadres évoluant autour du PDG, il était le plus discret. Le plus sensible aussi, même s'il savait, quand il le fallait, se montrer particulièrement redoutable dans les négociations avec les propriétaires ou futurs propriétaires de locaux d'affaires.

Avec Andy Bell, ils avaient tous les deux eu grand peine à empêcher un voile de larme de leur brouiller la vision au moment de lever leur premier verre de la soirée en l'honneur posthume de Joël Perrier. Même les autres, d'ordinaire si fringants et pimpants derrière leur locomotive César Prince, avaient affiché la mine des mauvais jours. Au fil des tournées, l'ivresse avait effacé des visages crispés l'incompréhension et la tristesse, laissant place à d'absurdes commentaires sur le sort de l'assassin au cas où ils viendraient à mettre la main dessus avant la police. C'est sur ces plaisanteries en demi-teinte que le groupe des banquiers s'était étiolé de minutes en minutes à l'approche de minuit.

Olivier Mestre s'était finalement retrouvé seul à boire un ultime verre, accoudé au comptoir, tandis que le patron Ibrahim Kurtaj préparait déjà le fond de caisse du lendemain, s'appêtant à fermer l'établissement. Les deux hommes avaient échangé quelques mots. Dans la salle de débit, la sommelière – à l'évidence originaire des Balkans – avait encaissé les dernières consommations. Au moment où

le huitième banquier franchissait le perron de son café d'une démarche peu sûre, l'Albanais lui avait conseillé de ne pas prendre le volant pour rentrer chez lui.

— Eh Oli, tu veux que je t'appelle un taxi ?, lui avait-il encore proposé, avec son accent slave à couper au couteau.

Le fondé de pouvoir avait poliment décliné l'offre.

— Non merci, Brahim. Les taxis sont juste en face. Je vais me débrouiller. Je crois que je suis encore capable de traverser la rue.

Mais une fois dehors, il n'avait pas donné suite à sa réponse, qui n'avait eu d'autre but que de rassurer son ange-gardien. Après avoir raté la dernière marche de l'escalier, le jeune cadre débraillé, cravate en poche et chemise ouverte, avait immédiatement pris la direction de l'Hôtel Beaurivage et du parking souterrain de la Place Pury.

* * * * *

Les chutes de neige avaient repris de plus belle, mais contrairement à la veille au soir et à ce matin, sans la bise. Les flocons étaient de taille respectable. Il faisait un peu moins froid. Le centre-ville affichait des airs de Noël, sans toutefois les décorations lumineuses que la voirie poserait dans les trois jours. Quelques silhouettes évoluaient encore aux abords de la Place Pury, même si les derniers trams et bus l'avaient déjà désertée.

Évitant maladroitement les congères détrempées et brunies que le ciel s'affairait à recouvrir d'un nouveau tapis blanc, le banquier longea la chaussée méridionale en direction de l'ouest. L'air frais s'inséra dans l'encolure de sa chemise et lui donna un sérieux coup de fouet. Il hâta le pas. Ce n'était pas le moment d'attraper un mauvais rhume. Du travail l'attendait le lendemain de bonne heure. Aucun congé pour cause de deuil n'avait été octroyé au personnel de la BCCG.

Il passa devant le sas d'entrée de l'Hôtel Beaurivage, contourna les structures de béton et emprunta la rampe en direction des caisses du parking souterrain. L'endroit était désert ou presque. Le chant d'une bande de jeunes apparemment avinés résonnait dans le sous-voie menant sur la place. Il les entendit seulement, mais ne les vit pas. Il n'était pas le seul à être dans cet état, mais lui au moins savait se contenir.

“L'expérience de l'âge”, se flatta-t-il intérieurement, oubliant qu'il n'avait que trente ans.

Il paya son ticket de parking et gagna sa voiture. La Lotus l'attendait sagement dans la pénombre, garée au beau milieu d'une rangée de places libres. L'étage n'abritait plus qu'une maigre poignée de véhicules. Les lieux étaient sinistres. Dans un coin, un néon en bout

de vie crépitait. Le bruit des mocassins se répercutait à l'infini, comme dans une grande boîte vide.

Olivier Mestre s'arrêta soudain.

— Qui est là !, cria-t-il dans le néant. Seul le son de sa voix lui revint en écho. Il se sentit terriblement stupide de poser une telle question dans un lieu public. Ses mots étaient sortis spontanément de sa bouche pâteuse. Un terrible malaise le saisit. Il fit marche arrière en direction des caisses, n'osant s'aventurer plus loin dans l'obscurité.

— Quelque chose ne va pas, Monsieur ?

Le banquier sursauta.

Devant lui se tenait un homme d'une cinquantaine d'années, qui allait manifestement rejoindre sa voiture.

— Euh... si, si ! Je..., balbutia le jeune cadre, tout en faisant mine de palper la poche arrière de son pantalon à la recherche de son porte-monnaie. Je... j'ai dû l'oublier au bureau.

C'était évidemment un mensonge éhonté, le premier prétexte qui lui était venu à l'esprit pour expliquer son malaise à cet inconnu surgi de nulle part. Un court instant, il pensa que la compagnie de cet homme le rassurerait durant le trajet à pied jusqu'à sa voiture, puis il se ravisa. Son mensonge l'empêchait de revenir sur ses pas. L'inconnu se méfierait.

Il ne pouvait pas retourner tout de suite vers la Lotus. Il ne voulait pas. Coincé par son ridicule réflexe, il décida d'en revenir au sage conseil d'Ibrahim Kurtaj et rebroussa chemin en direction des taxis stationnés à la Place Pury.

D'un pas redevenu plus chancelant, sous l'effet de l'alcool ou de l'accès de panique qu'il venait de vivre, il s'engouffra dans le sous-voie qui menait au centre de la place. Les chants s'étaient tus.

Un frisson le traversa lorsqu'il franchit la double porte coulissante vitrée. Et si c'était son tour ? Il était en train de plonger dans un nouveau coupe-gorge. Dans une grande ville, jamais il n'aurait osé emprunter un tel passage à une heure si tardive. Mais à Neuchâtel ? Le chef-lieu n'avait jamais connu de meurtre gratuit comme celui de la nuit dernière. Les habitants s'y sentaient en sécurité d'ordinaire.

Cependant ce soir, plus rien ne lui parut ordinaire.

Au beau milieu du passage sous-voie, il se figea, se mit à trembler et urina dans son pantalon, incapable de parler, ni de crier. L'auréole grandit sur le tissu au fur et à mesure que le chaud liquide progressa vers le sol. Il comprit soudain que sa vie s'arrêterait là. Devant lui se tenait la Bête, immobile, toutes dents dehors, ses yeux jaunâtres fixés sur sa carotide.

Dans un ultime réflexe salvateur, il voulut fuir, mais ce fut trop tard. Glissant dans sa propre urine, il chuta, s'appuyant lourdement

contre la vitrine du fleuriste, qui céda sous son poids. Son corps tomba à la renverse dans un chaos de roses, de callas, de lys et de verre brisé. Des vases roulèrent au sol, déversant leur contenu en eau, verdure et couleurs. Avant qu'il n'eût le temps de faire le moindre mouvement – ses jambes empalées sur les éclats du cadre l'en auraient quoiqu'il en soit empêché – la Bête fut sur lui. Il hurla, tandis que les griffes lui lacérèrent la chemise, mettant à nu son abdomen, et que les dents acérées lui déchirèrent le ventre.

* * * * *

Lorsque Lars Jensen, le quinquagénaire du parking attiré par les hurlements, arriva en courant au milieu du sous-voie, il découvrit l'horreur. Olivier Mestre était encore vivant – mais pour combien de temps ? – étendu parmi les fleurs et les éclats de verre. Du sang suintait au travers de ses pantalons lacérés au niveau de ses mollets. De sa bouche déformée par la douleur ne sortaient plus que les bulles d'une écume rougeâtre, soufflées par une respiration effrénée qui provoquait un gargouillement terrifiant. Les yeux grands ouverts fixaient un point du plafond, ne suivant pas le rythme des soubresauts qui secouaient tout le corps.

Mais le pire de cette vision fut l'abdomen : il n'était plus qu'une immense plaie béante d'où s'échappaient les viscères, entre les deux pans écartés de la chemise. À chaque spasme, ceux-ci sortaient un peu plus à l'air libre, entraînant avec eux des flots de sang visqueux, qui se déversait telle la lave au pied d'un volcan.

Le malheureux témoin resta figé un instant devant ce tableau infernal, impuissant, choqué. Il ne savait que faire. Il n'était pas médecin et quand bien même il l'aurait été, cela n'aurait pas changé grand chose. Il n'y avait plus rien à faire.

Olivier Mestre était déjà mort. Ou du moins c'était une question de minutes.

Se réveillant soudain de son hypnose momentanée, Lars Jensen parvint finalement à réfléchir. Il saisit son téléphone et composa le numéro des urgences.

Au téléphone avec la centrale, il ne décrivit qu'un terrible accident, sans plus de détails. L'opératrice lui posa quelques questions auxquelles il répondit tant bien que mal. Toute la conversation fut enregistrée.

Quant à la Bête, il n'en avait vu que son ombre fuyante. Suffisamment néanmoins pour qu'il lui semblât reconnaître une forme humaine.

En dépit du côté dramatique de la situation – ne valait-il finalement pas mieux en rire, à tout le moins nerveusement – Lukas Meyer se moqua de moi. Il faut dire qu’il y avait de quoi : j’avais le clavier de mon ordinateur imprimé sur la joue droite, de manière si marquée que l’on aurait presque pu y lire le détail des lettres.

— Merde !, grognai-je. Quelle heure est-il ?

— Une heure du matin, Mike. J’ai d’abord appelé ton natel, mais il est éteint. J’ai ensuite appelé chez toi, mais ça ne répondait pas. Alors, je suis monté...

“Monter” signifiait passer du quatrième étage du BAP, celui du service forensique, au neuvième, celui de la police judiciaire.

— Mais qu’est-ce que tu foutais encore là à une heure pareille ?, lui demandai-je en bâillant et en m’étirant.

— Eh bien, je pourrais te retourner la question... Le travail, mon gars, toujours ce putain de travail ! Allez, habille-toi chaudement ! Le devoir nous appelle pour la troisième fois en moins de vingt-quatre heures.

Je n’en croyais pas mes oreilles. Je n’avais dormi que trop peu de temps ; et encore dans des conditions plus que précaires. Avec ce que le chef du SF m’annonça, je savais que retrouver la douceur d’un lit ne serait pas pour tout de suite.

Je commençais déjà à ressembler à un zombie.

— Qu’est-ce qui s’est passé ?, bâillai-je une nouvelle fois, en enfilant mon imper.

— Un gars a appelé la CET pour dire qu’il y avait eu un grave accident à la PP. Et quand les ambulanciers sont arrivés sur place, ils n’ont pas eu d’autre choix que de nous rappeler. D’après ce que j’ai compris, ce n’est pas plus jojo que hier matin...

“Hier matin”. Comme le terme paraissait si loin pour désigner quelque chose de si proche. Je dus faire un réel effort de remise à jour de mon horloge interne : c’était juste. Il était passé minuit. On parlait bien d’hier.

— Ça fait chier !, lâchai-je sincèrement en suivant Lukas dans les couloirs du BAP.

Sur les lieux, la scène était telle que Lars Jensen l’avait découverte, à cette différence près que la victime était maintenant décédée. Le tableau que je découvris me fit cependant moins d’effet que celui de la

veille dans les eaux du port, car j'y fus préparé mentalement par le résumé que m'en fit Lukas Meyer dans la voiture, sur le trajet entre le BAP et la Place Pury. Il n'en demeurerait pas moins que les images qu'il offrait à mes yeux étaient horribles et j'osais à peine donner vie par l'imagination aux déclarations de l'infortuné témoin. Le pire des films gores ne devait pas arriver à la cheville de ce que le quinquagénaire avait vu il y a moins d'une heure.

Laura Marty ne fit qu'un passage éclair sur la scène du crime. Ses cernes, amplifiés par l'épaisseur de ses verres octogonaux, montraient qu'elle n'en menait pas beaucoup plus large que moi, exténuée qu'elle devait être suite aux examens externes de la veille et à l'autopsie de Benson Odinga. À ma grande surprise, elle ne fit pour une fois aucun commentaire désobligeant à mon encontre, se contentant de rappeler qu'elle devait participer à l'autopsie de Joël Perrier dans moins de sept heures et demandant qu'on fasse les démarches pour amener ce troisième corps au CURML pour le début de l'après-midi. Elle non plus n'était pas prête de combler son manque de sommeil. Comme pour le jeune directeur commercial de la BCCG, elle fit remarquer qu'il ne lui servait à rien de s'attarder sur place. Elle nous souhaita une bonne nuit – était-ce sincère ou emprunt d'ironie ? Peut-être un peu des deux – et rentra chez elle. Elle me promit de m'appeler en fin de matinée, après la première des deux autopsies.

Cette parole me rappela que mon portable était HS. Laissant mon collègue scientifique s'occuper de fouiller dans la tripaille, je retournai au véhicule de service pour réalimenter la batterie de mon téléphone au moyen de l'adaptateur douze volts. À côté de la Subaru, dans une fourgonnette de gendarmerie garée au pied de la statue de David De Pury, un sergent prenait la déposition de l'unique témoin.

Lars Jensen, d'origine suédoise, travaillait comme consultant externe pour la firme Philip Morris. Il rentrait chez lui après un souper d'affaire lorsqu'il avait entendu ce hurlement. Jamais il ne l'oublierait.

— À glacer le sang !, l'entendis-je préciser.

Je m'approchai du fourgon pour me mettre à l'abri de la neige et me présentai :

— Excusez-moi de vous interrompre. Je suis Michaël Donner, l'inspecteur de la police judiciaire chargé de cette enquête.

Il me rendit timidement mon salut. Ses pupilles et sa voix montraient qu'il était encore sous le choc.

— J'ai cru comprendre que vous avez vu quelqu'un s'enfuir, poursuivis-je. Est-ce exact ?

Le Suédois me fixa de ses grands yeux verts. Ses cheveux blonds, presque blancs, étaient parfaitement coupés et son costume taillé sur mesure. Sa maigreur dépareillait néanmoins avec le style et son grand

nez aquilin le faisait légèrement loucher. Peut-être un effet d'optique.

Il me répondit mystérieusement :

— Quelqu'un ou... quelque chose !

— Que voulez-vous dire par là ?

— Oh, j'ai vu plus une ombre qu'une forme vivante concrète. Ça se déplaçait vite. Au début, j'ai pensé à un animal. Sa manière de courir, peut-être. Mais un animal qui court sur ses deux pattes arrière, j'appelle ça un être humain. Du moins, c'est une impression. Tout s'est passé si rapidement.

— Et il est parti où, votre... (je pensai à dire loup-garou, mais me retins, de peur de vexer le seul témoin du meurtre) ...truc ?

— En direction de la place. Moi, je venais du parking. Et il m'a encore semblé...

Jensen parut hésiter.

— Dites toujours !, l'encourageai-je.

— C'est que... je ne suis pas sûr. Vous comprenez ?

— Tout peut avoir son importance. C'est mon travail de trier l'information.

— J'ai eu l'impression de voir un enfant.

— Un enfant ?

— Oui. C'est stupide, hein ? Sûrement l'effet du choc.

— Mais non. Essayez de vous souvenir. À quoi ressemblait-il, cet enfant ?

— Peut-être au Gavroche de Victor Hugo. Sauvage, sale. Mais sans cheveux et avec la peau beaucoup plus foncée. Une bête...

— Un Africain ?

Lars Jensen se sentit soudain acculé, comme si ma dernière question avait sous-entendu que je voyais dans sa description un propos à caractère raciste. Je le compris. Un malaise s'installa.

— Peut-être, oui..., répondit-il. Mais...

— Pas de problème. Reposez-vous, Monsieur Jensen, le coupai-je, comme pour le rassurer sur l'interprétation de ses paroles. Vous nous avez aidés bien plus que vous ne l'imaginez.

Avant de quitter le fourgon, j'invitai le sergent de la gendarmerie à organiser dès que possible une cellule de débriefing, afin que le témoin puisse bénéficier au plus vite d'un soutien psychologique. Je rejoignis ensuite le chef du service forensique dans le sous-voie.

— T'as trouvé quelque chose d'intéressant, Lukas ?, lui demandai-je, tandis qu'il achevait de prendre des photos de la scène de crime.

Il s'interrompit et m'indiqua un bout de plastic au sol, en me disant :

— Plutôt, oui. Regarde ! Je l'ai trouvée dans son porte-monnaie.

C'était une carte magnétique à l'entête de la BCCG. On pouvait y lire "Olivier Mestre, fondé de pouvoir". Mon sang ne fit qu'un tour. La série noire continuait. Je nageais en plein cauchemar.

Toutes les informations des dernières vingt-quatre heures se mêlèrent les unes après les autres dans mon esprit. Les déclarations du témoin Lars Jensen tendaient à confirmer une théorie parmi d'autres : des règlements de compte sur fond de trafic de cocaïne. Des Africains d'un côté. Ibrahim Kurtaj et ses clients friqués de l'autre. Évidemment, tout ceci n'était que supposition et question de flair. Je n'avais pas le début d'une preuve étayant cette hypothèse.

De retour au véhicule de service après deux bonnes heures supplémentaires passées en compagnie de Lukas Meyer sur la scène de crime, à prélever des traces puis attendre les pompes funèbres, j'allumai mon i-phone, dont la batterie était maintenant rechargée. Quelle ne fut alors pas ma surprise de recevoir un e-mail envoyé la veille à 23h45, à une heure où je dormais sur le clavier de mon ordinateur au BAP. Le texte était bref : "Si j'étais vous, je m'intéresserais à la Confrérie des dix". L'étrange message émanait d'une adresse inconnue. Je demandai immédiatement à la CET d'en identifier la provenance.

* * * * *

J'avais pu redormir quelques heures dans le local de veille de la gendarmerie, lorsque la sonnerie de mon téléphone me fit sursauter. Quelle heure pouvait-il bien être ? Je regardai ma montre. Dix heures trente.

Les collègues m'avaient laissé dormir si longtemps, alors que je leur avais pourtant demandé de me réveiller dès le lever du jour. Peut-être avaient-ils eu pitié de moi en voyant ma gueule débouler dans les couloirs du BAP au petit matin.

"Laura Marty", pensai-je en constatant l'affichage de l'indicatif vaudois.

— Déjà ?, demandai-je en prenant la communication. Je me rendis compte que je ne m'étais ni annoncé, ni n'avais dit bonjour. Un donné pour un rendu. La fatigue certainement.

— Bonjour inspecteur. Comment ça "déjà" ? Ça fait tout de même deux heures et demie que je suis sur le pied de guerre, ici au CURML. L'autopsie de Joël Perrier a pas mal avancé.

Assis sur le rebord du lit de camp, je me soutins la tête dans la main gauche. Un mal de crâne menaçait. Il me faudrait prendre une aspirine ou quelque chose d'équivalent. Je devais avoir cela dans un tiroir de mon bureau. Tout commençait à se mélanger dans mon esprit aux

limites de ses capacités d'enregistrement, comme un disque dur qu'on aurait saturé par une insertion massive et soudaine de données.

— Perrier... (il me fallut un instant pour remettre chaque élément à sa place : le banquier du port, les plongeurs du SIS, le Fribourg, la tente de fortune sur le débarcadère). Oui, je vous écoute, docteur.

— Bon, sachez déjà que le commissaire Meyer m'a rejointe à Lausanne à ma demande. Il est à côté de moi. J'ai sollicité sa présence pour le dossier photographique et pour l'examen des bouts de corde, ce qui dépasse mon domaine de compétences.

“Pauvre Lukas”, pensai-je soudain, honteux à l'idée d'avoir pu abuser ainsi d'un peu de repos. Lausanne se trouvait à une heure de route de Neuchâtel. Il avait donc dû se lever aux aurores. Presqu'une nuit blanche.

— Je commencerai donc par cette corde, poursuivit le médecin légiste. Selon le service forensique, il n'y aura pas grand chose à en tirer. C'est un objet standard que l'on trouve dans tous les commerces ou sur presque n'importe quel chantier. En revanche, ce sont les nœuds qui ont attiré notre attention. Un bout a délibérément été attaché à la jambe sectionnée et l'autre à l'axe de l'hélice du bateau de la LNM. C'est en tout cas ce qu'en déduit la police scientifique, qui s'est encore renseignée ce matin auprès du plongeur qui a coupé la corde pour dégager le corps. Au moment de sa rotation, l'hélice s'est ensuite chargée d'attirer le corps vers elle et d'emmêler le tout.

— Et les blessures ?, demandai-je.

— J'allais y venir. On se trouve en présence d'un mix de lésions ante-mortem et post-mortem. On arrive à les distinguer selon que les bords des chairs saignaient encore ou non au moment de la découpe. Certaines sont nettes. C'est notamment le cas de la jambe sectionnée par l'hélice après la mort. D'autres ont causé le décès ou y ont contribué. Le maxillaire inférieur, par exemple, a été arraché du vivant de la victime.

Je me rappelai l'abominable bouillie d'os et de tissus organiques déchirés à la place où auraient normalement dû se trouver la bouche et le menton. Le souvenir du tableau et l'imagination de la scène à vif me donnèrent la nausée. Les yeux horrifiés de Joël Perrier m'avaient déjà renseigné sur une partie de la cruauté de l'assassin, mais là, cela dépassait une fois de plus l'entendement.

— Vous savez ce qui a causé cela ?

— Une série d'objets pointus et acérés. Peut-être une puissante mâchoire.

— Un animal ?

— Possible. Si nous avons de l'ADN, nous pourrions définir lequel. Mais le lac a tout effacé. L'eau est l'un des pires ennemis des traces

ADN, vous savez.

La remarque ne m'affecta pas. Je m'en doutais. Mais je savais aussi, en raison de la nature des blessures et de l'égale atrocité des deux scènes, que les morts violentes de Joël Perrier et Olivier Mestre étaient le fait du même criminel, fût-il humain ou animal. Ou peut-être les deux à la fois.

— Pas grave, répondis-je calmement. L'autopsie de cet après-midi vous apportera des réponses à ce sujet.

Pour une fois, j'étais étrangement serein quant au résultat des prélèvements à venir. Et quel qu'il fût, une conclusion s'imposait derrière tout cela : même dans l'hypothèse d'une bête instrumentalisée, seul un humain pouvait orchestrer pareille abomination.

— Encore une chose, ajouta la doctoresse Marty. Vu l'urgence et la particularité de la situation à Neuchâtel, j'ai demandé au CURML de mettre en priorité absolue les analyses toxicologiques de nos trois cadavres. Et devinez quoi ! Nous avons déjà les résultats pour les deux premiers.

“Incroyable !”, pensai-je, en référence aux attentes interminables qu'il fallait endurer d'ordinaire dans la plupart des dossiers. Comme quoi tout était possible. Ce n'était qu'une question de moyens.

La légiste poursuivit :

— Benson Odinga était clean. Pas d'alcool, ni de drogue dans son sang et son urine. Uniquement de la caféine.

Cela confirmait qu'aucune overdose n'avait joué un rôle dans le décès par asphyxie et accréditait donc sans grande surprise la thèse du meurtre.

— Et notre premier banquier ?

— Cocaïne uniquement. Une consommation récente. Mais pas d'alcool dans le sang.

Là en revanche, je parvins assez mal à cacher mon étonnement. Toutes les auditions concordaient dans le sens que Joël Perrier n'était d'ordinaire pas du genre à cracher dans le verre au moment de l'apéro. Peut-être ne s'était-il pas senti dans son assiette ce soir-là ?

Si cette thèse était la bonne, je peinaï à croire que ce malaise fut sans lien avec le décès. Une nouvelle fois, la coïncidence ne fut pas réponse à mon goût. Je décidai donc de retourner voir mon père adoptif.

* * * * *

La journée du 29 novembre ne fut guère plus ensoleillée que les

deux précédentes, ni dans le ciel, ni dans les esprits.

Déjà la rumeur s'étendait comme une traînée de poudre que Neuchâtel abritait un dangereux tueur en série. Aux articles de presse du matin sur le drame du port vint s'ajouter le spectacle public des rubalises et des gendarmes empêchant les accès au sous-voie de la Place Pury. Le malaise perçu dans les propos tenus devant les médias audiovisuels par le procureur et le porte-parole de la police, qui peinèrent – et pour cause – à nier toute existence d'un lien entre les deux meurtres, amplifia encore le phénomène. Les journalistes étaient loin d'être stupides et lorsqu'ils avaient le sentiment d'être tenus à l'écart par les autorités, comme ce fut le cas à l'occasion de la conférence de presse du matin, ils ne se gênaient pas pour se lancer dans des enquêtes parallèles. Très vite dans la matinée, le lien professionnel entre les victimes du port et de la Place Pury fut annoncé sur les ondes de la radio locale RTN.

Lorsque j'arrivai dans la grande pièce du quatrième étage de la BCCG, "Père" m'attendait. De son fauteuil roulant en bois figé sous la photographie du procès de Nuremberg et orienté vers les baies vitrées, il regardait pensivement dehors, au loin, comme dans le néant. Son plaisir de me revoir parut atténué par rapport à la veille. Aucun fondant au chocolat ne m'accueillit sur le grand bureau d'ébène. Aucun café ne me fut proposé.

Dehors, il n'avait pas arrêté de neiger à gros flocons depuis le milieu de la nuit. Vingt centimètres de poudre légère recouvraient déjà les rues du centre-ville et aucune accalmie n'était annoncée avant la nuit. Les chasse-neige travaillaient sans relâche depuis l'aube. On n'avait pas vu cela en pareille saison sur le Littoral neuchâtelois depuis des années.

— Bonjour père, m'aventurai-je.

Son regard ne se détourna pas de l'extérieur. Je ne le connaissais que trop bien. Il était manifestement dans un mauvais jour et il y avait de quoi.

— Prends une chaise, fils, me répondit-il en guise d'accueil.

— Je ne vais pas te voler ton temps, rassure-toi.

— Oh, ce n'est pas toi, le problème.

Je fus heureux de l'entendre dire, car je n'étais pas disposé à recevoir des critiques.

— Ce sont les journalistes, poursuivit-il. Ils tournent comme des charognards autour de la banque depuis ce matin.

— J'en ai vu un ou deux en arrivant, confirmai-je.

— Ils t'ont posé des questions ?

— Je n'ai pas le droit d'y répondre. Tu le sais.

— Ouais... c'est ce Kornisch, le patron ?

— C'est le procureur en charge de l'affaire.
— Eh bien, il est nul. Il ne comprend rien à rien.
— Pour comprendre quelque chose, il faudrait que les gens nous expliquent. À commencer par toi et ton état-major. À ce rythme, tu n'auras plus de directeurs dans une semaine.

Louis De Bosset maugréa.

— Que veux-tu que je te dise, fils ? Apparemment, quelqu'un décime mes cadres supérieurs. La banque a beaucoup d'ennemis : un patron de PME qui se sera vu refuser un crédit, un propriétaire qui aura été mis aux poursuites, un quidam qui aura perdu de l'argent sur des placements à risque et j'en passe. La police ne va pas commencer à interroger toute la clientèle de la BCCG, non ?

— Olivier Mestre touchait-il aussi à la cocaïne, selon tes sources ?

“Père” éclata d'un rire jaune, mais sonore.

— Mais mon petit Michaël, sors un peu la tête de tes stupés ! La drogue n'a rien à voir dans tout cela ! Mes hommes ne sont ni des dealers, ni des camés. Je leur fais entièrement confiance, même s'il m'arrive de résoudre de temps en temps certains petits problèmes à l'interne. Non, ce n'est pas là qu'il te faut chercher.

Le vieux PDG devint nerveux. Je décidai que c'était le moment opportun pour lancer un pavé dans la mare.

— Parle moi de la Confrérie des dix, père.

Il me dévisagea soudain, comme si j'étais redevenu son petit garçon, et se radoucit. J'eus le sentiment que pour lui, la discussion que nous venions d'avoir n'avait jamais existé.

— Tu m'as l'air bien tendu, fils. Tu fais toujours du sport ?

J'entrai dans son jeu, pour autant que c'en fût un.

— Autant que possible.

— Bien, bien...

Il parut pensif, comme s'il ne savait plus très bien où il en était. Il m'inquiéta soudain. Son cancer. Son état de santé se serait-il dégradé ? Avant que je ne le lui demande, il reprit :

— La Confrérie des dix, m'as-tu dit ?

Il m'avait donc bien compris.

— C'est cela, confirmai-je.

— Jamais entendu parler. C'est quoi ?

— Si je le savais, je ne te questionnerais pas à ce sujet.

Louis De Bosset ne me disait pas tout. Je le sentis, mais décidai de passer à autre chose. Insister n'aurait fait que le braquer définitivement et j'avais encore besoin de ses lumières.

— Selon toi, est-ce que Joël Perrier et Olivier Mestre avaient quelque chose à voir avec l'Afrique en général et le Kenya en

particulier ?

La question le surprit.

— Non. Du moins, pas à ma connaissance.

— Et ton directeur commercial, Perrier, est-ce qu'il avait l'air préoccupé ces derniers temps ? Avait-il des raisons de l'être ?

— Non... non plus.

Je n'obtins rien de plus de "Père" ce matin-là. Nous discutâmes encore un moment des circonstances de la mort atroce du fondé de pouvoir. Ce fut à mon tour de lui donner quelques renseignements à ce sujet et, comme à son habitude, il tira des parallèles avec certaines scènes d'horreur qu'il avait vécues en Ouganda sous le règne d'Idi Amin Dada.

D'ordinaire, j'aurais passé des heures à l'écouter me narrer ses traques des plus abominables criminels de guerre, mais aujourd'hui, je n'avais vraiment pas la tête à cela. L'assassin était dans les rues de Neuchâtel, petite ville de Suisse aux habitudes si propres et si tranquilles, et non dans un potentat de l'est africain. Aucun tribunal d'exception ne serait érigé au niveau international pour le juger. Juste le tribunal criminel du canton, avec en perspective la peine maximale : la perpétuité, synonyme d'une libération conditionnelle après quinze années de prison, voire l'internement à titre de mesure de sûreté. Mais pour cela, il fallait d'abord identifier la Bête.

Depuis les fenêtres du somptueux bureau de Louis De Bosset, on avait une magnifique vue plongeante sur la Place Pury et le Lacus Café. J'obtins de sa part – non sans une certaine réticence au départ – qu'il le mette à ma disposition pour une observation nocturne.

* * * * *

En quittant la BCCG, un désagréable épisode se produisit, sans que je n'eusse pourtant le sentiment d'y être pour quelque chose. Tandis que je longeais les couloirs de la banque en direction de la sortie, une voix m'interpella de manière agressive. Je reconnus tout de suite mon interlocuteur pour l'avoir déjà eu vu sur la planche photographique des témoins de l'affaire Joël Perrier.

— Vous avez l'intention de faire quelque chose pour nous protéger ?, me demanda César Prince de manière hautaine et virulente.

J'étais fatigué et le genre du bonhomme me déplut assez fortement. Je le lui fis remarquer poliment. Il s'entêta. Je lui demandai de changer de ton avec moi et finalement, comprenant que cela ne servait à rien, je décidai de conclure :

— Vous serez interrogé une nouvelle fois cet après-midi par un collègue. Vous pourrez alors lui faire part de vos préoccupations. Je ne m'occupe pas de cet aspect du travail. À mon avis, vous ne risquez rien... jusqu'à ce soir. Mais si j'étais vous, j'évitais de sortir seul en ville après le travail.

La grande gueule ne supporta pas qu'on lui tînt tête.

— Ouais, t'en as rien à foutre de nous, hein ?

Conservant péniblement mon calme, je le priai de demeurer poli et d'en rester au vousoiement avec moi. Cela n'eut aucun effet autre que celui d'exacerber sa colère. Exhibant ses cent kilos de muscles ramollis, il me vint contre et me siffla dans l'oreille :

— Écoute-moi bien, p'tite merde de métis ! Si tu fais pas ton job, l'assassin de Joël et Olivier, on va s'en charger. Quant à toi, je ne te démolirai pas ici, parce que t'es le fils du patron. Mais fais gaffe à tes arrières !

Son visage était collé au mien. Je pouvais sentir son haleine fétide. La distance de sécurité n'existait plus. Mes réflexes de self-défense étaient affûtés. J'étais sur le point de le maîtriser publiquement devant les employés de la banque – je n'avais pas encore opté entre le coup de boule ou le coup de genou dans les parties – au moment où Andrew Bell arriva à la rescousse. Rompant avec la hiérarchie, le Canadien engueula le numéro deux de la BCCG et le somma de regagner son bureau.

— Excusez-le, inspecteur ! Il est à bout de nerf, me dit-il.

— Nous le sommes tous, répliquai-je.

5.

Le 29 novembre après vingt heures, je me retrouvai seul dans le bureau de Louis De Bosset. À l'exception du vigil qui effectuait sa ronde à des heures ponctuelles, les locaux de la BCCG étaient vides et plongés dans l'obscurité. Se doutant que ma tentation de profiter de l'aubaine serait grande, "père" avait laissé déverrouillés tous les tiroirs et les armoires de la grande pièce.

— Cela t'évitera ainsi de commettre une effraction si tu ne parviens pas à résister à ta curiosité, m'avait-il dit avant que son chauffeur ne vienne le chercher pour le ramener chez lui.

Cependant, il m'avait aussi prévenu qu'en dehors du seul cheminement qu'il m'était autorisé d'emprunter entre son bureau et la sortie de service, tous les autres accès étaient bouclés et sous alarme. Je lui rappelai que je n'étais pas stupide au point de prendre le risque de perdre mon travail et m'engageai à ne pas abuser de l'exceptionnelle opportunité qu'il m'offrait. Il était vrai que l'idée de fouiller en douce le bureau de ce grand connard de Prince ne m'aurait pas déplu, mais je savais très bien – une stupide intuition – que je n'y trouverais rien d'intéressant pour l'enquête.

Déplaçant le canapé en cuir devant la grande baie vitrée qui donnait sur la Place Pury et tamisant la lumière de la pièce en n'allumant que la veilleuse qui se trouvait sur le bureau d'ébène derrière moi, je débutai mon observation en mangeant sur le pouce une salade et un pain aux légumes achetés chez un traiteur italien. Un litre de coca-cola et un thermos de café noir m'aideraient à lutter tant bien que mal contre la fatigue.

Les chutes de neige s'étaient calmées et le ballet des véhicules de la voirie avait été interrompu. Les routes déblayées étaient maintenant bordées d'amas blancs de plus d'un mètre de hauteur par endroit, réverbérant l'orangé de l'éclairage public. Là où les chasse-neige n'avaient pu œuvrer, on apercevait sur la place les sillons laissés par les roues des bus des TN dans l'épais tapis poudreux. Le kiosque central avait déjà fermé ses stores. À proximité de la statue de David De Pury, j'apercevais l'entrée du sous-voie menant au parking et à

l'arrêt du tram. La rampe d'accès n'avait pas été dégagée. Je devinai, à quelques dizaines de centimètres au-dessus de la surface de la neige, les rubalises fluo du service forensique interdisant l'accès aux milliers de passants qui l'empruntaient quotidiennement.

Au sud de la place, le Lacus Café ne semblait pas attirer les foules, en dépit de la pancarte qui annonçait une soirée happy hour. Pas ce soir. Pas plus que les deux précédents. Seuls quelques courageux – certainement de ceux qui pensent que les malheurs n'arrivent qu'aux autres ou qui n'avaient tout simplement pas lu la presse locale, ni écouté la radio de la journée – entraient et sortaient de l'établissement. Je ne reconnus parmi eux aucun banquier de la BCCG.

Je terminai mon repas de fortune, me servis deux grands verres de coca et une tasse de café, puis me levai pour me dégourdir les jambes. Je fis quelques étirements de stretching, avant de me diriger vers le grand bureau d'ébène, vidé de toute paperasse. Seul un reste de cigare reposait sur le sable du cendrier à un bout et une photo de Marie-Ange De Bosset à l'autre. Je n'avais jamais connu celle qui aurait pu devenir ma mère adoptive. Elle était décédée d'un cancer foudroyant, alors que je me trouvais encore à l'orphelinat Sainte-Anne à Genève. Je ne gardais de son visage que le souvenir de positions figées dans des cadres ornant les pièces de la demeure de "père", dans laquelle j'avais vécu depuis l'âge de douze ans.

Par souci de discrétion, j'éteignis la veilleuse et me plongeai à mon tour dans l'obscurité. Les grandes baies vitrées firent alors office d'écran de cinéma. Je n'eus plus qu'à m'asseoir dans le canapé déplacé devant la fenêtre et attendre que quelque chose ne se passe. Mes yeux s'adaptèrent rapidement à la pénombre. Les lueurs de l'éclairage public en contrebas me suffisaient amplement pour jongler entre mes deux boissons excitantes et mes jumelles.

Après trois heures d'observation, je commençai à connaître par cœur chaque recoin de la Place Pury, ainsi que les horaires de chaque bus. Mais aucun indice d'un quelconque serial killer.

* * * * *

Le portrait de Marie-Ange De Bosset devait dater des années quarante-vingt, peut-être avant ma naissance. Moi aussi j'aurais pu tomber amoureux de cette belle femme au regard et au sourire légèrement teintés de tristesse. Avec ses cheveux noirs ondulés et son col de chemise démodé, elle m'observait dans le noir chaque fois que j'allais me resservir de coca ou de café.

Le temps devenait long et mes jambes engourdies par l'inactivité. Je n'avais pas fait de sport aujourd'hui et je le sentais, tant physiquement

que psychiquement. Je décidai de m'accorder une minute de pause – finalement les heures supplémentaires que je m'infligeais étaient prises sur mon temps privé, car je n'avais pas jugé utile de prévenir Daniel Garcia de cette initiative – et fis le tour du bureau pour réactiver la circulation sanguine. Il fallait également que je chasse les vagues de sommeil qui s'abattaient sur mes paupières.

Une série de coupures de presse étaient encadrées sur les murs de la grande pièce. J'en parcourus rapidement les gros titres, sans m'attarder sur leur contenu. Toutes avaient trait à des criminels de guerre rwandais traduits devant le TPI de La Haye.

Le cadre qui attira particulièrement mon attention fut une lettre de remerciements signée de la main de la procureure Carla Del Ponte.

Durant mon adolescence, "père" m'avait souvent raconté les horribles massacres commis par les milices extrémistes hutu, avec le point culminant du génocide de 1994, lors duquel un demi million de Tutsi avaient été exterminés en dépit de l'accord de paix signé une année plus tôt entre le gouvernement et la minorité rebelle. La BCCG avait alors financé une partie de l'opération Turquoise, lors de laquelle des militaires français, appuyés de mercenaires, avaient aidé les réfugiés dans leur fuite vers le Zaïre.

Ce que j'ignorais alors, mais n'allait pas tarder à apprendre, c'est que César Prince et Grégory Tardi, le directeur en charge de l'informatique et de la sécurité de la banque, avaient participé à cette opération. Ils avaient ramené de leur mission une foule d'informations qui avaient permis l'identification, puis l'arrestation et la présentation devant le TPI de La Haye de plusieurs tortionnaires hutus.

En revanche, l'action bénévole et désintéressée de Louis De Bosset – son "œuvre de bienfaisance", comme il l'appelait – était toujours restée officieuse. Pour des questions d'efficacité, mais aussi sécuritaires et commerciales, jamais le rôle de la BCCG n'avait été nommé, ni dans des rapports officiels, ni à fortiori dans la presse. "Père" m'avait toujours enseigné que pour combattre la folie humaine, seules des voies dépassant les normes et moyens étatiques étaient envisageables.

Le vieux PDG était un saint homme, modeste face à sa contribution pour un monde meilleur, dont la grandeur d'âme ne serait dévoilée qu'à titre posthume. C'était le lot de tout héros digne de ce nom.

Un gong retentit. Il était minuit.

Revenant à la fenêtre et reprenant mon observation d'une scène jusque là monotone et plutôt ennuyeuse, je fus distrait par une forme qui se tenait immobile au pied de la statue de David De Pury. Être humain ? Animal ? Peut-être les deux à la fois...

Portant mes jumelles à mes yeux, j'observai le petit homme. C'était

un noir à la peau très foncée, aux cheveux rasés. Il était emmitoufflé dans une sorte de sac de jute épais, mais ce qui me frappa le plus fut ses bras, ses jambes et ses pieds nus, exposés à la neige. Comme insensible à la température, il regardait fixement dans ma direction, comme s'il parvenait à me voir dans l'obscurité, au travers des vitres du quatrième étage. Par l'entremise des lunettes d'approche, mes yeux plongèrent dans les siens, véritables boules de feu, et j'y lus la promesse de l'enfer. Esquissant ce que j'interprétai comme le début d'un sourire, crispé et sadique, il me dévoila l'inimaginable : deux rangées de dents acérées et taillées en pointe.

C'était lui !

Et il m'apportait l'arme des crimes de Joël Perrier et d'Olivier Mestre sur un plateau. Je ne pouvais rater cette occasion, même si elle prenait des allures de piège.

Mes jumelles giclèrent sur le canapé. Je tournai les talons en direction de la sortie, oubliant mon imper au passage. Les escaliers des quatre étages furent dévalés en moins de trente secondes et je manquai de me tordre la cheville dans l'ultime virage. Dans la précipitation, je me trompai une première fois de code à la porte de service.

— Merde !, lâchai-je à haute voix.

Le second essai fut le bon et je me retrouvai dans la rue. Dans le froid de la nuit. Sans veste. Sans bonnet. Sans gants. Juste en pull et en jeans.

Mon SIG Sauer en main, balle engagée dans le canon et sécurité ôtée, je courus en direction de la statue au sud de la place. Plus personne. Un couple d'ados enlacés jouissait de la tranquillité nocturne vers l'arrêt du bus. La fille cria à la vue de mon flingue. Je n'avais pas mon brassard.

— Police !, criai-je, comme pour rassurer son copain qui, téméraire, la protégeait déjà de ses bras. Vous avez vu quelqu'un ?

— Qui ?

— Un black, pieds nus.

Ils me regardèrent, incrédules, doutant peut-être de ma qualité de policier. Je n'avais pas le temps de sortir ma plaque.

— Vous l'avez vu ou non ?, hurlai-je face à leur silence.

— N...non.

Je laissai les tourtereaux pétrifiés et retournai vers le pied de la statue, là où j'avais aperçu la Bête pour la dernière fois. Je tentai de repérer, parmi plusieurs styles de traces de pas, certaines que l'on pourrait attribuer à des pieds dénudés. La neige poudreuse ne facilitait pas la tâche. En moins de cinq secondes, j'optai pour une direction : celle du sous-voie interdit.

Le froid transperçait mes vêtements. J'enjambai la rubalise et entamai ma descente sur la rampe d'accès non dégagée. Je peinais à avancer rapidement. La neige légère s'engouffrait dans les chaussures, trempant déjà mes chaussettes. Mais l'adrénaline me fit oublier la température.

À quelques mètres de moi, la double porte vitrée d'accès au sous-voie était entrebâillée d'une quarantaine de centimètres, alors qu'elle était pourtant censée avoir été verrouillée. Raison pour laquelle ni des gendarmes, ni des agents de sécurité n'avaient été priés d'assurer un service de piquet à proximité de la scène du crime.

“Nom de Dieu...”, pensai-je. J'hésitai un instant à appeler des renforts, puis me ravisai. Ils arriveraient trop tard et je perdrais encore du temps à expliquer ma présence sur les lieux.

Je m'engouffrai dans le noir – l'éclairage public avait été coupé dans le sous-voie – avec pour seule source de lumière la petite torche électrique de service que je portais toujours à la ceinture à côté de mon arme. La lampe dans la main gauche vint rejoindre le SIG dans la main droite, ne formant plus qu'un bloc bougeant de manière coordonnée, comme on me l'avait appris lors de mes entraînements avec le groupe Cougar. Je balayai l'obscurité. Rien. Pas un mouvement. Pas un bruit. Je progressai pas à pas, tous les sens affûtés.

Une odeur, celle du sang et de la mort, effleura mes narines. Je passai à hauteur du magasin de fleurs et de la vitrine éclatée. J'éclairai rapidement la scène du crime. Des ombres projetèrent sur le mur du fond les contours de verre brisé et évoluèrent en sens inverse de mes mouvements. Hormis l'absence du corps du malheureux Olivier Mestre, rien ne semblait avoir bougé. Les fleurs demeuraient éparpillées et écrasées sur le sol, encore recouvertes pour certaines d'une importante quantité de sang coagulé. Même les vases renversés n'avaient pas été redressés.

Lentement, tout mon être en éveil, le doigt sur la gâchette, me retournant régulièrement pour ne pas me faire surprendre par derrière, je progressai en direction de l'autre sortie, également fermée par une double porte vitrée. Je remarquai soudain que celle-ci n'avait pas été forcée. Mon sang ne fit qu'un tour. La Bête était donc encore ici.

“Les toilettes publiques”, pensai-je en braquant le faisceau de ma lampe sur les deux petites portes grises à ma gauche. Un frisson me parcourut. Le froid ou la peur. Peut-être n'aurais-je pas dû me jeter dans la gueule du loup sans renforts. Ce que j'étais en train de faire n'était pas du tout professionnel et potentiellement très dangereux. Des flics s'étaient déjà fait descendre pour moins que ça.

Mais il était trop tard pour ce genre d'état d'âme. Je devais assumer

ma connerie jusqu'au bout. Et puis, au contraire des deux banquiers défunts, j'avais tout de même acquis au cours de ma formation certains réflexes de survie que je m'évertuais à répéter régulièrement avec les gars du groupe d'intervention. Ceux-ci devaient me permettre d'appréhender seul un type isolé, fût-il un assassin.

J'avais l'impression d'entendre les battements de mon cœur dans le noir. Sans baisser ni mon SIG, ni ma lampe, je poussai du pied la porte des toilettes des hommes et inspectai les lieux, prêt à tout moment à réagir à une attaque de la Bête. Rien. J'en fis de même avec les toilettes des femmes. Rien non plus.

Un bref instant, je me dis que je m'étais trompé dans mon choix des traces de pas et que la porte forcée du sous-voie devait trouver une autre explication, lorsque des crissemments attirèrent soudain mon attention. Les éclats de verre. Quelqu'un était en train de les piétiner. Cela ne faisait pas de doute.

Je fis volte-face et dirigeai le faisceau lumineux vers la scène de crime. Dans le rond de lumière apparut le visage d'un homme, qui me faisait face à moins de cinq mètres. Mes doigts se crispèrent sur la gâchette de mon arme. Mes oreilles vulnérables s'apprêtèrent à encaisser la détonation. Mais une intuition me retint. Mon avenir et le sien se jouèrent en une fraction de seconde. Le gars qui me faisait face avait la peau blanche. Ce n'était pas la cible.

— Qu'est-ce que vous foutez ici !, aboyai-je. Ce n'était pas une véritable question. Plutôt une réponse impulsive à la frayeur que je venais d'avoir.

Le jeune homme se protégeait les yeux, ébloui par la torche électrique que je braquais dans sa direction. Si ça se trouvait, il n'avait même pas remarqué qu'il s'était retrouvé dans la ligne de mire de mon SIG Sauer. Et à deux doigts d'y passer. Je reconnus l'adolescent de l'arrêt du bus. Son amie se tenait à quelques mètres plus loin, dans l'entrebâillement de la porte.

— Euh..., balbutia-t-il. Je venais vous dire que le... le black. Là... il...

J'étais encore sous le coup de la montée d'adrénaline et n'étais guère enclin à me montrer patient.

— Accouche !, lui ordonnai-je.

— Il est ressorti. Il... il a filé vers la rue de l'Evoles.

— Quand ?

— Ben y a deux minutes.

C'était manifestement trop tard pour continuer la poursuite. L'assassin, ne parvenant pas à forcer le porte sud du sous-voie, devait s'être caché dans un recoin du magasin de fleurs ou je ne sais où. Et il avait profité de mon inspection dans les WC pour faire marche arrière.

— Et merde !, pestai-je devant les deux adolescents, une nouvelle fois médusés.

Je rengainai mon SIG et ma lampe de poche, invitai le couple à sortir de cet endroit lugubre avec moi, refermai tant bien que mal la porte fracturée et regagnai le bureau de Louis De Bosset par l'entrée de service de la BCCG. J'étais transi de froid. La première chose fut de me servir une grande tasse de café. Ensuite, j'ôtai mes chaussures et mes chaussettes, puis les mis à sécher sur le radiateur. Je me sentis bien, au chaud et à l'abri dans le grand bureau de "père". Je ne ressentis ni l'envie de regagner le BAP, ni celle de retrouver mon lit. Après les récents événements, je savais quoi qu'il en soit que je ne pourrais pas m'endormir tout de suite, en dépit de la fatigue qui commençait à s'accumuler. Quelque chose – je ne savais quoi de rassurant – me retenait dans cette antre paternelle. Les pieds couverts de mon imper, je m'allongeai sur le canapé de cuir. Quatre étages plus bas, l'absence de vie avait repris son cours sur la Place Pury. Le sommeil me gagna finalement.

* * * * *

Je dormis – somnolai serait plus juste – tant bien que mal, me retournant sans cesse, attrapant des courbatures en raison de ma couche inadaptée, ramassant de temps à autre ma veste tombée sur le tapis pour en recouvrir mes pieds à nouveau. Entre deux périodes de sommeil, les images des deux derniers jours me hantaient l'esprit. Je revoyais les yeux révoltés de Benson Odinga, assis à moitié nu sur la cuvette des WC publics du parking du port, ceux grands ouverts et emplis de terreur de Joël Perrier, privé de la possibilité d'appeler au secours après l'ablation brutale de son maxillaire inférieur, et le ventre déchiqueté d'Olivier Mestre, ses tripes ornant un parquet floral en pagaille. Je rêvai aussi. De Laura Marty me rabrouant pour un oui, pour un non. Des remarques racistes de César Prince. De "père" et de ses cigares, qui allaient finir par causer sa mort, me laissant une seconde fois orphelin. Tout se mélangeait.

Avant l'aube, un cauchemar tenace me fit transpirer. Marie-Ange De Bosset s'était enfin animée pour devenir une sorte de vampire, avec une rangée de dents pointues maculées de sang frais. Elle reprochait à son époux d'avoir fait condamner Hermann Goering au procès de Nuremberg. Une aberration. Dans mon rêve, le chef de la Luftwaffe arborait le visage du procureur Kornisch, pleurnichant dans son box des accusés. Pour se venger de je ne sais quoi, ma défunte mère adoptive menaçait de s'en prendre à la secrétaire particulière de "père", de lui arracher de ses dents acérées sa belle gueule d'ange. La

mâchoire s'était approchée dangereusement du cou dénudé de la jeune Alexia, qui s'était mise à hurler.

Un hurlement à vous glacer le sang. Un hurlement à vous tirer du plus absurde des songes. Un hurlement qui avait quelque chose de bien réel. Trop même. J'ouvris les yeux. J'avais le sentiment de m'être à peine assoupi. Je ne savais plus si la traque de la Bête dans le sous-voie était un rêve ou non. Mes pieds nus me rappelèrent la réalité, tandis que les cris – une femme – continuaient dehors. Il se passait quelque chose.

M'essuyant les yeux encore mi-glaucques, je regardai en direction de la place. Il faisait toujours nuit. Le décor me parut tout de suite familier, tant je l'avais étudié dans ses moindres détails quelques heures plus tôt. L'horloge centrale de la place m'apprit qu'il était cinq heures du matin.

La femme hystérique se tenait à l'endroit où j'avais croisé le couple d'ados aux alentours de minuit, non loin du pied de la statue de David De Pury. Je devinai qu'elle avait lâché son sac à main dans la neige. Elle semblait perdue, se tenait la tête dans les mains, lançant de temps à autre un regard en direction de la sculpture, ce qui avait pour effet de relancer ses hurlements.

J'en compris la cause : David de Pury était en bien macabre compagnie.

* * * * *

La quatrième victime évoqua à merveille la montée en puissance du déchaînement de violence qui s'abattait sur la ville de Neuchâtel depuis moins de cinquante-sept heures. Elle était attachée, adossée à la statue, à quelques mètres du sol – il avait d'ailleurs fallu monter le corps à cet endroit en surplomb sans attirer l'attention. Sa tête retombait sur le plexus, comme un christ mort. Elle était complètement nue. Mais le plus obnubilant était son ventre, ouvert d'une large coupure franche horizontale qui s'étendait d'une hanche à l'autre, d'où des mètres d'intestins plongeaient, telle une cascade rouge et rosée, vers la neige souillée en contrebas.

Commençais-je à être blasé par cette déferlante de scènes d'horreur ? L'immonde plaie béante était certes impressionnante – je comprenais d'ailleurs les cris de cette employée de commerce prise au dépourvu sur le chemin de son travail – mais ce qui attira le plus mon attention d'enquêteur fut l'origine de la victime. Il s'agissait d'un Africain.

Ses mains étaient liées derrière son dos – une corde passait de part et d'autre de la statue – et du ruban adhésif semblait entraver sa

bouche. Le pauvre homme avait manifestement été éventré sur place, vu l'absence d'autres traces de sang aux alentours. À supposer qu'il fût vivant au moment de l'acte – une fois de plus, j'allais compter sur les compétences de la doctoresse Laura Marty pour me le faire savoir – il n'avait alors pas pu extérioriser sa terreur et sa douleur en raison du bâillon. Il était mort dans le silence de la nuit.

Je m'en voulus soudain énormément de ne pas avoir poursuivi mon observation officieuse jusqu'au matin. Pourquoi m'étais-je endormi ? Pourquoi n'avais-je pas lutter contre la fatigue ? Les circonstances – la fuite de la Bête – me laissaient penser qu'aucun autre événement ne viendrait troubler cette nuit-là. Je m'étais complètement fourvoyé. Et une nouvelle personne venait d'en faire les frais.

Des gouttes de sang coulaient encore de l'obscène coupure et des mètres de boyaux qui pendaient. L'acte était donc récent. D'instinct, je regardai autour de moi, sur la place. Aucun fait suspect n'attira mon attention, si ce ne fut la proximité immédiate du Lacus Café. Le visage d'Ibrahim Kurtaj m'apparut immédiatement à l'esprit. Une voix me susurrait qu'il n'était pas étranger à cette nouvelle abomination. En effet, quel meilleur avertissement aux dealers de cocaïne africains tournant autour de son établissement ! Ils s'étaient à l'évidence trop approchés du territoire de l'Albanais.

D'un autre côté, je me souvins aussi des menaces de César Prince : "si tu ne fais pas ton job, l'assassin de Joël et Olivier, on va s'en charger". Le message était clair. Pour moi, tout devait donc être lié. Et chacun y trouvait son compte.

Mais je doutai fortement que l'homme de couleur qui pendait éventré à la statue de David De Pury fût la Bête de cette nuit. Il n'en avait ni la petite taille, ni la stature athlétique. Et quoiqu'il en fût, je serais tantôt fixé sur sa dentition. Non. Cet homme ressemblait bien plus à Benson Odinga et ce que je craignais allait doublement se vérifier.

* * * * *

L'autopsie de Julius Kibaki eut lieu à la morgue de l'hôpital Pourtalès de Neuchâtel. Cette exception fut dictée par la surcharge du CURML, qui devait aussi se charger d'examen médico-légaux pour d'autres cantons suisses romands.

Le défunt avait rapidement pu être identifié sur la base d'une intuition assez logique : comparer son visage avec les dossiers photographiques des requérants d'asile africains attribués aux trois centres d'accueil du canton. Le résultat fut quasiment instantané : Julius Kibaki, dix-neuf ans, ressortissant kenyan, avait déclaré être

arrivé en Suisse à la même période que son défunt compatriote Benson Odinga et, tout comme ce dernier, avait aussi été placé à la ferme de Fontainemelon. Une autre similitude me frappa : tous deux étaient orphelins et originaires de Shimoni. Ça ne pouvait manifestement pas être une simple coïncidence.

Laura Marty et Lukas Meyer me laissèrent assister à l'autopsie. Une des premières vérifications que je requis fut la mâchoire du cadavre. Retirant l'adhésif et glissant ses doigts gantés dans la bouche du mort, la légiste écarta les deux maxillaires et retroussa les lèvres. Les dents qui apparurent étaient normales. Julius Kibaki n'était pas la Bête de cette nuit. Mais cette confirmation ne fut guère une surprise pour moi.

Il régnait dans la morgue de l'hôpital une odeur âcre, masquée un tant soit peu par les produits de désinfection. La lumière des néons donnait à la salle une couleur légèrement bleutée, particulièrement froide. Le corps avait été déposé par les pompes funèbres sur une table métallique centrale, bordée de rigoles permettant au sang et aux autres liquides corporels ou de rinçage de s'évacuer durant l'autopsie. Le Kenyan reposait encore en partie dans le sac de transport. Seuls sa tête et le haut de son torse étaient visibles.

La première opération fut d'extraire le corps de la housse noire. J'aidai la doctoresse et mon collègue. Dans l'action, une partie d'intestin glissa et s'écrasa au sol dans un bruit visqueux. Je m'en retrouvai tout retourné et Laura Marty le remarqua.

— Personne ne vous empêche de sortir de la salle pour vous aérer, inspecteur, me dit-elle en ramassant négligemment les viscères tombés sur le sol de catelles et en les replaçant à côté de son propriétaire.

J'étais à deux doigts de vomir, mais m'entêtai.

— Ça ira..., répondis-je.

À vrai dire, je n'étais moi-même pas convaincu de mon affirmation.

— Comme vous voudrez. Nous allons précisément commencer par l'appareil digestif, une fois n'est pas coutume. Déjà, c'est là qu'apparaissent les principales lésions. Ensuite, quelque chose m'a tout de suite étonnée et je tiens à le vérifier...

Sa phrase demeura suspendue, sans explication. Je ne pus que la regarder saisir un scalpel et s'appliquer à ouvrir les premiers viscères apparents dans le sens de la longueur, sous l'œil de l'appareil photo numérique de Lukas Meyer.

— C'est bien ce que je pensais..., reprit-elle à la fin de l'incision.

Elle glissa ses mains recouvertes de latex dans les boyaux disséqués et en retira un œuf blanchâtre. Je reconnus sans peine un "finger" de cocaïne, imprégné de sécrétions humaines. Elle répéta son geste sur toute la longueur du tube digestif et quarante-neuf autres emballages identiques au premier en furent ainsi extraits un à un. Julius Kibaki

transportait dans ses intestins cinq cents grammes de drogue dure.

J'en fus estomaqué. Même s'il m'avait déjà été donné de conduire des dealers à l'hôpital pour leur faire passer une radio, puis attendre qu'ils évacuent par les voies naturelles, à grands coups de laxatif, leur cargaison souillée de déjection, je n'avais encore jamais assisté à une telle extraction post-mortem.

— On l'a aussi forcé à les avaler ?, demandai-je en pensant au véritable calvaire qu'avait dû connaître son compatriote Benson Odinga.

Laura Marty leva les yeux et me fixa par dessus les montures de ses lunettes.

— Comment voulez-vous que je le sache ? On en est qu'au tout début. Et nous en avons bien jusqu'à midi.

— Midi ?, demandai-je, impatient.

— C'est cela. Vous avez un train à prendre ?

Le chef du service forensique écoutait le dialogue, amusé derrière l'objectif de son appareil photo. Lui et la légiste devaient avoir récupéré une partie du sommeil en retard, ce qui n'était pas mon cas. Cela devait se voir comme le nez au milieu du visage. Je devenais nerveux et irritable.

— Non, mais...

Je n'osai lui dire que je pensais perdre mon temps à assister à la dissection de tous les organes. Déjà l'envie de poser quelques questions à César Prince, voire à Ibrahim Kurtaj me pressait. Il me fallait encore une réponse avant de quitter le NHP. J'insistai :

— Est-ce que je pourrais savoir si l'éviscération a été pratiquée post-mortem ou ante-mortem ?

La légiste observa les rebords des chairs coupées, les souleva, les palpa, puis les observa encore. Enfin, elle me regarda et me répondit :

— Je n'aurai des certitudes qu'à la fin de la matinée, après quelques examens complémentaires. Mais à mon avis, il y a eu un abondant saignement au moment de la découpe. Cet homme était donc vivant quand on l'a éviscéré. Et je peux ajouter que cela a été fait avec un instrument très tranchant – probablement un couteau bien aiguisé – rien à voir donc avec la blessure sur le corps du banquier Olivier Mestre.

J'imaginai un instant la scène : Julius Kibaki, attaché vivant et nu à la statue de David De Pury, la lame lui ouvrant le ventre de part en part, l'abdomen vomissant ses tripes, le tube digestif se déroulant à l'air libre jusqu'à toucher la neige deux mètres plus bas, tout cela en silence et dans le froid de la nuit.

J'observai une dernière fois le visage immobile et étrangement serein du jeune Africain. J'en savais assez. Cet homicide puait tout à la

fois le racisme, la vengeance et l'avertissement. Je décidai de quitter la morgue en pleine autopsie.

6.

Quatre homicides en moins de trois jours : la ville de Neuchâtel était sous la neige ; les autorités policières et judiciaires sous l'eau. Toute la police neuchâteloise était à pied d'œuvre, mais dans l'incapacité, en termes d'effectifs, de placer un garde-du-corps derrière chaque cadre de la BCCG. Quant au ministère public, il semblait également débordé par la situation exceptionnelle. Le procureur Sylvain Kornisch, déjà réputé pour son retard chronique dans le traitement de ses dossiers, était complètement dépassé par les événements. Aucun mandat n'avait encore été délivré et les ordonnances orales d'autopsie n'avaient pas encore été confirmées par écrit. Il avait demandé de l'aide au procureur général, mais c'était en cours de discussion. Tout le monde perdait du temps à mettre en place une logistique inhabituelle pour le canton.

Les médias, venus des quatre coins de la Suisse et même de la France voisine, avaient pris d'assaut la ville et les différents sièges des institutions concernées. Les hôtels affichaient presque tous complets. Leurs clients étaient en majeure partie journalistes. Jamais le centre de Neuchâtel n'avait compté autant de caméras, de micros et de dictaphones, pas même lors de l'élection de son dernier Conseiller fédéral.

Parmi les personnes interviewées figurait Ibrahim Kurtaj, filmé devant la porte du Lacus Café. Il se disait consterné par cette vague de terreur, qui lui rappelait des scènes prétendument vécues lors des massacres au Kosovo. Le parallèle était audacieux, surtout lorsque l'on savait comme moi qu'il était originaire d'Albanie, pays qu'il avait quitté pour la Suisse au tout début des troubles entre la Serbie et la Croatie, et qu'il n'avait jamais mis les pieds au Kosovo. L'Albanais n'était autre qu'un profiteuse de guerre. Mais son show de personne faussement scandalisée devant la presse télévisuelle et l'absence d'indices sérieux me retenaient pour l'heure de l'interpeller pour une audition, qui ne serait que pure perte de temps.

Dans l'immédiat, la cible s'appelait César Prince, un mètre quatre-vingt-dix de muscles ramollis : la grande gueule qui m'avait traité de "p'tite merde de métis". L'injure raciste n'était évidemment pas le

motif de ma nouvelle visite dans les locaux de la BCCG, accompagné de deux gendarmes. Mais les menaces à peine voilées du numéro deux de la banque m'amenaient à entrevoir dans l'assassinat de Julius Kibaki l'erreur de jugement d'un bras vengeur. Car le Kenyan n'était pas le meurtrier de Joël Perrier et d'Olivier Mestre. C'était une évidence à mes yeux après la poursuite de la nuit dernière. Mais César Prince n'avait pas pu voir la Bête comme je l'avais vue. Peut-être tant mieux pour lui, d'ailleurs.

Un autre élément nouveau – je venais de recevoir une réponse de la CET sur mon i-phone – me poussait aussi à m'intéresser tout particulièrement aux cadres de la BCCG. Vanessa était parvenue à identifier l'origine de l'e-mail qui m'avait été envoyé le 28 novembre à 23h45. Le message anonyme – “Si j'étais vous, je m'intéresserais à la Confrérie des dix” – provenait d'une adresse IP attribuée au Lacus Café.

Comme je n'imaginai pas une seule seconde son patron s'adresser de la sorte à la police – sauf peut-être dans le dessein d'égarer les enquêteurs, mais dans ce cas Kurtaj n'aurait alors certainement pas été assez stupide pour se servir de son propre ordinateur – l'auteur de cet e-mail devait faire partie des dernières personnes à s'être trouvées dans l'établissement peu avant sa fermeture avant-hier soir : la serveuse ou Olivier Mestre, profitant éventuellement d'une inattention du personnel.

Les deux hypothèses trouvaient des explications logiques à mes yeux, sans pour autant que je saisisse la signification du message qu'on avait voulu me faire passer. Je ne savais pas encore où chercher la Confrérie des dix, même si l'état-major de la BCCG me paraissait tout désigné en raison de son nombre de personnes. En tout cas, une certitude me sautait au visage : on voulait attirer mon attention sur l'Albanais.

Lorsque nous franchîmes les portes principales de la Banque commerciale de crédit et de gestion avec mes deux collègues en uniforme, tous les employés nous dévisagèrent comme des lépreux. Immédiatement, des chuchotements se firent entendre et le bruit de notre arrivée martiale nous précéda, via les téléphones, dans les quatre étages du bâtiment. Du coup, les portes de son bureau grandes ouvertes, le vieux PDG nous attendait. Je priai les deux gendarmes de rester à l'extérieur de la pièce et refermai derrière moi.

— C'est encore moi, père.

— Je vois ça, fils. Qu'est-ce qui t'amène cette fois ? Le spectacle de ce matin ?

— Oui, mais ce n'est pas toi que je viens voir. C'est César Prince.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a insulté un policier en fonction.

— Et c'est pour cela que tu comptes l'appréhender avec tes deux sbires ?

— Non, évidemment. Mais je ne peux pas t'en dire plus pour le moment. Je regrette.

— J'ai pourtant cru que tu comptais sur mon aide dans cette enquête...

— Pas cette fois, désolé.

— Alors, je n'ai à priori pas de raison de te faciliter la tâche en te permettant d'emmener manu militari un de mes meilleurs cadres. Tu as un mandat ?

Louis De Bosset brandissait soudainement l'arme de la légalité. Je ne m'y étais pas préparé. Mon assurance en prit un coup.

— Euh... non, mais...

— Mais tu comptais sur mon aide, m'acheva-t-il.

Je me retrouvai soudain démuné devant l'aura et la puissance de mon père adoptif, comme je l'avais été durant les années d'adolescence, à l'admirer sans recul et à l'écouter dans le but de compenser le temps perdu et d'abreuver ma soif de connaissance. Comme un enfant plaintif, je lui reprochai :

— Tu ne m'as pas beaucoup aidé jusqu'ici, avec la Confrérie des dix...

Cloué sur son fauteuil, "père" me fusilla du regard et maugréa :

— Il n'y a rien à en dire, fils !

Il mentait.

— Ta manière de me répondre à l'instant prouve son existence, pourtant.

— Balivernes ! Pure invention de concurrents jaloux, fondée sur des articles de presse calomnieux !

C'était la deuxième fois de ma vie que je percevais une brèche dans l'homme de fer qu'était le vieux PDG. La première fut le jour de la déclaration de sa maladie dégénérative, qui le privait aujourd'hui de l'usage de ses jambes trop affaiblies. Celle d'avant avait dû être la mort de son épouse Marie-Ange De Bosset, mais je ne m'en souvenais pas.

Cette brèche, je décidai de m'y engouffrer.

— Tu fais allusion aux rumeurs de noyautage de la BCCG par une secte ?

— C'est ça !, pesta-t-il.

— Mais jamais les journaux n'ont alors fait mention de l'existence d'une confrérie secrète, père. Et encore moins de la "Confrérie des dix". Que sais-tu à ce sujet ?

Il soupira, comme résigné.

— Ce que je vais te dire, tu le gardes pour toi. En tout cas, jamais je ne le confirmerai officiellement...

Il baissa la voix, comme pour s'assurer que l'on ne pouvait nous entendre, et poursuivit :

— Comme tu le sais – ou comme tu dois t'en douter – mon état-major m'aide ponctuellement dans mon œuvre de bienfaisance, dans la lutte contre les criminels de guerre. Certains, comme mon second César Prince ou comme mon chef de la sécurité informatique Grégory Tardi, ont même participé, à l'époque, à des opérations militaires sur le terrain...

— Clandestines ?, demandai-je.

— Parfois, oui, répondit-il du bout des lèvres, comme pris en faute.

Je réalisai soudain que j'aspirais, depuis plusieurs années, à travailler dans le même domaine que l'homme qui m'avait menacé la veille et dont les propos racistes ne collaient pas avec l'œuvre de bienfaisance qui avait permis tant d'arrestations, notamment au Rwanda. La haine que semblait manifester César Prince à l'égard des gens de couleur ne le prédisposait pas à des opérations de sauvetage de réfugiés tutsis. Mais peut-être était-il mû par le côté purement offensif de la machine : traquer et arrêter du nègre hutu. Manifestement, j'avais encore beaucoup à apprendre sur le bonhomme.

Louis De Bosset continua :

— Un jour – il y a peut-être un an – un PDG d'une grande multinationale m'a parlé pour la première fois de la Confrérie des dix. Je n'en avais jusqu'alors jamais entendu parler et plus personne n'y a d'ailleurs fait allusion jusqu'à toi, hier matin. C'est pour ça que j'en ai été grandement surpris. Pour moi, ces rumeurs de secte ne sont qu'une interprétation erronée de la réalité cachée de mon œuvre. Peut-être que César Prince ou un autre de mes cadres s'en est vanté un soir un peu trop arrosé, en mettant un nom fantaisiste sur mon action. C'est une hypothèse. Je n'en sais pas plus, fils.

— Et les dix ?, demandai-je. Est-ce que tu en fais partie ?

Il rit jaune.

— Si c'est bien de mon œuvre dont il est question au travers de ces rumeurs, alors oui. Dans ce cas, j'en serais même le numéro un, de cette prétendue Confrérie. Conneries que tout cela !

— Tu as confiance en tous les membres de ton état-major ?

— Bien sûr ! Dans les sept encore vivants, les yeux fermés. Et il en allait de même de Joël et Olivier.

— Selon toi, aucun d'entre eux n'aurait pu être tenté, à un moment ou à un autre, de monter une structure parallèle dans un quelconque

autre but obscur ?

— Tu penses à quoi, fils ? À ta foutue cocaïne, hein ? Et moi, je serais le baron d'un cartel de banquiers, c'est ça ? Grotesque !

Louis De Bosset était vexé d'imaginer que je pus penser cela de lui une seule seconde. Il avait toutefois largement devancé mes hypothèses les plus folles. Je répliquai, comme pour le calmer :

— Je n'ai jamais dit, ni pensé cela, père ! Mais dans l'hypothèse d'une structure parallèle, peut-être aurais-tu été remplacé par une autre tête ?

— Par qui ?

— Ibrahim Kurtaj, par exemple, lui soufflai-je de manière presque indicible, pour tester sa réaction. Elle ne fut pas celle attendue.

— Jamais entendu parler. C'est qui ?

Je pensais sincèrement que le vieux PDG connaissait le patron du véritable "stamm" de ses neuf lieutenants à l'heure de l'apéritif. Apparemment, ce n'était pas le cas. Mon flair m'avait trahi. Je lui expliquai rapidement qui était l'Albanais et lui demandai :

— Sais-tu qui s'occupe des crédits hypothécaires et commerciaux du Lacus Café ?

— C'est une information relevant du secret bancaire, fils...

— Mais encore ?

— Officiellement, je ne le confirmerais qu'à requête expresse de ton procureur. Mais officieusement... je ne t'ai jamais dit que c'est la BCCG. Je crois que c'est Olivier Mestre qui avait négocié l'affaire.

Le téléphone sonna. C'était Alexia, la secrétaire de "père", qui avait besoin d'une signature urgente. Nous en profitâmes pour nous accorder une pause fondants-café. En apparence, la situation se détendait. Le dialogue était redevenu normal. J'avais obtenu des réponses inattendues à certaines de mes interrogations et n'avais plus vraiment de motifs d'interpeller César Prince dans l'urgence. Je n'avais quoi qu'il en fût pas de mandat et savais pertinemment que je n'en obtiendrais pas dans ces circonstances. La grande gueule attendrait donc son heure. Je renvoyai poliment les deux gendarmes au BAP, non sans les remercier du dérangement.

Buvant mon café, je jetai un coup d'œil en contrebas, sur la Place Pury. Le décors m'était familier, mais avait évolué avec la luminosité et les nombreuses personnes qui arpentaient les rues. Des gendarmes retiraient les dernières rubalises à l'entrée du sous-voie et autour de la statue, sous l'œil amusé de quelques étudiants. Les deux scènes de crime avaient été rapidement nettoyées dès la fin du travail de la police scientifique, compte tenu de la configuration publique des lieux.

Après l'avoir relu attentivement, Louis De Bosset parapha le contrat

que lui avait amené Alexia et renvoya la jeune fille porteuse du document.

— C'est une perle, me dit-il enfin, lorsque les portes du bureau se refermèrent. Dis-moi, fils, tu n'as toujours pas d'amie ?

C'était un sujet sensible et je n'aimais pas en parler depuis le sentiment de trahison que j'avais gardé de ma dernière relation, qui remontait maintenant à plus de six mois. Conserver une relation stable et durable n'était pas chose aisée pour un policier. Les horaires irréguliers et les fréquentes urgences détruisaient les couples à petit feu. Le taux de séparations et de divorces était plus élevé que la moyenne nationale dans mon métier. Le corollaire en était la formation de couples au sein du corps, entre gens se comprenant et acceptant les obligations professionnelles du conjoint. Je ne faisais pas encore partie de cette catégorie, même si j'avais eu une ou deux aventures sans lendemain avec des collègues.

— Pourquoi me demandes-tu cela, père ?, demandai-je en rigolant. Tu veux me caser avec ta secrétaire ?

Il me sourit en guise de réponse. Je profitai de la perche involontairement tendue pour revenir sur le sujet qui m'intéressait :

— Est-ce qu'Alexia est aussi impliquée dans ton œuvre de bienfaisance ?

— Bien sûr que non !

Il ne mentait pas. Je le compris.

— Tu te rends compte, père, que ton état-major – ou à tout le moins certains de ses membres – est peut-être impliqué dans cette série de meurtres ?

Il me regarda fixement, incrédule.

— Comme victimes, tu veux dire... N'est-ce pas, mon petit Michaël ? Comme victimes !

— N'en sois pas si persuadé !, tentai-je en vain de le convaincre.

Il s'alluma un de ses immondes cigares. Je m'abstins de tout commentaire. Le regard réprobateur que je lui lançai fut éloquent, mais il n'en tint aucun compte. Je poursuivis :

— Je n'en ai pas encore la preuve, mais mon intuition me dit que César Prince est mêlé aux meurtres des deux Kenyans.

— Bah, tu sais ce que valent les intuitions devant les tribunaux, fils...

— Je trouverai les indices qu'il me faut, père. Ce n'est qu'une question de temps.

— Je croyais que dans les affaires de meurtres, les quarante-huit premières heures étaient capitales...

— C'est ce qu'on dit. On verra bien. Est-ce qu'à ta connaissance, des

gars de ton état-major ont déjà eu des liens avec l'Afrique ?

— Ben oui ! Je te l'ai déjà dit. César Prince et Grégory Tardi ont fait des missions sur le terrain, notamment au Rwanda.

— Et au Kenya ?

— Pas que je sache. En tout cas pas pour mon œuvre. Mais peut-être y sont-ils allés en vacances. Tu n'as qu'à leur demander.

— Je n'ai pas de mandat, comme tu me l'as si bien fait remarquer.

— Pour une interpellation ou une audition formelle, certes non. Mais tu n'as pas besoin d'un mandat pour de simples questions de routine à l'occasion d'une visite à ton vieux père malade...

— On verra plus tard, répondis-je, songeur. Tu sais, ces deux jeunes Africains étaient orphelins, tout comme moi. Et ils venaient tous les deux de Shimoni.

Je m'en voulais de titiller ainsi la corde sensible à ce point : lui rappeler les parties de plongée sous-marine qu'il avait faites avec sa bien-aimée défunte dans ce coin perdu de paradis, ce "Lost Paradise" comme l'appelaient apparemment les locaux. Mais il me fallait des réponses. Et certaines d'entre elles étaient parfois à chercher dans les réactions du vieil homme.

Il me répondit :

— Tout au plus, cela montre qu'ils se connaissaient. Tu sais, fils, les réfugiés voyagent rarement seuls. Quand ils décident de quitter leur pays, ils le font généralement à plusieurs, en famille ou entre amis. C'est plus facile pour eux.

— Et la coïncidence de statut ?

— Rien d'étonnant à cela. L'île de Wasini, juste en face de Shimoni, abrite un orphelinat. En tout cas, c'était le cas à l'époque où Marie-Ange et moi habitions à Diani Beach. Et une fois qu'ils avaient atteint la majorité, les orphelins qui n'avaient pas trouvé de famille d'accueil emménageaient très souvent dans le village juste en face. C'était plus commode et plus sécurisant pour eux. Ils pouvaient ainsi garder une proximité avec les gens qui les avaient élevés, ainsi que l'environnement dans lequel ils avaient grandi.

Ces informations trouveraient place dans le rapport que j'allais devoir rédiger à l'intention du procureur Sylvain Kornisch. Elles expliquaient en partie les liens entre l'absence de filiation et l'origine des deux Kenyans assassinés.

Leur statut d'orphelins me touchait, mais ne devait pas orienter l'enquête. J'en avais connu bien d'autres à Sainte-Anne et Saint-Maurice, qui avaient eux aussi mal tourné, notamment en touchant à la drogue. L'enfance malheureuse ne devait toutefois pas devenir un passe-droit, une sorte de carte d'excuse de toutes les déviances. J'étais la démonstration vivante – certes pas majoritaire – qu'on pouvait s'en

sortir et avoir une vie “normale”.

Mes parents – Sophie et Thomas Donner – étaient morts dans un accident de la route sur les bords du lac Léman. Le chauffard qui l'avait provoqué, après s'être arrêté brièvement pour constater les dégâts, avait pris la fuite et n'avait jamais été retrouvé. Dans sa détresse, il avait toutefois sauvé l'enfant du couple et l'avait déposé devant les portes de l'orphelinat genevois. C'était le soir de Noël.

Cette histoire, Louis De Bosset me l'avait racontée plusieurs fois. Et lorsque j'avais atteint l'âge de seize ans, il m'avait considéré comme suffisamment solide pour encaisser le choc. Il m'avait alors montré le rapport de police et l'article de la Tribune de Genève relatifs à l'accident, ainsi que des photographies de mes géniteurs.

Mes parents formaient un couple mixte : lui genevois, elle sénégalaise. Ils travaillaient à l'ONU. Je n'avais rien voulu conserver de tout cela. “Père” était ma seule famille. Le reste n'appartenait qu'à un passé inexistant, effacé à jamais de ma mémoire.

* * * * *

Je consacrai l'après-midi du 30 novembre à la rédaction d'un premier rapport de police à l'intention du procureur Sylvain Kornisch. J'y relatai le plus objectivement possible, sans considération d'ordre personnel ni hypothèse, les quatre homicides des derniers jours, tout en laissant à Lukas Meyer le soin de se charger de l'état des lieux et des nombreux prélèvements effectués sur chaque site.

Benson Odinga avait été découvert par le concierge du parking du port au petit matin du 28 novembre. Son décès remontait à quelques heures et son corps n'avait pas été déplacé. En revanche, on l'avait attaché, menacé au moyen d'une arme à feu et contraint de s'introduire des fingers de cocaïne dans l'anus, avant de changer de voie d'introduction naturelle. Il en était mort étouffé. Je me référerai pour le détail au rapport d'autopsie qui serait établi par le CURML. Je relevai en outre à son sujet les données obtenues auprès du Service des migrations.

Joël Perrier avait été découvert dans le courant de la même matinée, dans des circonstances que je décris dans les moindres détails. Son décès remontait vraisemblablement à la veille au soir, postérieurement à sa sortie du Lacus Café et son passage au bancomat de la BCCG. La cause en était une rupture de l'aorte, provoquée par une rangée de dents pointues et acérées, ce qui tendait à accréditer l'attaque d'un animal.

Olivier Mestre avait été découvert, encore vivant, par Lars Jensen le 29 novembre peu après minuit. Je résumai les déclarations du témoin

au sujet de l'homme qu'il avait aperçu en train de s'enfuir, mais décidai de taire les résultats de mon observation officieuse de la nuit dernière et donc l'existence de la Bête. Je relevai encore que tout comme son collègue Perrier, la victime sortait d'une soirée bien arrosée dans l'établissement de l'Albanais au moment où elle avait été attaquée et tuée, très vraisemblablement par la même "arme".

Enfin, Julius Kibaki avait été découvert le 29 novembre à cinq heures du matin, attaché entièrement nu à la statue de David De Pury et probablement éventré de son vivant par une lame tranchante. Son tube digestif contenait cinquante fingers de dix grammes de cocaïne chacun. La seule déduction officielle que je me permis fut que le vol de cette drogue n'était apparemment pas le mobile de l'homicide. Je conclus mon paragraphe avec les similitudes troublantes entre l'origine et la filiation des deux Kenyans.

Outre les appréciations personnelles de la situation et les multiples hypothèses que l'on pouvait en tirer, plusieurs faits importants ne méritaient pas encore de figurer dans mon premier écrit destiné à la magistrature judiciaire. Ainsi, je ne fis par exemple aucune mention de l'e-mail envoyé depuis l'ordinateur du Lacus Café, ni des injures et menaces de César Prince, pas plus que de mes visites à Louis De Bosset.

Je terminais avec le chapitre des auditions et des perquisitions, qui n'avaient en résumé rien amené de bien intéressant, lorsque je me rendis compte que Lukas Meyer ne m'avait pas encore rappelé au sujet de la clé de voiture et du ticket de parking retrouvés sur les berges du port, entre les pédalos.

Je décrochai mon téléphone et l'appelai :

— Salut, c'est Mike !

Le chef du service forensique devait probablement effectuer le même nombre d'heures supplémentaires que moi. Il était encore dans son bureau du BAP en dépit de l'heure particulièrement tardive.

— Hello ! J'étais sur le point de rentrer chez moi. Ma femme et mes gosses doivent déjà être couchés depuis longtemps. C'est urgent ?

— Pas vraiment. Juste une question : a-t-on retrouvé la voiture de Joël Perrier ?

Je le sentis gêné.

— Ah zut... j'avais laissé cela de côté. Tu comprends, avec tout le reste...

Je ne lui en voulus pas. Il y avait tellement à faire.

— Pas de problème. Est-ce que tu pourrais regarder cela demain matin ?

— À la première heure, promis !

Le 1^{er} décembre en fin de matinée, on retrouva sans peine, grâce à l'identification de la clé de voiture et au ticket de parking, l'Audi R8 blanche de Joël Perrier garée dans le parking du port. Je m'en voulus terriblement – même si je n'en pouvais rien – au moment où je me rendis compte que j'avais parké la Subaru des stupés juste à côté du bolide en arrivant trois jours plus tôt sur la levée de corps de Benson Odinga.

“Elle était là, sous mon nez” ! Et j'avais même pris le temps de l'admirer...

La perquisition du véhicule du défunt banquier fut menée par le service forensique et ce que l'on y trouva m'amena à un autre oubli. J'en fis part au chef du SF.

— Est-ce que quelqu'un s'est chargé de la voiture d'Olivier Mestre ?

— Pas à ma connaissance, répondit Meyer. J'ai bien peur que dans tout ce fouillis, personne n'y ait pensé. Elle est où ?

— J'imagine qu'elle est garée dans le parking de la Place Pury, répliquai-je par déduction, en fonction de l'endroit où on avait retrouvé le corps et des déclarations du témoin Lars Jensen.

La seconde perquisition qui s'en suivit apporta les mêmes éléments que ceux retrouvés dans l'Audi R8. Je fulminai, traversai le sous-voie à nouveau ouvert à la population, remontai sur la place grouillant de monde et me dirigeai d'un pas de charge vers la BCCG, tenant dans la main des documents qui, à l'évidence, pouvaient apporter un nouvel éclairage à l'affaire.

7.

Ma main s'abattit dans un bruit sourd sur le grand bureau d'ébène, devant le regard mi-médusé, mi amusé de mon père adoptif. La jeune Alexia avait bien tenté de me faire comprendre que ce n'était pas le moment de le déranger à nouveau. J'avais écarté la pauvre secrétaire d'un revers du bras.

— Est-ce que tu peux m'expliquer cela ?, aboyai-je en lui glissant les deux documents sous les yeux.

Louis de Bosset fit mine de les regarder, mais ne s'y intéressa pas vraiment. Il paraissait en connaître le contenu. Faisant reculer les roues de son fauteuil en bois pour s'éloigner un peu de son bureau et se donner de l'air, il me répondit :

— Ça m'a tout l'air de billets d'avion...

Son détachement eut don de m'irriter encore plus.

— Exact ! Pour où ?

Il se tut.

— Ton silence t'accable, père !

Mon accusation lui redonna un coup de fouet et il réagit assez violemment, sur la défensive.

— Mais que veux-tu que je te dise ? Mes cadres sont libres de prendre des vacances quand bon leur semble, tant que le fonctionnement de la banque n'est pas mis en péril. Et toi, tu arrives sur tes grands chevaux et tu débarques dans mon bureau comme dans un moulin à vent.

— Des vacances ? Mon cul, oui ! Les deux ensemble, par le même vol à destination du Kenya ! Tu te fous de moi ou bien ?

— Oh là ! Tu baisses d'un ton avec moi, fils ! Je veux bien t'aider dans ton enquête, mais je ne suis pas forcé de te révéler tous les déplacements commerciaux de mes employés.

Le vieux PDG croyait avoir repris le dessus, mais cette fois, la coïncidence était beaucoup trop grande. Il le comprit à ma remarque suivante.

— Ce sont tes cachotteries et tes mensonges qui sont la cause des rumeurs de stages sectaires au sein de la BCCG, père. Pas tes

concurrents ! Donc, si je te suis pour ces billets, soit il s'agit de vacances, soit d'un voyage d'affaires pour la banque, c'est ça ?

Je ne le laissai pas répondre et poursuivis :

— En conséquence, dans la première hypothèse, on devrait retrouver le paiement des billets d'avion dans les comptes privés de Joël Perrier et Olivier Mestre. Et dans la seconde, dans les comptes de la BCCG. N'est-ce pas ce qu'on découvrira si je convaincs le procureur de requérir officiellement des éditions bancaires ?

Louis De Bosset parut emprunté, peut-être à l'idée que la justice vienne mettre son nez dans les affaires de la Banque commerciale de crédit et de gestion. Il était vrai que l'image de l'institution pouvait en prendre un coup si les médias venaient à le savoir. Il s'alluma un cigare et réfléchit. Un silence pesant régna sur la pièce durant plus d'une minute. Le temps parut long, quand enfin il se décida à me parler plus franchement.

— Où as-tu trouvé ces deux billets ?, me demanda-t-il d'abord.

— Dans les boîtes à gants des véhicules respectifs de tes deux cadres assassinés.

“Père” secoua la tête, dépit.

— Les imbéciles..., soupira-t-il. Paix à leur âme ! Ils sont morts comment, m'as-tu dit ?

— Je t'ai montré des photos du corps de Joël Perrier, mais je ne t'ai jamais rien dit de plus.

— La Bête les a eus, n'est-ce pas ? “Il” a donc pris les devants... Comme je te l'ai toujours enseigné, fils, les animaux gouvernent le monde. Ils décident de la vie et de la mort. Mais pas celui-là...

Devant mon regard stupéfait qui lui reprochait de savoir et de n'avoir rien dit, il tira une bouffée de son cigare avant de continuer :

— Ce que je vais te raconter ne sortira jamais de ce bureau, tu m'entends ? Jamais ! Si je suis convoqué et que l'on me pose officiellement des questions à ce sujet, que ce soit la police, le ministère public ou un tribunal, je démentirai formellement et j'irai jusqu'à déposer une plainte pour dénonciation calomnieuse, fût-elle contre toi. Compris ?

— Je crois que j'ai bien saisi.

Avais-je le choix ?

— Tu te rappelles du lieutenant d'Idi Amin Dada ?

— Celui du bassin aux crocodiles ?

— C'est ça. Il s'appelle en réalité Milton Mutesa, mais il se cache actuellement sous le pseudonyme de Mwai Ouko. Il a dû fuir l'Ouganda à la chute d'Amin Dada en 1979. Cela fait plusieurs années que nous sommes à sa recherche et nous avons enfin retrouvé sa trace il y a un mois.

— Où ça ?, demandai-je, même si je connaissais la réponse.

— Au Kenya. Et je te le donne en mille, fils : il vit sur l'île de Wasini, en face du village de Shimoni.

Le lieu d'origine de Benson Odinga et Julius Kibaki, les neuf cadres de la BCCG et l'œuvre de bienfaisance de Louis De Bosset. Tout commençait enfin à se mettre en place, même s'il manquait encore pas mal de pièces du puzzle.

— Et quel était le but du voyage de Joël Perrier et Olivier Mestre ?, insistai-je.

— Pure reconnaissance des lieux. Ils n'étaient pas des "soldats", comme tu pourrais le croire. Ils n'étaient pas formés pour cela. Ils étaient censés arriver en touristes, prendre des photos et repartir. Ni vus, ni connus. C'est tout. Il faut dire que nous n'avons aucune photo récente de Milton Mutesa alias Mwai Ouko. Il nous en fallait une à titre de preuve pour décider certaines autorités internationales à agir.

— Et que fait ce criminel de guerre à Wasini ?

Le vieux PDG esquissa un sourire.

— Tu vas rire, fils ! Il s'occupe de l'orphelinat avec sa femme. Un vrai saint, paraît-il. Cela fait des années qu'il œuvrerait dans cette activité.

— Peut-être pour se donner bonne conscience. Pour se laver de tous ses péchés, osai-je.

"Père" fit mine de cracher au sol.

— C'est écœurant que tu puisses penser cela. Tu ne connais pas le bonhomme comme je l'ai connu. Il ne mérite même pas le terme de bête. Ce serait une insulte pour les animaux. Aucun d'eux n'est aussi cruel avec les êtres vivants, pas même les chats avec les souris. Je t'en ai déjà tant raconté sur le règne d'Amin Dada.

— C'est à cause de lui que tu as dû fuir l'Ouganda dans les années septante, non ?

— Oui. Sinon, j'aurais fini aux crocodiles. Ou pire. Tu sais, fils, j'ai assisté à la scène de la machette. Tu ne peux pas t'imaginer le bruit que cela fait, lorsque la lame fend les os d'un crâne. Tes oreilles l'enregistrent pour la vie entière. Jamais tu ne l'oublies !

Je pensai soudain à Benson Odinga et Julius Kibaki, ainsi qu'au sort qu'on leur avait réservé.

— À ton avis, l'orphelinat de Wasini pourrait-il être une façade ?, demandai-je.

— Tout est possible avec ce genre de personne, mon petit Michaël. Absolument tout. Ce sont des gens qui ont vécu dans l'opulence d'un régime totalitaire. Dès lors, lorsqu'ils se retrouvent en cavale, ils ont besoin d'argent. De beaucoup d'argent.

— Mais la cocaïne n'est pas sur la route naturelle du Kenya,

rappelai-je.

— Ce n'est pas forcément une affaire de drogue, me répondit Louis de Bosset.

Et pourtant, ça devait l'être. Sinon, je ne comprenais pas pour quelle raison on – Ibrahim Kurtaj ? – se serait évertué à leur réserver un sort abominable sous forme de message pour le milieu des dealers africains.

J'imaginai déjà le monstre Milton Mutesa alias Mwai Ouko utiliser "ses" orphelins devenus majeurs pour son trafic. Des mules discrètes. Ça se tenait.

— Et que dirais-tu, père, si je réussissais à convaincre le procureur Sylvain Kornisch de m'envoyer enquêter au Kenya ?

— Ce serait certes une occasion pour toi, mais qu'est-ce que la justice d'un petit canton suisse pourrait faire contre un criminel de cette envergure ? En plus, je te l'ai dit – et je te le répète – que jamais je ne confirmerai notre discussion d'aujourd'hui. Donc, je vois mal sur quelle base tu pourrais convaincre le ministère public de délivrer une commission rogatoire internationale.

Je dus le reconnaître : le vieux PDG avait raison. Il détenait toutes les cartes dans ses mains. J'étais coincé pour le moment.

* * * * *

Les deux semaines qui suivirent n'amenèrent aucun élément nouveau permettant de relancer l'enquête de façon officielle. D'autres observations nocturnes ne me permirent pas de revoir la Bête, dont je ne savais pas qui elle était. "Père" y avait fait allusion, mais refusa de m'en dire plus, prétendant que j'avais mal compris ses propos à ce sujet et qu'il avait voulu désigner sous ce terme le criminel de guerre ougandais Milton Mutesa alias Mwai Ouko.

Ces autres observations nocturnes ne servirent qu'à jouer avec ma santé et à m'épuiser. Toutes mes heures habituelles de sport y furent consacrées. Je m'empêtais et m'énervais pour un oui, pour un non. La traque de la Bête, seule piste valable à mes yeux en l'absence d'autres éléments tangibles, tourna à l'obsession.

Certains résultats complémentaires de l'autopsie du corps d'Olivier Mestre étaient également arrivés. L'ADN prélevé sur les bords de la plaie abdominale s'était avéré d'origine humaine et non animale. Ce constat – qui ne m'avait guère étonné au vu des connaissances que j'étais le seul à avoir en raison de ma première observation nocturne officieuse – avait atterré mes collègues, mais pas la placide doctoresse Laura Marty. En effet, une partie des organes internes des deux jeunes banquiers assassinés, dont le foie et la rate, avaient été dévorés par

l'auteur.

Quant aux deux orphelins kenyans Benson Odinga et Julius Kibaki, leurs empreintes digitales n'avaient pas parlé. Ils étaient inconnus dans l'Espace Schengen, tant sous leur vraie identité que sous d'éventuels alias. Les réponses des divers pays européens concernés m'étaient parvenues en même temps que d'autres relatives à l'opération Lagos.

Cette dernière piétinait d'ailleurs toujours autant. L'arrivée – pourtant annoncée comme imminente – de la mule en provenance de Barcelone avait été retardée et les écoutes téléphoniques s'étaient transformées en une interminable attente pour mon collègue Dédé, qui avait accepté de reprendre l'affaire à la demande de mon chef Daniel Garcia. C'était dommage pour lui, mais très franchement, je n'avais plus le temps de m'en soucier, ni de le plaindre.

La réponse la plus intéressante fut peut-être celle d'Interpol Nairobi. Les autorités kenyanes nous informaient par son biais que leurs ressortissants Odinga et Kibaki avaient tous deux été signalés disparus au niveau national. Toutefois, aucune diffusion internationale des disparitions n'avait été émise, car ils étaient majeurs et les annonces n'avaient pas été passées par des membres de leurs familles. Et pour cause : ils étaient orphelins. Un complément d'informations obtenu via Interpol Berne m'apprenait que le Kenya connaissait, comme beaucoup de pays d'Afrique, un grand nombre de disparitions, tout spécialement dans le sud-est du territoire. Interpol Berne achevait son message en me communiquant que, d'après son expérience, je n'en apprendrais pas plus de son homologue de Nairobi et que si l'enquête devait être approfondie, il conviendrait de passer par la voie d'une commission rogatoire internationale.

Je trouvais dans ce dernier message la base qu'il me manquait pour tenter d'obtenir un tel document du procureur Sylvain Kornisch. Sans tarder, je rédigeai un rapport complémentaire suggérant de mettre en œuvre l'entraide judiciaire internationale avec le Kenya.

* * * * *

Neuchâtel, le 15 décembre.

La neige avait fondu très rapidement, laissant place depuis une dizaine de jours à une pluie lancinante, plongeant les habitants du Littoral dans une humeur maussade, mais terriblement usuelle à pareille époque. Les précipitations blanches de la fin novembre avaient d'ailleurs été inscrites dans les records de saison, mais elles étaient déjà oubliées. La grisaille humide avait fait son grand retour.

Au 3a de la rue du Pommier, le procureur Sylvain Kornisch nous

reçut dans ses locaux du sous-sol. Une grande vitre apportait un puits de lumière bien venu en ces bas-fonds de la vieille ville. Le modeste bureau, dans les standards d'un État plongé depuis des années dans les chiffres rouges, faisait face à la porte. Une paroi de classeurs rouges – le recueil des lois fédérales – rappelait où l'on se trouvait : l'esprit de Montesquieu régnait dans la pièce. Dans un coin, un petit frigo design de marque coca-cola supportait le poids cumulé d'un four à micro-ondes et d'une machine à café. Quelques tableaux de l'artiste neuchâtelois Jean-Luc Corpataux agrémentaient les murs de la pièce.

Mon supérieur Daniel Garcia m'avait accompagné pour cette délicate mission : tenter de convaincre le magistrat instructeur de la nécessité d'étendre les investigations au Kenya. Ma maigre argumentation reposait essentiellement sur les messages d'Interpol Nairobi et d'Interpol Berne.

Stressé comme à son habitude, le procureur ne nous accueillit pas en grandes pompes. Chétif et coincé dans son costume trois pièces, il ressemblait à Mark Twain, l'auteur des aventures de Tom Sawyer, avec ses grandes moustaches blanches et ses cheveux gris hirsutes.

— Faites vite, s'il vous plaît, messieurs. J'ai encore une audience à dix heures.

L'entrée en matière n'était pas des plus chaleureuses et Kornisch ne nous avait même pas proposé de nous asseoir. Le sablier était tourné.

— Nous estimons que seule la commission rogatoire internationale préconisée permettrait de faire progresser l'enquête, monsieur le procureur, débuta Garcia.

— Et qu'est-ce qu'elle nous amènerait, selon vous ?

— L'identité de l'assassin de Joël Perrier et Olivier Mestre, complétai-je.

Je faillis nommer le commanditaire Milton Mutesa alias Mwai Ouko, mais me retins à temps.

— Vous m'avez l'air bien sûr de vous, inspecteur Donner. Mais le rapport que vous m'avez fait parvenir est bien maigre. Je dirais même qu'il est carrément vide. Je ne vais tout de même pas dépenser l'argent de l'État pour partir sur les traces originaires de deux requérants d'asile africains.

— Ils sont morts, monsieur le procureur, si vous me permettez...

— C'est un fait. Votre premier rapport était éloquent. Deux petits dealers de cocaïne ont été éliminés par des concurrents. Cela me semble évident. Maintenant, ce n'est pas parce qu'ils sont orphelins d'un même village et portés disparus au pays que je vais vous permettre d'enquêter sur les circonstances de ces disparitions. C'est aux autorités kenyanes de s'en charger. Pas à nous. À la fin de l'enquête, je demanderai à l'Office fédéral de la justice de transmettre

une copie de notre dossier au Ministère de la justice à Nairobi.

— Et les autorités kényanes ne feront rien, conclus-je. Elles classeront l'affaire sans suite.

— Ce n'est pas notre problème, inspecteur. Nous n'allons pas nous ériger en redresseurs de torts pour tous les manquements du monde.

— C'est parce qu'ils sont requérants d'asile que leur sort ne vous intéresse pas, monsieur le procureur ?, demandai-je en m'énervant.

Garcia s'interposa.

— Ça suffit, Mike ! Tu ne peux pas parler ainsi à un magistrat. – Il se tourna vers Sylvain Kornisch – Veuillez l'excuser, monsieur le procureur.

— Laissez, commissaire. À l'évidence, votre homme manque d'expérience. Il n'a pas encore compris que tout dealer s'est inventé une histoire rocambolesque à servir aux services de l'asile pour obtenir un statut de réfugié. Et si pour cela, il doit choisir de disparaître dans son pays, je ne vais pas gaspiller l'argent du contribuable pour prouver un fait notoire.

— Donc, c'est non ?, demandai-je.

— C'est non, inspecteur. Vous m'avez bien compris. Laissez-moi, maintenant, je vous prie.

Ce fut la phrase de trop. Je vis rouge et, poussant Garcia sur le côté, bondis à travers le bureau pour saisir Sylvain Kornisch par les pans de son veston.

— C'est toi qui n'a rien compris, espèce de connard endimanché !, pétaï-je soudain les plombs. Un assassin se promène dans les rues de Neuchâtel et il est téléguidé depuis le Kenya.

Pétrifié, le procureur n'osait plus bougé. Mon chef intervint aussitôt pour me maîtriser.

— Lâche-le tout de suite, Mike ! C'est un ordre !

Je m'exécutai.

— Tu protèges cet incapable, Dan ?, m'étonnai-je.

— Non. Je protège le système et les institutions. Tu ne peux pas faire justice toi-même. Ce serait le début de la fin de la démocratie.

Garcia se tourna vers le procureur Kornisch, encore choqué et affairé à remettre sa cravate en place. Le chef des stupés conclut calmement :

— Je ferai un rapport au commandant de la police neuchâteloise au sujet du comportement de l'inspecteur Donner à votre égard, monsieur le procureur. Veuillez nous excuser.

Mon supérieur m'agrippa fermement par le bras et, passant devant les secrétaires éberluées – elles avaient manifestement entendu les éclats de voix –, m'entraîna hors du bâtiment du ministère public.

Une fois à l'extérieur, il me réprimanda vertement :

— Ça va pas ou quoi ! Mais qu'est-ce qui t'a pris ?

— Ce gros connard va bousiller l'enquête avec son incompétence, Dan. Et ce sont des gens comme ça qui nous gouvernent...

J'avais perdu mes moyens. Garcia tenta de me le faire admettre, mais j'étais trop fatigué pour mesurer l'ampleur de mon erreur. J'avais simplement confondu le procureur Kornisch avec l'un de mes anciens camarades d'institution et mes vieux réflexes de défense avaient repris le dessus. J'étais à bout de nerf. Dan le remarqua et me questionna sur mes activités des quinze derniers jours. Au bord des larmes, je lui avouai, sans trop entrer dans les détails, mes observations nocturnes officieuses, cause de mon grave manque de sommeil.

— Si tu continues ainsi, Mike, je ne donne pas cher de ta peau. Tu ne tiendras pas une semaine de plus à ce rythme. Reprends tes heures sup. Je ne veux pas te revoir au bureau avant la nouvelle année. Ce n'est pas un conseil. C'est un ordre !

Je balbutiai :

— Mais... je ne peux pas... l'enquête... qui va s'en charger, Dan ?

— On s'en chargera jusqu'à ton retour. De toute façon, elle piétine. On attend des mandats pour entendre toute une série de personnes. À ton retour, tu pourras prendre connaissance des procès-verbaux à tête reposée et nous referons le point. Prends des vacances ! Change d'air ! Tu en as besoin.

Garcia me planta devant la porte de Pommier 3a. Je lui promis de profiter de mon congé forcé et de me reposer. Mais avant cela, je devais encore me rendre à un dernier entretien. Je pris la direction du centre-ville.

* * * * *

Le vieux PDG vit tout de suite, à ma mine déconfite, que quelque chose n'allait pas. La mort dans l'âme, je lui contai ma mésaventure de ce matin au ministère public. Sa réaction ne fut pas le sermon attendu.

Louis De Bosset éclata de rire.

— Et tu as attrapé ce gros nul par le col ?

Je baissai les yeux.

— C'est ça... Pas très malin de ma part, hein ? Après ça, je ne sais pas si je vais pouvoir garder mon poste. Et si je ne remplis pas ma part du contrat – mes cinq ans dans la police – je peux dire adieu au job que tu m'as promis au sein de ton œuvre...

Louis De Bosset alluma un cigare et lâcha entre deux bouffées :

— De toute façon, même si le procureur t'avait suivi et avait lancé

cette commission rogatoire internationale, jamais tu n'aurais pu partir au Kenya avant plusieurs mois. Les autorités locales auraient traîné les pieds. Aucun État n'est en général très enclin à admettre des agents étrangers sur son territoire. Et avec la corruption du système, Mwai Ouko aurait été prévenu longtemps à l'avance de ton arrivée dans le pays.

— Tout est foutu, alors ?

“Père” sourit et répondit :

— Pas tout à fait. Il existe une autre solution.

— Laquelle ?, demandai-je, pessimiste.

— La police te contraint à reprendre des heures sup. Alors la BCCG t'offre durant cette période de repos forcé des vacances au Kenya. Tous frais payés.

— Tu rigoles ?

Je vis très vite que ce n'était pas le cas. En gros, mon père adoptif me proposait d'effectuer un pré-stage bien avant l'heure dans son œuvre de bienfaisance. Je réalisai soudain que je mettais le pied dans un engrenage dont seul le but m'était connu, mais dont j'ignorais tout des mécanismes.

— Qu'attendrais-tu de moi en échange, si j'accepte ?, m'enquis-je un peu méfiant.

— Seulement le boulot que j'avais initialement confié à Joël Perrier et Olivier Mestre. Une photographie de Mwai Ouko, afin de prouver qu'il est bel et bien Milton Mutesa, un des lieutenants d'Amin Dada.

— Et pourquoi ne charges-tu pas l'un de tes autres cadres de cette mission ? César Prince, par exemple ?

— Parce que nous sommes devenus prévisibles, fils. La BCCG a manifestement été infiltrée. Les meurtres de Joël et d'Olivier le prouvent. Et je ne peux pas prendre le risque de perdre un troisième homme.

— Mais moi, oui ?

— Toi, ils ne te connaissent pas. Ils ne te verront pas venir. Tu as une longueur d'avance sur eux.

— Tu me parles d'eux au pluriel. C'est qui “ils” ?

— Mwai Ouko et sa femme. Ainsi que tout leur staff. Probablement composé en majeure partie d'anciens pensionnaires de l'île de Wasini : des orphelins devenus majeurs. Mais attention : tout ce petit monde peut être extrêmement dangereux. Ils n'hésiteront pas à tuer. Rien à voir avec les minables dealers locaux auxquels tu es habitué.

Je n'avais pas besoin d'un dessin. Il me suffisait de voir ce que la Bête avait fait à Joël Perrier et Olivier Mestre. Quant aux assassinats de Benson Odinga et Julius Kibaki, je ne savais pas encore qui en était l'auteur exactement, même si j'avais quelques idées à ce sujet. En

revanche, il me paraissait de plus en plus évident que les deux orphelins de Shimoni devaient faire partie du réseau du criminel de guerre Milton Mutesa.

— Et que sais-tu au juste de sa femme ?, demandai-je à “père”.

— Pas grand chose. Sur place, elle serait considérée comme une sainte, grâce à l’aura de l’orphelinat dont elle serait la principale ambassadrice vis-à-vis des autorités et de la population. Une couverture de rêve, en quelque sorte. C’est une Allemande, la soixantaine, assez bien conservée à ce qu’on m’a dit.

— Et elle serait au courant du passé de son époux ?

— Je ne sais pas. Probablement. La rumeur prétend qu’elle était en Ouganda avant et qu’elle aurait dû fuir le pays à la chute d’Amin Dada en même temps de Milton Mutesa.

— Déjà complices dans les crimes de guerre ?

— L’enquête le dira, Michaël. D’elle aussi tu pourrais me ramener une photographie, d’ailleurs.

— Et l’orphelinat de Wasini ?

— Il est normal en apparence. Du moins, sur la côte kenyane, il bénéficie d’une réputation sans faille. Mais du côté de Nairobi, certaines autorités se seraient tout de même posé un certain nombre de questions en raison du nombre inquiétant de disparitions dans la région.

— Trafic d’êtres humains ?

— Tout a été imaginé : trafics en tout genre, drogue, prostitution, adoptions illégales, prélèvements d’organes et j’en passe. Mais aucune véritable enquête n’a été faite, par peur de salir une institution unanimement reconnue sur le plan national.

— Et c’est l’enquête que tu me demandes de faire pour toi ?

— Non, fils. Ça, c’est ton enquête. Tes meurtres. Moi, seul le sort de Milton Mutesa m’intéresse. Le faire arrêter et traduire devant une cour de justice internationale pour crimes de guerre : mon action s’arrête là.

— Et quand est-ce que je partirais ?

— Demain matin.

La réponse de Louis De Bosset fit l’effet d’un coup de fusil.

— Tu rigoles ? Et les billets d’avion, les vaccins, le visa ?, m’étonnai-je.

— Aucun problème. Pour les billets d’avion, la BCCG a un arrangement avec Swiss. Je peux te les avoir dans l’heure. L’avion décolle demain matin de Zurich à neuf heures trente. Le visa n’est pas un problème. Tu peux l’obtenir à l’aéroport de Nairobi quand tu arrives dans la soirée. Il coûte vingt-cinq dollars US. Tu as déjà un

passport biométrique ?

— Oui.

— Bien. Comme le motif de ton séjour au Kenya sera le tourisme, inutile de te procurer une fausse identité ou de mentir sur tes données personnelles. Ça ne ferait qu'augmenter les risques en cas de contrôle. Tu seras simplement un flic qui profite d'un congé pour aller se dorer la pilule au soleil.

— Aux frais de sa banque, plaisantai-je.

— À tes frais, évidemment. Afin de ne pas éveiller les soupçons, tu utiliseras ta propre carte de crédit, mais je veillerai à ce que ton compte soit largement provisionné. L'argent ne doit surtout pas être un problème pour ton enquête.

— Et les vaccins ?

— Cet après-midi, je t'obtiens un rendez-vous chez mon médecin. Je téléphonerai avant pour qu'il n'y ait pas de problème de commande. Mais en général, aucun risque. Avec moi, il est habitué à ce que je lui envoie des patients à la dernière minute et il a toujours un stock. Pour la fièvre jaune et l'hépatite A, tout est en ordre. Il y a juste pour la malaria que tu devras un peu tricher avec la prophylaxie. Le docteur t'expliquera.

Le vieux PDG écrasa son cigare dans le sable du cendrier d'ébène et ajouta :

— Encore deux choses, fils. La première : quand tu arriveras à Nairobi, un vol interne t'amènera ensuite dans la soirée à Mombasa sur la côte. Là, un chauffeur qui travaille pour moi t'attendra. Il te conduira à ton hôtel.

— Et la seconde ?

“Père” recula son fauteuil roulant et ouvrit un tiroir de son bureau pour en sortir un téléphone portable.

— Tu utiliseras dorénavant cet appareil et non le tien, que tu laisseras en Suisse. Il ne faut pas que la police puisse savoir où tu es.

Décidément, il avait pensé à tout. Les i-phones de la police étaient effectivement dotés d'une balise GPS qui permettait à la CET de nous localiser en permanence sur le terrain. En me tendant le mobile, il ajouta :

— Tu seras mes yeux et je serai ta voix. N'hésite pas à m'appeler en cas de problème. Aucune chance que l'on soit écouté par tes collègues ou qui que ce soit. J'ai un arrangement avec l'opérateur : la carte SIM et le numéro d'appel qu'elle contient n'apparaissent nulle part dans les banques de données. Ils n'existent tout simplement pas. Brancher une écoute serait donc techniquement impossible, à moins de la placer sur toutes les antennes de téléphonie mobile en Suisse. Je te laisse imaginer la tête des autorités si un magistrat s'aventurait à ordonner

une telle mesure. Le Conseiller fédéral en charge du département de l'énergie et des télécommunications serait aussitôt réveillé par les opérateurs furax. Et à supposer qu'un procureur assez fou y parvienne, je n'ose même pas imaginer l'infarctus de l'argentier du canton dont il dépend lorsque celui-ci recevrait la facture de plusieurs millions de francs.

Je pris le précieux appareil. J'avais entre la main l'arme que tous les dealers auraient rêvé d'acquérir pour égarer les autorités de poursuite pénale. Je ne savais même pas qu'elle existait.

Avec "père", nous nous dûmes au revoir. Pour la première fois depuis des années, je me penchai sur son fauteuil pour l'enlacer et déposer un baiser sur son front. Il venait de m'offrir une opportunité que j'attendais de longue date. Un rêve d'adolescent se concrétisait.

— Fais bien attention à toi, mon petit Michaël, me dit-il affectueusement.

Je lui promis de rester sage, de ne pas faire trop de vagues au Kenya et, quoiqu'il arrivât, de revenir en vie. En échange, il s'engagea à réduire sa consommation d'abominables havanes.

L'après-midi du 15 décembre fut consacré à la préparation précipitée de mon voyage : pour l'essentiel vaccins et bagages. Je veillai à y mettre des affaires de vacances, telles que maillots et serviettes de bain, crème solaire, casquette, espadrilles et autres, pour donner le change en cas de contrôle.

Le 16 décembre avant l'aube, je pris le train pour Zurich et l'aéroport international de Kloten.

8.

Le temps s'améliora au fil des kilomètres, tant dans le ciel que dans mon esprit. Je me sentais léger – en dépit de mon paquetage de vingt kilos – à l'idée de traquer mon premier criminel de guerre. Le fait que Milton Mutesa alias Mwai Ouko était originaire du pays d'où Louis De Bosset avait été chassé durant le règne d'Idi Amin Dada ajoutait une couleur supplémentaire à mon enthousiasme : je pourrais rendre à l'homme qui m'avait sauvé de la déchéance humaine la partie de son honneur perdue en Ouganda.

L'idée d'amener le nom du responsable – direct ou indirect – des assassinats de Joël Perrier, Olivier Mestre, Benson Odinga et Julius Kibaki devant la justice et de prouver au procureur Sylvain Kornisch son erreur et son incompétence ne serait finalement que la cerise sur le gâteau. Seule comptait désormais mon implication dans l'œuvre de bienfaisance de mon père adoptif. Du résultat de cette mission dépendait peut-être le changement tant attendu de mon orientation professionnelle.

Le train entra en gare de Zürich-Flughafen à l'heure prévue. Les immenses structures de couloirs, escalators, guichets et commerces en tout genre m'accueillirent à bras ouverts, tandis que les nettoyeurs achevaient leur travail débuté dans la nuit. Déjà, des dizaines de milliers de personnes fourmillaient dans le hall des départs. Une fois le check-in effectué, je m'accordai un copieux petit déjeuner au Starbucks Coffee, avant de passer sans encombre les contrôles de sécurité et la douane.

Le Skyméto, funiculaire le plus fréquenté de Suisse, m'emmena ensuite sur ses coussins d'air jusqu'au terminal E, parcourant son large kilomètre en moins de trois minutes. Je fus amusé comme toujours par le petit film d'Heidi projeté aux passagers grâce à cent soixante images lumineuses fixées à la paroi du tunnel sur une distance de cent mètres, accompagné de sons rappelant que l'on se trouvait dans le pays des vaches et du cor des alpes. Il constituait à coup sûr un spectacle "sons et lumières" fort apprécié des étrangers, en particulier des nombreux touristes japonais.

Lorsque j'arrivai à la porte d'embarquement, j'eus soudain le sentiment d'avoir déjà déposé un pied sur le sol africain. Les personnes qui attendaient patiemment l'annonce de l'hôtesse, assises négligemment en train de lire ou d'écouter de la musique, représentaient un doux mélange de noirs en costume du dimanche pour les uns et en boubous pour les autres. Les quelques blancs de la Gate E17 étaient nettement minoritaires. Pour l'essentiel des couples en voyage de noces.

Sur le coup des neuf heures, j'embarquai dans l'airbus A330 de la compagnie Swiss, à destination de Nairobi. La capitale kenyane n'était qu'une escale du vol LX 0292, qui poursuivait ensuite sa route en direction de Dar Es-Salaam en Tanzanie. Mon voisin de siège était un petit garçon blond de cinq ou six ans, qui passa les huit heures du voyage à pianoter sur sa console de jeux, pour le plus grand bonheur – un peu honteux quand même, mais la tranquillité se paie – de ses parents. Quant à moi, je m'endormis après le déjeuner, pour me réveiller bien plus tard à l'amorce de la descente.

* * * * *

Le 16 décembre à 18h10 heure locale, l'airbus A330 toucha le tarmac de l'aéroport de Nairobi. Le Kenya se situait en latitude à hauteur de l'équateur et en longitude à une heure de décalage par rapport à la Suisse.

J'avancai ma montre en conséquence, ramassai mon bagage à main – un sac à dos noir de marque Oxbow – et me dirigeai vers la sortie avant de l'appareil. L'hôtesse qui m'avait remis le formulaire de déclaration douanière à mon réveil me salua d'un large sourire. J'avais eu à peine le temps de remplir le papier en question avant l'atterrissage : rien à déclarer. Une très large majorité des passagers avaient quitté la carlingue, ne laissant que quelques sièges encore occupés pour la poursuite du vol à destination de la Tanzanie.

Je fus surpris de constater qu'en cette saison, la nuit tombait très vite au Kenya. La descente sur Nairobi m'avait permis de deviner les vastes bidonvilles en périphérie du centre moderne de la capitale. À l'origine, au tout début du vingtième siècle, la ville n'était que le campement des ouvriers chargés de la construction de la ligne de chemin de fer. La grande plaine marécageuse n'avait jusqu'alors accueilli que le peuple Massaï et ses troupeaux. Mombasa avait été la capitale du Kenya jusqu'à ce que l'administration britannique décide de déménager son siège en 1905. Aujourd'hui, Nairobi comptait plus de trois millions d'habitants. Le traitement des ordures et les décharges illégales faisaient partie des problèmes principaux de la

municipalité, en plus d'une criminalité réputée particulièrement dangereuse.

À vrai dire, la capitale kenyane ne m'intéressait pas vraiment. Elle n'était qu'une escale, une ville de transit. Un port d'arrivée, duquel j'allais m'éloigner sans tarder. Par rapport aux vingt degrés qui m'accueillirent à la sortie de l'airbus – veste sous le bras – je savais que j'allais encore en gagner une dizaine en rejoignant la côte océane, plus à l'est.

L'aéroport international Jomo Kenyatta constituait certes une impressionnante structure, mais comparé à celui de Zurich Kloten, il faisait pâle figure. Une alignée de commerces en tout genre, aux vitrines sales et délabrées, proposait des souvenirs de safaris et d'art Massaï. D'immenses publicités peintes à même le béton rappelaient celles d'une Europe de l'est éculée. Coca-cola et l'opérateur téléphonique Safaricom dominaient en apparence le marché.

Au bout d'un long couloir, je parvins enfin dans les longues files d'attente qui allaient me permettre de franchir la douane. Une flèche orientait les citoyens kenyans vers la droite, tandis qu'à gauche, une pancarte annonçait le guichet des visas. Un message électronique défilait en plusieurs langues pour inviter les passagers à se munir du change exact : vingt-cinq dollars US. Avec une chemise officielle délavée et déchirée, un grand noir un peu obèse et guère souriant usait de son autorité pour répartir à sa guise les nouveaux arrivants dans les deux files désordonnées qui s'étaient formées.

— Jambo !, saluai-je d'un franc sourire le douanier à qui je venais de tendre mon passeport biométrique, affichant de la sorte le touriste moyen qui avait potassé dans l'avion les quelques termes swahilis de base fournis par n'importe quel guide de voyage.

— Jambo sana, me répondit-il d'une voix terne, sans vraiment me regarder. Je devais être son cinq centième passager de la journée.

Il prit ma pièce d'identité et la scanna, puis me demanda de fixer l'œil de la caméra qui m'observait sur le coin du comptoir. Enfin, je dus me prêter au relevé électronique des empreintes digitales. Au niveau de la sécurité et des contrôles des migrations, je dus admettre que Jomo Kenyatta n'avait rien à envier à Kloten, bien au contraire. Je payai les vingt-cinq dollars US, le visa fut collé sur une page de mon passeport, puis je m'en allai récupérer ma valise, car il était impossible d'enregistrer depuis la Suisse les bagages pour les vols internes de Kenya Airways.

Le terminal des vols domestiques, séparé de celui des vols internationaux, se situait de l'autre côté de la rue. Déjà, des porteurs à la recherche de pourboires m'avaient repéré. Je déclinai leur invitation à distance, en les ignorant et me munissant d'un chariot à

roulettes. Par précaution, je changeai quelques dollars en shillings kenyans au premier office qui se présenta, puis me jetai dans la chaleur de la nuit. Une valse de taxis faisait son show à la sortie de l'aéroport, à grands coups de klaxons et d'appels de phares.

Par souci de tranquillité, je préférai effectuer le check-in pour Mombasa, avant de m'accorder un verre à la terrasse de l'annexe réservée aux vols nationaux. Je m'achetai une bouteille d'eau – en vérifiant que le goulot en était hermétiquement fermé – puis bu une Tusker, la bière locale, attablé au milieu d'une dizaine d'indigènes, dont l'attraction numéro un semblait être les téléphones portables à écran tactile.

Le vol Kenya Airways KQ 0618 quitta Nairobi à 22h25 et se posa à Mombasa une heure plus tard. Un apéritif agrémenté d'un mélange de noix de cajou et de noix de macadam nous fut servi durant le court trajet. Même si j'avais pu dormir une partie de l'après-midi, la fatigue me gagnait à nouveau. J'avais accumulé trop de sommeil en retard ces quinze derniers jours pour le rattraper en deux coups de cuillère à pot.

Le chauffeur que "père" m'avait promis m'attendait comme convenu à la sortie de l'aéroport. Il prit mes bagages et les plaça dans le coffre d'une volumineuse Toyota. J'eus la (bonne) surprise de constater qu'il parlait le français.

* * * * *

L'aéroport international Moi de Mombasa était bien plus petit que celui de la capitale. Il affichait cette architecture plus légère, aérée et colorée des destinations tropicales. Dès que mes pieds avaient touché le tarmac encore imprégné de la chaleur emmagasinée durant la journée, j'avais compris que je débarquais dans un autre monde. Des animaux indéfinis, de la taille des renards, se coursaient dans l'obscurité autour du train avant d'un petit jet. Des rangées de palmiers, bananiers et autres plantes du même genre agrémentant les abords du terminal annonçaient le changement de climat par rapport à Nairobi. Mes habits beaucoup trop chauds pour le lieu – jeans et pull à longue manche – ne firent qu'accroître la sensation d'étouffement provoquée par l'air chargé d'humidité.

Parmi les pancartes agitées par des représentants locaux d'agences de voyage, j'avais reconnu mon nom de famille, sans autre indication. L'Africain qui m'avait accueilli était plus grand et plus imposant que moi. Il portait un fin pantalon de lin et une chemise à courtes manches, ouverte jusqu'au sternum.

— Bonjour patron, m'avait-il lancé dans un large sourire laissant apparaître deux rangées de grandes dents parfaitement alignées et rendues encore plus éclatantes par le clair de lune, avant d'arracher la

valise de mes mains pour la porter lui-même jusqu'au coffre de la voiture. Puis il m'invita à prendre place sur le siège arrière du quatre-quatre, s'installa derrière le volant – en tant qu'ancienne colonie britannique, le Kenya pratiquait la conduite à gauche – et démarra en direction du centre-ville.

— Je m'appelle Arthur, ajouta-t-il alors, en me jetant un regard au travers du rétroviseur. Bienvenue à Mombasa. “Karibu”, comme on dit en swahili. Monsieur Louis m'a annoncé votre arrivée, patron. Il m'a prié de tout faire pour rendre votre séjour aussi agréable que possible. Je suis donc à votre disposition pour tout ce dont vous pourriez avoir besoin. Maintenant, je vais vous conduire à votre hôtel.

Je le remerciai de son chaleureux accueil et le priai, tout en prenant garde de ne pas l'offenser, de ne pas m'appeler “patron”.

— Mon nom est Mike, lui dis-je simplement, pensant que le diminutif américanisé de mon prénom serait plus facile à enregistrer.

— Comme vous voudrez, patron, me répondit-il.

J'en déduisis que les habitudes et traditions, aussi critiquables fussent-elles, ne pouvaient s'effacer en une simple remarque à vocation égalitaire. Et comme le but de mon voyage n'était pas de refaire le monde, je décidai de ne pas revenir sur le sujet.

— L'hôtel est loin d'ici ?, demandai-je.

— Une heure de route, patron.

Je ne gagnerais donc pas mon lit avant une heure du matin. Cependant, la découverte des rues animées de Mombasa au beau milieu de la nuit me donna un nouveau coup de fouet, l'envie d'imprégner dans ma mémoire ces images qui ne s'étaient jusqu'alors offertes à moi qu'à travers la télévision et les livres.

— Et vous avez de la chance, ajouta Arthur. Car aux heures de pointe, il faut bien compter trente minutes de plus pour traverser la ville.

Le contraste d'immeubles modernes et de quartiers délabrés, de riches bureaux vitrés et de façades au bord de la ruine, de terrains vagues jouxtant de somptueuses mosquées, de commerces ouverts sur rue et de murs bardés de tessons de verre, donnait à l'ancienne capitale cette apparence de développement inachevé, de volonté entravée par le manque de moyens que connaissent bon nombre de cités du continent noir. Le spectacle marquait tout particulièrement le fossé entre richesse et pauvreté, ainsi que l'insécurité qui en résultait. Même si Mombasa était réputée moins dangereuse que Nairobi, il était déconseillé de s'y promener la nuit.

Après le passage de la digue de Makupa, La Toyota d'Arthur évita le centre par Lumumba Road, puis fonça à travers les quartiers sud, dans lesquels florissaient bars glauques et poussiéreux, groupes

d'adolescents traînant autour de bidons en feu et bandes de jeunes adultes tournoyant à moto sur les bords non goudronnés de la chaussée, soulevant des nuages de sable. Construite sur une île côtière, celle qui fut la capitale du pays entre 1895 et 1907 méritait très certainement que l'on s'y attarde pour une visite durant la journée, mais poussait plutôt à la fuite à l'approche de minuit.

Le Likoni Ferry nous permit de traverser le détroit de Kilindini et de gagner la côte sud. Les grands bacs de couleur rouge fonctionnaient toute la nuit, déplaçant un grand nombre d'indigènes motorisés ou à pieds. Même au milieu de la nuit, les tenues vestimentaires frappaient par leur diversité, du costume trois pièces au boubou, en passant par les jeans et t-shirt. Des agents de sécurité en chemise noire semblaient prendre leur rôle trop à cœur, cachant leurs yeux derrière des ray-ban à la manière des flics de séries télévisées américaines. Au fond du ferry, un homme en plastron jaune fluo s'agitait et s'énervait en tentant de guider les conducteurs pour les amener à serrer les carrosseries les unes contre les autres.

— Comment avez-vous connu mon père ?, demandai-je à Arthur, une fois le moteur à l'arrêt dans l'une des trois files du bac.

Le grand noir me jeta un regard interrogateur dans le rétroviseur.

— Votre père, patron ?, attendit-il que je confirme.

Manifestement, le vieux PDG de la BCCG n'avait pas jugé utile de lui parler de notre lien de parenté.

— Louis De Bosset, corrigeai-je.

— Monsieur Louis ne m'a pas dit que vous étiez son fils, patron. Excusez ma surprise.

— Je suis son fils adoptif, Arthur. Mais cela n'a pas d'importance. Comment l'avez-vous connu ?

— Oh, cela remonte à plus de vingt ans, patron. Je ne l'ai d'ailleurs jamais revu depuis qu'il a quitté le Kenya au début des années quatre-vingt-dix. J'ai été à son service comme chauffeur pendant près de dix ans quand il travaillait au Consulat de Suisse. Et depuis, nous sommes restés en contact.

Il fallut moins de cinq minutes au ferryboat pour atteindre l'autre berge. L'évacuation des véhicules fut rapide, rôdée, mais avant de prendre la route d'Ukunda, Arthur gara la Toyota en bordure de piste et fit monter à sa gauche un noir à l'allure athlétique, dont seul un détail majeur attira tout de suite mon regard mi-étonné, mi-amusé : il était porteur d'une kalachnikov. Avec sa crosse en bois, le fusil d'assaut paraissait vieux et rouillé, mais encore terriblement dissuasif. Un court instant, je me demandai ce qui m'arrivait.

— C'est pour votre sécurité, patron, me dit tout de suite Arthur, comme s'il avait deviné mes interrogations et anticipé mes craintes. Il

poursuivit :

— En principe, vous ne risquez rien. Mais on préfère que vous soyez rassuré. C'est pour ça que cet homme va nous accompagner jusqu'à votre hôtel.

L'homme en question se tourna vers moi depuis le siège passager et me gratifia d'un "jambo" accueillant. Puis il ne m'adressa plus la parole de tout le voyage. Il ne parlait pas le français, mais seulement quelques mots d'anglais. De mon côté, j'étais trop fatigué pour entamer une discussion dans cette langue. Je préférerai donc les laisser converser en swahili, tandis que mes yeux mi-clos tentaient encore d'enregistrer les décors nocturnes du trajet entre Mombasa et Ukunda.

L'extension de la banlieue méridionale de l'ancienne capitale, avec ses maisons de briques bon marché, de paille, de boue séchée et de tôles ondulées, n'inspirait guère plus de confiance à cette heure avancée de la nuit et je commençais à comprendre l'intérêt que pouvait représenter la présence de notre garde-du-corps en cas de problème, panne, accident ou autre. Une fois les dernières habitations passées, nous poursuivîmes sur une route à l'intérieur des terres plongées dans l'obscurité. Seules la lumière des phares et la clarté de la lune permettaient de deviner les immenses palmeraies qui nous séparaient des plages de Shelly et Tiwi. Ça et là, quelques maisons isolées rappelaient la présence de vies humaines dans la région.

Arthur conduisait au milieu de la route relativement étroite, s'agissant d'un axe principal reliant Mombasa à la frontière tanzanienne. Aucune ligne blanche de sécurité ne démarquait les deux pistes et les croisements d'autres véhicules, assez rares mais crispants, s'opéraient à coups d'appels de phares.

Nous parvînmes à Ukunda peu avant une heure du matin. Plus illuminée que la banlieue de Mombasa, mais tout aussi touchée par la précarité et les ordures, la petite bourgade impressionnait par son animation nocturne. Le nombre de véhicules – voitures, minibus, camions, motos, triporteurs, vélos – semblait disproportionné en comparaison du nombre d'habitants du lieu, mais peut-être n'était-ce qu'une fausse impression laissée par la route déserte que nous venions de parcourir sur une trentaine de kilomètres. La publicité envahissait les rues sous toutes ses formes. Des peintures à l'effigie de Coca-cola ornaient les façades d'un motel. Safaricom marquait sur chaque mur laissé à l'abandon son empreinte sur les télécommunications kényanes. De nombreux panneaux d'affichage proposaient des safaris et des plongées sous-marines.

Au centre d'Ukunda, quittant la route principale qui continuait de longer la côte à l'intérieur des terres en direction du sud jusqu'à la Tanzanie, Arthur bifurqua à gauche, en direction de l'océan et de Diani Beach, village dans lequel avaient vécu Marie-Ange et Louis De

Bosset. Ma destination finale, l'hôtel Blue Lagoon, approchait et ce n'était pas pour me déplaire. Mes paupières lourdes étaient dénuées de toute volonté de résister encore bien longtemps.

La plage de Diani, peut-être la plus belle et la plus réputée de la côte kenyane, accueillait de nombreux complexes hôteliers de luxe, qui avaient toutefois veillé à s'insérer au mieux dans le paysage sans le dénaturer outre mesure. Chaque enceinte de tranquillité et de verdure était gardée par des vigiles en uniforme. Des murs, barrières et autres dispositifs de sécurité divers séparaient la richesse étrangère de la pauvreté locale, préservant la première des harcèlements et des autres intentions délictueuses éventuelles de la seconde.

Un instant, je ressentis un malaise à l'idée de ce que pouvaient ressentir mon chauffeur et mon garde-du-corps en me conduisant dans un pareil endroit de luxe démesuré. Puis je me rappelai ma couverture. Me fondre parmi les touristes ordinaires était ma meilleure garantie de pouvoir approcher l'île de Wasini et le criminel de guerre Milton Mutesa alias Mwai Ouko.

Arthur stoppa devant l'entrée de l'enceinte du Blue Lagoon. Baissant la vitre, il parla avec le vigile, qui le salua et actionna la barrière rouge et blanche, pour nous permettre d'entrer dans une sorte de sas. Un autre homme en uniforme beige ouvrit ensuite de hautes portes en bois et laissa passer notre voiture. Le parc du complexe hôtelier était féérique, avec ses plantes, ses fleurs et ses arbres tropicaux. Contrairement au monde extérieur, tout était admirablement entretenu. Presque trop parfaitement. À l'évidence, chaque mètre carré était étudié pour émerveiller le client. Cinquante mètres plus bas, le chauffeur de "père" arrêta le moteur devant une majestueuse entrée, couverte d'un immense portique à la charpente de bois et à la toiture de palme. Le carrelage semblait humide, comme s'il avait plu ou si quelqu'un l'avait arrosé. Je me rendis compte qu'il n'en était rien et qu'il ne s'agissait que de la brillance de la pierre. Tout de suite, le passage de l'air climatisé de la Toyota aux trente degrés d'humidité m'assomma.

Tandis que notre passager resta assis sur son siège, sa kalachnikov entre les jambes, accoudé à la fenêtre ouverte de la portière, Arthur descendit du véhicule, ouvrit le coffre et en sortit mes deux bagages.

— Monsieur Louis m'a informé que vous souhaitez faire de la plongée à Wasini, patron, me dit-il. Il m'a demandé de vous aider à réserver cette activité. Quand voudriez-vous y aller ?

"Père" avait décidément pensé à tout. Et en dépit de ce que m'avait conseillé Dan Garcia, je n'avais pas l'âme à me reposer sans rien faire en ce lieu luxuriant.

— Demain serait parfait, répondis-je.

— Pas de problème, patron. Je m'occupe de tout. Je pourrais venir vous chercher ici après le petit-déjeuner, vers dix heures.

— Très bien. Mais je n'ai pas encore d'équipement de plongée, m'inquiétais-je.

— Tout est sur le dhow, patron.

Il m'expliqua que le dhow était le bateau du Lost Paradise qui m'emmènerait, avec d'autres touristes, vers le récif corallien de Kisite et l'île de Wasini.

— Hakuna matata, ajouta-t-il.

Cela faisait partie de la philosophie des Kenyans et signifiait "pas de problème". Aucun souci dans la vie, prend les choses comme elles viennent et profite du moment présent. Une sorte de carpe diem.

Sur cette bonne parole, je remerciai Arthur de ses services, le gratifiai d'un bon pourboire, en fis de même avec mon sympathique garde-du-corps – après tout, c'était l'argent des comptes secrets de la BCCG – et leur souhaitai une bonne (fin de) nuit.

Je regardai la volumineuse Toyota faire demi-tour et prendre la direction de la sortie, avec l'image du fusil d'assaut russe dans les yeux. J'étais dans un autre monde et ce que j'avais appris à l'école de police me semblait maintenant bien théorique. Même ma formation poussée au tir avec le groupe d'intervention me paraissait très éloignée de cette réalité. Je me rendis soudain compte que si les événements devaient prendre une mauvaise tournure pour moi du côté de Shimoni et de Wasini, je n'avais strictement aucune arme en ma possession pour me défendre, hormis le téléphone portable que m'avait remis Louis De Bosset.

Exténué, je pris mes bagages et me dirigeai vers la luxueuse réception.

* * * * *

Mon accueil fut à la hauteur du standing de l'hôtel. Quoiqu'un peu trop obséquieux à mon goût, mais peut-être devenais-je moins tolérant avec la fatigue. Une collation et un cocktail me furent servis, en attendant les formalités d'usage. Je déclinai les sandwiches – je n'avais pas faim – mais acceptai volontiers le mélange de jus exotique que l'on me tendit, duquel le goût de fruit de la passion se dégageait de manière nettement dominante. Un bracelet rose portant le nom du Blue Lagoon et donnant accès à toutes les prestations de l'hôtel fut accroché à mon poignet.

Tandis que le réceptionniste achevait l'enregistrement de mes données, j'admirai du fauteuil dans lequel je m'étais vautré le

gigantesque hall de bois, ouvert sur les côtés, mais couvert de palmes. Derrière moi, une petite fontaine jaillissait entre des rochers, alimentant un petit ruisseau qui se jetait dans un étang artificiel, dans lequel des poissons flemmardaient. Aux quatre coins de la pièce trônaient de gigantesques amphores sur des socles de pierre, entourées de plantes et de fleurs. Les quatre vases dépassaient la taille humaine.

Alors que je terminais mon second verre de jus de fruits, un porteur vint prendre en charge ma valise. Le réceptionniste me donna la clé de ma chambre et nota le code du coffre-fort sur la quittance de location, puis m'invita à suivre le groom. Nous passâmes devant la boutique de l'hôtel – évidemment fermée à cette heure tardive – et empruntâmes un chemin pavé qui menait aux chambres. La cent quatorze qui m'avait été attribuée donnait sur un jardin, dont je peinais à voir les contours en raison de la nuit. Celui-ci était séparé de ma chambre par une petite terrasse, sur laquelle reposaient deux chaises, une petite table et un cendrier semblable à celui du bureau de Louis De Bosset. La pièce comptait un grand lit double. Une moustiquaire en faisait le tour. Sur l'oreiller, des fleurs coupées avaient été déposées en guise d'accueil. Au plafond, à la verticale en dessus du lit, un ventilateur tournait à vitesse réduite et pouvait remplacer ou compléter l'usage de la climatisation.

Le porteur déposa ma valise sur le meuble prévu à cet effet, me présenta rapidement la chambre, la salle de bain, les armoires, le coffre-fort et le système d'éclairage, puis me souhaita une bonne nuit et repartit avec son pourboire en poche.

Avant de gagner mon lit pour ma première nuit au Kenya, je chassai un gecko de la chambre, m'enduisis de produit anti-moustiques, me lavai les dents en prenant garde d'utiliser l'eau bouillie d'un thermos prévu à cet effet, puis envoyai un SMS à mon père adoptif pour l'informer de mon arrivée à Diani Beach. Je rangeai ensuite mes valeurs – argent, billets d'avion, passeport, carnet de vaccination, natel et appareil photo – dans le petit coffre, auquel j'attribuai un nouveau code. Enfin, je me couchai. Mais en dépit de la fatigue accumulée, je ne parvins pas à trouver immédiatement le sommeil.

Les images tournaient dans mon esprit. Je revis les soldats assassinés de Milton Mutesa : la pointe du finger de cocaïne émergeant du fond de la gorge de Benson Odinga et les mètres d'intestins dégoulinant du ventre ouvert de Julius Kibaki. Puis le massacre des enquêteurs de la BCCG : la gorge et la mâchoire arrachées de Joël Perrier, ainsi que l'abdomen dévoré d'Olivier Mestre. Et enfin la Bête qui était venue me narguer sous les fenêtres du bureau de "père". Qui était-elle ? À part un assassin à la solde du criminel de guerre ougandais. Un orphelin de Wasini et de Shimoni ?

D'autres questions vinrent encore se superposer aux visions

d'horreur. La Confrérie des dix ne constituait aux yeux de Louis De Bosset qu'une calomnie montée par des concurrents sur la base de rumeurs faisant état d'un noyautage de la BCCG par une secte, probablement suite à des stages d'entreprise destinés à souder les membres de son état-major. Pourtant, la personne qui avait cherché à attirer mon attention sur cette confrérie ne pouvait être, d'après les témoignages enregistrés suite au meurtre d'Olivier Mestre, que le banquier assassiné, Ibrahim Kurtaj ou la serveuse du Lacus Café, soit les trois seules personnes qui se trouvaient encore dans l'établissement à 23h45 ce soir-là. Or, aucun des trois ne présentait le profil d'un concurrent malintentionné de la banque. La théorie de "père" ne tenait donc pas sur ce point et je demeurais dans le flou le plus complet à ce sujet.

Je n'avais acquis qu'une quasi certitude : un groupe de dix personnes avait bel et bien été constitué dans un but précis. Mais lequel et pourquoi ? Je n'en avais pour l'heure aucune idée. L'œuvre de bienfaisance de Louis De Bosset – cette "machine" à traquer les criminels de guerre à travers la planète – était une piste sérieuse, certes. Je subodorais d'ailleurs une appartenance des neuf cadres de la BCCG à cette confrérie ou peu importe le nom qu'on lui donnât. Dans l'idée du vieux PDG, il pourrait ainsi en être le numéro un à son insu, dans l'hypothèse d'un nom farfelu donné par un tiers à son œuvre. Cette version ne prédominait toutefois pas les autres éventualités qui se dessinaient dans mon esprit : le rôle d'Ibrahim Kurtaj en tant que leader (et dealer) des neuf banquiers d'une part ou la place de numéro un attribuée à César Prince, le second qui aspirait à devenir calife à la place du calife.

Derrière cette dernière hypothèse pourrait se cacher l'idée d'un putsch interne à la BCCG pour en prendre le contrôle, mais il manquerait alors un dixième homme au tableau. Lequel ? Le patron du Lacus ? Je n'y trouvais pas de sens. La Bête ? Guère plus, car elle n'aurait alors pas tué des membres du groupe. Milton Mutesa ? Non plus, car il était une cible. Alexia ? Je devenais carrément ridicule : une jeune secrétaire compétente.

J'écartai la possibilité du complot monté par César Prince. Le numéro deux de la banque était certainement compétent dans son travail et assurément un pauvre raciste primitif, mais je ne le voyais finalement pas trahir "père" de la sorte. Pas plus qu'Andrew Bell, Grégory Tardi ou les quatre autres.

Je me retournai au moins une vingtaine de fois sur mon oreiller, ne parvenant pas à occulter les petits grincements du ventilateur, certes à peine perceptibles dans le silence de la nuit, mais terriblement réguliers à la manière d'un métronome.

Je revis également le visage fatigué de Lukas Meyer et les lunettes

octogonales de la doctoresse Laura Marty. J'entendis dans mon esprit les remarques piquantes du médecin légiste, puis celles réprobatrices de Dan Garcia. J'étais en train de trahir ce dernier, comme toute la police neuchâteloise, que je ne retrouverais peut-être pas à mon retour. Mon avant-dernière pensée pour la Suisse fut négative : le visage de ce gros con prétentieux de Sylvain Kornisch. En cas de renvoi de ma fonction suite à la procédure disciplinaire qui ne manquerait pas d'être ouverte, je n'aurais alors qu'un seul regret : ne pas avoir frappé le procureur incompétent ce jour-là. Ma dernière pensée helvétique alla enfin pour mes collègues du commissariat stupés. Ils me manquaient déjà. Nous étions comme une famille soudée. Je me demandai comment l'opération Lagos avait pu évoluer depuis mon départ. Certainement le statu quo. Pauvre Dédé !

Je dus m'endormir aux alentours de trois heures du matin, à en juger la dernière fois où j'avais regardé ma montre. Mais avant de sombrer, les images qui dansaient dans mon cerveau transitèrent du passé vers l'avenir, de Neuchâtel vers l'île de Wasini. Qu'allais-je y découvrir, hormis des paysages sous-marins que Louis et Marie-Ange De Bosset avaient maintes fois visités plus de vingt ans en arrière ? L'endroit isolé avait-il beaucoup changé depuis la description relativement brève mais ô combien paradisiaque que m'en avait faite mon père adoptif ? Parviendrais-je à mettre le pied sur le caillou sans attirer l'attention ? Et qu'y trouverais-je ? Que pouvait bien cacher cet orphelinat ?

J'imaginai les pires horreurs avant que le sommeil ne vainque enfin mon subconscient.

La réception me réveilla par téléphone à huit heures et demie, comme je l'avais requis à mon arrivée. Le bruit du vieux combiné m'avait fait sursauter. Mes paupières eurent toutefois de la peine à se décoller, mais la lumière du jour se chargea de me convaincre de ne pas traîner au lit. Une douche rapide à l'eau froide et la perspective d'un copieux buffet de petit-déjeuner achevèrent de me revigorer : j'avais une faim de loup, après l'alignée des plateaux et autres en-cas aériens de la veille.

Nous étions le 17 décembre, à une semaine de fêter les vingt ans de mon dépôt – ma véritable “naissance” – devant les portes de l'orphelinat Sainte-Anne de Genève. Noël était totalement occulté par cet anniversaire à la fois tragique et miraculeux, du soir où Sophie et Thomas Donner étaient décédés dans cet accident de la route sur les bords du Léman pour me permettre de connaître ma destinée : d'abord sept années à l'école de la vie et de la violence, puis huit autres dans le palais doré de Louis De Bosset, avant de prendre mon envol pour l'académie de police. Enfin, l'oisillon commençait à acquérir son plumage d'adulte, en se préparant à affronter dans la journée l'un des pires criminels de la planète : l'ancien lieutenant ougandais Milton Mutesa.

J'enfilai un bermuda, un polo et des tongs, histoire de me fondre au mieux dans le paysage. Un ultime coup d'œil dans le grand miroir de la salle de bain avant de sortir : j'avais beau être un sang-mêlé – une “p'tite merde de métis”, dans la bouche de César Prince – ma peau était grisâtre, probablement contaminée par l'automne morne que Neuchâtel venait de connaître et les heures interminables que je m'étais imposées, enfermé dans le BAP ou dans le bureau de “père” à observer de manière obstinée une Bête qui n'était jamais réapparue. Le soleil du Kenya redorerait un peu ce triste teint, synonyme d'une arrivée récente dans le pays.

Je quittai ma chambre, suivis le chemin indiqué la veille par le groom, gratifiai d'un avenant “jambo” deux membres du personnel de l'hôtel déjà affairés à faire les chambres et descendis une petite colline par un sentier de pierre menant à l'un des restaurants du complexe Blue Lagoon. L'itinéraire serpentait au milieu du gazon vert, dru et parfaitement entretenu, passait à côté d'un baobab gigantesque sur lequel une famille de singes s'épouillait en me regardant

curieusement, longeait un ruisseau décoratif bordé de fleurs aux couleurs vives, puis aboutissait à la piscine.

Des touristes – allemands pour la plupart – avaient déjà pris les meilleures tables au bord de l’eau. Je me demandai, amusé, s’ils ne s’étaient pas levés aux aurores pour réserver également leurs transats pour une journée de farniente. Les épaules dénudées affichaient fièrement les coups de soleil de la veille et les ventres débordant des shorts de plage n’étaient que le reflet du contenu des assiettes : œufs au plat ou brouillés, röstis, saucisses de porc, bacon dégoulinant de graisse et pancakes au sirop d’érable.

Pour ma part, soudain dégoûté par cette opulence et plus encore par ce que certains se permettaient de laisser dans leur assiette sans le toucher, je me contentai d’un bol de fruits exotiques frais – papaye, mangue, fruit de la passion, ananas, banane et pastèque – ainsi que d’une tasse de café au lait.

À une cinquantaine de mètres devant moi, l’océan indien s’étendait à perte de vue derrière une alignée de cocotiers et une vaste plage de sable blanc. On devinait au large une barrière de corail, provoquant des vagues de taille moyenne et protégeant ainsi le rivage. Quelques embarcations de bois – des dhows – flottaient dans la lagune. La plage était encore déserte.

Un agent de sécurité de l’hôtel, en uniforme bleu foncé, casquette de la même teinte, chemise blanche et cravate rouge, arpentait nonchalamment le parc, une fronde à la main. De temps à autre, un projectile partait à vive allure en direction de la cime d’un arbre abritant la terrasse du restaurant en bordure de piscine. Je dus observer le manège à trois reprises pour comprendre qu’il était chargé de faire fuir les singes, attirés par la nourriture du petit-déjeuner. Je fus amusé à l’idée que l’un de ces petits cailloux puisse retomber sur le crâne chauve et cramoisi d’un touriste ou, plus rigolo encore, dans sa tasse de café ou le jaune liquide de son œuf.

Je m’étais laissé distraire par tant de spectacle, tantôt splendide, tantôt honteux, tantôt drôle, que j’en avais presque oublié l’heure. Un groom passa en terrasse avec une pancarte affichant le numéro de ma chambre. Je l’interpellai du bras. Il s’approcha et me parla en anglais. Je compris qu’Arthur était arrivé – un peu en avance quand même – et m’attendait à la réception.

* * * * *

J’avais déjà revêtu mon maillot de bain, mais je veillai à prendre avec moi de la crème solaire d’un indice de protection élevé, une casquette et, surtout, l’appareil photo que “père” m’avait procuré pour

remplir la partie de la mission qu'il m'avait confiée : photographier celui qui se cachait derrière le pseudonyme de Mwai Ouko et son épouse allemande. La Toyota m'attendait là où elle m'avait déposé durant la nuit. Mon chauffeur discutait en swahili avec un réceptionniste de l'hôtel. Il ne semblait pas marqué par la courte durée de son repos nocturne.

— Jambo, patron, me dit-il avec son large sourire. Bien dormi ?

— Jambo, Arthur, répondis-je. Pas trop mal, mais pas assez longtemps.

Il m'invita à prendre place à côté de lui, sur le siège passager avant. De jour, m'expliqua-t-il, il n'apparaissait pas utile de faire appel à un accompagnant armé.

— Vous pouvez dormir dans la voiture, patron. Nous en avons pour environ une heure de route.

Je déclinai l'offre, d'une part intéressé par le paysage que j'allais enfin découvrir de jour et d'autre part déjà concentré sur l'objet de ma double mission. En effet, outre la photographie de Mwai Ouko et de son épouse, j'étais bien décidé à percer le mystère de l'île de Wasini, l'enfer qui devait se cacher derrière le paradis perdu.

Je reconnus la petite route côtière de Diani, bordée de commerces divers, de meubles en bois – notamment tours de lits – exposés sur rue, de sculptures d'animaux en ébène ou autre bois noirci au cirage pour tromper le touriste, de toiles représentant des couchers de soleil ou des scènes de safari.

D'étroites échelles de corde à barreaux en bois ou en plastic étaient tendues à l'horizontale en hauteur, d'un arbre à un autre de chaque côté de la route. Voyant mon interrogation, Arthur anticipa :

— Des ponts pour permettre aux singes de traverser, patron. Ça évite pas mal d'accidents, tant pour eux que pour les humains.

Mon chauffeur bifurqua en direction de l'intérieur des terres afin de regagner l'axe principal qui reliait Mombasa à la Tanzanie. Au fur et à mesure que nous nous éloignions du secteur touristique, la pauvreté et la saleté s'accroissaient. Le carrefour du centre d'Ukunda en était l'apogée. Des amas d'ordures gisaient à même le sol et des enfants jouaient à proximité. À l'évidence, les maladies devaient guetter leur quotidien, en dépit des cliniques et dispensaires avoisinants. Les devantures de petites échoppes proposant notamment des sodas, des fruits et des légumes n'inspiraient guère plus confiance, ni du point de vue sanitaire, ni de celui de la solidité des constructions. Je me demandai combien pouvaient bien gagner quotidiennement leurs tenanciers. Probablement des peanuts.

Nous quittâmes Ukunda en direction du sud. Les bananiers et papayers laissèrent bientôt leur place à une vaste cocoteraie. Les

arbres y étaient alignés géométriquement. Arthur m'expliqua que l'exportation des noix de coco vers la Tanzanie rapportait.

Quelques vingt kilomètres plus loin, la végétation se clairsema. Sur la droite, une fabrique de sucre expliquait la présence de vastes champs de canne aux alentours. Puis nous traversâmes le Ramisi, infesté de crocodiles. En plaisantant, mon chauffeur me dit :

— Vous voyez cette rivière, patron ? Après quelques années de mariage, les hommes s'alignent sur les berges et, battant des mains, encouragent leurs femmes dans des concours de natation...

Je souris poliment et demandai :

— Quand arrive-t-on ?

— Dans vingt minutes environ.

J'avais hâte d'y être. Peu après le village de Ramisi, du même nom que la rivière aux crocodiles, la Toyota bifurqua à gauche, laissant la route principale filer seule vers Lunga Lunga et la Tanzanie. Quinze kilomètres de piste ombragée nous emmenèrent enfin aux portes du petit village de Shimoni.

* * * * *

Point de rue goudronnée, point de tôle ondulée sur les toits. La civilisation n'avait pas encore atteint le point d'entrée du Paradis perdu. Comme son nom l'indiquait, l'endroit était encore sauvage, même si les indigènes tentaient d'y développer le tourisme. Pêche au gros et plongée sous-marine figuraient sur tous les prospectus publicitaires relatifs au lieu.

Des enfants couraient pieds nus dans la terre et le sable, entre les habitations de paille et de boue séchée. À la vue de notre voiture, certains s'approchèrent en criant, tandis que d'autres se contentèrent de nous faire de grands signes accompagnés d'un sourire proportionnel à leur innocence.

— Ne leur donnez rien, patron, me souffla Arthur.

— Ils mendient ?

— Oui, mais pas pour de l'argent. Ils espèrent de votre part des livres, des stylos ou ce genre de babioles.

— Et pourquoi ne pourrais-je leur en donner, si j'en avais ?, demandai-je, surpris.

— Parce que cela pourrait compromettre les efforts que l'orphelinat de Wasini fait pour leur procurer une vie et une éducation décentes. Mwai Ouko et sa femme ont développé une école à Shimoni.

À la manière dont il avait parlé d'eux, je crus déceler de l'admiration de la part de mon chauffeur à leur égard. Je me

demandai un instant si “père” lui avait parlé de la nature réelle et du vrai nom du maître des lieux, ainsi que de l’objet de ma mission. Dans le doute, je préférâi la prudence.

— Vous les connaissez bien, Arthur ?, m’enquis-je innocemment.

— Pas personnellement. Mais on parle d’eux comme de saints sur toute la côte, patron. De la réserve Boni à Lunga Lunga.

Je m’aventurai en terrain miné :

— Que vous a dit exactement mon père sur le but de mon voyage au Kenya ?

— Monsieur Louis m’a dit que vous veniez enquêter sur des disparitions et que je devais me montrer discret à ce sujet. Et vous pouvez compter sur moi là-dessus. Je suis muet comme un mérrou.

Louis De Bosset n’avait donc raconté qu’une partie de la terrible vérité à son ancien chauffeur. Un détail dont il avait omis de me parler, mais c’était certainement préférable ainsi.

La Toyota longea un marché de fruits, légumes, vêtements, batteries de cuisine et autres objets ménagers. Les étals consistaient en de petites armatures de bouts de bois attachés les uns aux autres. Les denrées alimentaires reposaient sur des tapis de palme. Des boîtes de coca-cola trahissaient la relative proximité de la menace industrielle.

Devant moi s’étendaient les origines de Benson Odinga et Julius Kibaki. Je ressuscitai dans mon esprit les deux jeunes Africains et les imaginai, déambulant dans les senteurs et couleurs locales, au milieu de leurs congénères. Je tentai de me représenter leurs maisons, parmi celles que j’apercevais, et me demandai si les gens que je croisais les connaissaient et pensaient parfois à eux. Eux qu’une main diabolique avait expédiés en Europe dans un dessein encore flou, mais vers une mort atroce. Eux qui n’avaient connu comme dernier décor que la neige et le froid.

Arthur gara la Toyota vers l’entrée de la Grotte aux esclaves. En descendant du véhicule, les trente degrés d’humidité me rappelèrent la réalité du climat local, après une heure de route à température artificielle. Un indigène me proposa une visite de la grotte pour quatre cents shillings kenyans. Je déclinai aimablement l’offre, tout en lui laissant entendre que je pourrais revenir plus tard, après le tour en dhow.

La côte méridionale ne connaissait, en cet endroit reculé, plus de véritables plages de sable blanc, mais un rivage découpé net par de petites falaises truffées de cavités calcaires. En swahili, Shimoni signifiait d’ailleurs “la place aux grottes”. Je fus tout de suite frappé par la limpidité de l’eau du chenal séparant le continent de l’île de Wasini. Au bout d’un large ponton de béton dont les armatures d’acier apparaissaient par endroit, rongées par la rouille, trois embarcations

en bois à la voile triangulaire – les fameux dhows – attendaient.

Mon attention fut alors attirée par une pirogue à moteur qui accosta, peut-être en provenance de Wasini. À vue d'œil, j'estimai qu'au maximum un kilomètre devait séparer les deux berges du chenal, mais je savais combien il pouvait être difficile d'apprécier les distances sur un plan d'eau. C'était un des enseignements de la planche-à-voile.

Trois hommes en tenues bleu ciel et une femme en costume traditionnel descendirent de la coquille de noix, transportant des bidons en plastic.

— Ils viennent chercher l'eau, me susurra Arthur, qui m'avait accompagné jusqu'au ponton.

J'appris que, sur l'île de dix-huit kilomètres carrés, il n'y avait que deux petits villages de pêcheurs, mais ni routes, ni voitures, ni eau courante, ni électricité hormis celle produite par le générateur à moteur de l'orphelinat. Ce qui, dans l'esprit de Mwai Ouko, devait certainement être assez pratique pour dissuader les touristes de s'y attarder.

La jeune femme qui passa devant moi avec ses trois porteurs d'eau me subjuga. Elle portait un kitenge noir, avec des motifs de germes de blé roses. Sa peau était plus claire que celle de la plupart des Kenyans, mais ce qui me frappa le plus fut ses yeux d'un bleu turquoise, qui lui donnaient une beauté unique. Sa chevelure noir ébène luisait au soleil et sa démarche princière, appuyée sur de longues jambes fines et athlétiques, lui conférait un charisme inaccessible.

Le temps s'arrêta, lorsqu'elle me jeta un regard furtif et me gratifia d'un sensuel "karibu sana" – bienvenue ! – presque suggestif. Je ne réalisai même pas qu'elle avait passé son chemin. Ses pupilles avaient fondu dans les miennes.

— Qui est-ce ?, demandai-je à mon chauffeur.

Comme hypnotisé, je ne parvins pas à détourner mes yeux de la croupe de la belle s'éloignant en direction du centre du village et du marché.

— Je ne sais pas, patron, me répondit Arthur, amusé par ma réaction d'adolescent boutonneux. Sûrement une employée de l'orphelinat. Vous la reverrez peut-être à l'heure du goûter.

Je priai pour qu'il eût raison.

* * * * *

Le dhow voguait sereinement en direction de la pointe nord de

Wasini et s'apprêtait à contourner l'île pour gagner le grand large. J'avais convenu avec Arthur de le retrouver à Shimoni à la fin de l'expédition. Une poignée de touristes – trois adolescents britanniques et un couple d'Allemands – m'accompagnaient, en plus des trois hommes de l'équipage : la capitaine, le barreur et le guide. Ce dernier parlait trois langues, jonglant d'une à l'autre au fur et à mesure de notre progression.

Lorsque nous quittâmes le chenal après dix minutes de calme, de jolies vagues nous accueillirent, d'abord par tribord, puis par bâbord, faisant valser l'embarcation sur les flots rendus bleu foncé en raison de la profondeur. Les côtes de Wasini ressemblaient à celles du continent, mais les basses falaises y étaient plus lardacées à cause des vents et de l'eau salée. En certains endroits, des récifs champignonneux se formaient, leur base attaquée perpétuellement par la houle.

Je ne prêtai pas attention aux explications de notre guide, lorsque ce dernier s'exprima en anglais, puis en allemand. J'étais bien trop concentré sur mon téléobjectif braqué sur la moindre parcelle de l'île : un vrai touriste, mais qui en faisait peut-être un peu trop. À tel point que je faillis ne pas entendre lorsqu'il s'adressa à moi en français.

— Wasini compte deux petits villages. Les habitants vivent essentiellement de la pêche et de la fabrication des dhows, mais aussi des retombées financières de son orphelinat, connu dans tout le pays.

— Quelles retombées financières ?, demandai-je.

— Des subventions étatiques, un peu. Mais aussi et surtout des dons de privés et d'œuvres caritatives. On dit aussi que Dame Ouko serait assez fortunée. Mais elle ne le montre pas.

— Comment cela ?

— C'est une femme totalement désintéressée. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle donne, c'est pour les orphelins. Elle en a sauvé des milliers.

— Elle est mariée ?, plaisantai-je en laissant entendre que je pourrais être attiré par une telle source de bonté.

— Oui. À Mwai Ouko, un guerrier Massai.

— Dommage..., conclus-je. Ce qui provoqua le rire du guide, qui poursuivit la présentation en allemand avec le couple en lune de miel.

Il apparaissait manifeste que Milton Mutesa et son épouse germanique avaient réussi un tour de force magistral en s'attirant l'admiration et la sympathie de toute une population. Depuis que j'étais arrivé au Kenya, aucune personne ne les avait dénigrés. Pas même un bémol. Du grand art.

Mon repérage des lieux depuis le bateau ne s'avéra pas des plus parlants. Hormis quelques habitations très rudimentaires, l'île n'affichait aucune richesse humaine, ni n'abritait de construction

suspecte. Seule la végétation luxuriante semblait recouvrir le périmètre. Ça et là, des oiseaux colorés s'envolaient à l'approche du dhow qui longeait la côte rocheuse.

— Où est-il, cet orphelinat ?, demandai-je au guide, lorsque revint mon tour linguistique.

— De l'autre côté, répondit-il. Il est à l'intérieur des terres, juste derrière le lodge qui donne sur le chenal. C'est là que vous pourrez déguster quelques fruits de mer à notre retour. J'espère que vous aimez le crabe.

— J'adore !, confirmai-je en me frottant le ventre, forçant quelque peu mon enthousiasme.

J'ajoutai aussitôt :

— On peut le visiter ?

— Le lodge ? Oui, bien sûr.

— Non. Je voulais parler de l'orphelinat.

— Ça peut sûrement s'arranger si vous faites un petit don. Si cela vous intéresse, j'en parlerai à Dame Ouko à notre arrivée.

— Elle sera là ?, m'enquis-je naïvement.

— Elle est toujours là. Et son mari aussi.

Les perspectives allaient bon train. Je vérifiai la pile de mon appareil photo. Il serait en effet stupide que je l'usasse en vain, alors que la partie de la mission confiée par mon père adoptif semblait me tendre les bras avec aisance. La petite batterie était aux quatre cinquièmes de sa puissance maximum. Aucun problème. Je l'éteignis néanmoins par prudence.

Tandis que les trois Anglais et les deux Allemands cherchaient des palmes à leur taille dans le lot renversé sur le pont du dhow, je tentai un coup de bluff avec notre guide :

— J'ai lu dans un journal à Mombasa que certaines personnes avaient disparu à Shimoni. Est-ce exact ?

La question ne parut pas le perturber.

— C'est vrai. La presse en a parlé plusieurs fois. Mais le phénomène ne touche pas que Shimoni. L'orphelinat de Wasini a aussi été concerné. D'ailleurs, Mwai et Dame Ouko sont intervenus en personne pour promettre une récompense aux gens qui pourraient aider la police.

— Des enfants ?

— Des enfants, des adolescents, des jeunes adultes. Il y en a plusieurs dizaines qui se sont volatilisés ces dix dernières années.

— Et la police a une théorie ?

— Au début, il a été question de folie des grandeurs : on disait que les jeunes étaient attirés par les richesses de l'Europe, à force de voir

des touristes sur l'île. Mais lorsque des enfants de dix à quinze ans ont disparu à leur tour, le gouvernement a privilégié un trafic avec la Tanzanie. Zanzibar était tout de même un ancien marché d'esclaves, vous savez.

— Trafic d'esclaves ?

— Trafic d'organes, pédophilie, adoptions illégales. Tout y est passé, dans la presse. Mais personne n'a fait progresser l'enquête. Encore maintenant, je ne sais pas où ça en est. Vous savez, la police kenyane est en général assez disposée à se vanter de ses exploits, mais peu encline à parler publiquement de ses échecs.

— C'est aussi comme ça chez nous, le rassurai-je.

— En France ?

J'acquiesçai, n'estimant pas judicieux de préciser que je venais d'un pays voisin. En effet, j'ignorais quels rapports ce guide de Shimoni entretenait exactement avec Mwai Ouko et son épouse. Il semblait bien les connaître. Il les vénérât. Peut-être était-il lui-même un ancien pensionnaire de l'orphelinat devenu majeur. Un Benson Odinga ou un Julius Kibaki. Et avec les meurtres de Joël Perrier et d'Olivier Mestre, je pouvais me douter que Milton Mutesa connaissait l'existence de Louis De Bosset et du rôle de la BCCG. Il me paraissait donc plus prudent de ne pas mentionner la Suisse.

Le dhow s'était maintenant éloigné de Wasini et s'approchait du récif corallien de Kisite, où une virée en snorkling était prévue. Officiellement, la visite du parc marin était l'attraction numéro un de la journée. Je me devais donc de donner le change une nouvelle fois en y participant activement et avec enthousiasme. Je ne dus toutefois pas trop me forcer, car les fonds transparents, avec leurs poissons multicolores, murènes, tortues et autres bénitiers me détournèrent une petite heure de ma mission, reposant mon cerveau de toutes les sombres questions qui s'y agitaient. C'était la première fois que je pratiquais à nouveau une activité sportive – certes en douceur – depuis mon footing matinal à la Roche de l'Ermitage une vingtaine de jours plus tôt, à l'aube de l'éclatement de toute cette sordide affaire. Mon corps et mon esprit m'en remercièrent. Je me sentis bien. Pour la première fois depuis longtemps.

Notre guide plongea et titilla du bout de ses palmes un bénitier, qui se referma aussitôt. Un superbe poisson-perroquet passa à moins d'un mètre de moi, tandis que plus bas, deux mérus de belle taille se suivaient entre les coraux. Je crus apercevoir les longues antennes d'une langouste dans une cavité du récif. Je pensai alors aux crabes que j'allais déguster à Wasini. Et je pensai à elle : la fille du débarcadère de Shimoni, avec ses jambes effilées, ses cheveux d'ébène, ses yeux célestes et sa voix d'ange. Décidément, je me dis que tout

serait beauté en ce lieu, si un criminel de guerre n'y avait établi son refuge doré. Le Paradis perdu méritait son nom.

Sur le chemin du retour, nous passâmes à proximité des îles Mpungunti, avant de virer de bord en direction de Wasini. Le dhow fit un dernier crochet vers une série d'embarcations semblables à la nôtre.

— Dolphins !, s'écria notre guide, en désignant des formes grises qui ondulaient entre les vagues. Une famille de dauphins s'amusait devant la proue de trois autres bateaux qui les avaient pris en chasse, pour la plus grande joie des quelques touristes à bord. Pour ne pas dépareiller, je pris des photos des mammifères marins. Si j'avais dû choisir un animal en lequel me réincarner après ma mort, cela aurait été celui-là, pour sa grâce et son intelligence.

La poursuite des dauphins dura une bonne dizaine de minutes, jusqu'à ce que le banc ne se lasse de notre présence et disparaisse sous les flots. À ce moment-là, pour mon plus grand bonheur – et mon plus grand stress aussi – le barreur mit enfin le cap sur Wasini. L'heure du goûter approchait. Même si je l'appréhendais, j'avais hâte de découvrir le visage du Mal.

* * * * *

Sur le coup de trois heures de l'après-midi, le dhow accosta à Wasini. Le capitaine l'amarra à une bouée à une vingtaine de mètres de la côte de l'île et une pirogue fit la liaison avec le pied des petites falaises usées par les vagues et d'un escalier de béton plongeant dans l'eau jusqu'au sable blanc, à environ un mètre de profondeur. À certaines périodes de la journée lors de la marée basse, l'endroit devait former une petite plage.

Un à un, nous gagnâmes la terre ferme et montâmes les marches en file indienne, jusqu'au lodge. Dominant le chenal de son immense toiture de palme, le bâtiment principal n'était en réalité qu'un grand abri, ouvert de toutes parts. Son sol était constitué de sable blanc et une longue table en bois foncé avait été dressée au milieu pour nous accueillir. Dans un angle, une autre table faisait office de buffet, sur lequel des plateaux de fruits, de salades, de galettes et de crabes étaient présentés. À l'opposé du vaste couvert, un bar et de profonds canapés – “style Funzi”, m'indiqua notre guide – agrémentés de coussins de toutes les couleurs étaient destinés à nous recevoir à l'heure du café.

Derrière le comptoir, occupée à remplir des verres de bienvenue – des cocktails de fruit pimentés d'une pointe de liqueur locale – je reconnus la jeune femme du débarcadère de Shimoni. La belle avait

donc terminé sa corvée d'eau. M'avait-elle vu monter les escaliers ? Elle me jeta un bref regard accompagné d'un sourire, tout en achevant sa nouvelle tâche. Je sentis mon cœur se retourner dans ma poitrine. Arthur avait vu juste : elle travaillait bel et bien sur l'île et je la retrouvais à l'heure du goûter.

Je compris que le lodge était en réalité la façade touristique de l'orphelinat de Wasini. Avec son café et ses trois bandas – petits bungalows rudimentaires – il devait permettre d'apporter des fonds supplémentaires à l'œuvre du couple Ouko et peut-être une façon de jouer la transparence vis-à-vis de l'extérieur.

Une nouvelle fois, je me demandai ce que l'endroit pouvait bien cacher. Le "Lost Paradise" était trop parfait pour ne pas renfermer quelques horribles secrets dignes d'un tortionnaire comme Milton Mutesa. "Père" ne m'avait que trop parlé des abominables expériences auxquelles se livraient les médecins d'Idi Amin Dada sur les enfants des dissidents ougandais : les castrations et stérilisations à vif pour empêcher la perpétuation des générations rebelles, les poignets ou avant-bras tranchés pour palier tout acte de vengeance, les meurtres sous couvert d'expérimentations médicales parfois dignes du célèbre Docteur Frankenstein.

Du lodge, on ne pouvait pas voir les infrastructures de l'orphelinat. Un chemin passant à proximité de la cabane abritant les choo – les toilettes – s'éloignait entre deux rangées de verdure exotique et de fleurs rouges indéfinies (je ne m'y connaissais pas en botanique). J'en déduisis que ce fut peut-être par là. J'étais sur le point d'en demander confirmation à notre guide, lorsque la serveuse déposa devant moi le cocktail.

— Asante sana, la remerciai-je chaleureusement.

— Karibu sana, me répondit-elle du tac au tac, me rendant mon sourire émerveillé.

Mon regard suivit son service des autres hôtes, puis son retour derrière le bar, d'où elle ramena trois Tusker pour les jeunes britanniques qui avaient décliné le jus de fruit aromatisé. Elle se dirigea ensuite vers une cahutte à proximité : sans doute la cuisine du lodge.

J'entendis dans mon esprit la voix d'Arthur :

— Elle est belle, hein patron ?

— Une déesse...

Outre sa beauté et sa grâce, quelque chose d'indéfini m'attirait irrésistiblement vers elle. J'avais envie de lui parler, de la prendre dans mes bras, de lui passer mes doigts dans ses cheveux, de la caresser, de l'aimer. Et puis une pensée me traversa l'esprit : savait-elle pour quel monstre elle travaillait ? J'en doutai. Elle méritait qu'on

la sorte de cet enfer paradisiaque. Je me surpris soudain à m'en faire la promesse : ma troisième mission, après celle de "père" et la mienne, serait de la convaincre de me suivre. Où, quand et comment ? Peu important pour l'instant.

La porte de la cuisine – j'en eus confirmation en voyant d'autres plateaux de crabes en sortir – s'ouvrit à nouveau et j'eus la surprise de voir une grande femme blanche précéder ma petite serveuse. Elle affichait une allure fière et digne, sous ses longs cheveux blonds et son teint hâlé. Je lui donnai la cinquantaine environ, peut-être un peu plus. C'était difficile à dire. Il paraissait évident qu'elle n'était pas une touriste. Elle connaissait les lieux. Sa démarche en était témoin. Elle sortait en outre d'un endroit réservé au personnel. Et les seuls étrangers sur l'île étaient en l'état mes voisins du dhow : le couple germanique et les trois jeunes buveurs de bière anglophones.

Dame Ouko – j'ignorais son prénom, car personne, pas même "père", ne me l'avait dit jusqu'ici – avait de la classe et je compris quel charisme elle pouvait apporter à l'œuvre en apparence humanitaire de Wasini.

Les deux femmes se placèrent derrière le buffet et j'entendis l'Allemande donner quelques consignes en swahili à sa belle employée. Je me rappelai les paroles de Louis De Bosset à son sujet. Elle avait quitté l'Ouganda en 1979 en même temps que son époux pour se réfugier au Kenya. Cela faisait une trentaine d'années qu'elle se cachait ici. Elle avait donc eu tout le temps d'apprendre et de maîtriser la langue du pays à la perfection.

Bien qu'à l'allure stricte et décidée, je n'arrivai pas à imaginer cette femme commettre des atrocités de concert avec le lieutenant Milton Mutesa. Peut-être n'était-elle finalement qu'au courant – et encore... – des barbaries commises par ce dernier sous le règne d'Idi Amin Dada. L'amour permettait parfois de pardonner aveuglément les pires actes.

Je profitai de la scène du buffet pour prendre les deux femmes en photo, d'abord une vue d'ensemble, puis deux larges portraits de chacune d'elles. Comme les autres touristes en firent de même, mitraillant également les plateaux de nourriture magnifiquement présentés, la moitié de ma première mission fut ainsi noyée dans la masse : un succès facile.

Dame Ouko s'exprima ensuite dans les trois langues pour nous souhaiter la bienvenue à Wasini. Elle nous expliqua en quelques mots la géographie de l'île et nous promit une visite de l'orphelinat, en faisant appel à notre générosité. Mais avant cela, elle nous invita à nous approcher du buffet.

Suivant le mouvement, je pris une assiette et me mis en queue de file. D'un geste rodé, l'Allemande emballait les crustacés dans un linge

de cuisine, puis brisait leur carapace au moyen d'un petit marteau en bois, avant de les servir. Je l'en remerciai en français, puis m'avançai vers la jeune serveuse qui me servit des salades, des fruits et des galettes. À nouveau, un échange "asante" contre "karibu" appuyé de petits sourires suggestifs me donna la chair de poule.

Le goûter fut succulent, quoique trop copieux pour le milieu de l'après-midi. Je me resservis néanmoins une seconde fois de crabe, puis commandai une Tusker. La chaleur et les coups de soleil sur mes avant-bras – j'avais oublié (crétin que j'étais !) de renouveler la couche de crème solaire – m'assoiffaient. Ma casquette, que j'avais déposée sur mon sac à dos, était moite de sueur.

À l'heure du café, on nous invita à un moment de détente dans les canapés du lodge. Les trois britanniques commandèrent une nouvelle tournée de bière. Le couple allemand s'installa, enlacé, en face du chenai avec la vue sur Shimoni. Innocemment, je pris place face au bar et à sa divine tenancière. Le café qu'elle nous servit dépassait largement la qualité de celui du Blue Lagoon.

Je terminais ma seconde tasse lorsqu'un mouvement attira mon attention sur ma droite. Je tournai la tête et me trouvai en présence d'un grand Africain aux cheveux tressés noirs tirant vers le gris. Il était vêtu d'une courte tunique rouge. Il portait une large ceinture brodée et des bijoux multicolores. Ses pieds nus foulaient le sable de l'abri en direction du bar. Bien qu'encore athlétiques, ses bras et ses jambes affichaient une peau marquée par les années.

Il salua les gens présents d'un "jambo" collectif, avant de se diriger vers l'Allemande, affairée à ranger les restes du buffet.

— Qui est-ce ?, demandai-je à l'oreille de notre guide.

Je connaissais déjà la réponse, mais l'enjeu était trop grand pour que je fasse l'économie d'une confirmation. Il répondit avec un sourire empreint d'admiration :

— Mwai Ouko est le chef des lieux. Un saint homme. Tout le monde dans la région voudrait lui ressembler. Ils ont tellement fait, lui et sa femme, pour les orphelins de la côte kenyane !

Je n'en doutai pas une seule seconde, tant et aussi longtemps que les indigènes resteraient dans l'ignorance au sujet de ses origines. L'adulation du guide me laissa penser qu'il avait grandi à Wasini. Je me tus et pris mon appareil photo. L'œuvre de bienfaisance de "père" était en marche et allait rétablir une vérité trop longtemps enfouie dans les limbes de l'oubli. Le devoir de mémoire frapperait bientôt cette île.

Mon objectif cadra le visage du criminel de guerre et révéla la cicatrice d'environ dix centimètres qui lui traversait l'œil gauche de haut en bas, ne laissant plus apparaître que le blanc du globe oculaire.

Milton Mutesa était borgne. Peut-être avait-il déjà payé un tribut à l'une des victimes de la dictature ougandaise.

Au moment où mon index appuya le déclencheur, le grand noir se figea, me lança un regard glacial, dit quelque chose à son épouse et tourna les talons. Il disparut au-delà des choo, dans la direction supposée de l'orphelinat. Pour tenter de donner le change, je souris à Dame Ouko, qui resta impassible et retourna en cuisine avec les derniers plateaux du buffet.

Si les choses devaient mal tourner, je n'avais aucune possibilité de fuite. Je regardai autour de moi. Seuls les escaliers menant à la pirogue me parurent une option en cas de danger. Mais après, je serais à la merci des flots, avec pour seul moteur une pagaie. Le capitaine et le barreur étaient restés sur le dhow. Aucune chance de ce côté-là. Je conclus que si ma couverture sautait, j'étais perdu et n'avais plus qu'à faire mes prières. Je me vis, comme "père" me l'avait décrit au sujet des atrocités du régime totalitaire d'Idi Amin Dada, suspendu vivant à un mètre du sol par deux crochets de boucher plantés dans mon thorax.

Une forme de réconfort – ou plutôt une infime part de réconfort – provint de ma belle serveuse, qui avait remarqué la scène. En débarrassant ma tasse de café, elle me glissa à l'oreille :

— Vous ne devez jamais prendre un guerrier Massaï en photo sans lui en demander sa permission.

Je la fixai dans les yeux et m'y perdis. Elle parlait le français avec un accent indéfini, qui sublimait encore son charme.

— Excusez-moi. Je... je ne savais pas, balbutiai-je maladroitement. Pourquoi ? Je... je pourrais lui voler son âme ?

Elle éclata d'un rire franc et sincère.

— Pas du tout ! Vous êtes mignon...

Elle fit mine de prendre en pitié ma naïveté et poursuivit, comme si elle s'adressait à un enfant attrapé en flagrant délit de bêtise :

— Simplement les guerriers Massaï ont été beaucoup photographiés par les touristes et ils en sont lassés. Que diriez-vous si, chez vous en France, des Africains vous prenaient en photo à longueur de journée, comme un objet de curiosité ?

Je me sentis terriblement stupide avec mes préjugés à caractère religieux.

— Merci de la remarque, lui répondis-je en baissant le regard, un peu honteux. Je cherchai alors à changer de sujet :

— Vous travaillez ici depuis longtemps ?

— Je donne des coups de main depuis mon enfance.

Elle était donc orpheline : un autre point que nous avions en commun.

— Vous habitez à Shimoni ?

— Non. Je loge une partie de la semaine à Wasini et l'autre à Mombasa. En fait, je suis des cours de sciences politiques à l'Université et on peut dire que ce job de serveuse paie en partie mes études. Et vous, vous êtes à quel hôtel ?

— Au Blue Lagoon, à Diani Beach.

Je lui montrai mon superbe bracelet rose en plastic, signe d'accès aux prestations "all inclusive".

— Je connais, affirma-t-elle. Très bon hôtel. Peut-être pourrions-nous prendre un verre un de ces prochains jours, si vous êtes encore là. C'est sur mon chemin.

— J'en serais ravi, mais...

— Mais ?

— Je ne sais pas combien de temps je vais encore rester dans la région.

L'Allemande la rappela à elle depuis la porte de la cuisine. Je crus alors comprendre qu'elle se prénomrait Vicky, mais n'en fus pas certain. Peut-être un diminutif de Victoria, comme le lac source du Nil qui s'étendait à l'ouest du pays.

Je la regardai s'éloigner, la mort dans l'âme.

* * * * *

Peu après quatre heures de l'après-midi, notre guide nous emmena faire le tour de l'orphelinat de Wasini. La jeune mariée dut se couvrir les jambes d'un kitenge, par respect pour la religion musulmane prédominante dans le village de pêcheurs avoisinant. En revanche, les shorts et bermudas furent tolérés pour son mari, les trois jeunes anglais et moi-même.

Après un passage aux choo – une expérience plutôt rustique en l'absence d'eau courante – notre petit groupe s'aventura à pieds en direction du centre de l'île. Nous traversâmes d'abord un pré desséché, puis passâmes devant un bâtiment ressemblant à une école. Des enfants en uniformes bleu ciel – tous vêtus de la même façon – attendaient en rang qu'un instituteur donne le signal pour entrer en classe. Un peu plus loin, un autre bâtiment semblable au premier semblait désert.

— Qu'est-ce que c'est ?, demandai-je à notre guide, en indiquant cet autre baraquement.

— Une autre partie de l'école. Son accès est interdit. Elle devrait être rénovée prochainement. Mais il faut des fonds pour ça.

— J'ai cru que le couple Ouko était riche.

— C'est ce qu'on dit, en effet. Mais il faut croire que cela ne suffit pas.

Je n'insistai pas. Le second baraquement semblait certes délabré, mais pas beaucoup plus que le premier. J'avais cependant déjà posé assez de questions dont les réponses pouvaient peut-être s'avérer embarrassantes pour notre guide. Je compris que la visite de l'orphelinat ne comprendrait que ses extérieurs et que si je voulais en voir plus, il faudrait que je revienne seul, dans un autre contexte.

Nous traversâmes ensuite le village de pêcheurs, très rudimentaire. Les maisons tenaient à peine debout. Des toits étaient percés, des murs écroulés. Des papayers avaient même poussé dans certaines ruines. Dans les moindres recoins, des chèvres et des poules chétives se baladaient en liberté. Assise à même la terre, une vieille femme broyait des fruits de baobab dans un bol en bois. La poussière se fauflait partout. Seul édifice blanc et un tant soit peu plus soigné du lieu, une mosquée érigeait son minaret vers le ciel, tel un phare éteint au bord de la falaise. Ça et là, des odeurs nauséabondes perturbaient mes narines. Décidément, l'endroit ne respirait ni la richesse, ni la santé.

J'eus beau regarder, scruter la moindre parcelle de terrain à la recherche d'indices, rien ne laissait présager que les revenus – pourtant substantiels – d'un trafic de cocaïne seraient venus à la rescousse des habitants de l'île. Quant aux disparitions, elles semblaient bien réelles – la presse locale s'en était même fait l'écho – mais rien de suspect dans le décor n'attira mon attention. Et pour cause : Mwai Ouko et sa femme semblaient avoir eux-mêmes déclenché les recherches de la police et promis des récompenses par médias interposés. Seul un passage à la vitesse supérieur – une perquisition sauvage – me permettrait donc peut-être d'orienter la seconde phase de ma mission.

Wasini renfermait un secret. C'était une certitude. L'île et le village côtier de Shimoni constituaient un bassin rêvé de gens dont personne, sauf les responsables de l'orphelinat (mais quelle belle manière de sauver les apparences), n'avait de raison de signaler la disparition. Si trafic de stupéfiants il y avait, ce ne devait être qu'une activité accessoire de Milton Mutesa. Les lieux cachaient autre chose de plus terrible. Trafic d'enfants, pédophilie, esclavagisme moderne, prostitution, trafic d'organes : toutes les hypothèses déjà avancées par la rumeur se bouscuaient dans ma tête, comme un puzzle refusant de prendre forme.

Ma conclusion fut que je devais revenir sur Wasini. Impérativement. Sans tarder. Déjà un plan se profilait dans mon esprit. En revenant sur le continent avec le dhow, j'aperçus au pied des falaises côtières une cavité à moitié engloutie par l'océan. Je l'indiquai à notre guide et

demandai :

— Qu'est-ce que c'est ?

Tout heureux de pouvoir me renseigner une ultime fois sur la géographie locale, il me répondit en souriant :

— C'est l'un des accès de la Grotte aux esclaves.

* * * * *

Durant le trajet de retour entre Shimoni et Diani, la nuit s'était abattue abruptement sur l'équateur. Arthur me ramena au Blue Lagoon vers dix-neuf heures. Je le gratifiai d'un très bon pourboire – sans aucun état d'âme, puisqu'il s'agissait d'argent caché de la BCCG – et nous convînmes d'un rendez-vous pour le lendemain à quinze heures, avec une commande spéciale de matériel.

— Je me charge de tout, patron. Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles, m'avait-il assuré en guise d'au revoir.

Les feux arrière de la Toyota s'étaient éloignés dans l'obscurité du parc, tout comme la veille à mon arrivée. Je savais maintenant que je pouvais compter sur Arthur comme sur un métronome : une véritable perle qui avait été au service de "père" vingt ans auparavant et que je recevais aujourd'hui à titre d'avance d'hoirie.

Après une douche froide et une bonne couche de lotion après-soleil, je téléchargeai les photos prises à Wasini depuis l'appareil photo sur mon natel au moyen du système Bluetooth, puis les envoyai par MMS à Louis De Bosset. Je pris soin de remettre le tout dans le coffre-fort, m'enduisis de produit anti-moustiques, enfilai un pantalon en lin et une chemise à courtes manches, puis gagnai le bar de la plage.

Une famille d'imposants babouins s'épouillant les uns les autres me dévisagea depuis la pelouse, tandis que je longeais la piscine déserte, éclairée par des spots subaquatiques. Un DJ préparait une soirée dansante vers un kiosque, repassant des tubes des années quatre-vingt, pendant qu'un serveur placide abreuvait sans compter les touristes exhibant leur bracelet. Je commandai un "malaria killer".

Sirotant mon cocktail à base de vodka, de rhum et de soda aux agrumes, je regardai la plage baignée par le clair de lune. Les beach boys – la plaie locale harcelant les touristes aux fins de leur vendre n'importe quelle babiole à des prix surfaites – avaient disparu. L'océan s'était également retiré, abandonnant des amas d'algues mortes sur le sable blanc.

Exténué par les émotions de la journée et le soleil, je m'installai à la terrasse du restaurant vers vingt heures trente. Il faisait déjà sombre comme au beau milieu de la nuit à Neuchâtel. Je jetai un coup d'œil

au buffet perverti par les goûts des touristes européens. Rien ne me tenta. Une carte annonçait la possibilité, moyennant paiement d'un supplément de cinq mille shilling kenyans, de se faire servir de la langouste.

“Au diable l'avarice !”, pensai-je. Après tout, la frayeur que m'avait causée la prise photographique de Mwai Ouko valait bien cette gratification à charge de la banque.

Durant le souper, un galago vint distraire les clients, surtout les plus jeunes. Deux enfants se battirent pour lui donner un bout de pain, que l'animal saisit des deux pattes avant, ne se retenant à la branche de l'arbre que par ses pattes arrière et sa queue. Une fois son précieux repas en bouche, il fila se réfugier dans les cimes, bien plus haut que les guirlandes d'ampoules colorées qui ornaient la terrasse d'un tronc à un autre.

De retour à ma chambre, je rallumai mon natel, qui se brancha automatiquement sur Safaricom. Après dix secondes, il sonna. C'était “père” qui me répondait par SMS. Il m'informait qu'il avait pu formellement identifier Milton Mutesa au moyen de la photo de Mwai Ouko. Quant à l'Allemande, il avait lancé des recherches en vue de l'identifier, pour l'heure sans succès.

Contrairement à la nuit précédente, je ne cogitai pas longtemps dans mon lit. J'eus une dernière et douce pensée pour la belle “Vicky” et m'endormis avant vingt-deux heures.

10.

La journée du 18 décembre fut sans intérêt jusqu'à quinze heures. En particulier, je ne reçus aucune autre nouvelle de Louis De Bosset.

Je dormis presque vingt-quatre heures, loupai sans regret le buffet du petit-déjeuner et fis quelques brasses dans la piscine. Je me laissai prendre dans des parties de waterpolo et de beach volley, et me désaltérai avec des cocktails sans alcool. Le spectacle des touristes se dorant la pilule alignés les uns contre les autres me donnait la nausée et me faisait penser aux colonies d'éléphants de mer étalant leur graisse sur les banquises de l'Arctique.

Quand enfin ma montre sonna quatorze heures, je me précipitai au buffet sur le point de fermer, me fis un sandwich au jambon sous l'œil étonné du personnel et regagnai ma chambre avec mon casse-croûte improvisé. Les choses sérieuses reprenaient.

Arthur arriva à l'heure pile et gara la Toyota devant la réception. La routine commençait à s'installer entre nous. Il me gratifia d'un puissant "jambo", avec un large sourire jusqu'aux oreilles. Je compris qu'il avait trouvé tout ce que je lui avais commandé la veille au soir.

— Tout est dans le coffre, patron. Vous voulez voir ?, demanda-t-il.

J'acquiesçai.

Rapidement, il me montra le matériel : combinaison de plongée, palmes, masque, bouteille, détendeur, petit fusil à harpon, couteau et sac étanche.

— Parfait !, confirmai-je.

La seconde virée – secrète, celle-ci – sur l'île de Wasini pouvait commencer. Le plan était rôdé dans mon esprit. Je l'exposai à mon chauffeur durant le trajet en direction de Shimoni. Je revis défiler les papayers, les bananiers, la cocoteraie, une plantation d'arbres à noix de cajou qui m'avait échappé lors des voyages de la veille, ainsi que les champs de canne à sucre. Même les ornières de la piste de terre menant de Ramisi au Paradis perdu me parurent familières.

À l'orée de Shimoni, tout changea cependant. Je me cachai au fond du quatre-quatre, de sorte qu'aucune âme du village ne me voie. Arthur avait comme consigne de garer la voiture à l'entrée principale

de la Grotte aux esclaves. À cette heure-ci, personne ne devait la garder ou si par malheur cela devait être le cas, mon chauffeur se chargerait d'éloigner le quidam sous un quelconque prétexte.

Plaqué au fond du coffre de la Toyota avec mon matériel de plongée, je ressentis les moindres défauts de la route non goudronnée. Des cris d'enfants m'avisèrent que nous avions franchi l'entrée du village. Je savais qu'il fallait maintenant compter environ un kilomètre en localité pour parvenir à mon but. Le temps me sembla long.

Soudain le véhicule stoppa net. Arthur en descendit. J'entendis des pas et le coffre s'ouvrit.

— C'est bon, patron, il n'y a personne, murmura-t-il. Mais il ne faut pas traîner.

Nerveux, il regardait de tous les côtés comme une girouette.

Je me glissai dehors de l'habacle et saisis tant bien que mal ma tenue en néoprène et mes divers outils. Mon chauffeur m'aïda à enfiler la bouteille d'oxygène au dos et me souhaita bonne chance. Par sécurité, il fut convenu qu'il ne m'attende pas. Je me débrouillerais pour rentrer à Diani en taxi ou en matatu. J'avais en effet repéré la veille un service de ces minibus desservant Shimoni. Quant au matériel, dès lors qu'il était payé par la BCCG, je pouvais en disposer librement et à ma guise, selon les circonstances. L'abandonner sur place après ma mission était une option.

Je profitai de ce que la Toyota masquait l'entrée principale de la grotte pour y pénétrer en douce. Sans m'attarder, je descendis l'escalier en fer qui conduisait dans les entrailles de la terre. Une centaine de marches me menèrent au fond du trou et lorsque je touchai le sol sablonneux de la grotte, j'entendis Arthur remettre le contact et démarrer. Tout semblait s'être passé jusqu'ici selon le plan.

Comme son nom l'indique, la grotte calcaire avait jadis été utilisée pour y stocker provisoirement les esclaves en provenance de tous les pays d'Afrique, avant de les emmener par bateau jusqu'à l'île de Zanzibar, véritable marché humain où les scheiks des pays arabes venaient négocier leur main d'œuvre. Sur les murs de la grotte, des anneaux rouillés rappelaient la condition de ceux qui y étaient enchaînés. Dans un recoin sombre, un puits d'eau semi-salée avait servi à l'époque à abreuver la marchandise humaine durant l'escale de Shimoni. Et comme dans tout déplacement de denrées périssables, on pouvait lire sur des pancartes destinées aux touristes qu'il y avait parfois eu des pertes.

Je ne m'attardai guère plus longtemps dans la salle principale, éclairée par un faisceau de lumière naturelle provenant d'une faille en amont, de peur d'y être aperçu. Repérant une petite galerie basse qui

semblait descendre en direction de l'océan, je m'y engouffrai. Je dus courber le dos pour passer, en raison de la bassesse du plafond. L'air y était frais et la luminosité de moins en moins présente. Comme mon sac étanche renfermait une torche sous-marine, j'en fis bon usage pour ma progression dans le noir, réveillant et effrayant au passage quelques chauves-souris.

Le timing de ma mission était essentiel : la nuit allait tomber d'un coup aux alentours de dix-huit heures. La traversée du chenal de Wasini m'apparaissait toutefois nettement préférable de jour. J'avais compté environ une heure pour parcourir la distance séparant la sortie immergée de la grotte de l'escalier du lodge. Le crépuscule atteindrait donc l'île plus ou moins en même temps que moi.

Parvenu à l'issue de la profonde galerie, je vérifiai mon matériel, m'assis dans l'obscurité à la seule lueur de la bouche océane de la caverne, mangeai mon sandwich, bus une bouteille d'eau et attendis environ quarante-cinq minutes avant de m'équiper. J'en profitai pour revoir dans mon esprit les moindres décors de l'île de Wasini que j'avais visités la veille, histoire de me les imaginer plongés dans la nuit.

Peu avant dix-sept heures, je quittai mon refuge en toute discrétion, par les fonds marins du chenal de Wasini. Ceux-ci étaient plus ternes que ceux du récif corallien de Kisite, mais les poissons y foisonnaient tout de même. Une ou deux fois, je vis la coque d'un dhow ou d'un matatu-boat passer lentement en dessus de ma tête. J'attendis alors quelques minutes au fond de l'eau avant de remonter en surface pour m'assurer d'un coup d'œil furtif que les courants ne me faisaient pas trop dévier de ma trajectoire initiale. Les flots de la manche étaient calmes. La traversée s'avéra finalement une formalité plaisante en soi, quand bien même son but ne le fût pas. Je touchai le pied des falaises de l'île à l'heure prévue.

J'attendis une dizaine de minutes à trois mètres de profondeur, parmi les oursins et les milliers de coquillages qui tapissaient le tour de Wasini, jusqu'à ce que le soleil se couche. Le surplomb de la falaise masquait par bonheur les bulles remontant en surface de tout regard indiscret, même si j'imaginai assez mal un autochtone s'aventurer imprudemment sur le bord friable de celle-ci. Après une heure sous l'eau – même chaude de l'océan – mes doigts commencèrent à s'engourdir, se crispant sur la poignée de mon fusil à harpon. Mon couteau, quant à lui, était attaché à la cheville et mon sac étanche flottait en marge de mon détenteur de secours.

Quand enfin il me parut que la pénombre avait suffisamment envahi la côte kenyane, je me dirigeai au ralenti vers le pied de l'escalier de béton.

Dans l'obscurité, je trouvai un peu au jugé un recoin sombre entre deux rochers pour y cacher mon matériel de plongée, à l'exception de ma semi-combinaison de néoprène – mon seul vêtement en sus de mon maillot de bain – de mon couteau solidement plaqué à la cheville et de mon petit fusil à harpon, qui n'entravait guère mes mouvements en raison de sa faible dimension. J'enfilai aux pieds une paire de baskets noires que j'avais glissées dans mon sac étanche et j'emportai également avec moi ma torche électrique sous-marine.

Harnaché ainsi à la manière d'un commando d'élite, camouflé par ma tenue aux couleurs de la nuit, je montai précautionneusement les marches de béton, puis de pierre, jusqu'au grand couvert du lodge. Tout était éteint et aucun bruit n'était perceptible à la ronde, hormis celui du lancinant clapotis des vagues contre la roche calcaire. De temps à autre, un cri animal déchirait l'obscurité, pour la replonger ensuite dans un silence à la fois pesant et reposant.

La mort semblait avoir envahi cet endroit. Aucun touriste ne dormait dans les bandas. Ceux-ci ne devaient guère être occupés très souvent au vu de leur état. Je me demandai d'ailleurs si, en dehors de ses goûters occasionnels, le lodge lui-même n'était en fait qu'une façade destinée à tromper les visiteurs. Prudemment, je passai devant la petite cabane des toilettes – les choo – presque plaqué contre le mur de celle-ci, à l'affût du moindre mouvement ou du moindre bruit suspect. Tous mes sens étaient en éveil et affûtés. L'adrénaline s'était chargée d'effacer toute trace résiduelle de fatigue.

Je me dis soudain que si je me faisais prendre en flagrant délit, je ne m'en sortais certainement pas avec une simple mise à pied de la police. Confronté à Milton Mutesa et son épouse germanique, je risquais ma vie. Rien de moins.

Mon cœur s'emballa encore lorsque je franchis la double haie de verdure et de fleurs rouges en direction de l'orphelinat et des deux baraquements faisant office d'école pour les pensionnaires du lieu. "Quelle chance j'ai eue à Sainte-Anne et Saint-Maurice !", pensai-je. Ces deux institutions ressemblaient à des palais dorés, en comparaison des constructions délabrées de Wasini. Je les avais dénigrées comme un idiot contestataire sans connaître leur équivalent africain, un peu comme un enfant européen râle par habitude sur le contenu de son assiette, alors que d'autres crèvent de faim la gueule ouverte. Mais le moment était bien mal choisi pour ce genre d'états d'âme.

Soudain, je sursautai. Un caquètement assourdissant creva le silence. Je n'avais pas vu, dans le noir, trois poules endormies dans le pré desséché et avais failli leur marcher dessus. Elles se sauvèrent en

battant des ailes, manquant de réveiller tout le village voisin. Je me plaquai contre le pied d'un gigantesque baobab et ne bougeai plus durant une bonne minute, scrutant le moindre changement d'état d'alerte des lieux.

Mais étonnamment, aucune réaction ne se produisit. J'en déduisis que les habitants de l'île étaient habitués à ce genre de soudaine excitation nocturne. Ces poules n'avaient rien des oies du Capitole.

Prudemment, je me déplaçai à nouveau en direction du premier baraquement scolaire, celui où j'avais aperçu les enfants de l'orphelinat. Comme partout ailleurs, il faisait noir à l'intérieur. Je m'approchai et risquai un coup d'œil par une vitre cassée. Une planche du parvis craqua sous mon poids. Je ne vis rien en raison de l'obscurité. Je me risquai alors vers la porte principale et en actionnai la poignée. À ma grande surprise, les lieux n'étaient pas verrouillés. Ce manque de précaution me fit dire que Mwai Ouko et son épouse n'avaient rien à cacher dans cet endroit. Je m'aventurai néanmoins à l'intérieur et allumai ma torche électrique.

L'unique pièce était une grande salle de classe, avec un tableau noir, des tables gribouillées et des chaises tenant à peine debout. Les murs étaient tapissés de documents divers, allant de la carte géographique du Kenya à la photographie du président, en passant par des affiches de prévention contre le sida. De vieux livres écornés formaient un semblant de bibliothèque au fond de la pièce.

Rapidement, j'auscultai les murs et sondai le sol par endroits, à la recherche d'une éventuelle porte ou trappe qui pourrait donner accès à une hypothétique chambre secrète. En vain. La dimension de la salle de classe semblait bel et bien correspondre à celle du bâtiment. Et aucune parcelle du sol ne sonna creux.

J'éteignis donc ma lampe et ressortis dans le pré. Un rapide coup d'œil aux alentours me conforta dans le fait que rien n'avait bougé. Je me demandai où avaient bien pu passer les gamins et le personnel de l'orphelinat. Un frisson me parcourut soudain en imaginant l'île du Docteur Moreau et les abominables expériences que Milton Mutesa pouvait conduire sur les enfants, une fois la nuit tombée. Une voix intérieure tendait à me ramener à la raison, tandis qu'une autre me susurrait qu'en ce Paradis perdu, toute éventualité était envisageable. Le rationnel comme l'irrationnel. Dans un effort de logique, je me convainquis que les enfants étaient actuellement en sécurité. Je les imaginai, soit en train de prier à la mosquée du village, soit dans un grand réfectoire en train de dîner.

Je décidai de m'intéresser au second baraquement, celui dont le guide du dhow m'avait dit qu'il devait être rénové. Traversant le pré telle une ombre furtive, je répétais les gestes opérés aux abords de la salle de classe, mais fus stoppé par la porte verrouillée. Ce constat me

donna la chair de poule. Je sentais que j'étais dans le juste. L'instinct du flic revenait.

Dégainant mon couteau de plongée, je le glissai dans l'embrasure de la porte, à hauteur de la serrure, et appuyai de tout mon poids. Dans un craquement sec, les vis sautèrent du bois et un loquet tomba au sol dans un raisonnement métallique. Une nouvelle fois, je scrutai les environs immédiats. Rien ne bougea. Aucune lumière ne s'alluma dans le village voisin.

Rengainant mon couteau, m'armant de mon fusil à harpon et poussant du pied la porte fracturée, je risquai un œil à l'intérieur. Le faisceau de ma torche électrique balaya rapidement la pièce, à nouveau unique, du grand baraquement. À l'intérieur de celui-ci, point de stock, ni de laboratoire de cocaïne. Point d'armes non plus. Ni de tables d'expérimentation médicale. La chambre – une ancienne salle de classe, vraisemblablement – présentait des points communs avec l'autre, à ceci prêt qu'il n'y avait aucun mobilier. La pièce était vide, ce qui donnait une impression d'espace encore plus grand. Ses murs étaient eux aussi tapissés de documents divers, mais les premiers que je parcourus firent l'effet d'une bombe. Cette fois, j'avais trouvé quelque chose de compromettant pour le couple Ouko.

Des coupures de presse et manchettes de journaux de tout le pays recouvraient le moindre pan de mur, se superposant parfois les uns aux autres. Il y était question de disparitions d'enfants sur toute la côte kenyane, mais plus spécialement dans le village de Shimoni et sur l'île de Wasini. On retrouvait parmi les textes toutes les indications du guide du dhow, avec les diverses thèses de la police de Mombasa. Des photos de Mwai Ouko et de son épouse – dont j'appris qu'elle s'appelait Mariana – documentaient des articles dans lesquels on pouvait lire que le couple avait dénoncé cette vague de disparitions et le laxisme des autorités de Nairobi. Manifestement, l'art de tourner la presse à son avantage était un don inné de chaque dictateur en ce monde. Et avec Idi Amin Dada, Milton Mutesa était allé à bonne école.

Parmi les articles médiatiques, j'en relevai un mis en évidence, qui semblait particulièrement jauni par le temps. Une vieille photo montrait une fillette africaine sur une civière, avec un masque à oxygène sur le visage. Elle avait été agressée d'un coup de couteau dans le ventre, alors qu'elle n'était âgée que de cinq ans. Le reste de l'article était illisible. Probablement une miraculée de cette vague d'enlèvements.

Un peu plus loin, à l'emplacement usuel du tableau noir, un immense schéma avait été tracé sur des feuilles appondues les unes aux autres. Une cinquantaine de photos d'enfants, d'adolescents et de jeunes adultes y figuraient, reliées par des traits de couleur et soulignées avec des dates et des noms. Je m'attardai sur certaines

d'entre elles et soudain, mon estomac forma une boule. Je faillis en lâchai ma lampe.

Benson Odinga et Julius Kibaki me fixaient de leurs yeux encore bien vivants, sur des portraits en noir et blanc. Leurs noms apparaissaient en toutes lettres et on pouvait y lire en marge la date du 15 novembre. Une dizaine de jours avant leur mort. Je me rappelai tant bien que mal le message d'Interpol Nairobi au sujet de ces deux disparitions. De mémoire, le jour correspondait. Et Milton Mutesa avait dû juger bon de l'écrire comme dans toutes les autres situations. Il y en avait tellement qu'il aurait été difficile pour un homme – ou même pour un couple – de se souvenir de tous les détails à fournir à la police sans prendre le risque de se contredire et ainsi s'incriminer involontairement.

Peu à peu, je me dis que je commençais enfin à comprendre le fonctionnement malade, mais terriblement rationnel de cet abominable criminel forgé par la guerre et la dictature.

Quant à l'écriture manuscrite en marge de chaque photographie, elle correspondait au jugé à celle d'une femme : Mariana Ouko paraissait donc bel et bien impliquée dans toute cette machine infernale. Elle avait dû couvrir son époux depuis le début et peut-être – probablement même – avait-elle participé à des séances de torture en Ouganda avant l'exil du couple en 1979 à la chute d'Idi Amin Dada. La fière Allemande cachait décidément bien son jeu, mais "père" avait deviné juste à son sujet.

Je poursuivis l'étude de certains panneaux muraux. Manifestement, le phénomène des disparitions s'étendait sur plus d'une dizaine d'années. Mais aucun schéma ne semblait donner d'indices sur les desseins poursuivis par le couple criminel.

Que pouvaient-ils bien faire des disparus ? Les tuaient-ils ? Sur place, ici à Wasini ? Ou ailleurs ? Les vendaient-ils ? A qui ? Pourquoi ? Prostitution, esclavagisme, pédophilie, trafic d'organe, adoptions illégales ? Aucune réponse, ni partie de réponse ne semblait figurer dans cette pièce lugubre, ce musée Grévin de la côte kenyane.

Une carte de géographie nationale attira néanmoins mon attention. Elle avait été apposée sur une planche en bois inclinée et des punaises y étaient plantées en divers endroits. Une concentration d'entre elles étaient piquées sur un endroit précis de l'ouest du Kenya, à la frontière avec la Tanzanie. La mention du célèbre parc national du Massaï Mara y figurait, en dessus de l'indication du Serengeti, la fameuse réserve tanzanienne dont il était l'appendice septentrional. Je remarquai que ces punaises pouvaient correspondre, par leurs couleurs, à celles des liens tissés sur le premier schéma avec les photographies des disparus de Shimoni et Wasini.

Un numéro de téléphone figurait en rouge sous la concentration de punaises plantées à l'endroit du Mara, avec les mentions "Simba" et "CX". Je le mémorisai.

Dans un recoin de la pièce, un drap sale semblait recouvrir un chevalet et la toile qu'il portait. Je m'en approchai.

Mais au moment où je fus sur le point de retirer le drap, la lumière de la pièce s'alluma.

Je sursautai et fis volte-face.

— Don't move !, m'intima une voix féminine déterminée, avant que je n'eusse le temps de reconnaître Mariana Ouko. Elle tenait dans les mains une carabine de chasse, dont le canon était pointé dans ma direction. J'obtempérai et restai immobile, sans pour autant lâcher mon fusil à harpon, que je réussis à maintenir caché le long de ma jambe.

— Ne tirez pas, lui dis-je calmement, en tendant ma main gauche, paume ouverte dans sa direction, en signe d'apaisement.

— Vous parlez français ?, s'étonna-t-elle, sans pour autant relâcher sa vigilance.

— Oui.

— Mais je vous reconnais ! Vous étiez ici hier, avec le groupe de touristes. N'est-ce pas ?

— C'est ça.

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

Ses questions trahissaient une extrême méfiance. La nervosité la gagnait aussi, peut-être en constatant que je parvenais à conserver mon calme en dépit de la situation qui n'était pas à mon avantage.

— Je vais vous expliquer..., commençai-je.

En réalité, je ne savais trop quoi lui dire. Tout sauf la vérité, évidemment. Mais il fallait que je trouve une explication qui tienne la route. Et rien de convaincant ne me vint à l'esprit sur le champ. J'étais fait comme un rat, pris au piège par la criminelle. C'est elle qui, devant mon mutisme, continua :

— Vous êtes venu terminer le boulot de vos petits copains, c'est cela ? Vous m'avez volé mon dossier, mais vous vous êtes rendu compte que vous aviez oublié quelque chose ? Où est-il ? Qu'en avez-vous fait ?

Je restai bouche bée. Je ne pouvais même plus jouer la comédie. Je ne savais tout simplement pas de quoi elle me parlait.

— Mais de quoi parlez-vous exactement ?, osai-je.

— Vous le savez très bien ! Vous travaillez pour lui, c'est ça ?

— Qui ça ?

Elle effectua un mouvement de charge. Je sentis que ça chauffait. Je

ne pouvais plus répondre à ses questions par des contre-questions. Sans quoi j'allais y passer. Il fallait que je lui fournisse des réponses. Et vite.

Mais avant que je ne trouve quelque chose à dire, elle jeta un coup d'œil dans le coin de la pièce où était entreposé le chevalet.

— C'est quoi, ça ?, me questionna-t-elle.

La situation devenait surréaliste. Je perquisitionnais illégalement chez elle et maintenant, elle me posait des questions sur ce que j'y avais trouvé.

“À vous de me le dire...”, envisageai-je en guise de réponse, mais je préfèrai me taire afin de ne pas mettre le feu aux poudres.

— Vous permettez ?, lui demandai-je en tendant tout doucement le bras gauche en direction du drap.

Elle acquiesça de manière hésitante, tout en me rappelant d'un geste du menton la présence du fusil qui me tenait en respect.

Lentement, je saisis un coin de la pièce de tissu et la fis glisser du chevalet, laissant apparaître un nouveau schéma photographique. Les images qui apparurent me pétrifièrent, mais provoquèrent par-dessus tout une réaction hystérique chez mon adversaire, qui se mit à hurler :

— Je savais que vous travaillez pour lui. Vous allez le payer !

Elle épaula son fusil et me mit en joue. Une balle était déjà engagée dans le canon. Ma vie allait s'arrêter si je ne réagissais pas tout de suite. Je le savais. Tout se joua en une microseconde. Me baissant d'un coup, je dégageai mon bras droit de ma jambe, pointai mon arme dans sa direction et appuyai sur la gâchette. Dans un bruit sourd, le puissant élastique propulsa la flèche sous-marine en direction de Mariana Ouko, qui la reçut dans le plexus. Sous le choc, elle fut projetée en arrière vers la porte ouverte du baraquement, se heurta violemment la tête et la colonne vertébrale contre le chambranle et retomba lourdement sur le parquet, en même temps que sa carabine. Alors que je m'y étais pourtant préparé, aucune détonation ne retentit. La propriétaire des lieux n'avait pas eu le temps d'appuyer sur la détente.

D'instinct, je lâchai au sol mon arme déchargée et me précipitai vers la criminelle à terre, repliée en chien de fusil. Je m'agenouillai et, délicatement, la tournai sur le dos et déposai sa tête sur mes cuisses. La flèche était profondément plantée entre ses deux seins. Très peu de sang entourait la plaie, mais un filet rouge suintait déjà de ses lèvres. Elle vivait encore. Les yeux mi-clos, elle regarda mon visage, comme si elle y cherchait encore et toujours des réponses.

Je compris qu'il n'y avait plus rien à faire pour elle. Pour la première fois de ma vie, je venais de tuer quelqu'un.

— Je suis vraiment désolé... je ne voulais pas cela..., commençai-je.

— Co... comment vous... appelez-vous ?, murmura-t-elle dans un effort de désespoir.

— Michaël, répondis-je.

Elle afficha un air étrangement paisible, tendant une main tremblante en direction de mon visage. Faisant appel à ses ultimes ressources, elle me caressa la joue. Puis sa main retomba mollement et elle mourut dans mes bras.

À cet instant, tout ce que je connaissais de Mariana Ouko se mélangea : je ne sus plus très bien si je venais d'ôter la vie à une criminelle ou à une sainte.

Mon regard se tourna alors vers le chevalet dévoilé, cause de ce capharnaüm. Les portraits des neuf cadres de la BCCG entouraient celui de Louis De Bosset. Deux d'entre eux – Joël Perrier et Olivier Mestre – étaient tracés d'une croix au feutre rouge. La mention "CX" figurait en grand titre du schéma photographique.

Devant cette scène, tenant encore le corps sans vie de l'Allemande dans mes bras, je me mis à pleurer. Comme un enfant.

Une réponse – un morceau isolé du puzzle – se trouvait devant mes yeux, mais elle apportait à son tour son lot de nouvelles questions. "CX", le dix en chiffre romain, l'abréviation pour écrire "Confrérie des dix". La rumeur sectaire – et calomnieuse selon mon père adoptif – me pourchassait jusqu'ici, à Wasini, ce qui n'était en soi qu'une demi-surprise. Mais les traces de l'œuvre de bienfaisance de Louis De Bosset, apparemment mise à nu par Milton Mutesa, remontaient maintenant jusqu'au cœur de la réserve nationale du Massaï Mara, à en croire les punaises piquées sur la carte géographique murale. Et une grande partie des disparitions était liée à tout cela. Dans le moment présent, mon cerveau refusa d'analyser plus avant la situation. Je n'avais pas le recul nécessaire. Mon esprit n'était plus que confusion.

* * * * *

Il me sembla que de faibles lueurs s'étaient allumées dans le village de pêcheurs. J'essayai mes larmes pour vérifier. J'en eus la confirmation, mais aucune certitude que ce fût lié au drame qui venait de se produire. Une conviction me gagna toutefois : je devais quitter Wasini sans tarder.

Délicatement, je glissai mes mains sous la tête de Mariana Ouko, la soulevai, dégageai mes jambes et la reposai sur le sol. Le corps était étendu à terre, sur le dos, emballé dans son kitenge blanc faisant office de linceul. Une auréole de sang maculait celui-ci à hauteur de la poitrine et je regardai une dernière fois la flèche érigée vers le plafond de la pièce. Il me parut inutile de l'enlever. Pour une telle opération,

j'aurais dû faire usage de mon couteau de plongée et cela aurait provoqué une belle boucherie. Je préférerais ne pas porter ainsi atteinte à la paix de la défunte, comptant d'une part sur le fait que l'eau salée ait fait disparaître toute trace compromettante durant la traversée du chenal – notamment l'ADN – et d'autre part sur le faible degré de formation de la police scientifique kenyane.

La mort de l'Allemande provoquerait certainement une vague d'émotion sur la côte, à moins que son mari ne noie le poisson. Mwai Ouko n'allait certainement pas laisser la police perquisitionner ces lieux au contenu éloquent sans en faire le ménage avant. Je comptais aussi un peu sur ce facteur.

Je laissai donc la flèche plantée dans le corps de ma victime, arrachai des murs un maximum de photos et d'informations dans la précipitation, les pliai tant bien que mal pour les enfouir dans mon sac étanche, puis éteignis la lumière principale de la grande pièce. Après un rapide contrôle de mon matériel et un ultime balayage de l'ancienne salle de classe au moyen de ma torche électrique, je quittai furtivement les lieux en direction du lodge, abandonnant derrière moi le corps sans vie de Mariana Ouko, sans même avoir tenté de refermer la porte fracturée du baraquement.

À la manière d'un spectre fondu dans l'obscurité, je me glissai sans bruit le long de la haie, des choo, de l'abri du lodge et des escaliers qui s'enfonçaient dans les eaux sombres du chenal. Seule la clarté de la lune guidait mes pas et mes gestes. Je récupérai le matériel de plongée que j'avais planqué entre deux rochers et lançai le tout dans un matatu-boat amarré au pied des marches de béton. Vu les circonstances, il n'était pas question de rentrer par le même moyen que lors de mon arrivée discrète. Néanmoins, afin de ne pas réveiller trop tôt les habitants de l'île, je m'éloignai du rivage à la rame, n'enclenchant le moteur qu'une fois éloigné du rivage d'environ deux cents mètres. Aucune lumière n'apparut sur Wasini. Le bruit sourd du deux-temps était peut-être couvert par le clapotis des vagues contre les falaises. À mi-chemin environ, je me débarrassai de tout le matériel encombrant – bouteille, détendeur, masque, palmes et fusil déchargé – en le jetant dans les flots, espérant que l'océan le fasse disparaître.

Je ne gardai sur moi que mes baskets, ma combinaison de néoprène, mon couteau de plongée attaché à la cheville et mon sac étanche renfermant notamment les précieux documents découverts à l'orphelinat.

Parvenu à une centaine de mètres du continent, je stoppai le moteur pour terminer mon trajet à la rame, dans le silence. J'abandonnai le matatu-boat sur une petite plage souillée d'algues et de déchets en tout genre que les pêcheurs de Shimoni avaient récupérés dans le chenal. Je pensai que, peut-être un jour, quelque pièce du matériel

que je venais de jeter dans les eaux sombres terminerait sa vie dans ce cimetière de métaux rouillés, de pneus, de bois pourri et de plastics divers. Je priai simplement que ce ne fût pas le cas avant que je ne quitte le pays.

À proximité du débarcadère, je volai une moto. Un jeu d'enfant. La vieille Triumph me ramena à Diani. En chemin, je pensai au dangereux Milton Mutesa. Quelle serait sa réaction lorsqu'il apprendrait le décès de son épouse ? Allait-il lui-même découvrir le corps et la disparition des preuves ? Que ferait-il alors ? Il courrait là où sont les suivantes, pour les faire disparaître. Puis il chercherait à se venger des responsables de la mort de sa femme. De Louis De Bosset et de la "Confrérie des dix" qui avaient retrouvé sa trace plus de trente ans après sa fuite de l'Ouganda. La piste des disparitions – hormis celles de Benson Odinga et de Julius Kibaki – conduisait maintenant dans le Massai Mara, à l'ouest du pays. Que pouvait bien faire l'ancien criminel de guerre là-bas ? À en juger la réaction de Mariana Ouko à la vue du schéma photographique sur le chevalet occulté, son époux ne lui avait peut-être quand même pas tout dit de ses activités. Pourtant, j'avais cru déceler dans son ton accusateur qu'elle savait que je travaillais pour le vieux PDG de la BCCG. Qu'est-ce que tout cela cachait ?

Peut-être Milton Mutesa envoyait-il les "disparus" dans un endroit sauvage du pays – la plaine du Mara – pour les utiliser comme main d'œuvre gratuite – comme esclaves – dans un laboratoire de cocaïne ou dans toute autre entreprise sordide. Mais dans ce cas, que signifiait la mention "CX" apposée à cet endroit précis de la carte de géographie, en marge du mot "Simba" et d'un numéro de téléphone ? Qu'est-ce que la "Confrérie des dix" avait à voir avec le Mara ? Encore une fois, plus les pièces du puzzle s'appondaient les unes aux autres, plus il en apparaissait de nouvelles, conférant aux œuvres en présence – humanitaire de Louis De Bosset et criminelle de l'ancien lieutenant d'Amin Dada – la dimension d'un conflit à l'échelle démesurée.

Deux personnes allaient peut-être pouvoir m'aider à progresser dans mon enquête : "père" et le fidèle Arthur.

11.

Je parvins aux abords du Blue Lagoon aux environs de vingt-deux heures. Je repérai, non loin de l'hôtel, une discothèque devant laquelle un grand nombre de motos étaient garées dans le désordre. J'abandonnai la vieille Triumph là au milieu. Une aiguille dans une botte de foin.

Je parcourus à pieds le kilomètre qui me séparait de l'entrée du complexe hôtelier. Le vigile me regarda pour tout de bon, dans ma combinaison de néoprène, mais ne me posa aucune question à ce sujet. J'anticipai, en lui disant que j'étais allé faire de la plongée avec des amis à Diani et que j'avais un peu trop prolongé l'apéro qui avait suivi. Il sourit et me demanda à voir mon bracelet d'identification.

J'exhibai mon poignet gauche et constatai que l'objet avait disparu. Un moment d'effroi me traversa. Je l'avais encore au moment de m'équiper dans la Grotte aux esclaves. J'en avais la quasi certitude. Mais après ? J'avais pu le perdre durant la traversée sous-marine. Ou en enlevant mon matériel et en le cachant une fois sur l'île. Ou lorsque j'avais pris Mariana Ouko dans mes bras. Ou sur le chemin du retour. Il y avait tant de possibilités, que cela me rassura presque.

— Oups, m'exclamai-je, réellement surpris, avant de poursuivre instinctivement en anglais :

— J'ai dû le perdre.

— Ce n'est pas bien grave, répondit le vigile. Je vais appeler la réception.

Par chance, le réceptionniste qui arriva au bout de cinq minutes fut le même que celui qui m'avait accueilli quarante-cinq heures auparavant. Il se souvint de moi, échangea deux mots avec le garde en swahili et me fit entrer dans le parc de l'hôtel.

— Vous savez, tenta-t-il de me reconforter. Vous êtes le second à qui cela arrive aujourd'hui.

J'eus envie de lui répondre : "peut-être, mais je suis le seul à avoir tué quelqu'un cette nuit". Évidemment, la phrase sarcastique demeura dans mon esprit. Une vague de tristesse, d'anxiété et de colère se leva en moi comme un tsunami naissant. Je devais regagner ma chambre

au plus vite, si je ne voulais pas m’effondrer à nouveau en pleurs devant le jeune boy.

Je savais que j’allais cogiter toute la nuit. Me coucher ne servirait strictement à rien. Je ne trouverais pas le sommeil. Il devenait primordial d’appeler “père” en priorité, puis Arthur. Je réalisai alors toute l’importance que prenait soudain le natel “fantôme” que le vieux PDG m’avait remis en vue de discussions sécurisées.

* * * * *

Hôtel Blue Lagoon, chambre cent quatorze.

La clé que j’avais récupérée à la réception tourna aisément dans la serrure et je fus accueilli par la fraîcheur provoquée par la climatisation. Je refermai la porte derrière moi et m’appuyai un moment contre celle-ci, pensif.

J’avais tué pour la première fois. C’était un cas de légitime défense – du moins, mon subconscient m’en persuada – mais cela n’avait rien à voir avec tout ce que l’on nous enseignait à l’école de police. Certes, on nous préparait au maniement des armes et à l’éventualité de devoir tirer sur quelqu’un en dernier recours, mais les conséquences psychologiques d’un tel choc n’étaient effleurées qu’en théorie. Sans encore aborder l’hypothèse qu’un être humain – fût-il le pire des criminels – puisse un jour rendre son dernier souffle dans vos bras.

Mariana Ouko avait même caressé le visage de son meurtrier, comme soulagée de ne pas mourir seule. Ce geste avait été le pire, celui que je n’oublierais jamais jusqu’à ma propre mort.

Je soupirai.

Au moment où je voulus allumer les lumières de ma chambre, un frisson me parcourut. L’intuition étrange que je n’étais pas seul dans la pièce. Peut-être une brève respiration qui avait répondu en écho à la mienne. Je m’avançai dans l’obscurité. Seule la lumière du parc de l’hôtel filtrait à travers les rideaux tirés et me permettait de percevoir le lit et la moustiquaire. Ma vision s’habitua rapidement à la nuit.

Soudain, une ombre surgit à un mètre devant moi. L’adrénaline ne fit qu’un tour. La personne que j’avais en face de moi s’était cachée dans un recoin de la chambre, à la droite du lit. Mes réflexes de self-défense se mirent en branle automatiquement. Vif comme l’éclair, je me ruai sur l’intrus, le plaquai contre le mur de la chambre, lui collai mon avant-bras gauche sous la gorge et repliai la jambe droite pour atteindre mon couteau de plongée.

— Arrêtez !, cria une voix féminine.

Relâchant la pression de mon bras sous l’effet de la surprise, j’abandonnai l’idée de dégainer mon couteau. Sans quitter mon

adversaire des yeux, ma main droite tâtonna le mur à la recherche de l'interrupteur.

La lumière s'alluma et je reconnus Vicky.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?, aboyai-je, encore sous le coup d'une violente émotion.

Elle me regarda fixement, sans savoir si elle devait avoir peur ou si elle allait rire de la situation qu'elle avait provoquée.

— Je... je voulais vous voir. Je... je pensais vous faire une surprise, balbutia-t-elle.

Pour une surprise, c'en était une !

— Qui vous a laissé entrer ?, l'interrogeai-je, encore sur mes gardes en raison des tragiques événements de Wasini (j'imaginai un instant qu'elle pût être l'envoyée vengeresse de son patron Mwai Ouko).

Elle esquissa un timide sourire et répondit, un peu honteuse :

— Un portier de l'hôtel est un ami... Il a accepté de me rendre ce petit service.

— Pourquoi ce soir ?

— Parce que vous m'avez laissé entendre que vous ne pensiez pas rester très longtemps dans la région. Et comme je rentrais d'un cours à Mombasa, je me suis dit que je pouvais...

Elle ne termina pas sa phrase, saisit tendrement mon visage entre ses deux mains et m'embrassa. Je crus que le monde s'arrêta de tourner. Mon bras retomba de sa gorge et je l'enlaçai, lui rendant son baiser. J'avais eu trop envie de ce moment et le fait que je fus passé à deux doigts de la mort me convainquit de baisser ma garde et de profiter du moment présent, sans réfléchir.

“Hakuna matata”.

Sans poser aucune question, avec des gestes sûrs, elle me retira ma combinaison de néoprène, qu'elle fit glisser de mes épaules et de mes bras sur mon abdomen, avant de m'embrasser le torse. Une onde électrique me traversa de la tête aux pieds. Je lui ôtai à mon tour son kitenge. Ses deux seins jaillirent, fermes, et entrèrent en contact avec ma peau. J'en frissonnai à nouveau. De deux coups de talon, je fis valser mes baskets sous le lit. Elle acheva de m'enlever mon habit encore humide – le couteau provoqua un petit bruit métallique en heurtant le sol en catelles – puis mon maillot de bain. Nos deux corps nus s'étendirent sur le grand lit, se caressèrent, se découvrirent, s'aimèrent. Je plongeai en elle comme si je la connaissais depuis toujours. Le temps s'arrêta. Nous avions l'éternité devant nous. Ses muscles se tendirent, vibrèrent en rythme avec ses soupirs, tandis que l'espace de ce moment magique, je mettais entre parenthèses les véritables motifs de mon voyage, pour m'envoler vers un paradis enfin retrouvé. Je redécouvris le vrai sens du mot amoureux. Pas de

questions, pas de problème.

“Hakuna matata”.

Juste une évidence qui saute aux yeux.

Elle atteignit l’orgasme sans aucune retenue, en me serrant dans ses bras à m’en fissurer les côtes. Je la suivis dans la seconde. Nous restâmes un instant immobiles, nos deux respirations haletantes concurrençant le souffle du ventilateur.

Lorsque je me retirai et me couchai à ses côtés, je ne pus m’empêcher de remarquer la cicatrice qui lui lardait le ventre de part et d’autre du nombril.

— Méthode “naturelle” de contraception, me souffla-t-elle encore tremblante, avec un sourire complice, avant d’ajouter :

— On va boire quelque chose ?

Elle n’avait manifestement pas envie d’en parler.

* * * * *

Nues comme un ver, ses formes de rêve disparurent dans la salle-de-bain. Elle me dit qu’elle désirait prendre une douche. Je restai un instant étendu, également nu sur le lit, perdu dans mon absence de pensées. Le temps d’un éclair, sa tête réapparut soudain dans l’embrasure de la porte. Avant d’entrer dans la baignoire, elle me jeta avec un large sourire :

— Au fait, je m’appelle Victoria.

Je le savais.

— Moi, c’est Mike, lui répondis-je en lui rendant son sourire.

Puis elle disparut à nouveau et j’entendis le bruit de la douche. J’en profitai pour regrouper mes affaires. La combinaison de néoprène gagna le dossier d’une chaise, tandis que – je ne sus trop pourquoi, un réflexe stupide – le couteau rejoignit le dessous de mon oreiller. La réalité devait reprendre le dessus.

Ensuite, j’enfilai un boxer Charlotte, ouvris le coffre-fort, en sortis mon natel, puis m’éloignai sur la terrasse. Appuyant longtemps sur la touche deux – un numéro abrégé – j’entendis la composition de l’appel, suivi de trois sonneries, puis enfin la voix de Louis De Bosset.

— Bonsoir, père.

— Bonne nuit, tu devrais dire, fils. Tout va bien ?

— Non, tout ne va pas bien. Mais je ne te réveille pas au moins, j’espère ?

— Tu sais que je ne dors jamais avant deux heures du matin, mon p’tit Michaël. Dis-moi. Qu’est-ce qui se passe ?

Les larmes me montèrent aux yeux.

— Je... je l'ai tuée, père.

Un blanc.

— Qui ça ? Milton Mutesa ?

— Non. Sa femme.

Un autre blanc, pesant celui-là.

Soudain, la voix usée au bout du fil se transforma en ordre clair et distinct :

— Nom de Dieu... Tu rentres tout de suite ! Par le premier avion !

Le vieux PDG ne semblait pas fâché, mais plutôt inquiet.

— Je ne peux pas, père...

— Tu ne discutes pas ! C'est devenu trop dangereux. Ta mission est terminée.

— TA mission, oui. Pas la mienne...

Il changea à nouveau de ton et se radoucit.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je ne peux pas t'en parler pour le moment. Je... je ne suis pas seul. Je te rappellerai. Je peux seulement te dire qu'ils ont envoyé la Bête pour éliminer la Confrérie des dix.

Nouveau blanc.

— Fils, je t'ai déjà dit que c'était des balivernes, cette histoire de confrérie secrète.

— Je veux parler de ton œuvre, père. De Joël Perrier, d'Olivier Mestre, de toi et des sept autres. Vous êtes tous en danger. Soyez prudents.

— Nous le sommes, Michaël, promis. Mais toi aussi, tu dois promettre de rentrer à Neuchâtel. Demain.

— Impossible.

— Ne traque pas Mutesa seul. Ne fais surtout pas cette bêtise. Tu n'en es pas de taille, mon fils.

— Je sais, père. Je sais aussi qu'il a envoyé Benson Odinga et Julius Kibaki à Neuchâtel. J'en ignore encore les raisons, mais je vais trouver les réponses qui me manquent. Au Mara.

— Où ça, fils ?

— Au Massaï Mara.

Re-blanc pesant.

— N'y va pas, Michaël ! Rentre, je t'en supplie...

Derrière moi, le bruit de la douche se tut. Je bouclai le téléphone au nez du vieux PDG, sans un au revoir. Le bruit du sèche-cheveux remplaça bientôt celui de l'eau et j'en profitai pour appeler mon chauffeur.

— Bonsoir Arthur, c'est Mike.

— Bonsoir, patron. Est-ce que tout va comme vous voulez ?

— Ça peut aller.

Je ne souhaitai pas m'étendre par téléphone sur mon voyage en solitaire à Wasini. J'ajoutai :

— J'ai encore besoin de vous...

— Je peux arriver dans vingt minutes, si vous voulez.

— Non, merci Arthur. Je n'ai pas besoin de ce genre de service dans l'immédiat. Pas pour le moment. Ce serait plutôt pour des renseignements.

— Je suis aussi là pour ça.

— Qu'évoque pour vous le mot Simba ?

Ma question parut le troubler.

— Ça veut dire "lion" en swahili, patron.

Une telle évidence...

— Et le mot Simba en lien avec le Massaï Mara ?

— Ben... c'est justement que le Mara en est plein, de lions. C'est une réserve africaine, patron.

Manifestement, pour mon chauffeur, c'était la même chose que si je lui avais demandé quel était le lien entre le mot "poisson" et l'océan. J'abandonnai cette piste pour le moment.

— OK, Arthur. Pas de problème. En revanche, j'ai un numéro de téléphone à identifier. Si je vous le donne, vous pouvez faire quelque chose ?

— J'ai des amis chez Safaricom, patron.

C'était déjà ça. Je donnai le numéro à mon chauffeur et nous convînmes qu'il me rappelle ou me réponde par SMS dès qu'il obtiendrait une identification.

— Asante sana, Arthur.

— Karibu sana, patron. À demain.

Le bruit du sèche-cheveux se tut. Vicky sortit de la salle de bain. Elle avait enfilé un peignoir de l'hôtel. Le blanc du vêtement contrastait avec sa magnifique peau foncée et faisait jaillir de ses yeux des éclats bleu argenté. Vénus aurait été jalouse de sa concurrente africaine.

Nous nous habillâmes et sortîmes en direction de la plage et du bar de l'hôtel. Celui-ci fermait à minuit. Nous avions encore juste le temps de commander des cocktails.

* * * * *

— Pourquoi es-tu venue, Victoria ?, lui demandai-je.

Sirotant son "malaria killer", elle leva les yeux de sa paille et

m'envoya une évidence à la figure.

— Parce que nous en avons tous les deux envie.

C'était un fait. Je fus heureux de constater que mon interprétation intuitive de nos échanges de regards de Shimoni et Wasini était partagée. Même si je n'avais plus connu ce genre de sentiments depuis longtemps, mon instinct amoureux ne m'avait pas trahi.

Minuit sonna, amenant avec lui son 19 décembre. Nous étions à cinq jours du vingtième anniversaire de ma "naissance", mon abandon à l'âge de cinq ans devant l'orphelinat Sainte-Anne de Genève. Le serveur nous informa qu'il fermait le bar. Avec Vicky, nous décidâmes de prolonger cette nuit magique par une balade sur le sable. J'en oubliai presque mes tourments.

Poliment mais fermement, elle renvoya en swahili un beach boys qui, nous apercevant de son feu de camp, avait cru déceler deux pigeons de touristes qui s'étaient attardés au clair de lune. Au loin, la barrière de corail dessinait un trait blanc d'écume sur l'océan.

— À qui téléphonais-tu si tardivement ?, me prit-elle de cours.

Elle avait donc remarqué. Mais qu'avait-elle bien pu entendre ? J'avais pourtant veillé à parler à voix basse sur la terrasse de ma chambre.

— À ta femme en France ?, ajouta-t-elle.

J'éclatai de rire, un peu soulagé.

— Je ne suis pas marié, Victoria.

— À ta copine, alors.

— Mais non. Je téléphonais à mon père. Enfin... mon père adoptif, je veux dire.

Elle me regarda, à la fois pleine d'amour, mais aussi un peu honteuse d'avoir pu douter de moi.

— Tu as été adopté ?, se rattrapa-t-elle.

— Si on veut. C'est un peu compliqué. Mais je suis orphelin, si c'est ce que tu veux entendre.

À sa question, je me demandai si elle avait honte de son propre statut et me dis que ma réponse aurait peut-être le mérite de nous mettre sur un pied d'égalité.

— Tu as connu tes parents ?, me demanda-t-elle.

— Non. J'avais cinq ans quand ils sont morts dans un accident de la route. Je ne m'en souviens pas.

— Mais tu n'as pas de photos d'eux ?

— Si. J'en ai vues. Mais cela ne m'intéresse pas.

Elle parut bouleversée par ma remarque.

— Mais c'est important, des parents ! Même s'ils ont été remplacés par les gens qui t'ont élevés, ils font partie de toi, de ta vie.

— Oh tu sais, ma vie n'a pas valu grand chose jusqu'à l'âge de douze ans. Avant cela, c'était l'orphelinat, puis le pensionnat. La chance est arrivée tardivement.

— Mais certains n'ont jamais cette chance-là.

Je me demandai si elle parlait d'elle-même. Je pensai aussi à Benson Odinga et Julius Kibaki, qui étaient restés orphelins jusqu'à l'âge adulte, et je me dis qu'elle avait raison.

— C'est vrai..., répondis-je évasivement. D'autant plus que j'ai failli y rester, dans cet accident. J'aurais pu mourir à l'âge de cinq ans.

Elle me sourit.

— Apparemment, tu n'en as pas gardé de séquelles, de cet accident.

— Non, si ce n'est que je ne me souviens de rien.

Elle regarda le sable, soudain triste.

— C'est mieux ainsi, crois-moi.

— Tu veux parler de ta cicatrice ?, m'aventurai-je.

Elle fit quelques pas, pieds nus dans les vaguelettes qui berçaient la plage, et regarda pensivement la lune.

— Elle est belle, n'est-ce pas ?, me dit-elle.

J'acquiesçai d'un signe de tête, mais fixai Victoria en quête d'une réponse. Elle poursuivit :

— Moi aussi, j'ai failli mourir quand j'étais petite. Un coup de couteau dans le ventre. Et la seule chose dont je me souviens, c'est la lune, ronde, blanche, dans le ciel en dessus de mon brancard.

Je réalisai soudain qu'elle devait être la fillette de la photo jaunie que j'avais trouvée dans le baraquement de l'orphelinat. Cette photo était dans mon sac étanche, mais elle était aussi gravée dans ma mémoire.

— Qui t'a fait ça ?, demandai-je. Est-ce que c'est lié aux disparitions qui frappent Shimoni et Wasini depuis plus d'une dizaine d'années ?

Elle me jeta un regard surpris.

— Tu es au courant de cela ?

— C'est le guide qui m'en a parlé hier sur le dhow, tentai-je de me rattraper.

— Ça aussi, c'est bien triste. Mais mon histoire n'a rien à voir : c'est un enfant du village qui m'a fait cela pour je ne sais quelle raison. À l'époque, les enlèvements n'avaient pas encore commencé. C'est venu plus tard.

— Il a essayé de te tuer ?

— Non. Je crois que c'était accidentel. En tous les cas, c'est ce qu'on m'a raconté.

Nous fîmes encore quelques pas dans l'eau salée, goûtant à la tiédeur de la nuit kenyane et profitant de la moindre minute passée

ensemble. Elle me prit la main et sembla l'étudier, avant de me demander :

— Tu es français, n'est-ce pas ?

— Oui.

Je lui mentis et j'en fus tout de suite rongé par le remord, mais c'était mieux ainsi. Mû par la vengeance, Milton Mutesa pourrait vouloir me traquer jusqu'en Europe.

— Les Français n'ont pas tous la peau si foncée, non ?

Je souris.

— Non, Vicky. Seul mon père était français (nouveau mensonge : il était genevois). Ma mère, quant à elle, était sénégalaise.

Elle me regarda, l'air soudain étonné.

— Tu m'as appelée Vicky ?

— Oui. C'est bien comme ça que t'as appelée Madame Ouko, non ?

Elle sourit, en comprenant d'où je connaissais son diminutif.

— C'est vrai, admit-elle.

— Et toi, Vicky, tu as connu tes parents ?

Elle me fixa pour tout de bon et éclata de rire.

— Mes parents ? Bien sûr que je les connais. Mais toi aussi, tu les connais ! Ma mère t'a servi les crabes sur Wasini et tu as réussi à fâcher mon père en le prenant en photo. Tu t'en souviens ?

Elle en riait encore.

D'un coup, le monde s'écroula autour de moi.

Je compris que ses parents étaient des criminels de guerre – elle ne devait même pas le savoir – et que je venais de la rendre orpheline de mère. Quant à son père, il ne tarderait pas à terminer sa vie derrière des barreaux en Europe, après son passage devant un tribunal pénal international comme celui de La Haye.

— Tu... tu t'appelles Victoria Ouko ?, bégayai-je.

Elle rigola à nouveau.

— Décidément, on ne peut rien te cacher !

Partie dans un fou rire, probablement à la vue de ma mine déconfite – heureusement pour elle, elle en ignorait pour l'heure la vraie raison – elle serra ma main et m'entraîna dans une course sur la plage. Ce moment aurait dû prolonger cette magie paradisiaque. Toutefois, j'étais soudain retombé en enfer, complètement perdu.

Elle m'entraîna telle une adolescente espiègle vers le parc de l'hôtel, puis vers ma chambre, qu'elle ouvrit au moyen de la clé qu'elle subtilisa dans ma poche en riant. Me poussant sur le lit, elle entreprit de me déshabiller en hâte, retira son kitenge et me domina. Je ne pensai jamais pouvoir être en érection dans ces circonstances, mais elle sut se montrer persuasive, d'abord avec ses doigts fins, puis avec

ses lèvres chaudes et douces. Je la laissai abuser de moi, m'abandonnant au plaisir charnel avec honte et dégoût. Elle me chevaucha et j'explosai en elle pour la seconde fois. Mais cette fois-ci, point d'extase ni d'amour. Juste un terrible sentiment de déchirement et de douleur. J'étais sale. Un meurtrier.

Lorsqu'enfin elle s'endormit, rassasiée, je me levai pour aller aux toilettes et vomis. Des larmes silencieuses coulèrent le long de mes joues.

Puis, je pris mon natel dans le coffre, l'allumai et en visionnai le contenu. Un message était arrivé de la part d'Arthur. Le brave n'avait pas traîné et avait dû réveiller son pote de Safaricom. Le texte était relativement bref :

“Numéro de l'hôtel Simba Lodge, Massai Mara”

* * * * *

Je ne sus pas vraiment quand je m'étais endormi, mais j'y étais finalement parvenu, après avoir ressassé et ressassé les horribles événements de la journée – dans mon esprit se mélangeaient de manière confuse l'analyse des preuves découvertes à Wasini et la scène, seconde après seconde, de la mort de Mariana Ouko – puis avoir hésité, au vu des dernières révélations de Vicky, d'obéir à mon père adoptif et regagner la Suisse par le premier avion en partance de Mombasa.

Ma décision n'était pas encore prise, lorsque sur le coup des quatre heures du matin – un coup d'œil à ma montre me le confirma – des hurlements en provenance de la chambre voisine me réveillèrent en sursaut.

Ceux-ci se turent presque immédiatement. Le silence revint. Ce n'était pas normal. Je m'assis au bord du lit et attendis un instant dans cette position, à l'affût de tout nouveau bruit. Vicky entrouvrit un œil, me regarda d'un air glauque et interrogateur, puis se rendormit aussitôt. Je crus d'abord à une dispute conjugale entre nos voisins – un couple d'Allemands en voyage de noces – mais la violence si soudaine des cris, suivie d'un silence de mort me hanta très rapidement l'esprit. À l'évidence, quelque chose clochait.

Je glissai mon boxer et mon pantalon de lin, puis risquai un coup d'œil par l'entrebâillement des rideaux. Le parc de l'hôtel semblait tranquille en apparence. Les singes devaient dormir. Je ne perçus aucun mouvement suspect. Les arbres et les pelouses n'étaient éclairés que par la réverbération lunaire, ce qui attira mon attention sur une anomalie : l'éclairage artificiel était éteint.

J'essayai d'actionner à tâtons dans le noir l'un des interrupteurs de

la pièce, mais rien ne se produisit. C'était peut-être une panne de courant, mais mon intuition – ou plus probablement le développement d'un accès de paranoïa compréhensible dû aux derniers événements de la veille – me poussa à vérifier.

Actionnant la poignée de la porte de ma chambre, je jetai un coup d'œil à l'extérieur, d'abord à gauche – rien, désert – puis à droite, d'où les cris m'avaient semblé provenir. Je vis alors un grand Africain aux cheveux tressés. Il se tenait debout devant la porte ouverte de la chambre voisine, à environ trois mètres de moi, et parlait en swahili à un compatriote que je ne voyais pas. Mon regard fut tout de suite attiré par l'objet qu'il tenait dans la main droite : la lame de sa machette était couverte de sang frais.

Horrifié, je ne pus m'empêcher une exclamation. Le guerrier Massaï tourna la tête vers moi et je reconnus la cicatrice qui barrait l'œil gauche de l'ancien lieutenant ougandais. En me voyant et en reconnaissant le touriste français de Wasini qui avait osé le photographier sans sa permission, ce dernier réalisa son erreur et, en vue de la corriger sur le champ, il se précipita dans ma direction avec l'instinct du tueur dans son unique œil valide. Déjà sa grande lame rouillée et suintante se levait au-dessus de son épaule pour me frapper.

Paniqué, je reculai dans ma chambre sans regarder derrière moi. Mes yeux écarquillés ne cessèrent de fixer cette personnification de la revanche qui s'abattait sur moi. Je glissai soudain sur nos vêtements qui traînaient négligemment au sol et retombai violemment contre le côté droit du lit. Le choc ébranla le mobilier et réveilla Victoria en sursaut. Elle s'assit d'un bloc au milieu de la couche et aperçut l'imposant Massaï arriver sur moi, sa machette en l'air. Je sentais déjà les os de mon crâne implorer sous le coup mortel, mû par la violence de la vengeance et de la haine. J'avais tué son amour et il allait tuer celui de sa fille.

Vicky hurla :

— Papa, hapana (non) !!!

Elle provoqua ainsi, sans le vouloir, la perte de son père Mwai Ouko, ainsi que la fin du terrible criminel de guerre Milton Mutesa.

Manifestement, il ne s'attendait pas à trouver sa fille dans mon lit. Il la regarda, complètement tétanisé. Cette seconde d'hésitation lui fut fatale. Ma main déjà glissée sous l'oreiller en ressortit à une vitesse fulgurante. La lame de mon couteau brilla une bref instant à la clarté lunaire perçant les rideaux et plongea sous son menton, s'enfonçant jusqu'à la garde. Sa bouche grande ouverte sous l'effet de la surprise laissa apparaître en son fond l'acier sanguinolent remontant jusqu'au cerveau.

Le corps athlétique de Mwai Ouko demeura debout, immobile durant quelques secondes. Puis les doigts de sa main droite se relâchèrent et la machette tomba sur les catelles dans un cliquetis métallique. Enfin, il émit un horrible gargouillis, s'affaissa sur le lit et fut secoué de terribles soubresauts. Le monstre était déjà mort, mais ses nerfs luttèrent encore, projetant les décilitres de sang qui s'échappaient à gros bouillon de sa bouche et de sa gorge contre les murs, les draps et sa fille hystérique.

Vicky criait en swahili à son père, qui ne l'entendait déjà plus. Comme engluée dans un cauchemar, elle tenta maladroitement de placer ses mains autour du manche du couteau qui dépassait de manière obscène à l'endroit de la pomme d'Adam, pour compresser la plaie béante et endiguer les flots rouges qui se déversaient sur le lit. Petit à petit, ses atroces hurlements se transformèrent en supplices.

Je restai un instant pétrifié, ne sachant que faire, ni dire. Je ne comprenais pas encore ce qui s'était passé, notamment avec le couple voisin d'Allemands. Celui-ci avait vraisemblablement subi le sort qui m'était réservé, à en croire le sang sur la lame de la machette et leurs cris qui m'avaient sauvé la vie.

Je trouvai la réponse dans la main gauche de Mwai Ouko, crispée sur un petit bracelet rose du Blue Lagoon. Le mien. Celui que j'avais perdu. Il avait dû tomber près du corps de Mariana à Wasini. L'ancien lieutenant avait dû le trouver en cet endroit, à côté de son amour perdu. Le nom de l'hôtel inscrit sur l'objet l'avait conduit jusqu'à Diani. Le chagrin, la douleur et la folie avaient fait le reste. Comme il lui manquait le nom du titulaire de ce bracelet, il avait dû demander à la réception quel client en avait perdu un dans la journée. Et le voisin avait eu la malchance de correspondre à cette description. Il l'avait payé de sa vie. Sa femme aussi lorsqu'elle avait hurlé. Et ils avaient sauvé la mienne par la même occasion.

Tandis que je réalisais l'horrible méprise commise par Mwai Ouko, j'entendis des pas vers la porte de ma chambre. Le complice !

Il était trop tard pour récupérer mon couteau, trop profondément enfoncé dans la tête du criminel déchu, que Vicky berçait maintenant dans ses bras en pleurant. Je me précipitai vers la porte et la refermai d'un coup sur le nouvel arrivant. Surpris, ce dernier ne put réagir à temps. Il essaya de l'enfoncer, probablement à coups de pied ou d'épaule, mais elle résista. J'eus le temps de composer le code et d'ouvrir le petit coffre-fort pour en extraire son contenu, puis le jeter en vrac dans mon sac étanche, au milieu des précieux documents trouvés à Wasini.

Je quittai la chambre cent quatorze du Blue Lagoon par la terrasse, abandonnant Vicky, perdue au milieu du grand lit dans une mare de sang, berçant le cadavre de son père.

J'enjambai la barrière en rondins de bois et voulus me diriger vers la réception, mais un comité d'accueil m'y attendait. Tapis dans l'ombre d'un buisson, torse nu et pieds nus, avec pour seuls arme et bagage mon sac étanche et son précieux contenu, j'aperçus deux colosses munis de machettes, qui devaient attendre le retour de Milton Mutesa. Et je savais qu'il y en avait un troisième, actuellement derrière la porte de ma chambre, qui avait tué le couple de jeunes Allemands. Ils étaient donc au minimum trois complices. Probablement plus. J'étais pris au piège.

Le commanditaire de la Bête et des assassinats de Joël Perrier et Olivier Mestre avait péri de ma main. Louis De Bosset, César Prince, Andy Bell, Grégory Tardi et les quatre autres cadres de la BCCG pouvaient dormir à nouveau sur leurs deux oreilles et repartir à la chasse de nouveaux criminels de guerre. Quant à moi, j'avais aussi tué les parents de la belle et douce Victoria, mon amour d'une nuit, la rendant ainsi orpheline comme je l'avais faussement imaginée à l'origine.

Mais maintenant les orphelins de Shimoni et Wasini criaient vengeance. J'étais devenu leur cible. Il me fallait fuir. N'importe où.

Le chemin de la sortie principale étant bloqué, je n'eus d'autre choix que de descendre furtivement jusqu'à la plage. Les hommes de Mwai Ouko avaient coupé l'électricité dans tout le complexe hôtelier. Le parc était plongé dans l'obscurité. Sortant des sentiers battus et profitant des moindres ombres provoquées par la clarté lunaire, j'avançai prudemment, pieds nus dans le gazon et sous les cocotiers, jusqu'à la piscine.

Soudain, il me sembla percevoir une forme humaine entre les tables du restaurant, ainsi qu'une autre vers le bar de la plage, à une quarantaine de mètres sur ma droite. Ils étaient plus que trois. Ils étaient partout. Et je n'avais aucune issue terrestre. Leur but – s'ils en avaient un – devait être de me rabattre vers la plage, pour une mise à mort sur le sable blanc de l'arène.

Dans un coup de poker – ou de folie, c'est selon – je décidai de les prendre à leur jeu. Prenant mes jambes à mon cou, je sprintai soudain entre la piscine et la plage, manquant de buter sur les transats et m'écorchant les pieds sur le muret de béton séparant la zone privée de la zone public. Des clameurs incompréhensibles s'élevèrent dans mon dos. J'étais repéré. Mais je comptais une bonne longueur d'avance sur mes poursuivants. Ne cherchant à longer la plage ni dans un sens, ni dans l'autre – car on pouvait m'attendre n'importe où – je fonçai en direction de l'océan et m'immergeai dans l'eau noire jusqu'au cou. Le bruit des vagues couvrit ma manœuvre. Je priai pour que la pénombre se charge de me voiler à la vue de mes ennemis et progressai ainsi, la tête hors de l'eau, jusqu'à la coque d'un dhow amarré à une bouée.

Par chance, la lagune était peu profonde jusqu'à la barrière de corail et je tentai de me rassurer en me disant que celle-ci devait retenir les requins.

À tout le moins les plus gros...

Sur la plage qui s'éloignait, une quinzaine d'ombres allaient, venaient, fouillaient, criaient, s'excitaient. Mon coup de bluff avait magistralement réussi jusque là. Les hommes de Mwai Ouko commençaient à s'énervier, se reprochant les uns les autres de m'avoir laissé filer. Du moins, c'est ce que je supposai au ton de leurs disputes en swahili.

Il ferait encore nuit une bonne heure, mais l'aube allait accroître la menace. Les lueurs du petit jour ne me cacheraient bientôt plus à des yeux attentifs depuis la plage. Je devais donc imaginer rapidement une issue. Je restai caché contre la coque du dhow encore un bon quart d'heure, immobile. Mes muscles commencèrent à s'engourdir.

Puis, n'apercevant plus mes assaillants, je décidai de longer la plage en direction du nord, toujours immergé jusqu'au cou à bonne distance du rivage, traînant mon sac étanche sous la surface. De temps à autre, je sentais mes pieds quitter le fond sablonneux pour se blesser sur des rochers ou des coraux, ce qui ravivait les écorchures ou en créait de nouvelles, que l'eau salée se chargeait immédiatement de me faire payer. Ça brûlait. J'imaginai alors les filets de sang suinter de la plante de mes pieds et pensai une nouvelle fois aux requins. J'avais lu une fois, quelque part dans une brochure, que les squales ne pénétraient d'ordinaire pas dans les lagons. Je priai pour que ce fût la vérité.

Après une demi-heure de lente progression, j'étais parvenu à laisser le Blue Lagoon loin derrière moi. Les hommes de Mwai Ouko n'avaient plus montré signe de vie depuis belle lurette. J'imaginai qu'ils m'observaient, amusés de voir que je me croyais en sécurité. Puis je me ravisai. Eux aussi devraient rendre des comptes pour la bavure de la chambre cent quinze, celle du couple de touristes allemands. J'en conclus donc que la prudence leur avait très certainement dicté de regagner Shimoni au plus vite.

Les premières lueurs du jour apparurent. Avant que les beach boys n'envahissent la plage et me repèrent, je décidai de regagner le rivage. Une fois passé le cliché du sable blanc et des cocotiers baignés par le lever du soleil sur l'océan, je m'engouffrai dans un chemin désaffecté et sale entre deux hôtels de luxe. Aux abords de celui-ci, je me trouvai un abri de fortune sous l'amas de tôles d'une décharge sauvage.

En dépit de la bonne température de l'océan, j'étais transit de froid. Grelotant, les extrémités creusées par les rides, je retirai mon pantalon de lin et l'essorai tant bien que mal, avant de le remettre. Puis

j'inspectai la plante de mes pieds et constatai que, par chance, les coupures n'étaient que superficielles. Le problème se situait maintenant dans le fait que je n'avais pas de chaussures. Mais je me consolai en revoyant dans mon esprit la majeure partie des Kenyans se promener pieds nus dans les rues. Hormis mon torse nu et la couleur un peu plus claire de ma peau, je ferais assez couleur locale.

Enfin, j'ouvris mon sac et en vérifiai rapidement le contenu. L'étanchéité avait parfaitement fonctionné. Les preuves de l'orphelinat de Wasini étaient au sec. Mon porte-monnaie, mon passeport, mes billets d'avion, mon carnet de vaccination et mon appareil photo aussi. Mon natel semblait fonctionner. Je m'en assurai en appelant mon chauffeur.

* * * * *

Le fidèle Arthur arriva dans les trente minutes, trouvant sans peine l'endroit que je lui avais décrit par téléphone : un cul-de-sac non goudronné et cabossé butant contre la plage de Diani, entre le Kifaru Lodge Club et le Kiboko Beach Hôtel. La volumineuse Toyota souleva des volutes de poussière dans son sillage.

L'ancien chauffeur de mon père adoptif me trouva dans un piteux état : recroquevillé en chien de fusil sous mon abri de tôle, tremblant et sanglotant. Mon pantalon de lin finissait de sécher sur ma peau, collant dans les moindres plis du tissu. Je serrais dans mes bras, à même le torse dénudé, le seul bien que j'avais pu sauver dans ma fuite : le sac renfermant les preuves découvertes à l'orphelinat.

Pour le surplus, j'avais été contraint d'abandonner mes deux bagages et le reste de mes habits, mais ce genre de détail n'avait plus d'importance. Si je devais être identifié par la police kenyane, je le serais quoiqu'il en soit par les bulletins d'hôtel du Blue Lagoon et le diminutif que j'avais donné à Vicky : Mike. Les traces de mon entrée dans le pays – passeport biométrique scanné, photographie et empreintes digitales – complèteraient le tableau. Dans le meilleur des scénarii, on me croirait mort ou disparu et la police me signifierait comme tel : une victime supplémentaire de l'attaque sauvage de touristes innocents par un gang non identifié dans un luxueux hôtel de la côte.

Mon chauffeur s'accroupit sous l'abri de fortune et, posant sa main sur mon épaule, me dit de manière réconfortante :

— Ça va aller, patron. Je suis là.

Je ne lui avais rien décrit des événements de la nuit par téléphone, mais il avait tout de suite compris que quelque chose de grave s'était produit. Comme à son habitude, il ne posa aucune question. Il me

tendit sans un mot les habits que je lui avais demandé : un t-shirt et des sandales. Je les enfilai, puis montai à l'arrière de la voiture pour me tapir sur le plancher, comme je l'avais déjà fait la veille au soir en arrivant à Shimoni.

— Où va-t-on ?, demandai-je à Arthur.

— À l'aérodrome d'Ukunda, patron, répondit-il en démarrant. Monsieur Louis m'a appelé cette nuit. Il était inquiet pour vous. Il m'a demandé de vous conduire en Tanzanie, afin de vous rapatrier en Europe depuis Dar Es-Salaam. Comme ça, vous éviterez tous les contrôles de la police kenyane.

Louis De Bosset avait décidément de la suite dans les idées. Je rétorquai :

— Mon père vous a dit ce qui s'est passé hier soir à Wasini ?

— Non, patron. Ça ne me regarde pas.

J'admirai son flegme.

— Pourquoi m'aidez-vous, alors ?, demandai-je.

— Parce que Monsieur Louis me l'a demandé. C'est aussi mon patron.

— Et si je vous disais que je suis un assassin, Arthur, comment réagiriez-vous ?

— Pas de question, pas de problème, patron. Hakuna matata.

Mon chauffeur était inébranlable. L'employé modèle qui exécute les ordres sans rechigner, sans penser aux conséquences de ses actes. Et comme il ne savait pas – il ne voulait pas savoir – il ne pouvait donner aucun détail en cas d'interrogatoire de police.

Je risquai un coup d'œil par la vitre arrière. Nous passâmes devant un supermarché, puis devant l'hôpital de Diani. Une banderole tendue en hauteur en travers de la route annonçait un concours de bodybuilders dans la discothèque de la région. Je pensai aux tueurs de Mwai Ouko : certains d'entre eux auraient pu y participer. La Toyota fila en direction d'Ukunda.

Je pensai à Victoria. Quel monstre étais-je devenu à ses yeux ? Que pouvait-elle imaginer à mon sujet ? À cet instant précis, pouvait-elle croire que son père eût voulu punir un amant de passage abusant de son statut de riche touriste arrogant ? Ridicule hypothèse et pourtant : elle ne devait pas... elle ne pouvait pas encore savoir que j'avais également tué sa mère.

Si Mariana Ouko ne m'avait pas surpris dans le baraquement de l'île, jamais nous n'en serions arrivés à de telles extrémités. Mais où avais-je fauté ? Et avais-je seulement commis la moindre erreur ? J'étais allé trop loin malgré moi et maintenant, je n'avais plus le choix. Je devais connaître le fin mot de cette histoire. Rentrer en Suisse dans la précipitation et sans obtenir des réponses

m'empêcherait de dormir à jamais. Je ne pouvais obéir à l'ordre pressant du vieux PDG.

— Je dois aller au Massai Mara, Arthur.

— Ce ne sont pas les consignes de Monsieur Louis, me répondit mon chauffeur, imperturbable.

— Dans ce cas, je ne monterai pas dans l'avion.

— Pourquoi vous voulez aller là-bas, patron ?

— Parce qu'ici, je suis précisément votre patron. Et j'ai cru que vous ne posiez jamais de question...

— Monsieur Louis sera fâché.

— Ce ne sera pas la première fois, Arthur. Et je vous promets qu'une fois ma mission terminée dans le Mara, je passerai ensuite en Tanzanie par le Serengeti pour rentrer chez moi. Comme ça, vous aurez respecté votre engagement vis-à-vis de mon père, mais avec un ou deux jours de décalage. Ça vous va ?

— C'est vous le patron..., me répondit-il de manière détachée.

La Toyota traversa le bidonville d'Ukunda, longea les grillages de l'aérodrome et franchit un contrôle de sécurité. Arthur s'exprima en swahili avec un garde, qui nous laissa passer sans encombre moyennant la remise en douce d'un billet de mille shillings kenyans. J'étais peut-être patron, mais l'argent était roi. Mon chauffeur gara la voiture à proximité d'un Piper biplace.

— Qui va le piloter ?, demandai-je.

— Moi, patron, me répondit Arthur.

Je le regardai, stupéfait.

— Parce que vous êtes aussi pilote d'avion ?

— Quand on travaille pour un diplomate suisse basé à Mombasa, alors que toute l'administration kenyane se trouve à Nairobi, y'a intérêt...

Il éclata d'un rire franc et sonore.

12.

19 décembre, huit heures trente.

Le soleil baignait déjà la côte kenyane depuis deux bonnes heures, lorsque notre Piper quitta le tarmac de l'aérodrome d'Ukunda. Après avoir décrit un cercle au-dessus de l'océan indien, Arthur mit le cap sur l'intérieur des terres. Loin sur ma droite, je vis une dernière fois la ville de Mombasa entourée d'eau. Le rivage s'agrandit au fur et à mesure de notre progression vers le ciel. Bientôt, je ne distinguai plus le détail des vagues et les dhows devinrent de minuscules points noirs au milieu de la grande étendue bleue. Tandis que notre avion prenait de l'altitude, je pris conscience du périmètre de la banlieue d'Ukunda, que je n'avais pu imaginer depuis le sol. Mais là où d'autres pays tropicaux auraient connu des jardins avec piscines à perte de vue, l'envers du décor caché à la vue des touristes prenait des allures de poussière, boue séchée et tôles ondulées. Seuls les cocotiers amenaient une touche exotique à toute cette misère.

Rapidement, le vert desséché des vastes plaines de la côte sud laissa place à une végétation plus dense aux couleurs vives que traversaient ça et là de longs chemins de terre rougeâtre.

Durant deux heures, nous longeâmes la frontière tanzanienne, d'abord en survolant le parc national du Tsavo Ouest, puis en frôlant le Kilimanjaro. Son sommet, qui avoisinait les six mille mètres, était recouvert d'un petit chapeau blanc. Les neiges éternelles fondaient à la vitesse de celles des pôles, trahissant les légendes et les chansons écrites en leur honneur. Bientôt, il ne resterait que le mince tapis des chutes saisonnières arrosant la montagne qui émergeait d'un pays plat à perte de vue, à la manière d'une île volcanique perdue au beau milieu de l'océan. Ses cendres étaient d'ailleurs la cause de la poussière qui avait envahi la réserve Amboseli, au nord-ouest.

Ce nom signifiait "poussière salée" en swahili : la même qui m'avait envahi de manière si soudaine depuis une quinzaine d'heures, dans une éruption de violence incontrôlée. Les larmes me montèrent une nouvelle fois au bord des yeux. Un orphelin avait créé bien malgré lui une orpheline. Et l'avait aimée entre les deux crimes non prémédités.

— Avez-vous pu joindre le Simba Lodge, Arthur ?, demandai-je à mon pilote.

— Comme vous me l’avez demandé, patron.

— Et... ?

— Une chambre est réservée pour vous. Trois nuits avec prolongation possible au besoin.

— Et pour vous ?

— Je dormirai avec les guides. Hakuna matata.

Je ressentis un malaise. Je lui avais pourtant dit de réserver deux chambres (la BCCG pouvait bien lui payer cela), mais il n’avait rien voulu savoir. Peut-être serait-il mieux parmi ses compatriotes, plutôt qu’au milieu des touristes. Probablement même.

* * * * *

Vingt minutes après le survol du lac Natron, notre Piper entama sa descente en direction du Massai Mara. Plus le sol se rapprocha, plus je devinai les centaines de milliers d’animaux s’ébattre et flâner au beau milieu des vastes étendues brun-vert. Les multiples petits points se transformèrent bientôt en éléphants, en buffles, en zèbres et autres gnous. Leur espace était sans commune mesure avec les quelques réserves africaines créées en Europe et qui élargissaient déjà les perspectives des zoos. Un mot essentiel les différenciait de cette réalité : liberté.

Lorsque notre avion toucha la piste en terre, isolée de nulle part, je ne fus guère rassuré. Une gazelle se mit à fuir de notre trajectoire à la vue et au bruit de notre engin. Puis, la sensation des cailloux heurtés par le train d’atterrissage, suivie de deux rebonds assez violents, me fit envisager le pire : j’imaginai déjà notre frêle appareil terminer sa course folle dans la savane, se cabrer et se briser en deux sous l’effet du choc. Heureusement il n’en fut rien. Arthur conserva son calme olympien. On eut dit qu’il avait fait cela toute sa vie.

Au fur et à mesure du freinage, ma confiance revint et lorsque la machine fit demi-tour en bout de piste pour revenir à la vitesse du pas en direction d’une place prévue pour le débarquement, je fus soulagé. Quittant le cockpit sans tarder, je fus surpris par le changement de climat. Je retrouvai l’air sec et tempéré de Nairobi, en dépit d’un soleil de plomb. Nous nous trouvions tout de même à plus de mille cinq cents mètres d’altitude.

Au milieu de cette nature à l’état pur, l’aérodrome de fortune et sa petite cahutte – un abri – en armature métallique faisaient tache. Un groupe d’une vingtaine de touristes asiatiques – des Japonais très

certainement – attendait avec une kyrielle de bagages de monter dans un petit bimoteur de Mombasa Air Safari. Ils avaient terminé leur périple aventurier et allaient s'envoler vers les luxueux hôtels de la côte kenyane, pour un repos bien mérité. Mais à titre personnel, je ne les enviais pas. La beauté sauvage du Massai Mara était incomparable à celle, artificielle, des rivages océaniques.

Dépassant les Asiatiques, Arthur me précéda vers une Jeep verte aux emblèmes du Simba Lodge. Elle était garée entre plusieurs gros véhicules quatre-quatre et des minibus, devant lesquels des chauffeurs attendaient. Le nôtre nous accueillit d'un aimable "karibu" et s'étonna de ne voir, pour nous deux, qu'un petit sac à dos en guise de bagage. Je lui fis comprendre, un peu ironiquement, que je comptais sur la buanderie de l'hôtel. Il répondit qu'au besoin, le complexe comportait une boutique de vêtements. Je me voyais déjà arborant un t-shirt des Big Five. Pourquoi pas, après tout. Me fondre dans la masse des touristes devenait une habitude.

La Jeep, aérée de toute part, prit le chemin terreux qui menait au Simba Lodge, à quelques deux kilomètres de l'aérodrome. Des impalas nous regardèrent fièrement passer, avant de retourner à leur repas d'herbes sèches, tandis que plus loin, une famille de phacochères, queues en l'air et pattes à raz du sol, prit la fuite à notre vue. Le chemin serpenta ensuite en direction d'une petite colline, en haut de laquelle des constructions se fondant dans le paysage se devinaient. Je pensai que l'architecte de notre hôtel était un génie de la nature. Il avait imité, dans sa version luxueuse, une manyatta : un village Massai.

La bienvenue au Lodge nous fut annoncée par un grand panneau de bois au nom du complexe, sur lequel campaient deux crânes de buffles. Quelques mètres plus loin, une barrière semblable à celles des hôtels de la côte était gardée par un vigile en uniforme beige. À la vue de notre véhicule, celui-ci sourit à notre chauffeur et ouvrit la route qui menait à la réception. Dans les derniers mètres sur notre gauche, je repérai des pompes à essence et des voitures tout-terrain qu'il était possible de louer. Je le fis remarquer à Arthur, qui me répondit qu'il allait se renseigner. La Jeep nous lâcha devant l'entrée, dans une sorte de rond-point de verdure, avant de repartir chercher d'autres clients à l'aérodrome.

Le Simba Lodge avait été bâti au sommet d'une colline entourée des vastes plaines du Mara. La rivière du même nom coulait en contrebas, serpentant dans la savane à perte de vue. Arthur me prévint en rigolant que je ne pourrais m'y baigner comme ce matin dans l'océan, car elle était infestée de crocodiles et d'hippopotames. Et même s'ils avaient une tête sympathique, ces derniers pouvaient se montrer très dangereux avec l'homme, plus dans l'eau que sur la terre ferme.

La réception et le hall de l'hôtel affichaient déjà à eux seuls le standing du lieu : luxueux mais naturel. Les murs et les couloirs formaient des sortes de voûtes en crépit rustique, changeant de couleurs selon les endroits. Retombant en enfance, je me serais cru un instant dans la maison des Barbapapa. De grands canapés et fauteuils irisés ornaient un salon attenant. Le personnel nous invita, Arthur et moi, à nous y asseoir un moment, le temps des formalités. Un "chai" – un thé – nous fut offert pour notre patience. Je repérai effectivement la boutique de vêtements et souvenirs, mais aussi et surtout l'offre d'un accès à Internet et la possibilité de nous faire prêter des jumelles pour le safari. Je ne savais pas encore ce que je devais rechercher, mais je me dis qu'un tel objet aurait certainement son utilité.

* * * * *

Après les formalités d'usage, nous convînmes avec Arthur qu'il irait d'abord s'installer et se rafraîchir dans ses quartiers – les appartements des guides – puis qu'il se renseignerait discrètement auprès de la direction et des employés de l'hôtel, en quête d'événements suspects ou inhabituels survenus dans la région ces derniers temps. En tant qu'indigène, mon pilote avait beaucoup plus de chance que moi de glaner ça et là de précieuses informations.

De mon côté, je fus conduit à ma chambre par un groom fort agréable et sympathique, que je gratifiai d'un bon pourboire. Très professionnel, il n'avait rien à voir avec ceux de la côte, qui étaient toujours à la recherche du moindre dollar à grappiller.

Les jardins du Simba Lodge devaient ressembler à celui d'Eden, s'il existait. Des petits sentiers de pierres taillées menaient aux chambres en contrebas, entre des allées entretenues d'arbustes, fleurs et autres cactus. De petites terrasses en étages, garnies de transats et parasols en bois, avaient été aménagées aux abords de la piscine, de sorte que chacun puisse y trouver son confort avec une touche d'intimité bienvenue, notamment pour se prélasser, lire ou admirer – avec ou sans jumelles – le sublime paysage s'animer à des dizaines de kilomètres à la ronde.

Accolées les unes aux autres, les chambres en forme de bungalows contigus descendaient en escalier le long d'un pan de la colline. De couleur gris foncé avec des barrières de balcon en bois, elles jouaient le mimétisme avec les rochers et les arbres alentours. Leur architecture singulière rappelait certaines constructions catalanes de Gaudi.

Des herbivores de toutes sortes – buffles, zèbres, gazelles, dikdik, hippotragues, koudous, gnous, kobs et topis – venaient paître à

proximité immédiate de l'hôtel. Même les hyènes pouvaient parfois s'aventurer vers les balcons. Et des panneaux rappelaient de ne pas laisser les fenêtres des chambres ouvertes en son absence, en raison des vols commis par les babouins. Mon attention fut également attirée par de superbes lézards bleus et rouges de bonne taille – vingt à trente centimètres de long – ainsi que par un groupe de majestueuses girafes au pied de la colline.

Cette avalanche si soudaine d'images féériques et sauvages avaient presque eu don de me faire oublier, le temps d'un quart d'heure magique, les raisons de ma venue dans le Massai Mara.

Après une bonne douche, je débouchai la bouteille de mousseux – italien ! – offerte en guise de bienvenue, m'en servis une coupe, puis m'étendis en peignoir sur le grand lit au centre de la pièce, la double fenêtre du balcon grande ouverte. La température était agréable, ni étouffante, ni trop froide. Juste ce qu'il fallait. Sirotant les bulles, je repassai dans ma tête le film des événements des vingt-trois derniers jours et une nuée de questions me hanta l'esprit.

À l'évidence le fin mot de cette histoire tournait autour de ce duel, ce choc des Titans opposant le Bien – représenté par mon père adoptif et son œuvre – et le Mal absolu, personnifié par le criminel de guerre ougandais Milton Mutesa. Mais au-delà de ce décor manichéen se cachaient de plus sombres réponses.

Mwai et Mariana Ouko semblaient bien avoir une part de responsabilité dans les disparitions des orphelins de Shimoni et Wasini, mais je ne comprenais pas encore – raison de ma présence dans le Massai Mara – pourquoi certains d'entre eux réapparaissaient, du moins d'après la carte géographique découverte à l'orphelinat, dans la réserve nationale. À quoi ou à qui les destinait le couple Ouko ? En retrouverais-je encore en vie, après la mort des amants diaboliques et m'apporteraient-ils enfin des réponses ? Et pourquoi donc ce numéro de téléphone de l'hôtel Simba Lodge et cette mention "CX" – faisant très certainement référence à la Confrérie des dix – en marge de cette indication géographique ? Qu'est-ce que l'œuvre de "père" – peu m'importait finalement le nom farfelu que certains lui donnaient – pouvait avoir comme lien avec le Mara ?

Tout cela n'avait pour le moment aucun sens pour moi. Je comptais un peu sur Arthur pour m'apporter des éléments de réponses.

Je repensai aussi à Benson Odinga et Julius Kibaki. Pour quels motifs Milton Mutesa les avait-il envoyés en Suisse ? Quelle était leur mission ? Probablement avortée en raison de leurs assassinats. Les deux orphelins de Shimoni étaient-ils venus appuyer la Bête dans sa tâche meurtrière ? L'avaient-ils accompagnée à Neuchâtel ou aidée à franchir les frontières, peut-être en profitant des filières clandestines pour les réfugiés ?

Si tel était le cas – ou même si la Bête avait agi seule de son côté – quelle était la logique de ne s'attaquer qu'à Joël Perrier et Olivier Mestre, et ne pas toucher aux huit autres membres de la Confrérie ? Avait-ce été un choix prémédité ou, au contraire, l'échec partiel de la mission ? Il était envisageable que celle-ci ne fût dirigée que contre les deux membres qui devaient initialement se rendre au Kenya pour traquer Milton Mutesa. Mais dans ce cas, le criminel aurait bien dû penser que "père" allait envoyer d'autres soldats pour terminer le travail. Il avait donc tout intérêt à éradiquer la Confrérie dans son ensemble et non se contenter de trancher deux têtes de l'hydre. Peut-être la Bête était-elle morte ? Je me surpris à sourire à l'idée qu'elle avait pu attraper une pneumonie après avoir arpenté les rues enneigées de Neuchâtel à moitié nue : elle n'aurait alors pas supporté le choc thermique par rapport à ici.

Peut-être la Bête était-elle rentrée provisoirement au Kenya ? La mission avait pu être reportée en raison de la mort inattendue de Benson Odinga et Julius Kibaki. Mais quel était le lien de ces deux victimes par rapport à la cocaïne ? Pourquoi les avait-on forcées à se bourrer les entrailles de cette merde ? Je n'imaginais tout de même pas trouver un laboratoire secret dans le Mara. Quoique plus rien ne m'eût étonné.

Dans cette hypothèse, j'aurais aussi pu penser que les deux orphelins de Shimoni se chargeaient du réseau de distribution à Neuchâtel. Et qui sait ? Peut-être que d'autres "employés" élevés par le couple Ouko avaient pris d'assaut d'autres villes de Suisse ou d'Europe pour y développer une vaste organisation criminelle.

Cette solution aurait au moins eu le mérite d'étayer la thèse, toujours non prouvée, de l'élimination violente et démonstrative – à but dissuasif pour les autres qui en auraient aussi eu l'idée – de concurrents indésirables par une figure de la pègre locale : l'Albanais Ibrahim Kurtaj, patron du Lacus Café. Le fameux e-mail qui m'avait été adressé le soir de la mort d'Olivier Mestre établissait en tout cas un lien avec l'établissement. Mais je ne savais toujours pas si ce message, m'invitant à m'intéresser de prêt à la Confrérie des dix, m'avait été envoyé par le banquier décédé ou par la jeune serveuse du trafiquant balkanique.

Qui pouvait avoir un intérêt à m'orienter sur cette Confrérie ? Je n'en avais aucune idée.

J'en revins à Mariana Ouko. Quelque chose – une sensation étrange – me gênait à son sujet. Le film de son décès se rembobina dans mon esprit. Le visage du Mal que j'avais pu imaginer ne lui correspondait pas. Simple naïveté de ma part. Avant d'être la femme d'un criminel de guerre, elle avait aussi été un être humain, qui s'était réveillé à l'article de la mort. Elle aurait pu m'insulter et me cracher

dessus à ce moment-là. Mais elle n'en avait rien fait. Au contraire, elle m'avait caressé le visage et ses yeux m'avaient pardonné – du moins était-il peut-être plus facile pour ma conscience de m'en convaincre. Je ne comprenais pas encore quel avait été son rôle exact dans les agissements de son époux. Et pour cause : je ne savais pas encore quel sort ce dernier avait réservé aux orphelins disparus. J'avais néanmoins acquis la certitude que sa complicité s'étendait à une part importante de l'histoire. Elle avait pris la décision de me tirer dessus au moment où elle avait vu le tableau représentatif de la Confrérie des dix sur le chevalet. Elle avait manifestement été surprise par la présence de cet objet voilé d'un drap dans le baraquement désaffecté de l'orphelinat. Donc, elle en ignorait la provenance. À l'évidence, Mwai Ouko ne lui avait pas tout dit. Elle connaissait toutefois Louis De Bosset et ses cadres, puisqu'elle m'avait accusé de travailler pour eux, raison apparente de son hystérie soudaine qui lui avait coûté la vie. Elle était donc au courant de l'existence et probablement du but de l'œuvre de "père". Et partant, de la nature criminelle de son mari.

Mais jusqu'où était-elle impliquée dans les agissements de celui-ci ? Elle avait parlé d'un dossier qu'on lui aurait volé, accusant implicitement la Confrérie d'être derrière ce fait. De quoi s'agissait-il ? De quel dossier avait-elle voulu parler ? Que pouvait-il contenir qui justifiait de le faire disparaître ?

Je devais retrouver ce dossier. Mais comment y parvenir ?

Mes dernières pensées s'envolèrent vers Victoria : ma douce et tendre Vicky. Je l'avais aimée d'une passion éphémère et je l'avais perdue tout aussi violemment. La vie était injuste. Je la traçai sans la moindre hésitation de la liste des suspects, de toute implication dans cette série d'horreurs. Elle ne savait rien des agissements criminels de ses défunts parents. J'en avais la certitude. Elle était trop nature, trop innocente pour ça.

J'étais encore amoureux, mais terriblement réaliste : j'étais devenu orphelin de ses sentiments à mon égard dès le moment où j'avais appuyé – même en état de légitime défense – sur la gâchette de mon fusil à harpon sur l'île de Wasini. Le couteau qui avait percé le cerveau de son père n'avait fait qu'accélérer un processus inévitable.

* * * * *

Je ne me rendis pas compte qu'au milieu de cette forêt d'interrogations et cette soif de réponses, j'avais vidé la bouteille de Prosecco dans la chaleur de midi et m'étais finalement endormi en peignant sur le lit.

Arthur me réveilla à la tombée de la nuit, vers dix-huit heures, et

m'apporta des habits propres et des baskets qu'il avait trouvés dans les appartements des guides. Il me fournit également une brosse-à-dents, du dentifrice, un rasoir, une bombe de mousse à raser et du déodorant. Une vraie mère poule.

Un gargouillement me rappela que je n'avais rien mangé depuis plus de vingt-quatre heures, soit depuis mon sandwich jambon-beurre de la veille au soir dans la pénombre de la Grotte aux esclaves de Shimoni. Mon ventre criait famine.

Je repris une douche, me rasai, me brossai les dents, m'habillai, puis rejoignis mon fidèle chauffeur et pilote à la terrasse de l'hôtel. Sur le chemin éclairé, j'effrayai un couple de damans – sorte de marmottes sans queue – qui détala en direction de la piscine, où un troisième buvait l'eau du bassin à la lumière d'un spot. Sur la terrasse en amont, des clients prenaient l'apéro – la Tusker faisait fureur à compter le nombre de bouteilles sur les tables – dans la nuit noire, à la seule lueur d'un feu allumé dans une grande vasque de pierre cimentée à même le sol. Un Africain en boubou orange accompagnait sa guitare d'un chant en swahili. La mélodie simple, agrémentée des mots usuellement connus des touristes tels que "jambo" ou "karibu", restait gravée dans la mémoire. Un couple d'Européens et ses deux enfants, probablement déjà là depuis la veille au soir, chantaient en chœur avec l'artiste.

Je repérai Arthur, attablé dans un coin de la terrasse en train de parler avec un autre Kenyan, éventuellement un guide. Je m'assis vers eux.

— Ces vêtements sont-ils à votre goût, patron ?, me demanda-t-il.

— Très bien, merci. Vous me présentez votre ami ?

— Raila travaille au Simba Lodge depuis cinq ans.

Je serrai la main du jeune Samburu.

— Jambo, me dit-il.

— Jambo, répliquai-je.

Je regardai Arthur, à la recherche d'une explication.

— Raila travaille à la cuisine, patron. Il ne parle que le swahili. Ni anglais, ni français. Je vais traduire.

Mon chauffeur adressa quelques mots au cuisinier de l'hôtel, puis se tourna vers moi après avoir obtenu une réponse.

— Il dit que, chaque année durant cinq ou six jours à la même période, de drôles de choses se passent au pied de l'Oloololo.

— L'Oloololo ?

— C'est l'escarpement qui sert de frontière naturelle à l'ouest de la réserve. On ne le voit pas de votre chambre. C'est de l'autre côté de la colline.

— Et qu'entend-il par "de drôles de choses" ?

Arthur dialogua une nouvelle fois avec Raila, puis traduisit :

— Ça a commencé il y a trois jours et c'est comme ça chaque soir à partir de vingt-deux heures. Il propose de nous montrer après le souper.

— OK. Remerciez-le de ma part et dites-lui que c'est d'accord.

Mon chauffeur s'exécuta et le jeune Samburu lâcha encore quelques mots en swahili avant de se lever et de nous quitter pour rejoindre la cuisine.

— Qu'a-t-il ajouté ?, demandai-je à Arthur.

— Il a dit qu'avant-hier, une femme a téléphoné pour poser le même genre de questions que nous.

— Une femme ?

— Il a juste précisé qu'elle parlait en swahili, mais avec un accent étranger.

“Mariana Ouko”, pensai-je immédiatement. Je me tus néanmoins, réfléchis un instant en regardant le feu de camp – le chanteur poursuivait son récitation – puis conclus en regardant Arthur :

— Allons manger.

— Comme vous voulez, patron.

Nous passâmes d'abord au comptoir de la réception pour demander une paire de jumelles, puis remontâmes vers la salle du restaurant, dans laquelle les clients de l'hôtel avaient déjà pris d'assaut les différents buffets : salades, cuisine européenne, spécialités indiennes, plats locaux et desserts. Le raffinement et la diversité des mets n'avaient rien à voir avec la tambouille à touristes, fade et banale, de la côte sud de Mombasa. J'agrémentai ma salade mêlée de noix de cajou et de piments verts, avant de me servir une assiette de nyama choma accompagnée d'ugali. Des fruits frais – mangues, papayes, fruits de la passion et ananas – dans une sauce légère à base de noix de coco achevèrent le succulent festin.

À vingt-et-une heure quarante-cinq, Raila vint nous chercher. Je le félicitai pour le souper. Arthur traduisit et le cuisinier me répondit avec un large sourire :

— Asante sana, bwana.

Je compris sans l'aide de mon chauffeur.

Le jeune Samburu nous conduisit ensuite, par un petit chemin de terre, sur le flanc opposé de la colline du Simba Lodge, du côté des appartements des guides. Les touristes n'étaient pas sensés venir en cet endroit, encore moins une fois la nuit tombée. Il faisait complètement noir. Nous suivîmes les pas de Raila, juste éclairés par le faisceau de sa petite lampe de poche.

Nous nous arrêtâmes sur un surplomb rocheux. En dessous, je devinai les arbustes denses qui recouvraient le versant ouest en

contrebas. Plus loin, je savais qu'il y avait les vastes étendues de la savane à perte de vue, sillonnées par la rivière Mara, mais je ne distinguais que de très vagues formes dans le paysage plongé dans l'obscurité.

Le cuisinier parla en swahili et Arthur traduisit une nouvelle fois :

— Il faut attendre ici. Normalement, ça ne devrait pas tarder à commencer.

Je pris acte et ne posai aucune question, scrutant au jugé l'horizon invisible à la recherche du moindre indice, de la moindre anomalie, mais rien ne se produisit. Trente minutes passèrent sans le signe d'une quelconque activité. J'étais sur le point de désespérer lorsqu'un petit éclair, bref et très localisé, se produisit dans le noir. Raila nous fit comprendre de son index pointé vers le lointain que le spectacle commençait.

— Qu'est-ce que c'était ?, demandai-je. L'orage ?

Arthur secoua la tête.

— Là-bas, c'est le pied de la chaîne montagneuse de l'Oloololo, patron. Ce n'est pas le ciel.

Il échangea quelques mots avec le cuisinier, puis il reprit :

— Il dit que ce sont des coups de feu.

— Des coups de feu ?

— Oui, des chasseurs.

— Des chasseurs ? Dans une réserve nationale ?

— Des braconniers, patron.

Plusieurs autres éclairs épars et furtifs provinrent du même endroit, toujours dans le noir lointain, mais aucun bruit ne parvint à nos oreilles.

— Pourquoi est-ce qu'on n'entend rien ?, demandai-je.

— C'est trop loin, patron. C'est à plusieurs kilomètres d'ici. Peut-être plus d'une dizaine. Et le vent, même s'il est faible, suffit à effacer tout écho à cette distance.

Je pris mes jumelles et les pointai dans la direction des éclairs. J'en vis encore quelques uns. Il n'y avait aucun rythme régulier entre deux coups de feu, aucun chef d'orchestre. À cette distance, cela ressemblait plutôt à une gabegie. Un massacre désordonné.

— Raila nous a dit que cela se produit chaque année à pareille époque durant cinq ou six jours. Et personne ne fait quelque chose contre ça ?

Arthur traduisit ma question au jeune Samburu, qui répondit.

— Il dit qu'il y a bien les gardes-faune de la réserve, les rangers, mais la corruption gagne aussi ce genre de personnes, surtout lorsqu'on y met le prix.

— Qui sont ces gens ?

Nouvel échange de paroles entre Arthur et Raila.

— Personne ne le sait, apparemment. Ou personne ne veut le savoir, patron.

— Et que chassent-ils ?

Mon chauffeur répercuta ma courte question auprès du cuisinier, qui répondit assez longuement.

— Il dit : tous les animaux.

— Mais encore ?

— Il dit qu'il ne sait pas, car certaines personnes chassent pour le plaisir de tuer – et elles tuent n'importe quelle bête, dans ce cas – tandis que d'autres chassent dans un but plus précis : les fauves et les zèbres pour leur fourrure, les éléphants pour leurs défenses ou les antilopes pour la nourriture.

Le trafic de l'ivoire était toujours d'actualité et je n'y avais pas pensé. Le couple Ouko utilisait-il les orphelins de Shimoni et Wasini comme chasseurs ? En tout cas, à en croire les gens de la côte, Mariana et Mwai avaient les moyens financiers de corrompre des gardes-faune du Mara, sous-payés par l'État. Une nouvelle hypothèse me vint à l'esprit : dans un tel cas de figure, le couple avait-il voulu installer ses propres pions en Europe – Benson Odinga et Julius Kibaki – pour y établir des débouchés sans passer par des intermédiaires ?

C'était évidemment chose possible. Mais à moins qu'Ibrahim Kurtaj n'ait confondu les trafics de cocaïne et d'ivoire, rien n'expliquait alors l'assassinat des deux Kenyans.

— Y a-t-il un moyen d'aller là-bas ?, demandai-je à Arthur.

— Maintenant ?, me demanda mon chauffeur, les yeux empreints de crainte. Ce fut la première fois que je le vis exprimer de la peur.

— Non, non. Demain matin.

— C'est possible, patron, me répondit-il, rassuré. Je discuterai ce soir avec les guides pour louer une voiture.

13.

Curieusement, la nuit du 19 au 20 décembre, je dormis bien en dépit de ma sieste prolongée de l'après-midi et du cortège de nouvelles questions que la soirée avait amené. Même ma dernière pensée pour le regard océanique et les cheveux d'ébène de Vicky n'avait pas fait barrage à l'arrivée du sommeil.

J'avais réglé le réveil de mon natel sur cinq heures du matin, afin de précéder les départs des touristes pour leur premier safari. L'aube était en effet le meilleur moment de la journée pour surprendre certains animaux et la luminosité était parfaite pour les photos. Du coup, les guides donnaient généralement rendez-vous à leurs clients entre six heures et six heures trente. Je voulais donc éviter que certains véhicules nous précèdent dans la région qu'il m'intéressait en particulier de visiter : les confins de l'Oloololo.

Après une douche et un petit déjeuner express, je retrouvai mon chauffeur comme convenu dans le rond-point de verdure attendant à l'entrée du complexe. Fidèle au rendez-vous, il m'attendait déjà derrière le volant d'une Jeep verte aux emblèmes du Simba Lodge, garée sous des palmiers.

— Jambo, Arthur.

— Jambo, patron. Bien dormi ?

— Très bien jusqu'à ce qu'un buffle vienne ruminer sous les fenêtres de ma chambre. Mais bon, c'était cinq minutes avant l'heure du réveil. Quel boucan ça peut faire, ces bêtes-là !

Mon chauffeur rigola.

— Vous avez meilleur temps de les rencontrer dans ces circonstances, plutôt que sur votre route. Surtout si vous êtes à pied...

J'imaginai l'un de ces cinq "big five" charger et les dégâts que son poids et sa puissance pourraient causer à un être humain : la mort à coup sûr. Nous avons beau être dans une réserve nationale sensée être sous contrôle, les animaux y demeuraient libres et sauvages, donc potentiellement dangereux. La même réflexion pouvait évidemment concerner les quatre autres "grands" – lions, éléphants, léopards et rhinocéros – aussi bien que tant d'autres, comme les guépards, gnous,

hippopotames, crocodiles, hyènes ou babouins. De ce fait, il était en principe interdit de sortir des véhicules durant le safari, sauf cas de force majeure.

Comme pour me rassurer, Arthur ouvrit la boîte à gants et exhiba un gros revolver.

— Au cas où nous avons un problème, patron...

J'approuvai avec un sourire, m'assis à côté de lui sur le siège passager avant – à gauche – et baissai la vitre. Le soleil n'était pas encore levé, mais le ciel virait déjà au gris clair. Une brume légère régnait sur les vastes plaines et la température était fraîche : moins de vingt degrés. Je fus heureux que mon chauffeur – une fois de plus – me sauvât la mise en me fournissant un pull en laine.

— Est-ce que vous avez pu louer la Jeep sans trop de difficultés ?, m'inquiétai-je.

— Aucun problème, patron. Je me suis rapidement fait quelques amis hier.

— Eh bien, vous n'avez pas perdu de temps...

— C'est comme ça ici. Hakuna matata.

Il tourna la clé de contact et démarra.

— On risque de sillonner les plaines un moment. Vous avez fait le plein ?

— À raz bord, patron. Avec ce que j'ai mis ce matin, vous pourriez même quitter le Serengeti.

Il esquaissa un large sourire. La frontière tanzanienne était aussi proche de nous que les confins de l'Oloololo, mais la réserve méridionale du pays voisin s'étendait sur une surface très largement supérieure à celle du Massai Mara, qui ne constituait de manière imagée que la pointe de l'iceberg.

Notre Jeep descendit la colline du Simba Lodge, franchit le poste de contrôle – où le garde releva notre compteur comme il devait le faire avec chaque véhicule quittant l'hôtel pour un safari, avant de lever la barrière pour nous laisser sortir – passa devant les crânes de buffles et prit la direction de l'ouest, en empruntant un chemin terreux et pentu qui quittait sur la droite l'axe de l'aérodrome.

À ma grande surprise, l'un des premiers animaux que nous croisâmes fut une lionne avec ses trois petits. À la vue de notre quatre-quatre, les lionceaux coururent ventre à terre se réfugier dans les hautes herbes jaunies de la savane, tandis que leur mère nous regarda d'un air majestueux, immobile.

Parvenu dans la grande plaine clairsemée d'acacias parasols, de buissons épineux et de termitières, Arthur emprunta les pistes menant à l'Oloololo. Des herbivores – gnous, zèbres, buffles et antilopes en tout genre – paissaient candidement par dizaines de milliers jusqu'au

bord des pistes. De temps à autre, la Jeep en faisait fuir deux ou trois qui avaient osé s'aventurer au milieu de la route. Plus rares, quelques phacochères isolés couraient entre les bêtes de plus grande taille.

Ça et là, des carcasses plus ou moins décomposées jonchaient le sol, du repas des fauves de la veille dont on reconnaissait encore les restes, aux os blanchis et non identifiables qui commençaient à s'éparpiller à plusieurs mètres aux alentours.

Après une dizaine de minutes, nous arrivâmes à la croisée en étoile de cinq chemins. Au centre du carrefour se trouvaient des panneaux indicateurs. Arthur suivit la piste qui menait à Oloololo Gate. La tête tachetée d'une hyène apparut timidement d'un conduit de béton qui passait sous le chemin terreux. Mon chauffeur expliqua qu'il s'agissait d'un drainage destiné à aiguiller les eaux de pluie vers la rivière Mara.

Bientôt, la végétation devint beaucoup plus dense et plus verte. Le nombre d'arbres s'accrut rapidement pour nous voiler la vue de l'horizon.

— Nous arrivons vers les berges du Mara, dit Arthur.

Deux grues couronnées s'envolèrent, tandis qu'une famille de babouins traversa la piste dans leur direction, un petit accroché sous le ventre de sa mère.

— C'est encore loin ?, demandai-je à mon chauffeur.

— Une petite demi-heure, patron.

Nous longions la rivière depuis environ cinq cents mètres, lorsque la Jeep s'arrêta net, face à un nuage de poussière. Sur notre droite en contrebas, quatre ou cinq hippopotames flemmardaient dans les eaux troubles. Un gigantesque crocodile – cinq mètres de longueur au jugé – dormait sur l'autre rive. Sa couleur se confondait presque avec celles des herbes et du sable.

— Qu'est-ce qui se passe ?, interrogeai-je Arthur en fixant le nuage beige devant nous.

Il prit des jumelles, scruta l'autre berge en amont et les reposa sur ses genoux.

— C'est un crossing, patron. Nous devons attendre ici quelques minutes, sinon nous risquons l'accident.

— Un crossing ?

— Un troupeau de gnous qui traverse le Mara. C'est un événement stressant pour ces bêtes. Elles s'emballent et si nous avons le malheur de nous trouver en travers de leur route à la sortie de l'eau, je ne donne pas cher de notre voiture.

Je pris les jumelles à mon tour et observai dans la direction de la poussière. Ils étaient des milliers, des dizaines de milliers même, sur la berge opposée, à s'être regroupés en cet endroit. La marée animale remuait comme une foule en délire. Les premiers, poussés vers l'eau

par les suivants, hésitaient néanmoins à s'y lancer, peut-être en raison des rapides en aval, peut-être à cause des crocodiles à l'affût ou peut-être pour les deux motifs. Soudain, un gnou osa. Avait-il seulement le choix ? Il se jeta dans le courant et se mit à nager vers l'autre rive, bientôt suivi par un second, puis un troisième. Et des dizaines, des centaines, puis des milliers les imitèrent, comme pris dans un entonnoir. La largeur du troupeau se resserrait en un seul endroit de la rivière, ce qui provoqua rapidement un bouchon. Affolés, les animaux commencèrent à se sauter les uns sur les autres pour traverser au plus vite le Mara. La ligne brune formée en travers des flots se déplaça gentiment en aval, vers les premiers rapides. Déjà des bêtes inanimées, noyées ou assommées, allaient servir de petit déjeuner aux reptiles qui les attendaient en contrebas.

— Combien de temps ça peut prendre ?, demandai-je à Arthur.

— Oh, un quart d'heure, une demi-heure, une heure. Peut-être moins, peut-être plus. On ne peut pas savoir à l'avance s'ils vont tous passer ou si une partie va rester de l'autre côté. Normalement, c'est la fin de la saison où ils sont sensés émigrer vers le Serengeti. Mais la nature n'est pas toujours très mathématique.

Je dirigeai mes jumelles vers les escarpements de l'Oloololo. Le soleil levant atteignait déjà ses sommets. D'ici peu, il baignerait également la savane de ses rayons et nous pourrions alors retirer nos pulls en laine.

— Vous savez où on doit aller exactement, Arthur ?

— Plus ou moins. Raila m'a expliqué comment nous rendre à l'endroit des coups de feu. Ce n'est plus très loin, mais c'est un terrain où il faut sortir un peu des sentiers battus avec la voiture, ce qui n'est en principe pas trop toléré par les gardes-faune. Il faudra veiller à se montrer discrets, patron.

— On y veillera, ne vous en faites pas.

Je regardai à nouveau la rivière. Le "crossing" s'était maintenant déplacé en aval des rapides et semblait plus facile en cet endroit. Mon attention fut attirée par un jeune gnou, les cornes non encore recourbées, qui était immobilisé dans la gueule d'un crocodile. Les lois de la nature étaient impitoyables. Pas de place pour les plus faibles, qu'ils le soient en raison de la maladie ou de l'âge. Proies faciles, ils étaient les premières cibles des échelons suivants de la chaîne alimentaire. Voir ainsi des animaux courir à leur propre mort, mus par un instinct presque suicidaire, me bouleversa.

Bientôt, l'intensité de la marée animale s'amenuisa. Arthur redémarra. Nous quittâmes les rives du Mara et roulâmes une dizaine de minutes.

— Qu'est-ce que c'est ?, demandai-je en pointant mon index en

direction d'une nuée d'oiseaux qui semblaient décrire des cercles vers le pied des versants verdoyants de l'Oloololo.

— Des vautours, patron. Ce sont des charognards. S'ils sont là, c'est qu'il y a des restes de nourriture au sol. Ça pourrait correspondre à la zone des coups de feu. Je vais tenter de m'en approcher.

— Pourquoi l'herbe est-elle beaucoup plus verte là-bas ?, lui demandai-je.

— À cause des incendies allumés par les rangers. Le problème vient des Massaïs, à l'origine. Les bergers de la tribu utilisent cette méthode pour offrir des pâturages de meilleure qualité aux troupeaux. Mais le hic, c'est que les bêtes sauvages de la réserve s'en sont rendu compte et ont commencé à émigrer au-delà des frontières du Mara, suivies par les prédateurs. Du coup, les gardes-faune ont allumé des feux à leur tour pour retenir les animaux dans la réserve et éviter ainsi des accidents avec les populations locales.

La Jeep avait quitté les berges du Mara pour se diriger vers le pied de la basse chaîne montagneuse. La végétation se clairsema, laissant de nouveau place à la savane et ses acacias parasols. Nous croisâmes d'abord un couple d'autruches, puis une famille de pachydermes – deux éléphants adultes et un éléphanteau – et enfin une girafe accompagnée d'un girafon. La démarche de ces derniers animaux m'interpella tout particulièrement, avec leur façon de déplacer de manière coordonnée les deux pattes d'un même flanc.

Derrière le long cou tacheté de la femelle girafe se devinait, dans le feu du soleil orangé, une forme poilue et inerte à cheval sur la branche d'un arbre, à trois ou quatre mètres du sol.

— Qu'est-ce que c'est ?, demandai-je, intrigué, à mon chauffeur.

— Un cadavre de topi ou d'impala, monté là-haut par un léopard.

Je regardai aux alentours, à la recherche du grand prédateur, mais ne vis rien. Arthur ajouta :

— Il n'est pas facile d'apercevoir ce genre d'animal la journée, car il vit et chasse essentiellement la nuit.

Déçu un instant, mais repensant rapidement au but initial de mon safari improvisé, je m'aperçus soudain que nous étions parvenus au pied de l'Oloololo. Les vautours que nous avions vu tournoyer de loin dans le ciel se trouvaient là, au sol devant nous, à dix mètres de notre véhicule.

* * * * *

La scène aurait pu s'intituler ironiquement "le chacal et les quarante vautours". Nous étions à quelques cinq cents mètres en amont de la

piste la plus proche, celle qui longeait la base de l'escarpement. Aucun touriste, ni aucun guide officiel d'un hôtel ou d'un campement ne prendrait le risque de s'aventurer si loin des tracés autorisés.

Le spectacle qui se déroulait devant nous était surréaliste. Un chacal, guère plus grand qu'un renard de nos contrées, dévorait les restes d'une carcasse, tandis qu'une quarantaine de vautours parfaitement immobiles attendaient sagement leur tour. Ainsi allait le monde animal dans la savane. Les prédateurs chassaient et mangeaient les premiers. Les chacals profitaient ensuite des restes et les vautours achevaient le festin jusqu'à ne laisser plus que les os, que les insectes se chargeaient enfin de blanchir.

J'avais vu, en moins de deux heures, une vingtaine de carcasses de zèbres, de gnous et de gazelles, à divers stades de décomposition. La nature me les avait jetées à la figure comme tant d'images de la réalité sauvage de l'Afrique.

Mais les restes de chair déchirée, d'organes mis à nu et de sang à moitié coagulé qui nous barraient la route dépassaient l'entendement : ils étaient humains.

— Nom de Dieu..., lâchai-je, estomaqué.

Arthur avala sa salive avec difficulté.

— C'est vous qui le dites, patron...

Nos regards restèrent figés une éternité sur le film d'horreur tourné à quelques mètres de nous.

Le cadavre semblait relativement frais – de la veille au soir, je le compris rapidement – mais il était déjà totalement méconnaissable. Il était si dépecé, démembré et dévoré que l'on ne pouvait affirmer ni son sexe, ni son âge, ni sa taille. Son visage était tourné vers le sol et ce fut sans doute une bonne chose pour nous. Ses cheveux crépus, courts et souillés pouvaient faire penser à un homme plutôt qu'une femme. Mais ce qui me choqua le plus fut sa main droite, seule partie encore plus ou moins intacte du corps. Elle était petite et de couleur foncée : un enfant africain.

D'un coup, je mesurai soudain toute l'ampleur de l'atrocité dont avait été capable le défunt Milton Mutesa, probablement nostalgique des crimes affreux perpétrés en Ouganda durant le règne d'Idi Amin Dada : les orphelins disparus de Shimoni et Wasini étaient destinés à devenir les proies de chasses à l'homme organisées en plein cœur du Massai Mara.

Jusqu'où les autorités kenyanes responsables de la réserve étaient-elles impliquées ? N'avaient-elles fait que fermer les yeux sur ce qu'elles croyaient constituer le braconnage de quelques bêtes sauvages – le temps de cinq à six misérables jours par an à la même période – en échange de bons pots-de-vin ? Fallait-il maintenant les

avertir de leur erreur de jugement ?

J'en conclus que non : c'était trop tôt. Je ne détenais pas encore toutes les cartes en main. Les preuves allaient disparaître grâce aux charognards. Il me fallait le bourg avant d'alerter l'administration et l'opinion publique. Ce d'autant plus que des personnes non encore identifiées poursuivaient l'œuvre diabolique de l'ancien lieutenant ougandais après sa mort.

Je descendis de la Jeep, nonobstant le conseil inverse d'Arthur, et me dirigeai vers les restes du cadavre. Mû par la promesse qu'il avait dû faire à mon père adoptif de me protéger, mon chauffeur descendit après moi, peu rassuré, le gros révolver à la main. Il tira un coup de feu en l'air, ce qui me fit sursauter, mais eut surtout pour effet de faire s'envoler les vautours. Quant au chacal, il se décida à détailler à son tour, après m'avoir montré sa désapprobation en retroussant ses babines et en exhibant ses canines tachées de sang.

Une fois les charognards écartés, je m'approchai en dessus du corps et pris quelques photos de la scène sordide à titre de preuves, puis remontai dans le quatre-quatre au grand soulagement d'Arthur.

— Nous devons savoir qui se cache derrière tout ça et quelle est l'ampleur de ce phénomène, dis-je à mon chauffeur avant qu'il ne redémarre. Nous reviendrons donc ici ce soir.

Il me regarda pour tout de bon, comme si je venais de lui annoncer un voyage imminent sur la lune.

— Juste nous deux, patron ?

— Juste nous deux, Arthur.

Il ne parut guère enchanté à cette idée, mais comprit qu'il n'avait pas vraiment le choix. J'étais déterminé à découvrir la vérité, quoiqu'en pensât Louis De Bosset.

14.

Le 20 décembre peu avant dix-huit heures, notre safari nocturne débuta, après un retour matinal encore sous l'effet du choc et un après-midi à s'en remettre, entre sieste et farniente au bord de la piscine. Il nous fallait rejoindre les confins de l'Oloololo à la tombée de la nuit, juste entre le moment où il ferait assez sombre pour que l'on ne voie plus notre Jeep à bonne distance, mais pas trop tout de même afin que l'on puisse encore apercevoir le chemin non balisé sans enclencher les phares.

Déjà la température redescendait en dessous des vingt-cinq degrés. Arthur et moi avions prévu nos pulls en laine, ainsi qu'un thermos de café et des biscuits "volés" au buffet des quatre heures. Le revolver de gros calibre Smith & Wesson était aussi du voyage, avec six balles dans le barillet et une boîte de trente cartouches de réserve dans la boîte à gants.

Nous réempruntâmes la même route que ce matin, descendant la colline du Simba Lodge, puis traversant la vaste plaine en direction de la rivière, pour longer la rive ouest du Mara et remonter enfin vers l'escarpement. La savane s'endormit au fil de notre périple, laissant petit à petit place à l'obscurité et d'autres formes de vie.

Dans les dernières lueurs du crépuscule, des nuages de pluie apparurent au sud à l'horizon, du côté de la Tanzanie. Des rais rosacés traversaient la voûte céleste gris foncé en diagonale jusqu'au sol.

— Ça ne devrait pas venir jusqu'ici, patron, tenta de me rassurer mon chauffeur.

— Fasse le ciel que vous ayez raison, Arthur.

— Le vent est faible et pour l'instant, il ne souffle pas dans notre direction.

Je regardai frémir les branches d'un acacia parasol. Il avait raison. Pour le moment.

— Et si ça changeait ?

— Alors il nous faudrait quitter l'Oloololo au plus vite pour regagner la plaine, patron. Car des torrents d'eau et parfois de boue peuvent se former en certains endroits de la montagne, pour se jeter

dans le Mara. C'est d'ailleurs pour ça que les indigènes ont construit des drainages dans la savane.

Nous passâmes sur le chemin où nous avions trouvé le corps de l'enfant. Il ne restait de lui – et des preuves – que quelques os épars. Les charognards s'étaient remis au travail après notre départ, nettoyant la scène de crime comme bien d'autres auparavant. Les "braconniers" n'avaient pas choisi une réserve pour rien : la nature les aidait à effacer toute trace de leurs atrocités.

Nous montâmes une cinquantaine de mètres plus haut avec le quatre-quatre, jusqu'à un fourré d'épineux assez grand pour y dissimuler en partie notre engin. De là, nous pensions avoir une bonne vue sur l'ensemble de la région potentiellement touchée par les coups de feu.

Dans la manœuvre, Arthur manqua de rouler sur un second corps – d'adolescent, celui-là – tombé à la renverse dans les buissons. Ces derniers devaient l'avoir partiellement protégé des bêtes sauvages. Déjà à moitié décomposé, on pouvait apercevoir dans son dos deux impacts de balles. Des points d'entrée. La proie fuyait son chasseur lorsque celui-ci l'avait lâchement abattue. Et un troisième projectile l'avait achevée dans la nuque, vraisemblablement à bout portant au vu du rond noirci de poudre sur les bords de la plaie. Une douille de neuf millimètres parabellum gisait à moins d'un mètre des pieds de la jeune victime.

Nous étions en pleine zone de conflit unilatéral. Les monstres allaient arriver. Nous n'avions plus qu'à les attendre, sans savoir exactement à quelle menace, ni à quelle force de frappe nous nous exposions. Un exercice d'improvisation.

Dans mon esprit, j'avais plus ou moins décidé que s'ils n'étaient qu'une poignée, j'opterais pour la colère de Dieu – le Smith & Wesson et mon entraînement me suffiraient à régler leur compte à une demi-douzaine de personnes environ – mais qu'à l'inverse, s'ils devaient être une armée, je me contenterais de photographier en flagrant délit des scènes abominables, tout en priant que nous ne soyons pas repérés.

Arthur sortit le café et les biscuits. Ce fut notre seul repas du soir – et peut-être le dernier. Dans l'obscurité devenue quasi complète, nous attendîmes le déluge de feu s'abattre sur la région.

* * * * *

D'une précision presque suisse, deux véhicules tout-terrain arrivèrent à l'approche des vingt-deux heures. Outre leurs phares avant, ils étaient tous les deux équipés de cinq projecteurs placés en rang d'oignons sur le pavillon. En provenance de l'Oloololo Gate, la

Jeep et le pick-up Land Rover grimpèrent dans notre direction. À distance, leur puissant éclairage m'empêchait de voir plus de détails et moins encore le nombre de personnes qu'ils transportaient.

Mon cœur ne fit qu'un tour dans la poitrine. À ma droite, Arthur resta muet, crispé et figé sur l'étrange ballet de faisceaux lumineux qui grandissait à vue d'œil. Le spectacle macabre commençait.

Je vérifiai professionnellement le Smith & Wesson et le contenu de son barillet. Aucun problème de ce côté-là.

— Ils montent vers nous, patron. Ils ne s'arrêtent pas, murmura mon chauffeur, tétanisé.

— Calmez-vous, lui répondis-je, guère plus rassuré quant au fait que nous n'avions pas commis une erreur stratégique d'emplacement.

Je ne quittai pas une seule seconde des yeux les deux monstres de tôle en approche, prêt à faire feu sur les "chasseurs" et à donner l'ordre à Arthur de mettre le moteur en marche pour fuir à pleine vitesse et à l'aveuglette à travers la savane.

Nous retînmes tous les deux notre respiration.

Ils arrivaient à soixante mètres en contrebas.

Cinquante mètres.

Quarante mètres.

Les deux véhicules freinèrent soudain.

Les moteurs stoppèrent.

Nous avions vu juste.

Nos regards se croisèrent un instant et un ouf de soulagement traversa l'habitacle de notre Jeep. Les deux quatre-quatre s'étaient immobilisés à l'endroit prévu et apparemment, leur puissant éclairage n'avait pas fait reluire notre carrosserie dans la nuit. Notre mimétisme sur fond de buissons épineux semblait à première vue efficace.

Placés légèrement en amont et en surplomb, nous n'étions plus éblouis par les phares et les projecteurs, et arrivions maintenant à distinguer certains détails dans la pénombre, à l'arrière d'une des deux voitures ennemies. Le pick-up transportait sur sa plateforme une cage aux barreaux d'acier, usuellement destinée au transport des fauves. À l'intérieur de celle-ci, des silhouettes indéfinies semblaient y être entassées les unes contre les autres : les nouvelles proies humaines.

De manière presque coordonnée, les portières des deux véhicules s'ouvrirent, laissant sortir les "chasseurs", dont on devinait qu'ils étaient armés de fusils. Ceux-ci étaient automatiques, modernes et montés de lunettes thermiques avec visée laser. Les monstres étaient revêtus d'habits militaires : des tenues de camouflage aux teintes gris-beige, comme celles des soldats américains en Irak. Ils portaient des cagoules noires. Remonté sur leur front, un appareil de vision nocturne attendait sagement le début des hostilités.

Aucun ne parlait. Chaque geste semblait bien rôdé.

Deux “braconniers” se dirigèrent vers l’arrière de la Land Rover et ouvrirent la cage, tandis que deux autres tenaient déjà en respect les prisonniers dans la ligne de mire de leurs armes. Cinq Africains sortirent l’un après l’autre d’entre les barreaux d’acier.

Après l’opération, un cinquième tortionnaire replia la cage métallique sur elle-même et la rangea au fond de la plateforme du pick-up.

Les cinq futures victimes furent placées une à une, de manière à les aligner dans le faisceau des phares de la Jeep, face à la lumière. Aveuglées, elles ne comprenaient manifestement pas ce qui leur arrivait. Leur captivité les avait effrayées, mais ce qui allait arriver maintenant était bien pire. L’interrogation et la peur se lisaient sur les visages illuminés des deux enfants et trois adolescents. Les deux premiers ne devaient guère avoir plus de dix ou douze ans.

Des orphelins que personne ne réclamerait.

— Qu’est-ce qu’on fait ?, demandai-je à haute voix, adressant toutefois plus la question à moi-même qu’au pauvre Arthur qui semblait terrifié.

— Rien, patron. Rien, je vous en conjure ! On attend et on se casse d’ici, ni vu, ni connu.

La solution était lâche, mais sensée. Nous n’avions qu’un seul révolver à six coups pour les deux, contre une dizaine – peut-être plus – de fusils automatiques. David contre Goliath. Nous allions donc assister au massacre de jeunes êtres humains sans lever le petit doigt, tapis dans l’ombre. Mais au moins, nous resterions vivants pour le dénoncer.

Un bourreau masqué s’approcha du groupe apeuré et, toujours sous la surveillance des autres, détacha les liens qui entravaient les mains des cinq jeunes proies. Elles étaient maintenant libres... de mourir.

L’un des chasseurs – le plus balèze et apparemment le chef – fit un pas en avant, regarda ses futures victimes et cria soudain :

— Now run, negros !

Les cinq garçons le regardèrent pour tout de bon, comme s’ils ne comprenaient pas ce qu’on leur voulait, ne sachant s’ils devaient obéir ou non.

— Run !, répéta le chef en hurlant.

Mais aucun n’osa courir.

Alors, le “chasseur” fit un mouvement de charge, pointa son fusil en direction du visage du plus jeune – celui auquel j’avais donné dix ans environ – et fit feu. La petite tête éclata en lambeaux de chair et de sang dans le faisceau des phares et l’acte provoqua ce que son auteur attendait manifestement : les quatre autres, médusés un bref instant,

détalèrent comme des lapins dans le noir, disparaissant de manière désordonnée dans les herbes et les fourrés aux quatre vents.

Le rire sonore du chef éclata dans l'obscurité. Les autres "braconniers" lui firent rapidement écho, jusqu'à ce qu'il y mette un terme d'un geste impératif du poing levé, en concluant :

— Messieurs, que le sport commence !

À côté de moi, Arthur venait de vomir son café et ses biscuits sur le volant de la Jeep. Quant à moi, je restai paralysé, non seulement par l'horreur de la scène que je venais de vivre en direct, mais également par la langue qu'avait employée l'assassin.

Il s'était exprimé en français.

Et j'avais cru reconnaître sa voix.

* * * * *

À travers le pare-brise de notre Jeep, dans laquelle une odeur de vomi envahissait maintenant le moindre espace, j'observai fixement le petit corps d'ébène, tombé au sol dans le spectre des phares, inerte, un trou béant à la place de la figure. Un torrent de sang s'en échappait, se mêlant aux herbes sèches et pilées, tandis qu'un filet de fumée fuyait encore du canon de l'arme.

Lâchement, j'avais laissé cet assassinat se produire, alors que peut-être j'aurais pu l'éviter. Ou peut-être pas. Le seul doute planant à ce sujet me fut insupportable. Serrant le Smith & Wesson dans ma main droite, je saisis la poignée de la portière avant gauche de notre Jeep et l'actionnai.

— Nous devons les aider, Arthur !

Mon chauffeur releva la tête et me regarda, hagard. Avec du vomi dégoulinant au bord de ses lèvres tremblantes, il balbutia :

— Non, patron...

Je n'écoutai pas sa supplique et sortis du véhicule.

— Ils ne sont que huit au mieux, répliquai-je, vert de rage. Et je sais tirer. Faites-moi confiance ! Ce sont des orphelins, Arthur. Vos compatriotes. Et ce sont les miens qui les assassinent.

Sans attendre de nouvelle réponse, je m'avançai de cinq à six mètres devant notre Jeep, dans l'obscurité, le revolver prêt à rugir.

Soudain, une forme déboula devant moi, paniquée. Elle s'arrêta d'un coup et me fixa un instant, sans savoir quoi penser de ma présence. Ami ou ennemi ? J'étais à ses yeux un peu des deux. Un mélange de blanc et de noir. Je reconnus dans la pénombre les grands yeux de l'enfant d'une douzaine d'années, terrifiés, cherchant la solution pour échapper au sort de son camarade.

Peut-être en constatant, le temps d'une seconde, que je ne portais pas de tenue militaire comme ses geôliers, il me prit pour son sauveur, sa porte de sortie de cet enfer. Un sourire de soulagement s'esquissa aux bords de ses lèvres et il fit un pas dans ma direction, lorsqu'un coup de feu retentit dans la nuit.

Le petit corps fut projeté violemment contre moi, les yeux grands ouverts et son début de sourire tordu par la surprise du choc. Je l'accueillis dans mes bras, en lâchant par réflexe mon arme au sol. Jetant un coup d'œil dans son dos, je vis un petit trou à même la peau, à hauteur de l'omoplate gauche. Il se laissa aller de tout son poids et nous glissâmes doucement à terre. Me retrouvant à genou, je le retournai sur le dos. Sa poitrine offrait à ma vue un cratère de dix centimètres de diamètres à hauteur du sein gauche – l'orifice de sortie du projectile. Sous l'effet de la rotation, la balle avait creusé une plaie en forme d'entonnoir inversé.

Tremblant de tout son être, le garçon cherchait dans mes yeux le salut, le moyen d'échapper à la douleur, un peu de réconfort. Je lui caressai les cheveux et me mis à pleurer.

— Ça va aller, lui soufflai-je doucement.

Il ne devait pas comprendre le français, mais quelle importance...

Perdu, je me tournai vers notre Jeep à cinq ou six mètres derrière moi et me mis à hurler :

— Arthur, fais quelque chose ! Il me faut du secours !

Aucune réponse, aucune réaction.

Rien ne bougea dans le noir.

— Arthur..., suppliai-je à nouveau.

Les phares du quatre-quatre s'allumèrent soudain. Le moteur se mit en marche. Les roues bougèrent, puis tournèrent en direction de la pente. Et la Jeep partit vers la plaine à grande vitesse, manquant de se renverser à deux reprises. Mon chauffeur m'abandonnait entre les griffes des "braconniers".

Avec le petit corps dans les bras, je ne bougeai pas. À quoi bon réagir. Mon moyen de locomotion était déjà loin. Je n'arrivai même pas à en vouloir à Arthur.

Je regardai le visage de la petite victime. Ses yeux étaient révulsés. Son corps était mou. Elle ne bougeait plus. Elle était morte.

Exposant mes larmes au ciel, j'hurlai à nouveau ma rage, mon désespoir, la mort de mon âme. En réponse, je ne reçus que des gouttes de pluie sur mon visage. Les premières. La rincée fut soudaine et abondante, comme si Dieu avait voulu montrer sa fureur et sa réprobation face à la scène de ce second agneau trop tôt rappelé à Lui.

"Pourquoi ?"

La tête rejetée en arrière, les yeux voilés et le regard tourné vers la

voûte céleste à la recherche d'une réponse, je ne vis pas arriver les assassins.

Mais quelle importance...

Ils se tenaient devant moi en arc de cercle. Comme sept anges de l'apocalypse. Dans leurs tenues guerrières, avec leurs cagoules noires et leurs amplificateurs de lumière vissés sur le crâne, ils pointaient les canons de leurs fusils sur ma poitrine offerte.

Je n'en avais cure. La fin était proche. Fermant les yeux au milieu du demi-cercle, j'attendis la mise à mort. J'allais bientôt rejoindre Benson Odinga, Joël Perrier, Olivier Mestre, Julius Kibaki, Mariana Ouko, Milton Mutesa et les orphelins de Shimoni et Wasini dans le Paradis perdu.

Mon sang allait se mêler à celui de ce jeune garçon, que la pluie disperserait dans les crues qui se formaient déjà sur les flancs de l'Ooloolo. J'allais rejoindre les âmes des animaux morts du Massai Mara, carcasse parmi les carcasses. Je me rappelai les paroles de Louis De Bosset. Ces mots et cette philosophie que mon père adoptif m'avait enseignée depuis l'enfance :

“Les hommes sont pires que les animaux. En fait, ce sont les bêtes qui gouvernent le monde. Elles décident de la vie et de la mort”.

J'étais né à l'âge de douze ans. L'enfant que je tenais dans mes bras était mort au même âge. La vie était ainsi faite. Je pensai soudain à mes vrais parents, mes parents de sang, eux qui étaient morts dans un accident de la route sur les bords du Léman. Eux aussi, je les reverrais. J'apprendrais peut-être à les connaître. Enfin.

— J'arrive !, lâchai-je à haute voix, sans m'en rendre vraiment compte.

Soudain, un éclat de rire sonore brisa mon départ pour l'au-delà :

— J'y crois pas ! La bonne surprise, les gars... Cette p'tite merde de métiers !

Le balèze – le chef – s'approcha de moi, remonta ses lunettes de vision nocturne, puis sa cagoule sur le front. La voix grave et le style lourdaud que j'avais reconnus – la mort par la même occasion – montraient enfin leurs traits : ceux de César Prince.

Derrière lui, les six autres “chasseurs” l'imitèrent à distance en se découvrant le visage : je reconnus aussitôt Andrew Bell, Grégory Tardi et les quatre autres cadres insignifiants de la BCCG, dont les noms ne me revinrent pas en mémoire. Peu m'importait.

Ainsi, le criminel de guerre Milton Mutesa s'était lié avec ses traqueurs. Il avait travaillé avec la Confrérie des dix en lui livrant les orphelins de Shimoni et Wasini pour des parties de chasse à l'homme.

Les questions regagnèrent mon esprit. Soudain, je ne fus plus si préparé à mourir. Je ne pouvais pas partir. Pas avant d'avoir compris.

Pas avant d'avoir obtenu des réponses.

— C'est vous, Prince, la tête pensante de toute cette boucherie ?, demandai-je en fixant l'assassin dans les yeux.

Il éclata à nouveau de rire.

— C'est pas vrai, les gars ! Le sang-mêlé n'a encore rien compris... À croire qu'il a vraiment de la merde à la place du cerveau !

Je passai au tutoiement. Après tout, je ne lui devais aucun respect.

— Si ce n'est pas toi, le numéro un de la Confrérie, alors qui ?

— Le boss ? Il n'est pas avec nous. Il n'aime pas ce genre de petites sauterielles, métis. Se mouiller n'est pas trop son genre. Mais il a tenu sa promesse... (il se tourna vers ses hommes) N'est-ce pas les gars ?

Les six autres acquiescèrent.

— Quelle promesse ?, demandai-je.

Tout se bousculait dans ma tête, comme un chien fou qu'on aurait lâché dans un jeu de quilles. Milton Mutesa était-il le numéro un de la Confrérie ? Non sens. Un criminel de guerre prenant le contrôle d'une machine à traquer les criminels de guerre. Trop tordu. Et pour quelle raison éliminer dans ce cas Joël Perrier et Olivier Mestre ? Les deux banquiers auraient-ils dû faire partie de cette expédition dans le Mara ? Voilà pourquoi ils avaient des billets d'avion pour le Kenya. Les dix avaient des billets d'avion pour Nairobi. Ces fameux stages annuels de la BCCG pour créer la symbiose et l'esprit d'équipe, pour souder ses membres entre eux et booster les bénéfices de la banque. Les rumeurs sectaires. Mon attention attirée par un e-mail sur l'existence de cette Confrérie diabolique.

Et un leader qui avait apparemment fait une promesse à ses hommes.

— Quelle promesse ?, répétais-je.

— C'est vrai que tu as droit à certaines réponses avant de mourir, métis. Cela fait en réalité plusieurs années qu'on s'amuse par ici, une petite semaine par an, dans des parties de paint-ball pour adultes. Mais c'est devenu un peu répétitif et ennuyeux, tu vois ? Des cibles trop faciles...

— Et alors ?

— Le boss nous a promis un adversaire de taille. Le meilleur de tous les temps. Mais il s'est bien gardé de nous dire lequel. Alors, tu comprendras notre surprise en te voyant ici dans le Mara... Un flic neuchâtelois ! Et une raclure de métis, par-dessus le marché. Nous ne sommes pas déçus, n'est-ce pas les gars ?

Une nouvelle fois, les six autres approuvèrent en chœur comme des moutons.

— Qui est-il, ce boss ? Mon père ? C'est ça ? Mon père est ton seul patron, Prince !

Le numéro deux de la BCCG ricana.

— Pour qui est-ce que tu le trahis ?, ajoutai-je. Pour Milton Mutesa ?

Je lus soudain un gros point d'interrogation dans les yeux du banquier raciste.

— De qui tu parles, métis ?

— De Milton Mutesa.

— Milton Mutesa ? Jamais entendu parler.

Il avait l'air convaincant.

— Pourtant, tu devrais... C'est l'homme qui vous a fourni vos cibles humaines et que j'ai eu le plaisir de tuer sur la côte avant-hier.

J'attendis une réaction nerveuse de César Prince, mais curieusement rien ne se produisit. La nouvelle de la mort de l'ancien lieutenant ougandais n'eut pas l'air de l'émouvoir une seule seconde. Il se contenta de me répondre :

— Tu peux tuer qui tu veux, métis. Tant que ce ne sont pas mes amis...

Je tentai alors un autre coup de bluff.

— Tu connais peut-être Mutesa sous le nom de Mwai Ouko ?

Aucune réaction, si ce n'est basique et xénophobe :

— Tu m'ennuies vraiment avec tes histoires de singe black, métis. Le seul que j'ai rencontré, c'est un type de la côte qui m'a confié un dossier pour le boss. Pour le reste, je ne sais pas de quoi tu me parles. Quant à cette racaille – César Prince me montra négligemment le jeune orphelin mort sur mes genoux – nous nous chargeons nous-mêmes de la cueillir sur la côte. Pas besoin d'aller dans un marché aux esclaves pour ça.

Je n'aimai pas la dernière réponse du numéro deux de la Confrérie. Elle avait un accent de sincérité qui me perturbait, car elle remettait en question beaucoup de mes intuitions et déductions de flic.

— Qui est ton boss, Prince ?, m'énervai-je.

Il éclata de rire.

— C'est Ibrahim Kurtaj ? C'est ça ?

Il cessa de rire et me fixa dans les yeux.

— Tu n'as décidément rien compris, métis. Kurtaj n'est qu'une merde d'Albanais. Un minable m'as-tu-vu. Une crevure de dealer sans envergure. Le boss s'est juste arrangé pour te le faire croire. Pour t'amener jusqu'ici, jusqu'à nous et tenir sa promesse de nous offrir une cible digne de nous.

— Mon père ?, insistai-je.

César Prince ricana à nouveau.

— Encore une fois, tu n'as rien compris. Et je trouve plus amusant

que tu crèves dans la confusion la plus totale. Je suis sûr que le boss approuverait.

— Donc, tu comptes m'achever en me laissant dans l'ignorance ? C'est ça ton plan, Prince ? Et c'est ça que tu appelles une cible digne de votre Confrérie...

Il s'agenouilla, se pencha vers moi et me glissa dans l'oreille :

— Je vais être bon prince...

Il éclata de rire à son propre jeu de mots, manquant de me briser le tympan, avant de poursuivre :

— ... je te laisse dix minutes d'avance, ton flingue et tes six cartouches. Cela n'en sera que plus sportif.

Le banquier en tenue de combat ramassa le Smith & Wesson, ouvrit le barillet, le vida de son contenu et me remit le tout dans les mains. Il ajouta :

— Tu ne le recharges pas avant de t'être éloigné de nous de trois cents mètres au moins. Sinon, on t'allume. Bien compris, métis ?

— C'est limpide, répondis-je amèrement.

Il continuait de pleuvoir à torrent.

Les cheveux dégoulinants, les genoux dans la boue, les mains tremblantes de froid, je regardai une dernière fois le petit cadavre. La plaie béante avait enfin fini de saigner. Une mare brunâtre et rougeâtre entourait son corps. Je soulevai sa tête inerte et la reposai délicatement dans l'herbe ruisselante.

Je me levai, glissai le revolver déchargé dans ma ceinture en gardant les six cartouches dans ma main gauche et m'éloignai, d'abord en marche arrière, sans tourner le dos à mes sept adversaires. Fiers sur eux, ils me regardèrent partir sans bouger, ni parler, savourant déjà le moment où l'un d'eux me mettrait une balle dans la peau.

La proie promise par le numéro un de la Confrérie et tant attendue par ses sept sbires encore en vie était lâchée. La chasse pouvait enfin commencer.

* * * * *

À bonne distance des "braconniers", je chargeai mon Smith & Wesson et me mis à courir en direction de la plaine, parmi les hautes herbes de la savane. Dans le noir, où aller ? La lune, voilée par les nuages et les pluies torrentielles, ne m'aidait plus comme elle l'avait fait à Wasini ou Diani. Mais mes yeux s'habituaient quand même assez rapidement à l'obscurité.

Je distinguais les formes des arbres, des fourrés et des termitières. Je me rappelai aussi le conseil d'Arthur : en cas de pluie, il faut quitter

les pentes de l'Oloololo en raison des risques de glissements de terrain.

Suivre le sens de la déclivité était donc la meilleure des solutions. Ce fut celle que je choisis sans hésitation. Au surplus, je ne connaissais pas la géographie du Mara et la seule route que j'avais empruntée à trois reprises, outre celle de l'aérodrome, était celle qui séparait l'hôtel Simba Lodge de l'Oloololo. Je pouvais avoir une infime chance si je me retrouvais en terrain connu. À l'inverse, j'étais perdu. Dans tous les sens du terme.

Je manquai à deux reprises de glisser et chuter dans les longs talus herbeux et boueux qui menaient au pied de l'escarpement. La troisième fois fut la bonne et non des moindres. Je tombai lourdement sur le côté. La glissade qui s'en suivit se prolongea sur une centaine de mètres, durant lesquels je pris de la vitesse. Je fus comme happé par une avalanche de boue et retombai lourdement en contrebas sur la route de terre principale qui longeait la chaîne montagneuse. Le choc me blessa le haut de la cuisse. Je pensai d'abord à un caillou, avant de me rendre compte qu'il s'agissait en réalité d'un objet dur qui se trouvait dans la poche de mon pantalon : mon natel. Je l'avais complètement oublié. Je sortis le petit appareil de ma poche et l'examinai. Il semblait intact en dépit du choc. Avant que l'eau ne le détériore pour de bon, je le rangeai à nouveau. De toute façon, à quoi bon appeler quelqu'un à l'aide dans l'immédiat. Je ne pouvais compter que sur moi-même. "Père" était à des milliers de kilomètres de distance et Arthur m'avait abandonné. Il avait eu peur et je n'arrivais toujours pas à lui en vouloir.

À travers le tambourinement de la pluie, je perçus soudain un bruit sourd. Je me retournai en direction de mon point de départ. Les deux véhicules des "chasseurs" s'étaient mis en marche loin en dessus de moi dans la pente. Il n'y avait pas une minute à perdre.

Au milieu de la savane clairsemée d'acacias et de rares buissons, je n'avais que peu de chance de me cacher des détecteurs thermiques et appareils de vision nocturne. Je n'imaginai qu'un moyen d'augmenter mes probabilités de survie : gagner les berges du Mara à six ou sept kilomètres au sud-est. La végétation y était beaucoup plus dense et m'offrirait d'autres perspectives d'échapper à mes poursuivants, voire de les surprendre. Je coupai donc à travers la plaine en ligne droite, courant autant que je le pus tout en maudissant mon manque d'entraînement des trois dernières semaines.

Même avec leurs lunettes high-tech – dont j'avais déjà eu l'occasion de tester un modèle comparable avec les Couguars, le groupe d'intervention de la police – je savais qu'à cette distance, j'étais protégé par le rideau de pluie qui s'abattait sur la région. Il ne durerait peut-être pas, mais me permettrait d'atteindre la rivière sans être vu trop rapidement.

Me retournant de temps à autre, je cherchai dans le noir les phares et les puissants projecteurs de la Jeep et de la Land Rover. Rien. Ils avaient disparu. Je les avais semés. Du moins le croyais-je.

À peine avais-je remis les pieds sur une autre piste terreuse – boueuse serait plus juste – à proximité du but qu’une lumière m’arriva en pleine figure, m’aveuglant et faisant de moi une cible parfaite au milieu de la route à moitié inondée.

Une rafale retentit soudain. De l’eau, des cailloux et de la boue giclèrent à moins d’un mètre de mes pieds. D’instinct, je me précipitai sur le bas côté du chemin, manquant de peu de me casser le poignet gauche.

Comment avaient-ils donc pu me retrouver si rapidement ?

Dégainant mon Smith & Wesson de ma ceinture, je tirai trois coups consécutifs en direction des puissants projecteurs braqués sur moi. Deux d’entre eux volèrent en éclats, tandis que mon dernier projectile se perdit dans la nuit.

Ma réplique sema une certaine confusion chez mes assaillants. J’en profitai pour les contourner par le flanc, à travers les hautes herbes. Jetant un coup d’œil dans la direction du véhicule, je constatai qu’il s’agissait du pick-up Land Rover. Les quatre cadres dont j’avais oublié le nom y avaient pris place. Le conducteur scrutait le chemin devant lui au moyen des lunettes thermiques, vers l’endroit où je me trouvais au moment de l’échange des coups de feu, tandis que les trois autres se tenaient sur la plateforme arrière. L’un de mes tirs avait touché un “chasseur” et les deux autres semblaient examiner sa blessure au torse.

Je profitai de cette aubaine pour filer discrètement à travers la savane endormie en direction de la forêt bordant la rivière Mara, à environ un demi-kilomètre à l’opposé du sens de marche de cette première voiture.

* * * * *

Les cinq cents derniers mètres avant la végétation furent particulièrement pénibles. J’étais détrempé de la tête aux pieds, maculé de boue, transit de froid et manquai à chaque pas de perdre mes baskets dans la gadoue provoquée par les pluies torrentielles. Le haut de ma cuisse gauche me faisait mal et je venais de me fouler le poignet du même côté en plongeant dans les hautes herbes.

Par chance – je n’y avais même pas pensé jusque là en raison de l’adrénaline – je n’avais rencontré aucune bête sauvage sur mon chemin, hormis les sept qui me traquaient. Peut-être – sûrement même – étais-je passé à proximité de certaines sans m’en rendre compte ou peut-être s’étaient-elles réfugiées Dieu sait où en attendant

que l'averse se tasse.

Derrière moi, des faisceaux lumineux commencèrent à balayer la plaine. Les assassins s'étaient remis en chasse. Cela signifiait qu'ils devaient aussi me chercher au moyen de leurs appareils sophistiqués. Plus que cent petits mètres avant la lisière. Je n'avais pas une minute à perdre. Je sprintai, chutant encore à deux reprises dans la boue, et finis par me cacher derrière une butte de terre, vers une lignée d'arbres et de fourrés.

Je vérifiai mon revolver. Il était mouillé et sale, mais fonctionnel. Je bénis le ciel qu'Arthur n'ait pas emporté un automatique. Avec la boue et les événements des six derniers kilomètres, une telle arme se serait enrayée à coup sûr.

J'attendis, planqué derrière cette butte, peut-être une ou deux minutes. Cela me parut une éternité.

Soudain...

“Merde”.

Ils étaient là. Déjà. Comme s'ils connaissaient mon tracé sans me voir. Je risquai un coup d'œil à raz de la crête herbeuse. La Land Rover venait de stopper à moins de cinquante mètres de moi, mais les phares n'éclairaient pas dans ma direction. Derrière le volant, le chauffeur attendait probablement des consignes. À côté de lui se tenait une forme à moitié affalée : l'homme que j'avais blessé ou peut-être même tué. Debout sur la plateforme arrière, appuyés contre le pavillon garni de projecteurs, les deux autres “chasseurs” me cherchaient. L'un avec ses lunettes de vision nocturne vissées sur ses yeux. L'autre, l'appareil relevé sur le front, pianotait sur une sorte de petit ordinateur portable muni d'une antenne centrale.

Soudain, ce dernier me désigna de son index et je l'entendis dire à ses complices :

— Il est par là !

Ils n'avaient pas pu me voir. Aucun n'avait encore dirigé son amplificateur de lumière vers moi.

“Comment est-ce possible ?”, pensai-je.

Mais les interrogations seraient pour plus tard. Déjà le pick-up se remit en route dans ma direction. Il n'y avait plus une seconde à perdre. Je sortis de ma cachette et courus à découvert, arme au poing, en longeant la berge. Des coups de feu retentirent. D'abord isolés, puis en rafale.

“Les salauds !”

Je parvins soudain dans un endroit dégagé qui me parut familier : le lieu du “crossing” des gnous. À peine m'en aperçus-je qu'un violent choc me projeta à terre. À moitié assommé, je cherchai le Smith & Wesson que je venais de lâcher dans la boue et le trouvai. Une douleur

vive me fit tourner la tête à gauche. Une balle venait de broyer mon deltoïde. Par chance, la blessure ne saignait pas par saccade. L'artère brachiale n'était pas touchée. Je relevai la tête et vis les phares grossir.

Je réalisai que la Land Rover me fonçait dessus. Ils avaient décidé de m'achever d'un coup de pare-buffle. "Plus sportif", aurait certainement dit César Prince. Ce à quoi j'aurais alors répliqué que la meilleure défense était l'attaque.

Levant mon arme, pointant le canon entre les phares et les projecteurs, légèrement sur la gauche, je tirai un premier coup, sans grand effet apparent.

Puis un second.

Le pick-up vira alors brusquement sur sa droite. Le chauffeur avait dû être touché par mon deuxième coup de feu, ce qui avait provoqué un violent coup de volant. Le volumineux quatre-quatre passa à deux mètres sur ma gauche.

Le temps d'un éclair, la scène s'immortalisa dans mon esprit, plan après plan : le pare-brise étoilé en deux endroits et éclaboussé de matière rouge et blanche, deux corps inertes et ballottés dans l'habitacle, les deux autres ne comprenant pas ce qui leur arrivait et s'agrippant de manière désespérée à la rangée de projecteurs. Pris dans son élan, le gros véhicule fonça vers les berges, bascula dans le vide et fit une chute de quatre mètres dans les eaux du Mara.

Les deux assassins placés à l'extérieur furent éjectés dans l'embardée et plongèrent dans les eaux mouvantes et boueuses. Gentiment, des formes fuselées quittèrent les rives et gagnèrent le lieu de l'impact. Les deux corps paniqués réapparurent un instant, puis repartir sous les flots. Le courant les emportait déjà. Et avec leurs tenues et leurs bottes de rangers, impossible de nager.

Soudain, une tête surgit une nouvelle fois, la gueule grande ouverte, dans la lueur vaguement apparente des phares immergés. Un hurlement déchira la nuit, puis se noya. Dans le mouvement, une grande queue reptilienne ondula autour du chasseur devenu proie.

Tout fut terminé en moins de trente secondes et de nouveau, seul le bruit de la pluie me tint compagnie dans l'obscurité.

* * * * *

J'enlevai mon pull et examinai ma blessure. Mon épaule saignait, mais cela paraissait superficiel. L'eau du ciel nettoya la plaie.

Je vérifiai rapidement mon Smith & Wesson et en vidai le barillet dans ma main. Il me restait une seule balle et les assassins étaient

encore au nombre de trois. Mathématiquement, la situation n'était donc pas à mon avantage.

Je cherchai rapidement à la ronde un éventuel fusil perdu dans l'embarquée de la Land Rover. Sans succès. Les quatre "braconniers" avaient hélas plongé dans le Mara avec armes et bagages.

Un objet insolite attira néanmoins mon attention sur la trajectoire du pick-up : l'appareil que tenait l'un des assassins. Je l'examinai rapidement. Il ressemblait à un petit ordinateur portable muni d'une antenne. Bien qu'il fût brisé, son écran affichait encore des données. J'avais déjà vu ce genre de programme entre les mains de la brigade d'observation : un lecteur de coordonnées GPS. Les salauds me traquaient grâce au natel prétendument sécurisé que "père" m'avait remis.

À nouveau, une vague d'interrogations me traversa l'esprit. Le vieux PDG m'avait-il trahi ? Ou ses cadres l'avaient-ils doublé à son insu ? Je ne pouvais croire que mon sauveur, l'homme à qui je devais tout, fût leur boss, le numéro un de la Confrérie.

Un bruit de moteur me tira de mes pensées : celui de la Jeep. César Prince, Grégory Tardi et Andrew Bell arrivaient. Ils étaient probablement dotés de la même technologie GPS que leurs défunts collègues. Je devais trouver une solution. Et vite !

Je ne savais pas grand chose d'Andy Bell, sinon qu'il avait tenté de calmer le numéro deux de la BCCG lorsque ce dernier s'en était pris à moi dans les couloirs de la banque. En revanche, je me rappelai les paroles de Louis De Bosset au sujet des deux autres : ils avaient participé comme mercenaires à des opérations militaires secrètes au Rwanda. Je n'avais pas affaire à des "braconniers" à la petite semaine, ni à des novices du combat.

Mais leur haine des hommes de couleur – en tout cas celle de Prince – et leur trop grande confiance en eux constituaient leur faiblesse.

Une idée germa dans mon esprit.

15.

Tous projecteurs et feux allumés, la Jeep s'approcha lentement du petit monticule de terre derrière lequel je m'étais initialement caché au bord de l'eau, à proximité d'arbres et de fourrés.

La pluie s'était enfin calmée. Il pleuvait encore un peu sur les rives du Mara. On devinait les gouttelettes dans le faisceau des phares du quatre-quatre et le terrain était détrempé sous ses roues.

La Jeep s'arrêta sous un arbre. César Prince et Grégory Tardi en descendirent. J'en déduisis qu'Andrew Bell, resté à l'intérieur du véhicule, était leur chauffeur. Les deux mercenaires avaient retiré leur cagoule et leurs lunettes de vision nocturne. Le chef de la division sécurité et informatique de la BCCG tenait dans ses mains un récepteur GPS et l'examinait. Tandis qu'il le manipulait, le balèze s'éloigna d'une dizaine de mètres de la Jeep sur sa droite et s'arrêta à l'endroit où des traces de pneus terminaient leur course au bord de la berge surplombant la rivière.

— L'enfoiré de métis !, jura-t-il en contemplant les eaux mouvantes et boueuses du Mara, et en comprenant que celles-ci venaient d'emporter plus de la moitié de son équipe.

S'accroupissant à l'endroit où j'avais contrôlé mon revolver, il ramassa les cinq douilles vides au sol, se tourna vers l'informaticien et lui dit :

— Il ne lui reste qu'une seule balle...

Tardi lui fit signe qu'il avait enregistré l'information, déposa le récepteur GPS sur le capot de la Jeep, effectua un mouvement de charge discret avec son arme, puis se dirigea à pas de loup vers la butte de terre et la contourna pour me surprendre. De ce fait, il disparut de l'angle de vue de ses deux complices.

À l'endroit exact indiqué par son appareil, il braqua le canon de son fusil, prêt à ouvrir le feu. Une seconde, il demeura immobile, médusé à la vue de mon natel posé sur un rocher. Ce fut une seconde de trop. Elle lui fut fatale.

Caché dans un buisson, je lui tombai dessus par derrière, rapide comme l'éclair. Sous l'effet de surprise, un coup de feu partit et se

perdit dans la savane encore endormie. L'arme tomba au sol. L'informaticien tenta de se dégager, mais ses vertèbres craquèrent avant même que ses mains n'atteignent mes bras plaqués en étau de part et d'autre de sa nuque. Il mourut sur le champ.

La réaction ne se fit pas attendre. Prince cria :

— Greg, tu l'as eu ?

Comme la réponse ne vint pas, il répéta :

— Greg, ça va ?

— Il est mort, répondis-je à la place de Tardi.

Je sortis de derrière la butte de terre, le fusil de ma victime pointé en direction du numéro deux de la BCCG qui avait rejoint la Jeep.

— Sors de là, Andy !, criai-je en prenant garde que ma mire ne quittât pas d'un millimètre le centre de la poitrine de César Prince.

Bell s'exécuta, les mains en l'air. Je m'avançai alors jusqu'à cinq mètres d'eux.

— Lève les mains, toi aussi !, sommai-je le balèze.

Il n'obtempéra pas, mais se mit à rigoler. De son rire lourdaud.

Je le mis en joue.

— Je ne plaisante pas, ajoutai-je, déterminé.

— Moi non plus, répondit-il, sans cesser de rire. Vas-y, crevure de mépris ! Tire donc !

L'invitation fut trop belle : je pressai la détente. Mais rien ne se produisit, si ce ne fut un bref signal sonore émanant de la poignée de mon fusil d'assaut.

Le rire gras de César Prince s'amplifia.

— C'est une arme à signature digitale, connard !, me lança-t-il à la figure.

Paniqué un instant en me rendant soudain compte de la situation dans laquelle je venais de me plonger, je lâchai le fusil électronique à terre et dégainai mon Smith & Wesson.

Dans la même seconde, Andy Bell baissa les bras et exhiba un automatique qu'il portait à la ceinture. Nous nous retrouvâmes tous les trois dans la ligne de mire les uns des autres. Le Canadien me visa. Je visai Prince. Et ce dernier releva le canon de son fusil dans ma direction, sans toutefois avoir le temps de me mettre en joue. Le sablier s'arrêta un instant. Nos regards se croisèrent, à nous demander lequel de nous trois oserait ouvrir le feu le premier. Mais curieusement, rien ne se passa.

Le numéro deux de la BCCG redevint sérieux et me défia du regard sans bouger.

— L'un de nous deux va peut-être mourir, me dit-il. Mais dès que tu auras tiré, tu mourras à ton tour. Tu n'as plus qu'une seule balle.

Avait-il besoin de me le rappeler ?

— Lequel de nous deux vas-tu choisir ?, ajouta-t-il, toujours par défiance.

Le canon de mon révolver ne quitta pas le visage de Prince, le plus dangereux à mon sens. Le plus fou aussi. Je tentai alors une porte de sortie, en m'adressant à Bell :

— Deux d'entre nous pourraient s'en tirer, Andy. Si tu es intelligent...

Je le croyais plus faible. Je n'avais pas tort. Mais tout de même pas au point de se rendre. Il avait conscience des atrocités commises par la Confrérie et savait le sort qui lui serait réservé en cas d'arrestation.

— Va te faire foutre !, me répondit-il en tremblant, sans toutefois baisser son arme.

Nous nous étudiâmes mutuellement une trentaine de secondes sans rien dire. J'allais devoir faire un choix. Prince n'avait pas tort. Si j'utilisais ma dernière munition contre lui, je mourrais dans la foulée sous le feu de Bell. Et si je tournais mon arme contre le Canadien, je serais la proie du plus sadique des racistes, trop content d'avoir un métis à dépecer. Le choix était vite fait.

Mais alors que je m'apprêtais à presser la détente de mon révolver pointé sur la tête du gros balèze, un fait inattendu se produisit.

Un éclair massif et tacheté provenant de l'arbre sous lequel la Jeep s'était arrêtée fondit sur César Prince, qui tomba à la renverse et lâcha son fusil. En dépit de la force qu'il dégageait, le banquier ne put rien faire contre la puissance et la vitesse de la femelle léopard. Un court instant, il tenta de retenir la bête de ses mains, mais les quatre-vingt kilos de muscle le surpassèrent. Les crocs de l'animal se plantèrent dans sa gorge, ce qui empêcha la proie de crier. Un horrible gargouillis accompagna les jets de sang saccadés qui s'échappèrent soudain de la carotide sectionnée. Très rapidement des soubresauts indiquèrent la fin du monstre.

Paralysé par la scène, Andrew Bell ne sut comment réagir. Après un temps de confusion, il redirigea son pistolet contre moi, mais je fus plus rapide que lui. Ma dernière balle le faucha dans la cuisse gauche, ce qui fut suffisant pour parer toute riposte. Sous le choc de mon projectile, le Canadien virevolta et chuta lourdement au sol, lâchant son automatique. Afin de pallier tout risque de retournement de situation, je me précipitai vers lui pour ramasser son arme.

À quelques mètres de nous, le corps de César Prince gisait, inerte. Le léopard s'était éloigné au bruit du coup de feu, mais il allait revenir chercher sa proie. Sans aucun ménagement, je saisis Bell par le col de sa tenue de combat, le soulevai de terre et l'entraînai, gémissant de douleur, dans l'habitacle de la Jeep.

Recroquevillé en chien de fusil entre les rangées de sièges à l'arrière du véhicule, compressant tant bien que mal sa jambe blessée, le Canadien se mit à pleurnicher.

— Ça change quand c'est la proie qui tient l'arme par le manche, n'est-ce pas Andy ?, lui assénai-je en le tenant en respect avec son propre pistolet.

Je ne ressentis aucune pitié, aucune compassion pour cet assassin, bien qu'il parût peut-être un peu plus fragile que ses autres collègues. Il n'en demeurerait pas moins un monstre qui avait tué des enfants et des adolescents orphelins comme on écrase de vulgaires insectes. Il ne méritait donc pas mon pardon.

— Tu vas tout me dire, ajoutai-je froidement, en lui plaquant l'orifice du canon de son automatique sur le front.

Il tremblait de froid, de douleur et de peur.

— Si... si je parle, balbutia-t-il, ils me tueront.

— Ils ?, m'étonnai-je. À part ton patron, ils sont déjà tous morts.

— Non. Le boss et son... plus fidèle serviteur.

Il avait hésité sur le terme à employer. Je compris tout de suite de qui qu'il voulait parler.

— La Bête ?, demandai-je confirmation.

Il acquiesça.

— Une vraie machine à tuer...

Il indiqua d'un geste du menton le cadavre de César Prince et continua en parlant du léopard :

— ...pire que celle-là.

— C'est ce que m'a toujours appris mon père, Andy. Les hommes sont pires que les animaux.

Il soupira.

— Surtout celui-là.

— Et que sais-tu à son sujet ?

— Si je te le dis, tu me laisseras la vie sauve ?

— Je pourrais l'envisager. Mais d'abord, tu craches !

Il me crut.

— Sauf erreur, c'est un pygmée originaire de Bwindi en Ouganda.

— Pourquoi a-t-il tué Joël Perrier et Olivier Mestre ?

— Parce qu'ils allaient nous trahir.

— Trahir la Confrérie des dix ?

— Si tu veux... ce n'est pas un nom officiel. On se l'est donné en rigolant, un soir où nous étions un peu bourrés...

— Au Lacus Café ?

— Ouais, c'est ça.

Andrew Bell grimaça de douleur et serra sa jambe blessée. Il commençait à transpirer.

— Il me faut un médecin..., gémit-il.

— Plus tard !

— Qu'est-ce que tu veux encore savoir ?

— Tout !

— Il y aurait tant à dire...

— Commence par Benson Odinga et Julius Kibaki. Qui les a tués ?

— Nous. Je veux dire...

— La Confrérie ?

Il baissa les yeux.

— Oui.

— Raconte !

— C'est le boss qui les a fait venir en Suisse.

— Ils n'ont pas été enlevés ?

— Non. Il leur a simplement fait miroiter la richesse. Ils n'avaient rien sur la côte kenyane. Une vie misérable de constructeurs de bateaux ou de pêcheurs. Tu sais, c'est tellement facile de faire briller mille feux dans les yeux d'un Africain quand tu lui parles de l'Europe. C'est le Paradis pour lui. La promesse de devenir riche. Ni l'un, ni l'autre n'a hésité très longtemps. La Confrérie leur a payé le vol, leur a inventé une histoire bidon pour justifier une demande d'asile et le tour était joué.

— Pourquoi les avez-vous tués ?

— Le boss... il nous a dit qu'il ne les avait pas choisis au hasard, qu'on devait les tuer et faire croire à un trafic de drogue pour conduire la police à enquêter jusque sur la côte kenyane. Il fallait que ce soit démonstratif. Mais jamais je n'ai pensé que nous irions jusque là chez nous, à Neuchâtel.

— Parce qu'ici, perdu dans la savane, tu crois que ce genre de monstrosité passe mieux ?

— Non... ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Mais ça a été l'horreur, je te promets. Rien à voir avec des mecs sur lesquels on tire à distance...

Il émit une nouvelle grimace de douleur avant de poursuivre :

— C'est César qui a dirigé les opérations. On a chopé le premier dans les toilettes du parking du port. Il a rien pu faire. Il a bien cherché à se débattre, mais Greg lui a braqué un flingue sur le front. Alors, il s'est calmé et on l'a attaché. Et puis...

— Et puis ?

Il se mit à pleurer et continua :

— César nous a demandé de le plaquer contre le sol. Il lui a ensuite retiré son pantalon et... Ça a été horrible, tu sais. Mais ça n'a pas marché comme on pensait. Le black gigotait et hurlait sous son bâillon. César n'a pas pu lui enfiler tous les "fingers" par l'anus. Alors, on l'a relevé et assis sur les toilettes. Greg lui a remis le flingue sur la tempe et on l'a gavé... comme une oie.

— Mais il s'est étouffé.

— Oui.

— Et s'il ne s'était pas étranglé avec vos "fingers" de coke, qu'auriez-vous fait de lui ?

Andrew Bell hésita, puis répondit d'une petite voix en baissant les yeux :

— Il aurait fini comme l'autre...

— Comme Julius Kibaki ? Éventré sur la Place Pury ?

— Oui. Mais c'était l'idée de César, pas la mienne. Il fallait que ce soit...

— Spectaculaire ?, complétai-je avec dégoût.

— C'est ça. Joël ne voulait pas participer à cela. Les safaris, cela ne le gênait apparemment pas. Mais ça...

— Alors, il a voulu vous dénoncer ?

— C'est ce que nous pensions. Il était trop bizarre ces derniers temps. Nous en avons parlé au boss et il nous a dit qu'il allait s'en occuper.

— Et il a envoyé la Bête pour régler le problème Joël Perrier.

— C'est ça. La nuit même où nous nous occupions de Benson Odinga dans le parking du port. Olivier était là, dans les toilettes publiques. Il n'a pas supporté. À un moment donné, il a craqué, nous a suppliés d'arrêter. Il ne savait pas encore que Joël était mort juste à côté dans les eaux du port. Nous non plus d'ailleurs.

— Et le lendemain soir, il a attendu que vous partiez tous du Lacus Café pour m'envoyer un message...

Andrew Bell me fixa, surpris.

— Ça, je ne le savais pas.

— J'ai gardé cette information pour moi jusque là.

— Nous savions qu'il allait nous trahir, comme Joël.

— Alors, vous en avez parlé à votre patron ?

— Oui. Et il a envoyé le pygmée une seconde fois.

— Et pour Kibaki, ça a été plus facile ?

Le Canadien soupira et essuya une larme.

— Il s'est montré plus docile pour avaler les "fingers". Il faut dire aussi que nous avions un peu appris et que nous les avons enduits de

lubrifiant la seconde fois. Ça a mieux passé. Puis nous avons attendu une heure qu'ils descendent dans le tube digestif et nous l'avons attaché à la statue. Mais...

— Mais ?

— César et Greg nous ont tous devancés. Les autres et moi pensions que nous allions le laisser mourir de froid ainsi attaché et que l'autopsie révélerait la présence de la cocaïne. Le message aurait été le même. Mais il a fallu que... Ces deux étaient fous, tu sais. Dérangés par leurs expériences vécues au Rwanda. Des vrais malades, je te jure ! Alors que nous étions sur le point de partir, Greg a tendu un couteau à César et ce dernier a ouvert le ventre du black. Ses intestins se sont déversés dans la neige. Il était encore en vie à ce moment-là. Une vraie boucherie !

— Et personne ne vous a vus ?

— Personne. Ça s'est passé très rapidement. Nous mimions une bande de jeunes étudiants avinés, au cas où... Mais nous n'en aurions même pas eu besoin. Il n'y avait pas un chat dans les rues. Un vrai miracle. Ensuite, nous sommes partis aux quatre vents, laissant des traces de pas dans tous les sens dans la neige. Cela aurait pu être n'importe qui, à n'importe quel moment.

— Et tout cela pour amener la police neuchâteloise à enquêter jusqu'au Kenya ? Ça n'a pas de sens ! Vous êtes des malades !

Je n'en croyais pas mes oreilles. C'était du délire. Une aberration. L'œuvre d'un fou, d'un psychopathe. Je m'énervai et plaquai à nouveau le canon du pistolet sur le front du Canadien.

— Pourquoi, Andy ? Qui est derrière tout ça ?

Bell se mit à trembler. Il dut se rendre compte que je perdais petit à petit ma maîtrise. Il se remit à pleurer comme un enfant.

— Tu as promis de me laisser vivre..., me rappela-t-il nerveusement, en larme.

Il pensait que j'allais tirer.

— Qui et pourquoi !, tonnai-je en armant le flingue. Qui est le numéro un ?

Chialant soudain de tout son être, il tendit la main de manière hésitante vers une fourre cartonnée posée entre les deux sièges avant.

— Tout est dans ce dossier..., gémit-il.

Je me déplaçai vers l'avant et pris la fourre, sans quitter des yeux mon prisonnier.

— Qu'est-ce que c'est ?, demandai-je à Andrew Bell de manière suspicieuse.

— C'est un dossier qu'un black a volé à Wasini et a remis à César.

“Le dossier de Mariana Ouko”, pensai-je en ouvrant la fourre. Je

commençai à lire son contenu, sous les yeux alarmés du Canadien blessé.

* * * * *

Au fur et à mesure de la lecture des très nombreux documents amassés par Mariana Ouko, je devins livide. De nombreuses réponses à mes questions y figuraient, étayées de temps à autre par un interrogatoire d'Andrew Bell, mais elles ne correspondaient pas à ce que j'avais envisagé.

Ma vie se décomposa page après page. À la fin, je ne fus qu'une plaie béante et hurlante dans la nuit du Mara. Je n'existais plus.

De nombreux sentiments m'envahirent soudain. La haine, la rage, le désespoir, la vengeance, l'attrait de la mort. Mais à quoi bon, j'étais mort il y a vingt ans, à l'âge de cinq ans. Je n'avais vécu ces deux dernières décennies que comme un zombie aveugle.

À l'extérieur de la Jeep, un halo de lumière caressait l'horizon. L'aube arrivait gentiment. Les nuages avaient disparu en même temps que mes interrogations. Tout devenait clair, dans le ciel et dans mon esprit.

Je refermai le dossier de Mariana Ouko et jetai un coup d'œil alentours. Le corps de César Prince avait disparu. Les bruits que nous avions entendus durant ma longue lecture de l'apocalypse nous confirmèrent mon intuition, partagée avec mon prisonnier : le léopard était revenu et avait monté sa proie dans les branches de l'acacia parasol en dessus de nous. Des gouttes de sang à moitié coagulées tombaient à intervalles espacés sur le capot du véhicule, provoquant de petits "ploc".

Trop d'horreurs.

Trop de morts.

Pour rien.

Pour la soif de vengeance d'une seule personne.

Trop. C'était trop.

J'ouvris la portière latérale de la Jeep située dans le dos d'Andrew Bell. Le Canadien me regarda pour tout de bon. Soudain, il craignit pour sa vie.

— Descends !, lui ordonnai-je.

— Mais tu as promis !, cria-t-il.

Je n'avais plus aucun sentiment. Un mort n'avait pas de sentiment. J'étais devenu une bête. Pire qu'un animal. Un être humain aux abois.

D'un violent coup de talon, je poussai le corps du banquier blessé en dehors du véhicule. Il retomba sur le dos dans la boue, non loin du

pied de l'arbre.

Il hurla, d'abord de douleur, puis de terreur :

— Tu as promis !

Je claquai la portière arrière et m'installai derrière le volant. Par la fenêtre ouverte, je le regardai une dernière fois dans les yeux et lui dis froidement :

— Et je respecte ma promesse, Andy : je te laisse la vie sauve !

Je démarrai et partis. Agenouillé dans la boue, ne pouvant se relever à cause de sa cuisse, Andrew Bell cria quelque chose d'incompréhensible. Je n'en avais cure. Je jetai un dernier regard dans le rétroviseur latéral : déjà des hyènes et des chacals encerclaient le blessé.

“Ce sont les animaux qui gouvernent le monde, mon petit Michaël. Ils décident de la vie et de la mort”.

Exténué et nerveux, je me mis à pleurer, tentant tant bien que mal de garder le cap que je m'étais fixé.

Errant comme une âme en peine parmi les fantômes damnés de Joël Perrier, Benson Odinga, Olivier Mestre, Julius Kibaki, Mariana Ouko, Mwai Ouko, les orphelins de Shimoni et Wasini, ainsi que les six – bientôt sept – autres membres de la Confrérie des dix, je remontai la colline du Simba Lodge, passai à proximité de l'hôtel avant que les premiers touristes n'en sortent pour leur premier safari de la radieuse journée qui s'annonçait, et filai en direction de la Tanzanie.

Les dernières images que j'emportai avec moi du Massai Mara furent une famille de lions dévorant un gnou sur le rebord de la route, ainsi que trois jeunes guépards flemmardant sur un monticule herbeux dans les premiers rayons du soleil, sous l'œil attentif de leur mère, fière et athlétique.

* * * * *

Le passage de la frontière fut une simple formalité. Il me fallut un jour pour gagner Dar Es-Salaam, un autre pour chercher dans la capitale tanzanienne une personne discrète capable de falsifier mon passeport et celui de César Prince – retrouvé dans la Jeep – pour n'en faire qu'un seul, et un troisième pour faire changer le billet retour Nairobi-Zurich de l'ex-numéro deux de la BCCG en un simple retour Dar Es-Salaam-Kloten moyennant un supplément de deux cents dollars.

Une fièvre de cheval me gagna. Ma lésion à l'épaule gauche s'était infectée. Mais comme il s'agissait d'une blessure par balle, je préfèrai attendre la Suisse pour la faire examiner. De toute façon, j'avais une

mission bien plus urgente et importante à remplir que celle de rester en vie à moyen ou long terme.

D'un téléphone fixe du Hilton de la capitale tanzanienne, j'appelai Daniel Garcia. Le service que je lui demandai le surprit. Il accepta de me le rendre, non sans une certaine hésitation que je m'appliquai à dissiper par quelques mensonges bien calculés pour qu'il n'ait pas d'ennuis. Le Chef des stupés entreprit les démarches requises auprès de la police genevoise et me fit parvenir les documents obtenus par e-mail. Je pus les consulter sur un ordinateur de l'hôtel.

Le 23 décembre au soir, j'embarquai sous le nom de César Prince dans l'airbus A330 de la compagnie Swiss, à destination de Zurich, via Nairobi. L'idée de l'escale dans la capitale kenyane ne m'emballait guère, mais je comptais sur le fait qu'aucun contrôle des passagers n'y serait effectué. Je me rappelai que durant le voyage aller, ceux qui n'étaient qu'en transit n'étaient pas descendus de l'appareil.

Les choses se passèrent ainsi et le vol LX 0293 quitta Nairobi à 23h25, heure locale, pour se poser à Kloten le 24 décembre à 06h25, heure suisse. Le jour du vingtième anniversaire de mon dépôt – de ma “naissance” – devant l'orphelinat Sainte-Anne de Genève.

Je n'avais aucune valise de soute à récupérer. Mon unique bagage à main consistait en quelques habits de rechange et effets de toilette achetés à Dar Es-Salaam. J'avais abandonné les preuves de Wasini à l'hôtel Simba Lodge dans le Mara. Mais peu m'importait, avec ce que contenait le dossier de Mariana Ouko.

À la douane du terminal E, l'œuvre du faussaire tanzanien fit merveille : le métis César Prince rentrait chez lui. Je savourai l'ironie.

Le Skymétro, son Heidi et ses bruits d'alpage me souhaitèrent la bienvenue à la maison. Enfin, le train en partance de Zürich-Flughafen me conduisit dans la pluie et le froid – entre cinq et huit degrés Celsius – jusqu'à Neuchâtel.

En cette veille de Noël, ma première destination fut le Lacus Café. L'établissement était fermé durant la journée. J'entrai par la porte de service, montai dans les étages et pénétrai sans frapper dans l'appartement d'Ibrahim Kurtaj.

16.

24 décembre, vingt-trois heures, quelque part sur les hauts de Neuchâtel.

J'évitai la grille principale. Je savais qu'elle grinçait et qu'un voisin pourrait me voir entrer. Depuis ce matin, la température avait chuté de quelques degrés et la pluie s'était transformée en neige. Une fine pellicule blanche commençait déjà à recouvrir les trottoirs. Je contournai la propriété par l'ouest, enjambai un mur hors de portée de tout regard indiscret et pénétrai dans le vaste parc de verdure. Le saut fut amorti par la pelouse, sur laquelle je retombai en position accroupie. Immédiatement, je me tapis dans l'ombre d'un pin provoquée par l'illumination d'un sapin de Noël à proximité de l'entrée de la sublime demeure.

Aucun bruit dans le parc. Les chiens étaient rentrés. Beaucoup de véhicules étaient garés dans les rues : les voisins alentours fêtaient déjà et recevaient des invités, mais le froid retenait tout le monde à l'intérieur. Tant mieux pour moi.

Je restai immobile une dizaine de minutes à l'abri du grand pin, à observer. Rien ne bougeait. La demeure était éteinte. Aucun signe de vie à l'intérieur. Pourtant, je savais qu'il était là. Il ne pouvait être ailleurs. Il devait dormir.

La neige recouvrait déjà mes vêtements sombres. Ma cagoule noire était roulée en bonnet sur le crâne. Mes survêtements de jogging de la même couleur collaient à ma peau et me protégeaient en partie de la température extérieure. Mes baskets gris anthracite et mes gants noirs complétaient mon allure de cambrioleur du crépuscule. Un "voleur" aux intentions belliqueuses, à en croire la crosse du long pistolet qui dépassait à la taille, au niveau des fesses.

Le froid endormit ma douleur lancinante à l'épaule gauche. Paradoxalement, je transpirais. Trois raisons à cela. Alternatives ou cumulatives : la matière de mes habits polaires, la tenace fièvre africaine et la crainte de mon action à venir. Je sentis l'humidité envahir l'espace entre ma peau et mes vêtements, amplifiant encore mes frémissements répétés.

La grande porte en acajou décorée de dorures était close, comme celle d'un tombeau. Seules les guirlandes lumineuses suspendues en dessus du perron réverbéraient leur clignotement multicolore et régulier dans les ornements métalliques de l'entrée.

Je me levai et slalomai discrètement entre les arbres du parc, veillant à rester dans les zones non éclairées et évitant savamment les angles des caméras murales de la propriété, dont je connaissais l'emplacement. La porte principale était sous alarme. Inutile d'essayer de ce côté-là. Trop voyant aussi.

Je me glissai vers un saut-de-loup qui donnait dans les caves, soulevai la grille au sol, descendis dans le trou, forçai le cadre de la fenêtre et pénétrai dans les lieux. Ma Maglite m'aida à me repérer parmi les meubles entassés, les cartons poussiéreux et les toiles d'araignée. Par deux fois, je manquai de justesse de faire tomber une cage de verre encore maculée de terre et de mousse à l'intérieur. Elle n'avait plus servi depuis longtemps. Il y en avait une vingtaine de diverses tailles, posées en vrac dans le dédale du sous-sol de la demeure. Je repérai l'escalier qui conduisait au rez-de-chaussée.

Une odeur de vieux moisi envahissait l'endroit, qui ne semblait guère fréquenté plus qu'il ne le fallait pour se débarrasser des objets les plus divers et encombrants, sans prendre le temps de les mettre dans une décharge publique.

Par chance, l'escalier était en pierre et non en bois. Pas de risque qu'il se mette à grincer sous mon poids. Je montai marche après marche, contrôlant ma respiration et chaque bruit, en direction de la porte qui donnait sur le vestibule. J'en actionnai prudemment la poignée. Elle n'était pas verrouillée. Une aubaine. Délicatement, je la poussai. Elle émit un petit craquement, comme celui du bois qui travaille. Je stoppai mon mouvement et écoutai. Rien. Le silence. Que le silence. Je poursuivis mes gestes. Elle s'entrouvrit suffisamment pour que je puisse risquer de passer ma tête dans le couloir. Je regardai à droite, puis à gauche. Personne. Pas un mouvement. Pas une lumière. L'habitant de la demeure dormait.

Avant de monter à l'étage, je voulais encore trouver des preuves. Je savais où chercher. Dans le grand salon au fond à droite, qui faisait aussi office de bureau. S'il y avait une chose à découvrir, c'était là qu'il l'aurait mise. Dans les tiroirs ou dans le coffre.

La lueur bleutée qui filtrait de la vaste pièce m'était familière. Je l'avais connue durant plus de huit ans, tout comme l'ambiance particulièrement chaude et humide qui régnait à l'intérieur de celle-ci, indispensable pour la survie des animaux. Les deux battants de la porte étaient ouverts. Je pénétrai sur le long tapis central qui couvrait le parquet. De part et d'autre, les néons des quatorze vivariums se reflétaient sur le teint pâle de mon visage. Les habitants de ceux-ci –

serpents, scorpions, mygales et autres scolopendres – me regardaient, immobiles mais réveillés.

Les tentures, statues, sculptures, boucliers, lances et autres objets du continent noir paraissaient tous à la place que je leur connaissais par cœur. Je les avais tant observés et étudiés au fil des récits que j'avais écoutés de manière passionnée, durant mon enfance, sur l'histoire de l'Ouganda et du Rwanda, et sur toutes les horreurs qui y avaient été commises.

Comment était-ce possible ?

Comment en étais-je arrivé là ?

Comment lui en était arrivé à me faire ça ?

Celui que j'avais toujours appelé “père” avec respect et affection. Le seul parent que je n'avais jamais connu. Il m'avait roulé sur toute la ligne, jusqu'à vouloir me faire tuer dans le Massai Mara. J'avais une bonne partie des réponses – du moins le croyais-je – mais il en manquait encore quelques unes.

* * * * *

Soudain, les lampes de la grande pièce s'allumèrent.

— Mon petit Michäel... Quelle surprise !

Il se tenait là, devant moi, majestueusement campé dans un fauteuil roulant en bois, à la manière d'un roi sur son trône. Il était vêtu d'un peignoir de satin pourpre et tenait un gros havane non encore allumé dans la main droite. Le cancer l'avait cloué sur cette chaise et allait le tuer à petit feu. Avec ses immondes cigares, il ne faisait qu'accélérer le processus. Il s'en fichait.

Juste debout derrière lui, un peu dans l'ombre, je reconnus la Bête. Elle ne mesurait guère plus d'un mètre cinquante et portait les mêmes vêtements tribaux que la nuit où je l'avais aperçue sur la Place Pury, depuis les locaux de la BCCG. Impassible, on aurait dit une statue. Une de plus dans la vaste pièce. Ses yeux jaunâtres, tels des billes d'ambre, brillaient dans la pénombre. Tous ses muscles apparents étaient parfaitement sculptés sous sa peau d'ébène.

— Approche, je t'en prie. Tu es chez toi, fils, ajouta d'un ton paternel le vieux PDG affaibli par la maladie.

— Ne m'appelle plus jamais “fils” !, lui crachai-je à la figure, faisant un pas dans sa direction.

La Bête grogna et montra les dents : deux rangées de pointes acérées, toutes taillées à la forme des canines. La mâchoire du fauve qui avait déchiré la gorge de Joël Perrier et le ventre d'Olivier Mestre – l'arme du crime – était à portée de main.

Je stoppai par prudence. Avant toute autre action, j'avais soif de savoir.

— Comme tu voudras, répliqua Louis De Bosset. Tu n'es pas venu avec des gendarmes cette fois ?

Il sourit de son ironie, avant d'ajouter :

— Tu es allé bien au-delà de mes espérances les plus folles, Michaël.

Il alluma son cigare, tira une bouffée et poursuivit :

— Au fait, un employé de la banque t'a vu ce matin te rendre au Lacus Café. Qu'as-tu fait d'Ibrahim Kurtaj ? Tu l'as tué lui aussi ?

Il sourit à nouveau à cette idée.

— Pas du tout !, lui répondis-je.

Passant ma main droite derrière mon dos, je sortis l'arme passée dans l'élastique de mon jogging. La Bête émit un nouveau grognement et fit mine de bouger. Je pointai le canon du pistolet dans sa direction. Le vieux PDG leva la main gauche en signe d'apaisement et, par ce geste, fit comprendre au pygmée de ne pas bouger.

— Ce n'est pas ton arme de service, constata-t-il en apercevant le silencieux.

— Pas vraiment, confirmai-je. Je ne suis pas fou. Mon SIG me rendrait trop facilement identifiable en cas... d'accident. Disons que le patron du Lacus a simplement accepté de me fournir ce petit service, quand je lui ai fait comprendre à quel point il avait été le dindon de la farce dans toute cette histoire. Les Albanais n'aiment pas trop qu'on se moque d'eux, tu sais ?

De Bosset parut déçu.

— Dommage. Je me disais qu'un inspecteur des stupés prendrait un malin plaisir à éliminer une raclure de trafiquant de drogue. Mais apparemment, tu as préféré t'acoquiner avec lui. Tu vas me tuer ?

— Ça dépendra...

Ma réponse sortit sans que je ne la contrôle. Tout de suite, je ne l'aimai pas. Elle me rappela la promesse que j'avais faite à Andrew Bell et l'issue fatale que je lui avais finalement réservée.

— Ça dépendra de quoi, mon petit Michaël ?

— De tes réponses.

Il tira une nouvelle fois sur son havane, savoura le goût du tabac, recracha un nuage de fumée et reprit :

— Tu veux savoir jusqu'où tu as été une marionnette, c'est ça ?

— C'est ça.

— Pauvre naïf. De A à Y, fils. De A à Y. Il y a juste le fil Z que je n'ai pas su tirer : tu aurais dû mourir dans le Mara. C'est du moins comme ça que je l'avais prévu. Ou plutôt promis à mes hommes. Ils n'ont manifestement pas été à la hauteur. Paix à leur âme !

— Qu'est-ce que tu leur avais promis ?

Je le savais, mais je voulais l'entendre de la bouche même du numéro un de la Confrérie.

— Tu sais que j'ai toujours prôné l'esprit d'équipe, tant dans le privé qu'au travail. Les stages d'entreprise, il n'y a rien de tel pour souder un team. Au début, il y a vingt ans, l'état-major de la BCCG n'était formé que de trois personnes : César Prince, Grégory Tardi et moi-même. Tous mus par la même passion.

— Le crime ?

— Appelle-le comme tu veux. Nous, nous appelions ça du sport. La chasse est un sport.

— La chasse à l'homme aussi ?

— De quelle autre chasse parlerais-je, mon pauvre Michaël ? Tu sais bien quel intérêt je porte aux animaux. Depuis toutes ces années, n'ai-je pas cessé de te répéter que les bêtes valent mieux que les êtres humains ? Je ne pourrais pas chasser un animal. L'homme est la pire des espèces, la seule – excepté peut-être les chats – qui tue par jeu, par plaisir.

Je commençais à mesurer la folie de celui que j'avais considéré comme mon père adoptif, mais qui ne l'était plus depuis trois jours. Elle dépassait l'entendement. Son degré était un cran supérieur à celle de César Prince et c'était d'ailleurs normal, quelque part : ce dernier n'avait été que le numéro deux de la Confrérie.

— Apparemment, si j'ai bien compris tes gars, ça fait des années que vous chassez des enfants et des ados dans le Mara. Alors pourquoi moi, tout d'un coup ?

— Parce que j'avais promis à mes cadres une cible de choix. La meilleure.

— Mais tu ne leur as pas dit que c'était moi.

— Parce qu'il y a certaines choses qu'ils n'avaient pas besoin de savoir.

— Comme les raisons pour lesquelles tu m'as poussé à enquêter sur la côte kenyane ?

— Par exemple, oui. De toute façon, mes hommes ne connaissaient aucun intérêt autre que pour ces stages d'entreprise au Kenya. Hormis le bon fonctionnement de la banque, bien évidemment. Une semaine par an, ça leur permettait de déconnecter complètement et de se ressourcer.

— Y avait plutôt intérêt, tu ne crois pas ?

Il sourit.

— Tu sais. C'étaient tous des gars triés sur le volet par César Prince et Greg Tardi. Nous n'aurions jamais pris le risque d'engager dans notre équipe quelqu'un qui n'en partage pas les principales

philosophies.

— Comme le meurtre d'enfants innocents ?

— Comme la volonté de gagner à tout prix, quels que soient les sacrifices à faire et les dommages collatéraux à encaisser. Comment crois-tu qu'on peut faire tourner un établissement comme le mien ? Un des meilleurs de la place bancaire privée suisse. En respectant les lois ? Si tu veux apprendre à violer le droit, commence par le pire des crimes : l'assassinat ! Gratuit et barbare. Ensuite, tu ne connaîtras plus aucune limite.

— Tu es fou..., soupirai-je.

Il tira sur son cigare et recracha une bouffée.

— C'est ce que tu penses de moi, fils ?

— Ne m'appelle plus comme ça !

— Après tout, tu as peut-être raison... C'est aussi ce qu'ont tenté de faire croire certains de mes concurrents en laissant planer sur mon établissement des rumeurs d'ordre sectaire. Mais notre œuvre n'a rien à voir avec une secte !

Il haussa le ton et s'énerma en prononçant ce mot.

— Non, tu as raison, Louis, répondis-je. La Confrérie est bien pire qu'une secte. Elle n'a aucune religion, pas même inventée sous un prétexte fallacieux pour soutirer de l'argent à ses membres. Elle est juste une organisation criminelle.

— Qui a traqué des criminels de guerre, Michaël ! Ça, nous l'avons fait.

— Pour vous donner bonne conscience ?

Il éclata d'un rire sonore.

— Tu es dur ! Suite au génocide Tutsi, nous avons tout de même conduit un bon nombre de criminels Hutu devant le tribunal pénal international de La Haye. J'ai même été remercié pour ça.

Je ne goûtai pas l'ironie.

— C'est surtout parce que l'activité de mercenaires de César Prince et Grégory Tardi leur est montée à la tête et qu'ils y ont trouvé un bon moyen d'assassiner du black en toute discrétion et impunité !, tonnai-je. Ça donnait du crédit à votre action barbare et justifiait vos voyages en Afrique. Le Rwanda était un bon plan. Mais dis-moi, la Confrérie n'a jamais touché aux criminels de guerre ougandais, n'est-ce pas ?

Son rire se tassa et redevint un sourire narquois.

— Que crois-tu avoir compris, fils ?

Manifestement, il ne perdrait pas si facilement le réflexe de m'appeler ainsi. C'était devenu une habitude, même si elle ne voulait plus rien dire. Je renonçai à le remettre en place une fois de plus.

— Tu n'as pas fui l'Ouganda pendant le règne d'Idi Amin Dada,

mais à sa chute.

Il parut amusé.

— Continue...

— Mwai Ouko ne s'est jamais appelé Milton Mutesa, n'est-ce pas ? Le criminel, c'est toi. Il n'a fait qu'enquêter avec sa femme sur toi et la Confrérie. Et tu t'es arrangé pour retourner la situation à ton avantage. Tu m'as juste utilisé pour les éliminer.

— Et tu as foncé tête baissée, comme à ton habitude, Michaël. Sans réfléchir. Sans analyser la situation. Tu es si prévisible ! Un pantin. Un fantoche.

Une vague de haine me submergea. Mon bras se raidit, l'arme prête à faire feu en silence. Tuer le monstre. Il le fallait. Mais pas maintenant. Il était trop tôt. Je devais encore obtenir des réponses. Je me contrôlai tant bien que mal et réalisai qu'à l'époque de l'institution de Saint-Maurice, j'aurais tiré. Sans réfléchir.

— Qui est Milton Mutesa ?, demandai-je avec un arrière goût d'amertume dans la bouche.

J'avais déjà tué deux innocents au Kenya : le couple Ouko. Certes dans des circonstances particulières, créées de toute pièce par le monstre qui se trouvait en face de moi. Je redoutais maintenant certaines réponses.

— Est-ce qu'il a seulement existé ? Ou est-ce un nom inventé par ton esprit malade ?

Il rigola.

— Tu insultes mon intelligence, fils. Et je te rappelle qu'elle est supérieure à la tienne. En tout cas jusqu'ici. Les gènes, sûrement. Milton Mutesa a bel et bien existé. C'était juste un pauvre rebelle ougandais qu'Amin Dada a jeté aux crocodiles, qui s'en est sorti par je ne sais quel miracle et que j'ai ensuite expédié en enfer d'un coup de machette. Ma première victime. Ça marque, je te jure. Toi aussi, tu te souviendras jusqu'à ta mort de Mariana Ouko. Tu verras.

Il rit de plus belle. Il aurait cherché à ce que je le tue sur le champ qu'il ne s'en serait pas pris autrement. Je me contins néanmoins dans un nouvel effort. Je n'en étais plus à une horreur près.

Je répétais :

— Tout ça pour contrer un couple qui enquêtait sur tes propres agissements...

Ma voix s'évanouit dans le néant. C'était si pervers que je ne comprenais pas encore comment je m'y étais laissé prendre. Je tentai désespérément de repasser dans mon esprit toutes les images, tous les événements, toutes les discussions, toutes les décisions que j'avais prises depuis le 28 novembre. Un effort de Titan.

Voyant que je sombrais, Louis De Bosset ajouta avec un ton

empreint de sadisme :

— Mais encore ? C'est tout ce que tu as compris, fils ?

Je le regardai, interrogatif.

— C'est déjà pas mal pour un jeune flic, répliquai-je en tentant de prendre un air satisfait. Je n'y arrivai pas.

— Alors, c'est que tu n'as rien compris !, m'assomma-t-il. Sois plus intelligent que tu ne l'as été jusqu'ici ! Sois au moins digne de l'éducation que je t'ai donnée. Tu vas y arriver...

Il partit dans un éclat de rire. J'étais devenu sa proie dans un nouveau jeu de sadisme à l'état pur. Même si je tenais l'arme par le manche.

Je devais réagir. Obtenir des réponses. Ne pas céder à la colère et à la haine. C'est peut-être ce qu'il cherchait : que j'appuie sur la gâchette et que je continue ainsi de vivre dans l'ignorance. Mais il n'en était pas question. Je soulevai mon pull de jogging, en sortit la fourre en carton plaquée contre mon ventre à même la peau et la jetai à terre devant lui.

— C'est de ça dont tu veux parler ?

Le vieux PDG fut surpris et redevint sérieux.

— Qu'est-ce que c'est ?, demanda-t-il, en cachant mal un début d'inquiétude.

— Le dossier constitué sur toi par Mariana Ouko. Oh, je te rassure : c'est juste la fourre vide. Son contenu est en sécurité, bien au chaud. Au cas où il devait m'arriver un malheur...

Je bluffais. Mais n'étions-nous pas dans une partie de poker ?

— Où as-tu trouvé cela ?, me demanda De Bosset.

— C'est ton second César Prince qui me l'a confié. À titre posthume...

Il demanda à la Bête de ramasser la fourre cartonnée et de la lui donner. Le pygmée s'exécuta sans un mot et retourna à sa place de statue. Le vieux PDG passa la paume de sa main sur l'écriture de Mariana Ouko d'un air presque nostalgique, comme s'il la reconnaissait.

Puis il dit, pensif, sans quitter l'objet des yeux :

— J'avais pourtant dit à César de le détruire...

— Mais il ne l'a pas fait. Peut-être qu'il voulait te faire chanter pour prendre ta place ?

Il leva la tête, me sourit timidement et répondit :

— Cela n'a plus d'importance, maintenant.

— Qui a volé ce dossier avant mon arrivée sur l'île de Wasini ?, demandai-je.

— C'est Arthur.

Ce fut mon tour d'être un peu surpris, mais cela ne m'étonna pas vraiment au vu des relations entre Louis De Bosset et le chauffeur kenyan. Après tout, avant que je ne fusse son patron – pour autant que je le fusse un jour – l'ancien consul avait été le sien pendant près de trente ans.

— Dis-moi encore une chose que je n'ai pas très bien comprise : ce dossier contient notamment la copie d'une plainte pour violences domestiques et séquestration déposée contre toi auprès du Procureur de Mombasa par une certaine Marie-Ange Eigenheer. Qui est cette femme pour toi ? Est-ce qu'il s'agit de ta défunte épouse, Marie-Ange De Bosset ?

Il caressa une seconde fois la fourre cartonnée. Elle lui rappelait manifestement des souvenirs. Il soupira :

— Alors, ça non plus, tu n'as pas compris...

— Non, répondis-je. Mais nous sommes ici pour que tu éclaires mes lanternes, n'est-ce pas ? Tu as toujours fait mon éducation. Alors, continue !

Tout en gardant les yeux baissés sur le dossier, il reprit doucement, comme s'il se parlait à lui-même :

— C'est drôle, fils... Les Kenyans n'ont jamais réussi à prononcer son nom : Marie-Ange. Ils le déformaient à chaque fois qu'ils le prononçaient : Mariana. C'était plus facile pour eux. Plus anglais.

* * * * *

Je sentis soudain mes jambes flageoler. Je dus faire un effort pour ne pas choir sous l'effet du choc. Mariana Ouko et Marie-Ange De Bosset ne formaient qu'une seule et même personne. J'avais donc tué celle qui aurait pu devenir ma mère adoptive. Et pourtant, elle ne ressemblait nullement aux photos que "père" – je me surpris soudain à penser à lui en ces termes, à cet instant si tragique – m'avait montrées jusqu'ici de sa soi-disant défunte épouse, ni à celles qui garnissaient encore la grande pièce où nous nous trouvions.

Je jetai un rapide coup d'œil au seul portrait que je connaissais de Marie-Ange De Bosset. Le vieux PDG s'en rendit compte et m'informa :

— C'est un faux, Michaël. Comme beaucoup d'autres documents de cette histoire.

— Qui est-elle ?, demandai-je en montrant le cadre posé sur le bureau.

— Je ne sais même pas, fils. Ce sont des photos que j'ai trouvées dans les caves quand j'ai emménagé dans cette maison, bien avant que tu n'y arrives. Il fallait bien que tu puisses imaginer concrètement

comment était mon épouse quand je t'en parlais.

Nouvelle démençe.

— Toutes ces années..., commençai-je à balbutier. Tu m'as menti toutes ces années. Mais pourquoi ? Pourquoi ne m'as-tu pas simplement montré des vraies photos de ta femme ?

Il aboya soudain, vert de rage.

— Parce qu'elle m'a trahi, cette espèce de salope ! Elle m'a trompé ! Elle est partie avec ce... Mwai Ouko. Ce guerrier Massaï dont elle s'est éprise à notre arrivée au Kenya.

Je le laissai un instant respirer. Il en avait besoin et moi aussi. Un ange passa.

Lâchant un soupire, je repris :

— Toi aussi, père, tu m'as trahi dès le départ dans cette histoire, n'est-ce pas ? Tu as parlé de faux, avant – en relation avec ces photos de ta femme – en laissant entendre qu'il y avait d'autres documents falsifiés. J'en ai découvert un autre. Et pas des moindres !

Je jetai à ses pieds une copie d'un vieux rapport de la police genevoise remontant à exactement vingt ans en arrière. Il concernait un accident de la route survenu jour pour jour à cette époque sur les bords du Lac Léman. Le vieux PDG ne demanda même pas à la Bête de ramasser le document. Il savait très bien de quoi il s'agissait.

— Comment t'es-tu procuré cela ?, me demanda De Bosset. Cela ne pouvait pas se trouver dans le dossier de Marie-Ange.

— Tu oublies que je suis policier.

Je ne jugeai pas utile de préciser que c'était Daniel Garcia qui l'avait requis à ma demande auprès de la police genevoise et qui me l'avait ensuite envoyé sur ma boîte e-mail. J'avais pu consulter la pièce jointe depuis le Hilton de Dar Es-Salaam et l'imprimer sur place.

— Pourquoi as-tu fait cette recherche ?

— Parce que le dossier de Mariana Ouko... pardon, de Marie-Ange mentionnait dans la liste des disparus un certain Michaël – nom peu courant en Afrique sous cet orthographe – recherché depuis le mois de décembre il y a exactement vingt ans.

J'indiquai d'un geste du menton les documents qui gisaient sur le sol devant le vieux PDG et ajoutai :

— Michaël Donner est mort dans cet accident. Chose que tu as toujours omis de me préciser. Je suis mort dans cet accident de la route, il y a vingt ans sur les bords du Léman. J'y suis resté avec mes parents Sophie et Thomas Donner. C'est écrit en toutes lettres dans le rapport de la police genevoise. Et confirmé également dans un article de la Tribune de Genève que tu as aussi falsifié avant de me le montrer, je présume.

Louis De Bosset resta impassible devant les vérités qui s'alignaient.

— Dis-moi qui je suis !, criai-je soudain. Qui est-ce que je suis, si je ne suis pas Michaël Donner ?

Je me mis à pleurer de rage. Même si j'avais repris le dessus dans la conversation, c'en était trop. On venait de toucher à ma propre existence, de me la voler. Je me retrouvais soudain sans identité, avec un seul prénom, perdu entre deux vies : une impossible et une inconnue. C'était insupportable.

J'hurlai en menaçant l'infirme de mon arme.

— Dis-moi qui je suis, bordel ! Un orphelin de Wasini ou de Shimoni ? C'est ça ? Et c'est pour ça que tu m'as offert en pâture à la Confrérie comme les autres ?

Lentement, Louis De Bosset tendit un bras vers moi pour me faire comprendre de me calmer.

— Très bien, fils, dit-il posément. Tu es maintenant en droit de tout savoir. Mais laisse-moi commencer depuis le début...

Louis De Bosset me fit promettre une chose, avant de commencer sa chronologie : le tuer rapidement à la fin. Je fus d'abord surpris, tant c'était aux antipodes des suppliques d'Andrew Bell. Puis j'y trouvai une certaine logique : les cigares ne l'achevaient pas assez vite. Le crabe le faisait souffrir et pour une raison que j'ignorais, il ne voulait pas se suicider.

Je répondis que je verrais, en fonction des réponses qu'il m'apporterait. Debout derrière lui, la Bête montra les dents, grogna, puis se tut, regagnant sa position de statue immobile aux yeux de feu.

Le vieux PDG s'alluma un nouveau cigare – celui du condamné – et commença :

— Tout a débuté en Ouganda, sous le règne d'Amin Dada, entre 1971 et 1979. Je travaillais alors pour le compte du Département des affaires étrangères, comme consul de Suisse à Kampala, la capitale, sur les rives du Lac Victoria. J'y suis arrivé en 1975, en plein règne du dictateur, qui avait pris le pouvoir par un coup d'État le 25 janvier 1971. Au début, Amin a été soutenu par l'occident, car celui-ci voyait en son prédécesseur un régime trop socialiste. Mais comme tu le sais, assez vite, Amin a multiplié les crimes, faisant disparaître en huit ans près de trois cents mille opposants. C'est dans ce contexte de tyrannie et d'oppression que je suis arrivé, jeune célibataire inculte des enjeux de ce monde, hormis des théories qu'on nous apprenait en sciences politiques sur les bancs de l'Université. Je te passe les détails.

De Bosset tira une grosse bouffée de havane et parut soulager de raconter son histoire.

Il reprit :

— Notre pays avait une position délicate lorsque je suis arrivé à Kampala comme jeune consul. En 1974, une ONG suisse indépendante venait d'affirmer qu'Idi Amin Dada était responsable de vingt-cinq mille à deux cents cinquante mille personnes assassinées arbitrairement depuis son accession au pouvoir trois ans plus tôt. Je te laisse imaginer l'ambiance. J'étais bon pour tenter de rattraper le coup. C'était d'ailleurs ma mission officielle, confiée expressément par

le Conseil fédéral. Je fus bon pour participer à tous les dîners, galas, rencontres – et j'en passe – organisés par "Big Daddy". J'ai donc appris à le connaître. Il était un peu mégaloman, paré de sa toge et de son grand collier. Il s'est même proclamé président à vie en 1976. On peut aussi dire qu'il était fruste et inculte, mais il faut lui laisser une chose : il était un excellent orateur. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien s'il a réussi son coup d'État et a tenu si longtemps.

— Et il a déteint sur toi..., en conclus-je.

— Possible, fils. Petit à petit, il a commencé à me faire confiance. Il a constaté que lorsqu'il me confiait certaines choses sensibles, je les gardais pour moi et ne les répétais pas à mon pays. Il m'a donc fait entrer dans certains milieux, disons...

— Criminels ?

— J'appellerais plutôt ça de la gestion de la résistance mais on ne va pas faire de la philosophie, n'est-ce pas ? Il faudrait se replacer dans le contexte. Ce serait trop long à tenter de t'expliquer. Mais toutes les horreurs que je t'ai décrites durant ton enfance, je les ai véritablement vécues. Passivement. Jusqu'au jour où...

— Il t'a demandé d'assassiner le jeune Milton Mutesa qui avait réussi à sortir du bassin aux crocodiles ?

— C'est ça. Je ne cherche pas d'excuses, fils. J'ai mal tourné, ça s'arrête là.

— C'est le moins qu'on puisse dire !

— Tu sais le bruit que fait une machette qui fend un crâne ? Ça ne s'oublie pas...

Je fis mine d'hausser les épaules, comme si ça ne m'intéressait pas. En réalité, un frisson me parcourut. Je ressentis la lame de mon couteau de plongée heurter de l'intérieur la voûte crânienne du pauvre Mwai Ouko et je fus submergé par une nausée.

— Et ta femme ?, demandai-je pour changer de sujet.

— J'ai rencontré Marie-Ange Eigenheer en 1977. Elle travaillait pour une ONG humanitaire à Kampala. Elle était allemande. Et terriblement belle, avec ses cheveux blonds. Intelligente aussi. J'en suis tombé amoureux au premier coup d'œil. Le coup de foudre...

— Apparemment, tu en es toujours amoureux, père, risquai-je.

Il me dévisagea d'un air dégoûté.

— De la fille que j'ai connue en 1977, oui. Mais pas de la salope qu'elle est devenue par la suite. On s'est marié une année plus tard, lorsque la crise du café a débuté, plongeant le pays dans les dettes jusqu'aux limites de la faillite. Amin Dada a alors commis l'erreur d'attaquer la Tanzanie et ce fut son déclin. En 1979, il a été renversé et a dû s'enfuir en Lybie, puis en Arabie Saoudite, où il est mort en 2003.

Il tira une nouvelle bouffée et la savoura, avant de continuer :

— Avec les actes que j'avais commis depuis la mort de Milton Mutesa – j'ai encore tué de mes mains des dizaines de résistants au régime – je ne pouvais pas rester en Ouganda après la chute de "Big Daddy". J'ai donc pris l'option de fuir au Kenya. Marie-Ange m'a suivi sans vraiment comprendre, car elle ne savait rien de mes crimes. Je lui ai simplement dit que le pays allait sombrer dans le chaos et que la Suisse m'envoyait à Mombasa. De son côté, rien ne la retenait non plus en Ouganda. Son ONG se retirait du pays. Finalement, tout s'est fait assez naturellement et elle n'a rien soupçonné des véritables raisons de notre exil. Au DFAE, j'ai signalé que je craignais pour ma vie en raison des nombreuses manifestations du dictateur déchu auxquelles j'avais été contraint d'assister comme consul et lors desquelles j'avais été photographié à ses côtés. Berne ne s'est posé aucune question – après tout, le Conseil fédéral m'avait dicté ma mission – et a été d'accord de me muter au Kenya.

* * * * *

Louis De Bosset raconta ensuite son périple vers le Kenya, sa traversée de la frontière par le Mont Elgon, puis sa descente sur Kisumu.

— C'est là que j'ai rencontré Mwanga.

Il se tourna vers la Bête, me la présenta d'un geste de la main, puis me regarda à nouveau et poursuivit :

— Mwanga est un pygmée. D'ordinaire, ils viennent plutôt du Congo, du Cameroun, de Centrafrique ou du Gabon. Mais la légende leur prête aussi des origines aux sources du Nil. Et comme toutes les légendes, elle a sa part de vérité. C'est sur les rives du Lac Victoria que j'ai connu Mwanga. Il fuyait l'Ouganda, tout comme nous, mais je n'en ai jamais connu les motifs. Peu m'importait. Je l'ai aidé, soigné – il était très malade, car des rebelles lui avaient coupé la langue et la blessure s'était infectée – logé, nourri et sauvé. Et depuis, il n'a eu cesse de vouloir mettre sa vie à mon service. Mais j'ai toujours retardé son offre, lui laissant sa liberté. Je ne l'ai fait venir en Suisse que l'année passée, lorsque je me suis retrouvé cloué sur ce maudit fauteuil à cause du crabe. Depuis, il est mon odd-job-man, mon homme à tout faire, en quelque sorte.

— J'ai pu m'en rendre compte, dans le port et dans le sous-voie de la Place Pury...

— D'une redoutable efficacité, n'est-ce pas ? Et très dissuasif pour ceux qui s'aventureraient à vouloir me trahir.

— Comme Joël Perrier et Olivier Mestre ?

— Des faibles. Mais j'y reviendrai plus tard.

Il écrasa son havane dans un cendrier en ébène tout à fait semblable à celui de son bureau à la BCCG.

— Tu sais, Michaël... (il parut réfléchir) Avec Marie-Ange, nous avons passé des moments merveilleux à Diani Beach. Le temps d'une année, guère plus. Nous allions souvent plonger ou faire du snorkling autour de Wasini, notamment sur le récif de Kisite. Tu vois de quoi je veux parler, n'est-ce pas ? J'imagine que oui, vu ce que m'a raconté Arthur par téléphone. Un vrai petit coin de paradis. Pas vrai ?

Je ne répondis pas. Il continua :

— Bref. Tout serait allé pour le mieux si elle n'avait pas eu cette idée d'orphelinat. J'étais souvent loin la journée, parfois pour deux ou plusieurs jours. Je montais à Nairobi pour le boulot. J'avais engagé Arthur, que j'avais trouvé par petite annonce à Mombasa. Et Marie-Ange a commencé à s'ennuyer. Son travail humanitaire lui manquait. La pauvreté et l'afflux des réfugiés indiens dans la région – ceux qui avaient été chassés d'Ouganda sous le règne d'Amin Dada – l'ont poussée à concrétiser cette idée. Et la vie m'a alors fait payer mes torts par les deux bouts. D'une part Marie-Ange a commencé à faire venir à la maison des orphelins et ce qui devait arriver arriva : l'un d'eux m'a reconnu comme son tortionnaire de la prison de Kampala. Évidemment, ma femme ne l'a pas cru, mais quand il y en a eu un second, puis un troisième, ses doutes se sont accentués. D'autre part, dans ses recherches de bâtiment pour l'orphelinat, elle est tombée sur ce Mwai Ouko, qui n'était autre qu'un guerrier Massaï établi sur l'île de Wasini. Et elle en est tombée éperdument amoureuse. C'est ce qu'elle m'a dit le jour où elle m'a annoncé qu'elle me quittait pour lui. Et là, j'ai pété les plombs.

— Qu'as-tu fait ?, demandai-je.

Il sourit.

— C'était une salope. Alors, je l'ai traitée comme telle. Je l'ai séquestrée dans la cave de notre maison de Diani et violée à moult reprises. Mwanga m'a aidé dans cette tâche. Il a été son geôlier quand j'allais travailler à Mombasa ou Nairobi. Ça a duré des semaines et même des mois... En fait, je voulais l'empêcher de retourner vers son Massaï. Je l'ai attachée avec une chaîne dans le sous-sol aménagé. Et puis un jour, elle m'a annoncé qu'elle était enceinte. Elle m'a supplié de la libérer, m'a promis que nous formerions une famille, ce genre de conneries. Mais au fond de moi, je ne savais pas si elle était enceinte de moi ou de ce... minable guerrier de Wasini. Il fallait donc attendre pour en avoir le cœur net. Jusqu'à l'accouchement, il y a vingt-cinq ans.

— Et elle a donné naissance à une petite métisse qu'elle a appelé

Victoria, conclus-je.

— Tu n'as que partiellement raison, fils. En réalité, elle a donné naissance à des jumeaux, me corrigea Louis De Bosset.

Il venait d'abattre son bourg. Je le pris dans la figure comme une balle de neuf millimètres. Un tel projectile n'aurait guère fait plus de dégâts. Je pensais ne plus avoir aucun sentiment en moi, plus aucune larme à pleurer, plus aucune horreur à encaisser. Et je venais de me fourvoyer une nouvelle fois. Le vieux PDG enleva en une courte phrase les dernières miettes d'humanité que j'avais encore en moi.

Je réalisai soudain toute la portée de sa vengeance : la marionnette, le pantin, le fantoche s'appelait Michaël Ouko. Il avait tué sa mère et son père. Et il était tombé amoureux et avait couché avec sa sœur jumelle.

Tout s'écroula autour de moi.

Le vide.

Je savais enfin qui j'étais. Mais j'aurais tout donné à ce moment-là pour ne plus le savoir.

Je revis d'abord ma mère me caresser le visage en entendant mon prénom juste avant de mourir : elle avait su à ce moment-là qu'elle avait enfin retrouvé l'enfant qui lui avait été enlevé. Michaël. Cet enfant qui venait de la tuer d'une flèche sous-marine.

Je revis ensuite la machette levée en dessus de la tête de mon père. De cet être éperdument amoureux de Marie-Ange, qui n'avait voulu que venger la mort de sa femme – de ma mère – en tuant son meurtrier. Mais mon couteau de plongée l'avait devancé.

Je revis enfin le visage et le corps sublimes de Vicky. Son regard étourdissant. Ses longs cheveux d'ébène. Sa douce voix. Son espièglerie. Nos moments magiques sur la plage de Diani. Nos élans de tendresse et de plaisir charnel. Ma sœur. Ma jumelle incestueuse.

* * * * *

Je fus anéanti par ce plan diabolique, incapable de bouger, ni de prendre la moindre décision.

Louis De Bosset en profita pour continuer son récit et enfoncer quelques clous supplémentaires dans mon cœur et dans mon âme.

— Une nuit, alors qu'elle allaitait la petite, ta mère a réussi à assommer Mwanga et à prendre la fuite avec ta sœur. Elle t'a cherché dans toute la maison, mais ne t'a pas trouvé. Normal : tu étais ce jour-là à Mombasa avec moi. J'avais voulu présenter MON fils à mes collègues du consulat. Certes, bébé, tu avais les cheveux foncés et la peau mate, mais tu pouvais alors encore passer à cette époque pour...

— Dis-le : pour un blanc, pas une merde de métier !

— ...pour mon fils légitime. De toute façon, nous étions encore mariés avec Marie-Ange. Légalement, toi et ta sœur étiez donc mes enfants, même si le sang des Ouko coulait dans vos veines.

— Mais ta femme a porté plainte contre toi.

— C'est ça. Toutefois, elle n'avait aucune chance, fils. Le Parquet de Mombasa a refusé de donner suite à sa plainte. J'avais le passeport diplomatique. Et puis, dans ce pays, on a encore de nos jours plus tendance à croire l'homme. La femme est quantité négligeable. Alors tu penses : en plus, dans une procédure civile entre deux parties européennes qui fait appel à une application du droit international privé, à l'application par un tribunal kenyan de la loi suisse, la gabegie que ça a pu donner. En effet, quand ta mère a vu que la justice pénale ne fonctionnait pas, elle a demandé le divorce et ta garde. J'ai refusé et sollicité à mon tour la garde de la petite, juste pour l'emmerder. Ça a duré cinq ans. Cinq longues années durant lesquelles ta sœur a été élevée sur l'île de Wasini par ta mère et ce Mwai Ouko. Et toi, dans ma maison de Diani.

— Que s'est-il passé il y a vingt ans ?

— La haine et la jalousie, Michaël. Ce sont les deux seuls sentiments qui m'ont animé et que j'ai connus ces vingt-cinq dernières années. Cette salope a tout détruit, tu devrais le comprendre. Pour partir avec un Massaï vivant dans la pauvreté, dans la saleté. C'était ridicule. Avec moi, elle avait tout. Alors, je t'ai monté contre elle et le monstre qui me l'avait prise. Pendant cinq ans, j'ai établi ton éducation sur des mensonges. Au début, tu ne comprenais pas. Tu étais trop petit. Mais ton cerveau enregistrait quand même les informations. Tu sais, c'est incroyable ce qu'un enfant en bas âge assimile. Tous ses sens se formatent à cet âge. Les adultes sous-estiment trop souvent cette capacité.

Il ralluma un cigare et marqua une pause. Sans m'en rendre compte, j'avais baissé le canon de mon arme. Le poids du pistolet muni du silencieux s'était additionné à celui de la vérité. Louis De Bosset poursuivit de manière détachée, comme à l'époque où il me contait, avant de m'endormir, ses récits d'Afrique.

Il sourit.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je n'ai jamais réussi à corrompre le juge civil de Mombasa, malgré la promesse de belles sommes d'argent. En revanche, son greffier a craqué. Il m'a averti le jour où la décision du tribunal est enfin tombée. Il y a vingt ans. Le juge confiait ta garde à ta mère et cette dernière allait passer dans l'après-midi avec une assistante sociale pour te récupérer. Alors, je t'ai dit que la sorcière allait venir te prendre et que tu devais te défendre. Je t'y avais déjà

préparé depuis des mois et des mois. Nous avions tout répété. C'était rôdé. Tu t'étais même exercé sur des mannequins.

— À faire quoi ? Je n'en ai aucun souvenir...

— Les chocs psychologiques fonctionnent comme les ondes électromagnétiques sur des ordinateurs, fils. Ils effacent le formatage et toutes les données enregistrées par un cerveau, fût-il informatique ou humain.

— Quel choc ? Qu'est-ce qui s'est passé ce jour-là ?

— Je t'ai mis le couteau dans les mains. Tu l'as caché. Pour que la sorcière ne le voie pas. Je t'avais dit qu'elle allait courir vers toi et te prendre dans ses bras. Qu'elle allait mimer la joie et les larmes, mais qu'en réalité, elle voudrait te berner pour mieux te faire du mal. Et que là, tu devrais la frapper et la frapper encore. Jusqu'à ce qu'elle s'écroule. Tu t'étais entraîné sur le mannequin. Tu étais doué. Je t'avais aussi préparé aux cris, au sang, à tout. Tu étais ma machine.

— Déjà ta marionnette...

— Un pantin mortel, fils. L'idée que la salope puisse voir comme ultime image de sa vie l'enfant tant convoité devenir son assassin, ça relève d'un certain génie, non ?

— Pauvre fou..., soufflai-je.

— Mais hélas, les choses ne se sont pas passées tout à fait comme je les avais prévues.

— Raconte ! Crache ton venin !

— Ce jour-là, on a sonné à la porte de notre maison à Diani. À l'heure que m'avait indiquée le greffier lors de notre téléphone du matin. J'ai ouvert la porte et me suis retiré docilement devant les arrivants. Ils étaient quatre : l'assistante sociale, ta mère, le guerrier Massaï et ta sœur. Tu attendais comme prévu, à trois ou quatre mètres dans le couloir. À leur vue, tu t'es avancé. Au ralenti. Mais sans hésitation. Le couteau caché dans le dos. Tu m'as regardé une dernière fois. Je t'ai conforté d'un petit sourire et tu t'es encore avancé vers ta mère qui était accroupie et te tendait les bras, avec les larmes au bord des yeux. Comme c'était émouvant...

Il ricana et poursuivit :

— Mais là, une chose inattendue s'est produite : c'est ta sœur qui a devancé Marie-Ange et qui a couru dans tes bras. Je t'avais formaté avec la haine, mais je n'avais pas prévu qu'à l'inverse, ta mère avait inculqué à la petite l'amour fraternel.

“Vicky, non...”, pensai-je, comme si la scène enfouie dans l'oubli réapparaissait soudain dans ma mémoire. Je vis soudain ses grands yeux bleus courir vers moi, son sourire béat et ses bras grands ouverts. Heureuse d'être enfin réunie avec son frère, après cinq ans de séparation.

— Et là, tu as accueilli ta sœur dans tes bras avec le couteau, fils. La lame s'est enfoncée dans son ventre.

“La cicatrice”.

— Elle n'a même pas crié..., compléta le vieux PDG, presque déçu en prononçant cette phrase. En revanche, ta mère a hurlé. Pétrifiée, elle ne pouvait plus bouger. C'est ton père qui s'est précipité pour vous séparer. Et toi, par réflexe, tu as retiré la lame du ventre de ta sœur et tu l'as retournée contre ce grand noir qui se penchait vers toi, qui t'attaquait. Il y a laissé son œil.

Louis De Bosset éclata d'un rire sadique et tira une bouffée de son nouveau havane, avant de persiffler :

— Un guerrier Massaï blessé par un enfant de cinq ans... Je ne pense pas qu'il s'en soit beaucoup vanté. La honte.

Il recracha un gros nuage de fumée et continua :

— L'assistante sociale est partie en courant pour aller téléphoner à la police depuis la maison d'un voisin. Il n'y avait pas de natel à cette époque. Comprenant cela, je t'ai ramassé sous le bras, devant ta mère hurlant face aux blessures de ta sœur et de son père. Il n'y avait pas une minute à perdre. Mwanga nous a escortés à l'aérodrome d'Ukunda et Arthur nous a pilotés jusqu'au Soudan, où toi et moi, nous avons gagné la Mer Rouge par la route, puis l'Europe par bateau. Après, tu devais disparaître. Je n'avais pas le choix. Les autorités kenyanes allaient te rechercher. À notre arrivée en Suisse, via la France, je t'ai déposé à l'orphelinat Sainte-Anne de Genève. C'était le soir de la veille de Noël, il y a vingt ans jour pour jour. Tu avais le visage hagard. Tu étais en état de choc. Tu ne savais plus qui tu étais. Tu ne parlais même plus...

— Mais comment as-tu fait pour me faire passer pour un enfant mort, dont les journaux genevois avaient parlé ?, demandai-je.

— Le hasard a bien fait les choses. Je veux parler de cet accident de la route du 24 décembre au soir. Ce petit garçon de cinq ans décédé sur les lieux et qui s'appelait lui aussi Michaël. L'identité des prénoms fut comme une révélation, une aubaine. Un enfant de cinq ne garde en général de ses premières années de vie aucun souvenir précis, si ce n'est quelques flashes souvent déformés de la réalité. En revanche, s'il y a une chose qu'il n'oublie pas, c'est son prénom. Le petit Michaël Donner allait donc me simplifier la tâche et revivre en toi. La direction et le personnel de l'orphelinat n'y ont vu que du feu. Ou tout au plus qu'une coïncidence de nom avec un dramatique fait divers, rien de plus. Je t'avais mis une gourmette improvisée avec ce nom et ce prénom. Il y a bien eu des recherches, mais elles n'ont rien donné. Et tu es resté un homonyme anonyme de l'enfant accidenté qui a défrayé la chronique genevoise le jour de Noël. Par la suite, il a été facile pour

moi d'obtenir le rapport de police, l'article de la Tribune de Genève et des photos bidon de Sophie et Thomas Donner. J'ai un peu arrangé le tout et te les ai montrés quand tu as été en âge de comprendre. Tu avais alors déjà quitté Sainte-Anne depuis longtemps. Tu étais encore jeune et tu n'as posé aucune question. Ce qui sortait de ma bouche était parole d'évangile. Cela a été si facile.

— Mais pourquoi m'as-tu laissé si longtemps dans des institutions ?

— Pour deux raisons, fils. Déjà, il fallait que je laisse passer l'orage, qui n'a pas manqué d'arriver. Il y a eu des investigations lancées par les autorités kenyanes pour te retrouver. Cela a pris passablement de temps. D'abord une commission rogatoire internationale lancée dans le cadre d'une affaire pénale, qui a été refusée par l'Office fédéral de la justice à cause de l'immunité diplomatique dont je bénéficiais encore. Puis une recherche civile pour enlèvement international d'enfant, qui a cette fois été admise par Berne, car ce n'était plus moi qui était visé comme diplomate, mais toi comme victime potentielle. Il fallait donc que tu restes caché. La police neuchâteloise a vérifié. Elle a même perquisitionné mon domicile à deux reprises, évidemment sans succès. J'ai d'ailleurs reçu des excuses officielles du juge d'instruction de l'époque qui avait ordonné ces mesures : Sylvain Kornisch.

Je ne pus m'empêcher de sourire : jaune ! Vingt ans s'étaient écoulés, mais n'avaient pas effacé une once de l'incompétence du magistrat devenu procureur.

— Et la seconde raison ?, demandai-je.

— Ton reformatage, fils. J'avais échoué une première fois à Diani. Il était exclu que je cours vers un deuxième échec. J'avais du temps et de la patience à revendre. Il fallait que tu redeviennes une bête sauvage. Que dis-je : pire qu'une bête ! Remplie de colère, de rage, de haine et de violence. Une véritable bombe à retardement ! Quoi de mieux pour ça que de te faire traîner en l'orphelinat, puis dans des institutions pour adolescents à problème, en te racontant des bobards sur la procédure d'adoption en cours, sur le faux décès de Marie-Ange et en te faisant courir de désillusions en désillusions.

Il savourait, se délectait de son discours, persuadé de son degré supérieur d'intelligence, inconscient de sa maladie, de sa folie, de sa mégalomanie.

Les gestes qu'il faisait en tirant de temps à autre sur son cigare, précieux à la manière de la vieille bourgeoisie neuchâteloise, étaient éloquents.

Il reprit :

— Durant toutes ces années, j'ai continué d'être en contact avec mon fidèle Arthur. Les autorités kenyanes n'avaient rien à lui

reprocher. Elles ignoraient même sa complicité dans notre fuite vers le Soudan. J'ai continué de lui verser un salaire confortable, qui lui permettait de faire vivre sa famille de manière aisée. En échange, il me rendait quelques services ponctuels.

— Comme, par exemple, te renseigner en “live” sur les progressions de l'enquête au Kenya.

— Exact ! Je payais également les pots-de-vin par son intermédiaire. C'est aussi comme ça que j'ai appris – et ça m'a fait mal... – que Marie-Ange et Mwai Ouko se sont mariés et qu'ils ont concrétisé leur projet d'ouvrir cet orphelinat à Wasini. Leur action est très vite devenue populaire. La presse locale s'est intéressée à eux et s'en est fait l'écho. Mais les journalistes n'arrivaient jamais à prononcer son prénom. À chaque interview, ça sonnait “Mariana”. Alors, elle a fini par s'en accommoder et s'est résolue à porter ce prénom. C'était plus simple pour tout le monde.

— Et parallèlement à l'orphelinat de Wasini, elle a continué d'enquêter sur toi. Son dossier est éloquent à ce sujet.

— Pas tant que ça, il faut croire. Sinon, elle serait déjà parvenue à me faire condamner. D'après ce qu'Arthur m'a dit, elle a eu beaucoup de mal à trouver des gens qui acceptent de témoigner officiellement contre moi. Et quand c'était le cas...

— La Confrérie les enlevait et les expédiait dans le Mara pour un massacre en règle. N'est-ce pas ?

— Pas tout de suite au début. Il y en a bien eu un ou deux qui ont parlé devant la police kenyane, mais comme il s'agissait d'orphelins de Wasini et Shimoni, le Parquet de Mombasa a considéré que leurs témoignages n'étaient pas crédibles, car orientés par les doléances de ma femme à mon sujet. Puis, j'ai quitté la diplomatie et j'ai été nommé à la tête de la BCCG. J'ai constitué mon état-major, d'abord avec César Prince et Grégory Tardi. Ils m'ont narré leur expérience de 1994 au Rwanda, leur intervention comme mercenaires aux côtés de l'armée française dans la cadre de l'opération “Turquoise”, leur lutte contre les FAR – les forces armées rwandaises –, la découverte du massacre de l'église de Kibuye, toutes ces atrocités qui m'ont rappelé – certes dans un autre contexte – celles commises par Amin Dada entre 1971 et 1979, et les actions qu'ils ont entreprises en retour contre certains fanatiques hutus. Au fil de nos discussions, nous nous sommes trouvés des points communs.

— De criminels de guerre.

— Appelle ça comme tu veux... Puis l'état-major s'est étoffé, avec des gars triés sur le volet, et les stages ont commencé...

— Et la Confrérie des dix est née !

Louis De Bosset sourit.

— Je n’ai jamais été à l’origine de cette appellation et je ne la cautionne pas. Mes gars sortaient, s’amusaient, buvaient, déconnaient. Ces stages ont permis de souder l’équipe, mais ils n’étaient pas ma tasse de thé. Je n’y ai jamais pris part. D’ailleurs, je n’ai jamais pris le risque de retourner au Kenya. C’est César Prince qui se chargeait de les organiser. Un peu beurrés au Lacus, ils se sont mis à parler un peu trop – sans toutefois mentionner les chasses à l’homme, heureusement – et cela a suffi pour tomber dans l’oreille d’un gars, qui l’a répété à un gars, et ainsi de suite.

— Et les rumeurs de secte ayant pris possession de la BCCG sont nées.

— Exact ! Les imbéciles...

— Et toi ?

— Oh moi... Pendant qu’ils s’amusaient dans le Mara et montaient des expéditions au Rwanda ou ailleurs, j’ai construit ma vengeance, année après année. Je venais de temps en temps te voir à l’orphelinat Sainte-Anne, puis à Saint-Maurice. Je t’observais. Je voyais la colère et la rage se développer en toi, comme chez un taureau ou un lion qu’on enferme dans le noir avant de l’envoyer sous les projecteurs de l’arène. C’était jouissif. Jours après jours, semaines après semaines, mois après mois, années après années, mon arme s’affûtait. Toi. Je t’ai reformaté durant ces vingt dernières années, patiemment, méthodiquement, en te prenant chez moi au moment opportun – juste avant que tu ne sombres dans la délinquance – puis je t’ai inculqué la passion pour l’entraînement sportif. Je t’ai aussi poussé vers la police, en te faisant miroiter cette lutte justicière contre les criminels de guerre. Il me fallait juste attendre le bon moment pour réveiller le guerrier qui sommeillait en toi. Et quand j’ai jugé que tu étais prêt pour l’ilmoran...

— L’ilmoran ?

— C’est le rite de passage au stade de guerrier chez les Massaïs. Certes un peu tard chez toi, mais les enfants européens ont en général un développement retardé par rapport aux enfants africains, confrontés très tôt à la rudesse de la vie. Une image, si tu vois ce que je veux dire. Bref, quand je t’ai jugé assez mûr, j’ai réveillé le guerrier qui sommeillait en toi et je t’ai envoyé faire ton œuvre au Kenya : achever ma vengeance.

— Et tu as fait venir Benson Odinga et Julius Kibaki à Neuchâtel. Je suis au courant. Andrew Bell m’a raconté à la fin du... “safari”.

Le vieux PDG rigola.

— Oh, les safaris étaient bien rôdés. César Prince et Grégory Tardi se sont chargés des enlèvements sur la côte. Ça a distrain Marie-Ange et Mwai Ouko de leur enquête sur toi et moi, en leur donnant un nouvel

os à ronger. Et puis, mes gars ont trouvé un moyen ludique de faire disparaître les preuves. Je ne trouvais rien à y redire. Seul le résultat comptait. Il fallait te convaincre d'enquêter au Kenya, à Wasini. Arthur a donc fait venir les deux orphelins de Shimoni en Suisse, en leur faisant miroiter argent et travail dans notre pays. Un vrai jeu d'enfant. Tu connais la suite, j'imagine.

— Mais comment savais-tu que l'enquête me serait confiée ?

— Pas très compliqué, fils. Je savais que c'était ta semaine de permanence. Tu t'en plaignais toujours vers moi quand tu recevais tes plannings. Je me suis juste arrangé avec mes gars pour que les meurtres touchent au milieu des stupéfiants, afin d'être sûr que l'affaire reste dans ta brigade. Vous êtes si prévisibles dans la police. Le reste s'est fait tout seul. Tu es un enquêteur tenace, un crocheur. Je savais que tu ne démordrais pas ce bel os : un tueur en série à Neuchâtel, une filière de coke kenyane. Quoi de mieux pour un jeune flic ?

— Tu es vraiment un malade !

— Peut-être, fils. Mais un malade qui a réussi. Les origines d'Odinga et Kibaki, appuyées par quelques discussions bien placées entre nous, t'ont conduit où je voulais que tu ailles. Et il était tellement facile de les faire passer pour des dealers de cocaïne au milieu de tous ces requérants africains qui sillonnent les rues des villes suisses. Une honte, d'ailleurs !

Il tira une bouffée de son cigare et reprit :

— Il ne me restait plus qu'à inventer et graver dans ton esprit formaté depuis l'enfance le terrible criminel de guerre ougandais Milton Mutesa et sa dangereuse complice Mariana Ouko. Tout ça sous le couvert d'un orphelinat. Ce qui ne pouvait être à tes yeux d'orphelin que parfaitement immoral et monstrueux.

— Et la Confrérie dans tout ça ?

— Elle marchait dans le coup, mais sans forcément connaître tous les tenants et aboutissants de l'histoire. Elle n'avait pas besoin de tout savoir dans les moindres détails. Sauf que...

— Sauf que deux de tes gars ont commencé à faiblir, dès qu'il a fallu tuer du black sur sol suisse.

— Exact ! Les deux plus jeunes. Erreur de casting. On se fait vieux, fils. C'est cette raclure de dealer albanais qui m'a appelé pour me dire qu'un de mes gars avait oublié d'effacer un envoi qu'il avait adressé à la police depuis l'ordinateur du Lacus Café. Ibrahim Kurtaj avait eu vent des rumeurs sectaires pesant sur la BCCG et il a dû se dire que cette information lui vaudrait bien un petit rabais sur son hypothèque commerciale. Le crétin ! Il n'a guère eu plus de cervelle que toi dans cette affaire. Une cible parfaite pour les soupçons de la police.

— Peut-être, répliquai-je. Mais aujourd'hui, je crois qu'il a bien compris à quel point il a été manipulé...

En le tapotant de ma main gauche, je rappelai la présence du pistolet à silencieux que le patron du Lacus Café m'avait remis en fin de matinée.

Louis De Bosset n'y prêta même pas attention et continua son récit :

— Mwanga s'est chargé de Joël Perrier et d'Olivier Mestre. César Prince et les six autres de Benson Odinga et de Julius Kibaki. Le reste a été la partie la plus facile : nos entretiens dans mon bureau de la BCCG. Je n'ai fait que semer des petits cailloux que tu as suivis naïvement du début à la fin. Tu es si prévisible, à l'image de ta police. La première semaine de décembre, j'ai pris un certain plaisir à te voir patauger dans tes ridicules observations nocturnes, tandis que j'avais demandé à Mwanga de se faire oublier quelques temps. Il est resté bien au chaud, ici. Il avait terminé sa mission.

— Et tu m'as envoyé au Kenya, en me faisant croire que tu me tendais une perche suite au refus de cet imbécile de Sylvain Kornisch.

— Ton procureur est lui aussi terriblement prévisible dans son incompétence, fils. Tu devras t'y habituer, si tu décides de rester dans la police à la fin de cette épreuve.

— Une épreuve ? Tu appelles ça une épreuve ? Tu viens d'anéantir toute ma vie d'un revers de la main, en m'annonçant que tu as passé vingt-cinq ans à monter ce plan diabolique. Sauf que tu comptais encore sur le fait que tout s'achève dans le Massai Mara. Pourquoi ?

— Oh, juste un coup triple, mon petit Michaël : je faisais disparaître l'arme du crime, disparaître la lignée des Ouko et je contentais en même temps la Confrérie qui s'ennuyait depuis quelques stages sur des cibles trop faciles. Je leur ai alors promis un véritable adversaire, un guerrier. Ils n'ont pas été déçus. Paix à leur âme !

— Et le dossier de Wasini ? Tu prenais un risque que je le trouve ou que mes parents me révèlent la vérité.

— C'était un risque calculé. Je connais tes méthodes d'investigation. Elles sont primaires. Dans les stups, on enquête d'abord de manière secrète. C'est ce que tu allais faire. Je n'avais donc qu'à faire disparaître ce dossier – Arthur s'en est chargé et l'a remis à César Prince la veille de ton arrivée à Mombasa – puis à semer quelques petits cailloux supplémentaires pour parvenir à mes fins. En même temps qu'il a volé le dossier, Arthur a déposé le chevalet avec les photographies de l'état-major de la BCCG, en y changeant simplement le titre en celui de la Confrérie. Puis il a encore ajouté certaines indications au feutre rouge sur les preuves accumulées par le couple Ouko depuis plusieurs années sur les disparitions des orphelins : le rattachement géographique de la plupart de ceux-ci au Massai Mara,

l'indication du Simba Lodge, le numéro de téléphone de l'hôtel, l'abréviation "CX" – une petite idée rigolote qui m'est revenue à l'esprit et qui m'a fait penser au temps où tu me demandais d'inventer des énigmes que tu t'appliquais à résoudre. Tu t'en souviens ?

J'acquiesçai d'un signe de tête et demandai :

— Mes parents ignoraient tout de la destination des orphelins enlevés ?

— Bien sûr ! Sinon, tu penses bien qu'ils auraient remué ciel et terre pour que les autorités interviennent dans le Massai Mara. Arthur n'a mis ces indications à ma demande que pour que cela t'amène à enquêter là-bas et que je remplisse ainsi la promesse que j'avais faite à mes hommes de leur envoyer une cible digne d'eux.

— Mais tu as tenté de me dissuader d'y aller, quand je t'ai appris la mort de Marie-Ange.

Il éclata de rire.

— Parce que je savais qu'en te disant "noir", tu ferais "blanc". Encore une fois, je te connais par cœur. Tu es si prévisible. Tu as continué ton œuvre jusqu'au bout, au-delà de mes espérances. Tu ne peux pas imaginer la jouissance que tu m'as procurée quand tu m'as annoncé que tu avais tué ta mère. Quant à ce Mwai Ouko, cela m'était un peu égal qu'il meurt ou non. Ma vengeance était complète, du moment que sa femme était morte de tes mains. Pour moi, le Massai pouvait tout aussi bien crever de chagrin, comme cela a été mon cas il y a vingt-cinq ans en arrière par sa faute. Œil pour œil, dent pour dent : il m'a volé ma femme, je lui ai volé la sienne.

Louis De Bosset termina son second cigare. Dans un coin sombre de la pièce, à la lueur glauque d'un néon, le python royal rappela sa présence par un bref sifflement presque imperceptible.

Le vieux PDG conclut :

— Et enfin, Arthur m'a téléphoné pour m'annoncer le massacre du Blue Lagoon. C'est terrible pour ce pauvre couple allemand en voyage de noces... (il marqua une pause et persiffla) Tu aurais quand même pu terminer le travail en tuant aussi ta sœur...

— Désolé de te décevoir, mais je n'ai fait que coucher avec elle...

La phrase, amère et irréfléchie, m'était sortie sans que je ne la contrôle.

Il éclata d'un rire méprisant devant l'ironie de la situation, comprenant qu'il avait peaufiné sans le vouloir sa vengeance d'une autre façon encore plus cruelle.

Ce fut le rire de trop.

18.

Le rire gras et sonore de Louis De Bosset résonna dans toute la pièce, faisant presque trembler son fauteuil roulant en bois. Derrière lui, Mwanga esquissa un rictus malfaisant, laissant apparaître qu'il partageait le plaisir sadique de son maître.

Je m'avançai d'un pas vers le vieux PDG. La Bête en fit de même dans ma direction. En bon garde du corps, elle tendait tous les muscles de son être, prête à bondir pour protéger son bienfaiteur.

L'infirme me défia :

— Attention, tu as décimé la Confrérie, mais ne sous-estime pas Mwanga, fils ! Tu n'es pas de taille.

Je n'eus pas besoin d'un second avertissement. Le pygmée montra ses dents pointues et acérées. Ses yeux de feu fixaient déjà ma carotide. J'avais bien compris le message.

En une fraction de seconde, mon bras droit se tendit et mon index se crispa sur la gâchette. Le bruit sourd – un “plop” – cloua la Bête sur place. Un troisième œil, noir et centré en dessus des deux autres soudain ternis, se dessina sur son visage. De la matière organique gicla derrière lui. Du petit trou frontal s'échappa un lent filet rougeâtre. Le pygmée s'écroula comme une patte molle au pied du fauteuil roulant, sous l'œil presque amusé de Louis De Bosset.

— Et maintenant à mon tour, Michaël !, prononça-t-il simplement, attendant que je mette fin à ses souffrances cancéreuses.

Je m'avançai vers l'infirme usé par la maladie, mais ne lui offris nullement ce qu'il attendait. Levant mon pistolet encore fumant du coup mortel porté à la Bête, j'en abattis la crosse avec violence sur son front. Les chairs éclatèrent et le sang se déversa sur son visage et ses vêtements.

Le choc l'assomma à moitié.

— Tue-moi !, m'ordonna-t-il en se ressaisissant. Tu me l'as promis ! Je t'ai tout dit.

— Mais je ne t'ai rien promis du tout, répliquai-je. J'ai juste dit que cela dépendrait de ce que tu me raconterais.

Je lui rappelai alors sa devise :

“Les hommes sont pires que les animaux. Ce sont les bêtes qui gouvernent le monde. Elles décident de la vie et de la mort”.

Passant derrière lui sous son regard interloqué, je déposai l'automatique sur le bureau, attrapai le vieux PDG par les épaules et le projetai violemment en dehors de sa chaise d'handicapé. Il vint d'écraser au sol, au pied de l'engin. Ses jambes ne répondaient plus. Il ne put se rattraper à quoi que ce fût et se heurta violemment la tête contre le parquet. Sa blessure à l'arcade sourcilière s'amplifia et du sang macula les lattes en bois du parterre.

Relevant la tête, il retrouva d'abord ses esprits, puis me chercha du regard.

— Qu'est-ce que tu fais, fils ?, me demanda-t-il, peu rassuré, le visage dégoulinant de rouge.

Je récupérai mon arme sur le bureau et repassai devant lui. Pour la toute première fois de ma vie, je le dominai, le regardai de haut, et lui répondis :

— Il y a vingt ans jour pour jour, tu m'as laissé une chance de vivre en m'abandonnant devant cet orphelinat de Genève. Ce soir, je te laisse cette même chance. Au final, laissons les animaux décider !

À peine ma phrase achevée, je me mis à tourner sur moi-même, arrosant les vivariums de la vaste pièce d'un feu silencieux. Je vidai le gros chargeur de ses derniers coups dans les quatorze cages de verre, qui volèrent en éclats dans un bruit aigu de vitres brisées, libérant les divers reptiles, mygales, scorpions et scolopendres de leur captivité.

— Avec un petit peu de chance, ajoutai-je, tu pourras peut-être choisir ton bourreau...

Pour la première fois de ma vie, je pus lire de la peur – de la terreur même – dans les yeux de mon père adoptif, ce monstre de froideur, ce calculateur mégalomane, le pire des criminels de guerre que la planète ait connu. J'avais découvert son cauchemar : une catégorie d'animaux qu'il craignait, mais avec lesquels il vivait. À condition qu'ils fussent captifs.

Les bêtes rampantes et grouillantes commencèrent à quitter leur nid douillet et humide pour le sol du grand salon. Il était temps pour moi de partir. Mon œuvre – comme il l'avait appelée – s'achevait ce soir, mais pour une fois, pas forcément comme il l'avait envisagée. Sans regarder derrière moi, je quittai les lieux, abandonnant par un dernier défi le pistolet vide à portée de mains d'un Louis De Bosset terrifié et impuissant.

Il hurla une dernière fois de désespoir :

— Fils ! Michaël ! Pas comme ça, je t'en supplie !

Je n'existais plus. Donc, je n'entendais plus.

Déjà le python royal géant se dirigeait vers sa proie paralysée et

l'enserrait de ses anneaux au niveau des jambes inertes, pour remonter vers le torse.

— Michaël...

Son ultime prière fut étouffée. Le dernier bruit que je perçus avant de quitter la demeure fut celui des os de sa cage thoracique qui se mirent à craquer les uns après les autres, lentement.

J'en éprouvai presque un plaisir sadique.

* * * * *

J'errai dans les bois, sur les hauteurs de Neuchâtel, jusqu'au petit matin de Noël. Je ne sus jamais comment j'étais arrivé à la Roche de l'Ermitage. Probablement par habitude ou par instinct. Lorsqu'ils étaient perdus, les animaux sauvages suivaient toujours les sentiers qui leur étaient connus.

Je m'écroulai à genou dans la neige recouvrant le rocher, en position de pénitent face à la ville lacustre qui se réveillait pour fêter la naissance du Christ. Mais Dieu existait-il seulement ?

Écartant les bras vers le ciel en signe d'accueil ou de défiance, je me mis à hurler toutes les horreurs qui me venaient à l'esprit à l'encontre du Créateur. Des larmes de colère, de rage, de haine, de désespoir et de honte se déversèrent dans le néant.

J'avais su – de manière assez étonnante – conserver un calme inattendu durant le récit infernal de Louis De Bosset. Maintenant, le contrecoup frappait. Le destin me faisait payer ma naïveté et mon aveuglement.

Je suppliai le ciel de me faire mourir. Pire : de me faire disparaître.

J'implorai le pardon de mon père, revoyant le grand Massaï de Wasini à la cicatrice sur l'œil, fier guerrier qui avait consacré sa vie à une noble cause et qui avait su aimer Marie-Ange comme rares sont les hommes sur cette terre à savoir aimer une femme.

J'implorai le pardon de ma mère, à qui je n'avais su offrir qu'une joue à caresser au moment où, mourante, elle m'avait reconnu. Ce fils qu'elle avait été contrainte d'abandonner en fuyant les caves du monstre de Diani Beach et pour lequel elle s'était ensuite battue pendant cinq ans d'une interminable procédure judiciaire. Ce fils qu'elle avait enfin recherché pendant vingt ans et qui avait, au bout du compte, été son bourreau anonyme une nuit de décembre.

J'implorai enfin le pardon de ma sœur Victoria – la belle et douce Vicky – elle que j'avais aimée comme une amante, comme l'être auquel un lien indescriptible et invisible m'attachait pour la vie. Je l'avais trahie, rendue orpheline de père et de mère, orpheline de nos

parents, sans la moindre explication, l'abandonnant dans une immonde mare de sang parricide, au beau milieu d'une couche incestueuse.

“Me pardonneras-tu un jour, Vicky ?”

La folie me gagna. Je me mis à déchirer mes habits, comme pour offrir mes entrailles brûlantes aux éléments de l'hiver.

“Prends ma vie ! Tue-moi !”

Mais l'Éternel ne m'écouta pas. Je ne l'avais jamais écouté. Et il me le rendit bien.

Épuisé, grelottant, sanglotant, je m'endormis dans la neige.

* * * * *

C'est délirant, nu comme un ver et en hypothermie qu'un couple de coureurs me trouva dans la neige de la Roche de l'Ermitage. Le mari resta avec moi, tandis que sa femme descendit frapper aux portes de la ferme en contrebass pour appeler les secours. Je fus d'abord amené en ambulance à l'Hôpital Pourtalès. Puis, constatant que j'étais stabilisé sur le plan physique, mais complètement apathique et ayant perdu – au moins momentanément – l'usage de la parole, le corps médical me fit hospitaliser au Centre neuchâtelois de psychiatrie de Perreux. J'y restai plus de trois mois sans qu'un son ne sorte de ma bouche.

Déconnecté de toute réalité, je ne pus même plus imaginer le suicide. J'étais déjà mort. Or, les morts ne pensent pas. Les morts ne réfléchissent pas. Les morts ne peuvent pas mourir.

Paradoxalement, ce fut peut-être ce qui me sauva.

Épilogue

À ce jour, j'ai déjà connu plusieurs internements dans des cliniques psychiatriques neuchâteloises et j'en connaîtrai certainement encore quelques uns. Il m'est arrivé de repenser à la solution radicale du suicide, mais je n'ai jamais pu passer à l'acte. Je dois vivre pour payer mes crimes.

Je n'ai pas démissionné de la police neuchâteloise et l'état-major n'a pas encore mis un terme à mon engagement, même si mon absence commence à durer. Mes collègues me soutiennent. Lukas Meyer, Daniel Garcia et les autres viennent me voir régulièrement. Mais je dois dire que les visites qui me font le plus plaisir sont celles de Laura Marty. Étonnamment, j'ai découvert en elle que je considérais comme un médecin-légiste frigidité des qualités humaines insoupçonnées, derrière ses éternelles lunettes rouges octogonales. Il faudrait d'ailleurs que je songe un jour à lui dire d'en changer ou d'opter pour des verres de contact.

Jamais on ne m'a soupçonné une seule seconde des meurtres de Louis De Bosset et de Mwanga. L'enquête a été confiée au procureur Sylvain Kornisch, qui a conclu à ce que le vieux PDG était mort accidentellement. Surpris par le meurtrier des banquiers Joël Perrier et Olivier Mestre – formellement identifié grâce à la comparaison de l'ADN retrouvé sur le pourtour des chairs dévorées du ventre de Mestre – “père” avait su se défendre en lui logeant une balle dans la tête. Légitime défense. Mais hélas, dans la bagarre pour sa survie, l'infirme avait involontairement brisé les cages en verre de son vivarium privé et il avait été victime de son propre python royal. Jamais le procureur ne s'est demandé pourquoi le pistolet de Louis De Bosset était muni d'un silencieux, ni pourquoi le service forensique n'avait relevé aucune empreinte sur la crosse.

Je ne suis pas allé à l'enterrement de “père”. Mais les gens en comprennent bien la raison : le pauvre fils adoptif était interné pour de sombres motifs psychiatriques et complètement prostré. On ne pouvait exiger de lui une telle épreuve. Pourtant, la cérémonie qui s'était tenue en la collégiale de Neuchâtel avait été grandiose. Toutes les instances politiques y avaient assisté et le Conseiller fédéral en charge du département des affaires étrangères avait même prononcé un émouvant discours, rappelant les innombrables et incommensurables services que le consul Louis De Bosset avait su rendre à la Suisse dans

les années septante en Ouganda, puis à la justice pénale internationale dans le cadre de la gestion juridictionnelle du génocide rwandais.

Joël Perrier et Olivier Mestre furent également, mais plus brièvement, remerciés à titre posthume au nom du TPI de La Haye.

Leur mort s'ajoutait hélas à un autre drame dont les médias suisses se sont fait l'écho : la disparition tragique de sept autres cadres de la BCCG – la réputée Banque commerciale de crédit et de gestion – alors qu'ils étaient en voyage d'affaires au Kenya et qu'ils avaient profité d'un jour de repos dans ce pays pour y effectuer une descente en rafting de la rivière Mara. Leur embarcation et leurs corps n'ont jamais été retrouvés, mais il est malheureusement notoire que les berges du Mara sont infestées de crocodiles. Les espoirs de les retrouver vivants se sont très vite estompés.

L'instruction relative aux assassinats de Benson Odinga et Julius Kibaki a été suspendue faute d'indice permettant l'identification de leur auteur. Le procureur Sylvain Kornisch a toutefois fait savoir – certes un peu maladroitement – à la presse qu'il n'allait pas dépenser l'argent du contribuable pour retrouver à tout prix celui qui avait finalement tué des trafiquants de cocaïne. Il a ajouté que lorsque l'on touchait au trafic de drogue, il fallait s'attendre à ce genre d'issue fatale, en émettant toutefois le vœu que la Suisse ne devînt pas le territoire de règlements de comptes dignes de gangs colombiens ou mexicains.

Quant à Ibrahim Kurtaj, il tient toujours le Lacus Café. J'imagine – même si Dan Garcia ne me le dit pas forcément – qu'il est toujours dans le collimateur de la brigade des stup.

Le massacre de l'hôtel Blue Lagoon de Diani Beach a aussi fait couler pas mal d'encre, mais plus au Kenya et en Allemagne qu'en Suisse. Dans notre pays, les médias se sont généralement contentés d'une brève, attribuant cette atrocité à des extrémistes musulmans proches d'Al Qaida. Le mouvement d'Usama Ben Laden n'a toutefois jamais revendiqué l'attentat.

Quant au meurtre de Mariana Ouko à Wasini, j'ai appris par Dan Garcia, qui s'est renseigné via Interpol Nairobi, que l'enquête avait été classée sans suite. Le crime avait été attribué à un rôdeur non identifié. En revanche, aucune allusion n'a été faite à la mort de Mwai Ouko. L'Allemande au grand cœur, qui a consacré sa vie aux orphelins, a bénéficié de funérailles grandioses.

* * * * *

Perreux, le 30 septembre.

Aujourd'hui est un grand jour : Daniel Garcia doit enfin m'amener

de plus amples informations du Kenya, en particulier au sujet de ma sœur jumelle. J'ai hâte de le voir. Il a existé des rumeurs, au moment des funérailles de ma mère, laissant entendre que Vicky allait peut-être reprendre la gestion de l'orphelinat de Wasini.

De mon côté, "père" m'a tout de même laissé une bonne petite fortune et le conseil d'administration de la BCCG me pousse à accepter sa succession à la tête de la banque. Je suis encore hésitant. Mais ma décision est en tout cas prise sur un point : je vais envoyer, de manière anonyme, d'importants dons à la Fondation Ouko.

Je regarde la photo jaunie de l'article de presse dont j'ai également retrouvé un exemplaire dans le dossier de ma mère : cette petite fille de cinq ans sur son brancard, qui regarde la lune. Elle vient d'être poignardée. Qu'est-ce qu'elle est belle !

La porte de ma chambre s'ouvre et Garcia apparaît.

— Salut Mike !

— Salut Dan. Ça me fait plaisir de te voir.

— Moi aussi. J'ai des nouvelles de cette fille dont tu m'as parlé : cette Victoria Ouko.

Je le regarde avec de grands yeux, impatient.

— Elle va bien ?

— D'après ce que j'ai appris d'Interpol, oui. Elle est devenue la nouvelle directrice de la Fondation Ouko.

J'affiche un large sourire, soulagé à l'idée que ma petite sœur ait su rebondir.

Garcia ajoute :

— Et il y a dix jours, elle a donné naissance à une fille à la maternité de Mombasa. Le père est inconnu. La petite se porte à merveille. Elle s'appelle Ange...